<36628923820012

<36628923820012

REVUE GERMANIQUE.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

REVUE

GERMANIQUE.

TROISIÈME SÉRIE. — ANNÉE 1837.

TOME ONZIÈME.

PARIS,

Chez F. G. LEVRAULT, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81;
Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à STRASBOURG;
Et chez tous les libraires de la France et de l'Étranger.

1837.

JUILLET 1837.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Littérature.

LES ÉPOQUES DE L'HISTOIRE DES BEAUX-ARTS

DEPUIS L'AVÉNEMENT DU CHRISTIANISME.

(*Deuxième article.*[1])

Bien plus agitées encore étaient les destinées du moyen âge dans le quatrième cercle; pas un point de ces régions n'était en repos. Dans ce foyer de la foi ardente et des tendances unitaires, le lion de Juda, devenu le lion des Romains, se ruait incessamment sur l'Orient, sa première patrie. Il y avait lutte à mort entre deux choses puissantes, le mahométisme et le catholicisme: l'un, qu'on pourrait appeler le christianisme des sens, appuyé sur Bagdad et Byzance, héritier de toute l'antiquité; l'autre, pur christianisme, héritier de tout l'avenir.

Les Byzantins avaient rejeté le réalisme de l'art; les Néo-Grecs, passés de la mythologie à l'arianisme et à la gnose, étaient enfin retournés à leur fatalisme primitif; mais impuissants à créer désormais, ils trouvèrent hors d'eux-mêmes un organe, le peuple arabe; espèce de philosophes barbares, affiliés aux iconoclastes, les kalifes qui formulaient l'hérésie judaïco-chrétienne de l'Alcoran, issue en droite ligne des gnostiques et des ariens, rejetèrent également, sous prétexte d'idolâtrie, la peinture et la sculpture historiques, et ne virent dans l'art que des symboles sans avenir, ou de vains jeux de l'imagination. Le premier monument de leur art

1 Voyez le numéro de juin, p. 231.

frivole annonça tout ce qu'il devait être. Vers le milieu du huitième siècle, Almanzor ayant élevé sur l'Euphrate la Babylone du moyen âge, Bagdad, construisit pour sa dynastie un palais qui semble une invasion de la féerie. Tout dans ce château magique convergeait vers la salle du trône, du centre de laquelle s'élevait un grand arbre d'argent massif, aux rameaux d'or, aux fleurs et aux fruits de diamant, et sur les branches étaient à cheval une foule de petits seigneurs mauresques, formés de toute sorte de pierreries et vêtus des plus magnifiques étoffes.

Sennamar, père de l'architecture sarrazine, avait bâti deux châteaux pour le monarque; une seule pierre liait, comme une clef suprême, toutes leurs parties, de sorte qu'en l'ôtant l'immense édifice tombait en un monceau. Tels furent les préludes fabuleux de l'art qui devait créer les contes des mille et une nuits, en même temps que les mosquées d'Asie, d'Afrique et d'Espagne.

Arrivé à sa plus haute croissance, cet art, en quelque sorte végétal, créa le Caire, Grenade, Cordoue. La mosquée de cette dernière ville surpassa Sainte-Sophie elle-même en étendue; car elle eut six cents pieds de longueur, sur deux cent cinquante de large, avec quatorze portes toutes chargées d'arabesques, et vingt-neuf nefs entourant la nef centrale à voûte dorée et soutenues par autant de colonnes d'albâtre et de pierres fines, qu'il y a de jours dans l'année, sans compter toutes les colonnes isolées comme des étoiles dans le firmament, et qui, dessinant tout ce vaste labyrinthe, étaient au nombre de plus d'un millier, mais si basses, que celles qui restent ont rarement six brasses de hauteur. Le même caractère d'entassement sans véritable grandeur se répète dans les plus fameuses mosquées de l'Égypte et de l'Asie. Il est vrai que de magnifiques arabesques et les plus délicates dentelures ornent quelquefois leurs façades écrasées.

L'imagination est toujours une douce chose, même lorsqu'elle manque de réalisme. Voilà pourquoi l'Alhambra et tous ces temples et palais des Maures, où elle règne si variée et si capricieuse, nous séduisent, quoique en général l'architecture en soit pauvre

et rampante, comme la religion rationnelle et fataliste qu'elle exprime. Aucune originalité proprement dite ne peut lui être attribuée, si ce n'est l'emploi de l'arc en fer à cheval ou arc sarrazin, espèce d'oméga majuscule, Ω, qui s'enfle et se rabat sur lui-même, sans nulle majesté.

Quoi qu'il en soit, l'art mauresque eut pendant un court espace de temps une véritable inspiration, dont les produits se développèrent dans l'architecture funéraire. En outre il posséda une technique savante, fondée sur les traditions païennes. Nul doute qu'étudié plus à fond, il ne nous révélât bientôt d'importants secrets de pratique, venus de l'antiquité et livrés par le Bas-Empire à ses vainqueurs. Mais faire du style mauresque dans nos monuments modernes, est absurde; c'est l'homme mûr qui retourne à l'enfance. En un mot, issu de la menteuse Byzance, source de toute illusion chez les peuples modernes, l'art des Arabes, même lorsqu'il atteint la beauté, n'est qu'un réseau brillant, une forme de houri dont l'âme s'est envolée.

Cercle spagnolo-italique.

Non-seulement l'Asie et l'Afrique, mais encore tout le littoral de la Méditerranée, depuis Antioche et Jérusalem jusqu'à Cadix et Marseille, étaient couverts de monuments mauresques; la Sardaigne, l'Espagne, tout le midi de la France, appelé alors l'Occitanie, c'est-à-dire l'Occident proprement dit, étaient au pouvoir de ces savants Barbares. Enfin, ils reçurent à Tours, de la part des Francs, le coup qui les brisa. Vaincus de nouveau par Charlemagne, ils rétrogradent vers l'Afrique, et les chrétiens de Languedoc et d'Espagne commencent leur longue croisade de réintégration dans les villes qu'ils avaient perdues. Çà et là s'élevaient des cathédrales nouvelles, en actions de grâces des victoires. Fille de l'architecture provençale, aussi, moitié gothique et moitié mauresque, comme la poésie des troubadours, l'architecture castillane, partie de Toulouse et d'Alby, pour aboutir à la cathédrale de Burgos, a moins développé que celle de France l'élément du

Nord; ses sommets aspirent moins aux nuages; elle se complaît mieux sur la terre, mais l'élan n'en est pas moins ardent.

Enfin, quand Christophe Colomb eut rapporté les trésors du Mexique et du Pérou, l'Espagne se couvrit de richesses. Des statues d'or et d'argent massifs remplirent les principaux sanctuaires. Il est vrai qu'en peinture ce peuple était encore byzantin; mais quand Charles-Quint eut fait de la grande péninsule une monarchie sur laquelle le soleil ne se couchait jamais, l'Escurial, devenu rival de l'Alhambra, accapara toutes les gloires de l'art. Les plus célèbres peintres y allèrent consacrer leurs travaux. La mystique et lumineuse école castillane, avec Coello, Velasquez, Murillo, fut un moment la première du monde.

Cependant, un art proprement national, la péninsule ne l'obtint qu'après Raphaël, c'est-à-dire vers le milieu du seizième siècle. Rome ainsi forme l'Espagne moderne, comme tout le reste de l'Europe artiste. En même temps les chefs-d'œuvre du Titien donnent naissance à l'école de Tolède, fondée par Alonzo Berruguète, à la fois peintre, sculpteur et architecte. Ce vaste génie, dont les chefs-d'œuvre sont le mausolée d'Alonzo de Burgos, à Valladolid, et la façade de la cathédrale de Tolède, l'une des plus belles inspirations de la sculpture chrétienne, mourut vers l'an 1560, après avoir enrichi son pays d'innombrables travaux. Charles-Quint en avait fait un des grands de sa cour. Philippe de Borgona, également sculpteur et peintre, l'avait aidé beaucoup dans ses ouvrages. Un troisième artiste, contemporain de Berruguète, exerçant comme lui les trois arts du dessin, Gaspard Becerra, formé à Rome, a laissé parmi ses grandes fresques d'église, ses bas-reliefs et ses statues, de nombreux chefs-d'œuvre. Par ces trois génies, qui avaient su fondre la justesse et la beauté du dessin romain avec le coloris des Vénitiens, l'art espagnol fut inventé. Tolède offre encore d'autres noms dont la gloire a parcouru l'Europe : tels que Jean Toledo, Cavarubbias et Monegro, qui a légué à plusieurs couvents ses magnifiques statues. Louis de Vargas peignait alors à Séville, qui l'a surnommé l'excellent. Rivalisant avec le peuple et les prêtres, la cour protégeait de

son côté les arts. Par elle est fondée l'école de Madrid, qui acquiert à la fin de ce siècle le plus haut de sa grandeur, en même temps que la monarchie atteignait le sommet de sa puissance sous le sévère et sombre Philippe II. De même que la construction de la belle cathédrale de Séville avait attiré sous ses voûtes les plus grands talents dans les arts du dessin, de même aussi la décoration de l'Escurial appela à Madrid les plus illustres artistes de l'Europe, avec qui rivalisèrent les Espagnols Leoni, Mingo, Polo, Coello, le grand portraitiste Carducho, dont plus d'un palais de Madrid conserve encore des chefs-d'œuvre. Enfin, Velasquez, la gloire du dix-septième siècle, se lève et marque la seconde période de l'art, depuis Raphaël. C'est le Philippe II de la peinture; tous ses personnages semblent donner des ordres inflexibles. Comme exécution et beauté des figures, c'est le digne émule de Rubens et du Titien.

L'Espagne rivalisait avec la France dans son enthousiasme pour la peinture sur verre. Les peintres-vitriers de Séville allaient décorant les cathédrales de magnifiques vitraux.

Séville, qui pendant des siècles ne s'était point lassée de produire de grands peintres, se couronne enfin dans Murillo. Au milieu des orangers et des lauriers-roses de l'Andalousie il en résume tous les parfums dans les regards de ses vierges. Moralès, surnommé le divin, à cause de la piété et de l'extase qu'expriment ses tableaux, se développait indépendant, tandis que Murillo fondait une nombreuse école. On voit encore briller Cano, également grand dans les trois arts du dessin, et dont le coloris magique, rival de celui de Velasquez, l'a fait appeler le Guido de l'Espagne. Ses ouvrages sont innombrables. Le savant et illustre Pacheco, les deux Ribalto, Jean Guzman de Cordoue, Palomino, le Vasari castillan, sont déjà de la décadence.

Enfin la trivialité flamande et hollandaise, intronisée à Madrid à la suite de Rubens, acheva de tuer cet art magnifique d'une sérieuse et héroïque nation. La sculpture même ne put survivre, elle s'éteignit après avoir produit Téotocopuli, dit le Grec, parce qu'il était né en Grèce; Hernandez, Cano, Montanès, et les chefs-

d'œuvre de Carducho. Mais des mains étrangères avaient soigné ces fleurs; la civilisation espagnole ne put se séparer de celle de l'Italie.

Les Italiens, la plus grande des nations qui aient vécu pour le beau, avaient déjà couvert depuis longtemps leur terre de nombreuses merveilles chrétiennes, et faisaient peu à peu monter l'art à son degré suprême. Instruits peut-être par des Néo-Grecs, comme la France et l'Espagne; mais devenus bien vite impatients des entraves de leurs pères nourriciers, les arts d'Italie, après une courte époque byzantine, avaient proclamé leur affranchissement.

C'était l'époque des orageuses splendeurs républicaines, chez ce peuple de tout temps avide de liberté, parce qu'il sent son génie. Par lui fut créé un art nouveau, qui ne peut être appelé que de son nom, et en qui se résume l'art du reste de l'Europe.

Le berceau et le sanctuaire de ce développement immense fut le Campo-Santo de Pise, rival bien supérieur du Lesché de Delphes, qui dans l'antiquité avait offert au monde ravi presque toute la mythologie grecque, réalisée par la main de Polygnote. Ici, les trois Pisan, Orcagna et les plus grands artistes du réveil ont déposé leurs œuvres, et ouvert la carrière des créations nouvelles. Et dès lors, de Cimabué à Raphaël, et de Nicolas de Pise à Michel-Ange, l'art italique se développe avec une régularité, une continuité de progrès, qui est l'un des plus beaux spectacles de l'histoire, et qui n'a de correspondant que le développement de l'art grec antique de Dédale à Phidias. Sous la double influence de la liberté et de la foi, les républiques italiennes, toutes divisées entre elles, mais marchant dans l'art avec un accord admirable, firent monter de plus en plus l'idéal chrétien, vierge encore de toute imitation païenne. Chaque année marque un nouveau progrès, sans que l'originalité des créations du génie fasse rien perdre aux types primitifs de leurs grands caractères. Ce mouvement d'ascension pour ainsi dire triomphale de l'humanité, dure trois siècles, pendant lesquels Fiesole, Montegna et Masaccio, suivis de Francia, Perugin, Ghirlandajo, tous séraphins

volant au même but avec des ailes de flamme, remplissent l'Italie de chefs-d'œuvre chrétiens, jusqu'à ce que viennent enfin Léonard de Vinci, Fra Bartholomeo et Raphaël, qui, trouvant l'expression dernière, donnent enfin par l'art une nouvelle et irrécusable preuve de la divinité du christianisme. Assis en rois suprêmes au sommet de l'art, ces trois thaumaturges de la peinture brilleront à jamais sur le passé et l'avenir. Mais après eux tout d'un coup l'harmonie s'arrête. L'époque de la renaissance de l'antique et du païen se lève, et peu à peu les traditions sacrées s'évanouissent. Bannis de Constantinople, conquise par les Turcs, les Grecs venaient de faire une irruption en Italie, où n'avait paru jusqu'alors, en fait d'importation étrangère, que le vieux Byzantin; et ils font triompher le mouvement qui tendait à lui substituer l'étude de l'art antique, de même qu'ils fondent l'étude de la littérature païenne sur les débris de la littérature catholique du Dante, de Pétrarque et de Camoëns.

La Renaissance.

Michel-Ange, en qui brillent encore çà et là quelques rayons de l'art chrétien à son couchant, fut le chef de cette révolution. Génie bizarre et prétentieux jusque dans ses plus sublimes pensées, il dépouilla tous les arts de leur simplicité native, introduisit la plastique dans la peinture, mit dans la statuaire l'anatomie à la place du naturel, renversa l'architecture chrétienne pour lui en substituer une tout antique. Et pourtant ce grand destructeur ne fit jamais que des chefs-d'œuvre; il laissa à ses élèves le soin facile de jeter à terre l'édifice qu'il avait arraché de ses bases. Alors l'envahissement du paganisme fut complet. Joignons à cela que la foi aux saints dogmes était perdue, que les guerres religieuses noyaient l'Europe dans le sang, et que l'Église, dépouillée de ses trésors, réduite même à se défendre par les armes, ne pouvait plus employer ses richesses à l'ornement des temples, d'où il suivait que les artistes, n'étant plus appelés pour décorer les églises, se réfugièrent dans les palais, dont ils couvrirent les

plafonds et les murs de sujets voluptueux, pour lesquels il leur était nécessaire de s'identifier avec l'antiquité, pleine d'une volupté si complète. Ainsi l'art chrétien expirait peu à peu, ne recevant plus pour aliment que les froides inspirations d'une mythologie fanée. Le Corrège et Bernini, deux talents créateurs, mais sans goût, quoique le premier ait sur le second une éminente supériorité, introduisirent l'afféterie dans la grâce. L'art mondain se fit coquet, puis musqué et ridicule. L'anarchie intellectuelle, amenée par le protestantisme dans l'art comme dans le culte, avait fait oublier complétement les types hiératiques, et les vieilles traditions d'art dans la technique aussi bien que dans l'imitation. Cependant la séve encore vivace du moyen âge, quoique entée sur des branches étrangères à sa souche, continuait de produire des fleurs de plus en plus brillantes. Le siècle frivole et débauché de Léon X, qui fut celui de la renaissance, recueillait et dévorait les fruits des siècles économes et sérieux. Le moyen âge et en quelque sorte l'antiquité tout entière semblent n'avoir travaillé trois mille ans que pour se couronner dans Raphaël, et descendre immédiatement après au tombeau.

Cependant un autre peuple, plus jeune dans cette carrière que les Italiens, devait prolonger les beaux jours de l'art. Léonard de Vinci et le Primatice, reçus avec honneur à la cour de France, fondèrent à Paris une école qui devait bientôt diriger le monde. Lesueur, digne rival de Fiesole, et la plus pure fleur de notre sol, vint immortaliser la grande Chartreuse, et envelopper de la douce poésie visible les scènes de la vie cénobitique. Le Poussin, le philosophe de la peinture, et enfin Claude Lorrain, vinrent donner une nouvelle et incontestable preuve que le spiritualisme chrétien n'est que l'union sérieuse et sainte de l'homme avec la nature. Les paysages des anciens n'avaient été que des jeux frivoles d'imagination; ceux des modernes nous amenèrent à la sensibilité mélancolique et pieuse.

La sculpture française, passée subitement, sous François I.er et Marie de Médicis, du style gothique au style romain, paraissait avec Jean Goujon sur le point d'effacer l'Italie elle-même. On

eût dit que toutes les brillantes inventions mythologiques des siècles de Périclès et d'Auguste allaient revenir encore plus belles. Le bronze et le marbre remplissaient les châteaux et la capitale de merveilles.

En Allemagne l'architecture du moyen âge se maintint très-longtemps; ce n'est guère qu'au dix-septième siècle que le style français l'envahit. Alors, au-dessous des statues colossales dans leurs niches à jour, le Teuton applique ses arabesques et ses décorations à l'antique; les tours commencées en gothique, s'achèvent à la romaine et à la française. Saint-Pierre de Rome, cette tour de Babel de la renaissance, devient le type universel des églises. Au dix-huitième siècle, l'art et la littérature de France s'en vont régner avec Voltaire jusque sur les glaces de la Scandinavie. L'architecture qui avait élevé le Louvre, dégénérée et rabougrie, élève toutes les capitales du Nord, Berlin, Dresde, Copenhague, Stockholm, Saint-Pétersbourg, pâles reflets de Paris et de Florence, livrés aux vents de la Baltique, sous des cieux toujours gris, et la moitié de l'année ensevelis dans les neiges.

En France ce style conserva du moins encore une certaine apparence de majesté; l'église de Sainte-Géneviève, commencée sous Louis XV et achevée par la république, a plus de vraie grandeur que tous les monuments qu'élevaient alors les autres peuples. Mais elle n'est plus uniquement romaine, l'imitation est allée puiser à d'autres sources. Les voyages à Athènes ont déjà commencé à porter leurs fruits; les fouilles de Pompéi et d'Herculanum ont aidé à fonder un dernier éclectisme d'architecture, dont Vanvitelli, auteur du palais de Caserta près de Naples, et d'une grande quantité d'églises, paraît le principal organe.

En peinture, cet éclectisme existait déjà depuis les Carraches. Le *fiat lux* que ces trois malheureux régénérateurs avaient prononcé sur d'épaisses ténèbres, en ramenant un peu de clarté, n'avait eu pour résultat que de plonger plus profondément encore dans l'imitation de l'antique, c'est-à-dire dans l'impossible; car pouvons-nous nous faire antiques? l'esprit humain rétrograde-t-il?.... Aussi, sortie de cette école, la Magdeleine du Guide, sous les

traits d'une Niobé, n'offre plus rien du caractère chrétien, sans avoir pour cela le caractère grec. Mais on ne cherchait plus que le beau de la forme, sans expression intime ou céleste de vie. Le but était de produire de l'*effet* sur les yeux du spectateur. On ne se proposait plus d'exciter l'admiration, mais l'étonnement.

Ce troisième et dernier âge, flétri du nom d'éclectisme, c'est-à-dire de non-croyant, qui, se flattant de posséder les secrets de toutes les écoles et de les réunir toutes, ne put atteindre à aucun; cet âge, qui se croit le sommet de l'art et de la philosophie, parce qu'il choisit en toutes choses, produit directement le chaos; par défaut de foi et par orgueil on se cramponnait à l'antiquité comme à l'ancre unique de salut.

Raphaël, qui avait rattaché longtemps les artistes à l'étude de la peinture, était complétement dédaigné. Les dernières traces du goût chrétien s'en allèrent. L'éclectisme avait abouti à une pétrification complète; on ne savait plus que copier des antiques. Alors parut un sauveur, l'artiste le plus observateur et le plus philosophe qui ait jamais existé, ce fut le Poussin. Par l'originalité de son génie, la France fut mise à la tête de l'art; mais la manie de l'antique l'entraîna comme les autres, seulement sans pouvoir le dominer entièrement. Dès lors il n'y eut plus de remède; car l'engouement du beau idéal grec était devenu français; et ce peuple déjà imposait sa foi au monde. — Les Italiens, qui comprennent si bien la vie extérieure comme la vie mystique, avaient vite excellé en ce genre, que les Français, rois du goût, en se l'appropriant, rendirent européen. Winkelmann, dans son grand ouvrage, vint déclarer le fait accompli, et inviter la gothique Allemagne à s'y soumettre en paix. Elle le fit; alors on crut que tout était consommé, que les derniers progrès de l'art comme de la littérature étaient opérés.

Dès 1787, le Vénitien Canova avait annoncé l'ère nouvelle de l'art, en dévoilant à Rome, dans l'église des Saints-Apôtres, son grand mausolée de Ganganelli, tout en marbre blanc, couronné de la statue du pontife. L'admiration fut encore bien plus

grande quand apparut à Saint-Pierre de Rome le tombeau du pape Rezzonico, représenté à genoux devant la croix que tient la religion, au-dessus d'un génie funèbre nu, qui éteint mélancoliquement son flambeau. Des animaux, comme les deux lions gardiens de ce sépulcre, n'avaient point paru dans l'art depuis des siècles. Après ces grands ouvrages, le tombeau de Christine à Vienne, malgré ce génie tout nu qui semble grelotter de froid, et les draperies de ces Muses qui se collent sur leurs membres comme si elles étaient mouillées, est néanmoins un grand chef-d'œuvre. Ce cortége entrant dans la pyramide funèbre, est plein d'une silencieuse douleur. Bernini n'a jamais rien fait de semblable; mais pauvre d'imagination et doué d'une sensibilité portée à l'excés, il n'excella que dans les sujets où la sensualité prêtait aux développements.

Le Danois Thorwaldsen, après la mort de Canova, en 1822, commença la réaction spiritualiste de l'art au dix-neuvième siècle: ce Scandinave au manteau romain fut le contraire de Canova; mais il échoue constamment dans le détail des draperies et dans l'exécution des formes qui demandent de la mollesse et de la grâce. Il n'excelle que dans le grandiose et les effets d'ensemble. Ses douze colosses des apôtres dans la cathédrale de Copenhague, au milieu desquels s'avance le Christ, disant : *la paix soit avec vous!* sont généralement regardés comme ce qu'il a fait de plus puissant. A la vérité, l'expression leur manque; mais outre que ce sont des colosses de cathédrale, destinés à rendre sensible l'idée du repos divin, il est évident, qu'enchaîné par l'imitation antique, Thorwaldsen est resté dans le caractère, sans songer même qu'il faut atteindre à la passion. Parmi ses nombreux bas-reliefs mythologiques, qui ont au moins le mérite d'avoir mis fin, par leur majestueuse simplicité, à cette sculpture aux mille plans et dégradations d'ombres, qui, esclave de la peinture, ne visait qu'aux effets de la perspective, ses admirateurs exaltent surtout, comme idéal grandiose et tranquille, l'entrée d'Alexandre à Babylone. Mais on a eu beau faire, il est tombé comme son maître John Flaxmann, qui disait déjà de lui, dès l'origine : « C'est un

génie du Nord, il n'a pas d'amour. » La postérité a confirmé cette profonde parole. Thorwaldsen n'est plus regardé, même en Allemagne, que comme un habile faiseur, qui a très-bien répété l'antique, sans savoir lui donner la vie.

Le public allemand semble avoir été plus heureux en présentant au monde son nouveau protégé, Dannecker, de Stuttgart, et le proclamant son Phidias. Mais ce nouveau roi de la sculpture du Nord n'est guère plus naturel ni plus vivant que Thorwaldsen. Son fameux Christ, sculpté tel qu'il lui avait souvent apparu en rêve, et devant lequel il faisait venir de petits enfants, afin de s'assurer s'ils reconnaîtraient le divin Médiateur, est encore moins chrétien que celui de Thorwaldsen; car il se rattache moins au type traditionnel. Vouloir, après dix-huit siècles, changer le type d'amour et de sacrifices, c'est s'y prendre trop tard. Pourtant on dit que ce bon vieillard, âgé de près de quatre-vingts ans, adore presque sa création, et fonde sur cette statue son principal espoir d'immortalité. Mais son véritable chef-d'œuvre semble devoir rester la magnifique Ariane, de Francfort-sur-le-Mein, au musée Bethmann. La nymphe, couronnée de pampres et consolée par Bacchus de l'abandon de Thésée, se penche, assise sur la croupe d'une panthère, et déjà rayonne de l'immortalité de l'Olympe qui l'attend. C'est l'une des plus gracieuses bacchantes que l'art ait faites. Mais quand même elle serait digne de l'antiquité, à quoi bon?

En peinture, le Nord protestant est encore moins heureux.

La Prusse reconnaît comme premier moteur de la révolution artistique accomplie dans son sein, Karstens, qui, venu de la Silésie à Rome, en 1792, y commença, dit-on, une réaction obscure, qu'étouffa la gloire de David. Au reste, ennemi des sujets chrétiens, malgré toute son imagination, Karstens ne peignit que dans le goût grec et des scènes homériques; dessinant avec peu d'exactitude, ayant peu de relief dans ses teintes, le prétendu régénérateur de l'art en Prusse, n'a rien laissé de désirable, malgré une originalité que personne ne saurait lui contester. Manquant du sens de la couleur, faible dans la peinture à

l'huile, il aurait pu réussir dans la fresque, si son extrême indigence n'avait empêché les Mécènes de jeter leur attention sur lui.

Enfin, Schick vint de Stuttgart à Rome en 1803. Formé par David, sous lequel il avait longtemps étudié à Paris, vrai Allemand pour la patience de ses détails, il s'inspira en même temps de la Bible et de l'Iliade, peignit David jouant devant Saül, et des scènes champêtres. Son Apollon parmi des bergers, au palais de Stuttgart, est son œuvre principale. Il a symbolisé à la manière grecque la première apparition de la poésie parmi les hommes, et les impressions diverses qu'elle produit sur les âges, les sexes, les caractères. C'est peint avec un sentiment intime et une profonde science de la beauté antique. Mais élève de David, Schick n'égala point son maître; doué comme lui d'une grande finesse de dessin, il n'en fit rien surgir de grand : bien qu'à l'exemple des anciens Grecs il exprimât parfaitement le caractère, cependant, comme son maître, il se plaignait sans cesse de l'étude du modèle, et son coloris sans clarté penchait à un symbolisme antinaturel. Aussi, obligé de faire des portraits, échoua-t-il dans la plupart, de l'aveu des Allemands eux-mêmes. Ses paysages, en petit nombre, sont des scènes idéales, où il encourt le même reproche que dans ses tableaux d'histoire, celui de n'avoir pas assez étudié la nature. Cet humble chef d'école mourut en 1812. En lui était enfermé, encore informe, le germe de l'Allemagne future. Le moyen âge était déjà l'objet de son culte; mais il le voulait envelopper de la forme grecque. Ses élèves commencèrent donc de toutes parts à revêtir cette forme passée du costume gothique, aussi passé qu'elle. L'art entre leurs mains ne fit que changer de masque; il resta idéal, exagéré, froid, comme sous la domination française.

Ce qui paraît distinguer l'école allemande actuelle de la réforme Davidienne, c'est une tendance plus déclarée pour l'ancien idéal hellénique, tandis que David s'était concentré davantage dans la mâle beauté romaine, plus appropriée aux besoins de son temps.

Il y a aujourd'hui, au delà du Rhin, deux principaux foyers

d'art : Dusseldorf pour la Prusse, et Munich pour le midi ; mais ces deux écoles recueillent les fruits de travaux antérieurs faits dans un climat plus heureux. C'est à Rome qu'a été conçue la renaissance de l'art germanique, c'est là qu'on en voit les germes dans les fresques célèbres sur le Tasse, l'Arioste et le Dante, à la Villa Justiniani, par Overbeck, Philippe Veit et Julius Schnorr. Ce premier réveil est pur comme l'Italie.

Overbeck n'a rien du vague et de la mélancolie germaniques ; aussi l'accuse-t-on de s'être fait Italien. En effet, c'est la grâce romaine dans sa tranquille magnificence. On admire de lui, à Francfort, son grand carton de Joseph vendu par ses frères. Sa fresque de l'adoration dans l'église des Anges à Assisi, comparée à ses nombreux dessins de bas-relief, d'un style si différent, montre l'étonnante flexibilité de son génie, qui peut créer des anges dignes de Fiesole.

Pendant ce temps, le protestantisme revenait aux images. La Prusse tâchait de s'enthousiasmer pour l'art ; et dans la nécessité de rendre aux églises leurs peintures, elle fouillait avec ardeur les traditions mystiques du moyen âge, espérant en faire sortir cet art national et religieux, fondé par l'élégante société de Weimar, érigée en académie.

Le père de ce mouvement, Gœthe, préconisait le style gothique par opposition à ce qu'il appelait l'art français, comme si la France n'avait pas deux fois plus de cathédrales dans ce style que l'Allemagne. Les artistes s'inspirèrent de son Faust, gigantesque drame du désespoir, qui a ouvert pour le Nord l'époque actuelle.

Schnorr, Cornélius et Retsch précédèrent Delacroix et Scheffer dans la représentation de cet ami de Méphistophelès, symbole de la science et de l'aride désir protestant. Faust et Child-Harold sont comme les deux introducteurs de notre âge ; c'est par cette poésie lugubre que nous sommes arrivés au réalisme actuel. Mais pendant que les autres nations s'absorbaient dans ces chants de mort, la France déjà plus calme écoutait les récits de Château-briand et les hymnes de Lamartine, premiers prophètes des jours nouveaux.

Les *Nibelungen* furent comme le second degré pour s'élever à l'histoire. Le brillant Cornélius, avec son imagination inépuisable et sa facile inspiration, et Schnorr, avec sa science aussi variée que profonde, traduisirent dans leur langue cette dure épopée militaire. La *résidence* et la *glypthothèque* de Munich se parèrent de leurs fresques.

Un autre talent, non moins varié et plus chrétien, Eberhard, introduisit aussi la réforme par la sculpture. Après avoir reproduit longtemps avec une admirable habileté les types mythologiques des Grecs, *Léda*, *Silène*, *Diane*, *Endymion*, il se tourna tout entier vers le christianisme. Ses dessins de bas-reliefs bibliques sont d'une naïveté inimitable et d'une expression toute divine. C'est le premier sculpteur de notre temps; mais trop sérieusement chrétien pour être aujourd'hui complétement apprécié, il appartient à la génération à venir.

Cependant la Prusse rivalisa avec la Bavière. Son école, siégeant non à Berlin, mais à Dusseldorf, et ayant Francfort pour entrepôt, après avoir reçu son impulsion de Schadow et de Philippe Veit, recherche autant qu'elle peut, depuis 1830, le coloris qui lui manquait essentiellement; elle continue de mêler le moyen âge, l'hellénisme et Raphaël à sa nuageuse sentimentalité, ne produisant souvent que de l'antique, travesti avec toute l'habileté technique imaginable.

Aux deux Veit et aux Schadow la Saxe oppose avec orgueil un autre chef d'école, Retsch, qui jouit d'une grande réputation pour sa grâce et son originalité.

Mais la sécheresse de l'idéalisme menace continuellement d'envahir ces beaux talents, à qui manquent une chaude nature, et une religion amie des arts et des élans de l'imagination.

(*Morgenblatt.*)

LES FEMMES ALLEMANDES

COMPARÉES AUX FRANÇAISES.

L'Allemagne voit s'augmenter sans cesse la masse et le développement de ses lumières. Les grands événements dont elle a été le théâtre, semblent y avoir donné une nouvelle impulsion aux esprits et aux âmes. Le bonheur, la gloire, la dignité de l'homme y deviennent le sujet de tous les écrits, l'objet de toutes les pensées. Mais il est un point que n'y ont encore atteint ni les événements, ni les lumières : c'est la situation des femmes, et dans le monde et dans l'intérieur de leurs familles, à l'exception de celles que leur naissance ou leur fortune place dans un rang élevé, elles ne sont aujourd'hui que ce qu'elles ont été de tout temps : ces progrès de l'esprit humain n'ont apporté encore aucun changement à leur position. Oubliées dans l'obscurité de leurs occupations intérieures, elles paraissent n'exister que pour s'y dévouer sans réserve; et quand tout ce qui les entoure s'avance et s'éclaire, elles restent en arrière, sans même songer à s'en plaindre et peut-être sans s'en apercevoir.

Ce n'est pas que cette vérité frappe également l'observateur dans tous les États qui composent l'Allemagne. La diversité de leurs lois, de leurs mœurs, les nuances de caractères qui les distinguent, y influent nécessairement sur la situation des femmes et en changent plus ou moins les apparences. Mais le fond en reste invariable, et la vie entière d'une Allemande est renfermée dans un cercle si étroit, qu'il serait difficile d'en rien dire, hors quelques lieux communs de morale, si, comparée à celle d'une Française, elle n'en était un contraste continuel, et n'ouvrait pas là un vaste champ aux observations et aux raisonnements.

Ce contraste se fait sentir à la fois dans l'ensemble de leur existence et dans tous ses détails. On le retrouve dans leurs ha-

bitudes intérieures ou sociales, dans leurs qualités comme dans leurs défauts, dans leurs actions comme dans leurs pensées. Il ne se passe peut-être pas un instant de la journée, où les soins, les devoirs qui leur sont imposés soient réellement semblables, ou puissent être considérés sous le même point de vue; et l'on a peine à concevoir qu'une si grande différence existe entre deux peuples voisins, et en qui l'on remarque une foule de ressemblances qu'ils n'ont pas avec les peuples qui les environnent.

De quel côté est l'avantage? de quel côté la position des femmes est-elle vraiment conforme aux lois de la nature et favorable au bonheur général? C'est ce que plus d'un lecteur se hâtera de demander, et à quoi il serait facile de répondre. La nature ne peut vouloir que la compagne de l'homme, celle qui fait le charme et la consolation de tous les instants de sa vie, soit séparée de lui par les lumières de l'esprit; et ce n'est plus dans ce siècle qu'il est permis de croire qu'une situation qui restreint les facultés morales soit un bonheur pour personne. Mais ce genre de discussion est étranger à ce que je vais dire sur les femmes. En comparant l'existence qu'elles ont en Allemagne à celle qu'elles ont en France, en dévoilant en quelque sorte tous les sécrets de leur intérieur, je ne cherche ni à réveiller, ni à combattre les opinions; mais à exposer les faits, à en indiquer les conséquences, et à appeler par là l'attention des hommes instruits, dont l'Allemagne abonde, sur un sujet qui les touche de si près, et auquel ils semblent n'avoir jamais attaché une véritable importance. Je dirai donc simplement ce que j'ai vu, ce qui m'a frappée, ce que je crois juste et nécessaire; et satisfaite d'avoir plaidé la cause de mon sexe en général, et montré avec impartialité quelle est la place que lui assignent dans l'ordre social deux nations également éclairées, je laisserai chacun décider ces grandes questions suivant ses goûts, ses opinions et même ses préjugés.

La première loi que l'on doit s'imposer, pour connaître la vraie situation des femmes en Allemagne, est de ne pas en juger d'après les observations que l'on peut faire dans les classes élevées de la société. Dans ce pays, où les rangs ne se confondent pas,

ce que l'on appelle le grand monde forme un corps tout à fait à part, qui a ses mœurs et son caractère à part. Les grands seigneurs qui le composent presque seuls, et qui de tout temps ont aimé à habiter la France, en ont aussi adopté en partie les usages. Ils les ont introduits successivement dans le monde, et jusque dans l'intérieur de leurs familles; et quoique le caractère national n'y soit pas réellement altéré, et qu'il reparaisse même inopinément à la moindre circonstance, il est impossible de le bien saisir à travers ces formes diverses, ou du moins d'en porter un jugement que l'on puisse appliquer aux mœurs générales de l'Allemagne. Je reviendrai sur cette partie de mon sujet; je peindrai aussi le petit nombre de femmes qui, nées dans les hauts rangs de la société, y jouissent, comme en France, de tous les avantages attachés à leur position. Mais pour donner une idée juste de la véritable Allemande, et de la différence de son sort à celui d'une Française, je dois d'abord les chercher dans les classes moyennes et aisées, qui sont partout le corps et le type réel des nations, et les opposer l'une à l'autre, non dans le monde, mais chez elles, et dans l'exercice de leurs vertus domestiques.

En France on peut dire qu'il y a à peu près une égale répartition de droits et de lumières entre les hommes et les femmes. S'ils conservent dans leurs goûts, dans le genre de leurs occupations, la nuance que la nature et les circonstances ont mise entre eux, elle se confond à chaque instant. Le besoin de l'instruction, de la communication des idées, de tout ce qui éclaire l'esprit et élève l'âme, n'y connaît point de sexe, ni presque de rang, et cette égalité, ou plutôt cette ressemblance morale, est la base principale de l'opinion que les femmes ont d'elles-mêmes, et leur permet d'avoir à leurs propres yeux une sorte de dignité qui leur devient naturelle, et qu'augmentent encore le ton et les usages de la société.

Ce sentiment les suit dans toutes les positions où elles se trouvent; la femme du simple particulier, comme celle du grand seigneur, le porte sans s'en apercevoir dans l'intérieur de sa maison. Quelque importance qu'elle attache à ses devoirs, et quoique

en général elle les remplisse avec un dévouement remarquable, elle sait les renfermer dans leurs justes limites, et les soumettre à cet instinct secret des convenances qui ne l'abandonne jamais. Son vrai talent, celui de toute femme en France, est d'ordonner chez elle, d'y être la main invisible qui dirige tout, d'exercer à propos sur tout ce qui l'entoure une surveillance inaperçue, qu'elle allie à l'agrément de la conversation avec une facilité qui lui est propre, et de savoir se dépouiller à l'instant de ces idées pour s'occuper d'intérêts plus grands ou plus conformes à ses goûts, et aussi des devoirs et des plaisirs de la société, qui sont une des conditions du bonheur de sa vie. Son mari, qui les partage avec elle, ne pourrait supposer même qu'elle eût un autre genre d'existence. S'il veut qu'elle soit une femme essentielle, il semble qu'il ait besoin plus encore de trouver en elle une femme aimable, une compagne qui l'entende, dont les pensées soient analogues aux siennes, et qui, dans les occasions difficiles, puisse être pour lui, comme il l'est pour elle, un soutien, un conseil également sûr et éclairé. Enfin, si la jeunesse, les passions ou l'opposition des caractères ne troublent point leur union, il règne entre eux une réciprocité de volontés et de moyens qui leur fait confondre jusqu'aux pouvoirs qui leur sont mutuellement attribués; et quoi qu'en disent encore quelques moralistes chagrins, un bon ménage en France n'est pas celui où les époux se renferment dans ce qu'on se plaît à appeler les devoirs des femmes et l'autorité des maris; c'est celui où chacun paye sa dette au bonheur commun, suivant les goûts et les facultés que lui a donnés la nature, et où les vertus domestiques n'excluent ni les lumières de l'esprit, ni les jouissances de la société.

Si beaucoup de dames allemandes voient dans ce tableau celui de l'intérieur de leur maison, je crois pouvoir affirmer, sans crainte d'être démentie, qu'elles font une exception à la règle générale, et qu'il ne se trouve pas dans tout ce que je viens de dire un seul trait qui puisse s'appliquer réellement à ce qu'on appelle en Allemagne un bon ménage; dans ce pays, où tout est grave et mesuré, où les actions comme les idées ont toujours un but positif, les

devoirs réciproques des époux n'admettent pas ces modifications; ils sont aussi nets qu'absolus, et semblent séparés, non par des lignes, mais par des barrières.

Cependant, par une de ces bizarreries qu'il n'appartient pas à l'homme d'expliquer, s'ils sont plus sévères, ils paraissent aussi coûter moins d'efforts; ils résistent même à ces passions fougueuses qui sont comme inhérentes à la jeunesse d'un Français, mais qui, à moins qu'elles ne brisent toutes les digues, sont toujours en Allemagne, sinon étouffées, au moins comprimées par la raison. Là la femme se place naturellement à la tête de sa maison, comme le mari à la tête de ses affaires. Là elle va voir sa vie s'écouler dans le cercle de ses occupations intérieures; chaque instant de la journée va lui rapporter les soins et les pensées de la veille; mais elle en est contente, elle en est fière, et si elle n'est pas ce qu'on appelle une femme folle ou légère, elle ne comprendra pas qu'elle puisse désirer davantage. Là les agréments, les plaisirs de la société ne sont plus à ses yeux que des distractions frivoles ou ridicules, ou si la nature, qui ne perd jamais ses droits, lui en donne quelquefois le besoin, elle revient bientôt à des habitudes qui ont été celles de toute sa vie, et elle rentre dans sa maison comme dans son véritable centre. Là, heureuse d'être plus que tout ce qui l'entoure, de se soumettre sans difficulté des serviteurs dont l'obéissance est passive, elle règne à sa manière, et elle n'a pas l'idée d'un autre genre de gloire et de bonheur. Le mari remplit de même la tâche qu'il s'est imposée. Il se fait une existence séparée, et s'y crée des satisfactions pour lui seul, que sa femme favorise et respecte. Accoutumé dès l'enfance à classer les droits et les devoirs, il ne songe pas plus à troubler son indépendance, qu'elle ne songe à troubler la sienne. Il a, au contraire, pour elle, comme occupée des soins dont il la voit chargée, une sorte de déférence, qu'elle lui rend comme chef de la fortune, et qui devient chez eux et dans le monde la mesure de l'estime qu'on leur porte. Enfin, ils ne se gênent ni ne s'aident dans leur gouvernement réciproque; chacun y conserve une sorte de liberté dont on ne voit presque aucun exemple en France, et

leurs pouvoirs marchent ainsi paisiblement ensemble, sans empiéter l'un sur l'autre, et sans jamais se confondre.

Que si le hasard, la nécessité ou la bizarrerie de quelques caractères change cet ordre presque immuable en Allemagne, comme ce changement y est contraire à toutes les habitudes, les résultats en sont toujours fâcheux. Le mari porte dans l'intérieur une autorité qui ne connaît ni nuances ni bornes. La femme n'en connaît pas davantage quand elle s'affranchit des seuls soins qui aient rempli sa vie et sa pensée. Son ignorance des choses sérieuses, l'esprit de détail qui a pour ainsi dire divisé ses facultés, et qui s'attache à tout ce qu'elle fait, lui ôtent entièrement les moyens de se conduire par elle-même. Le moindre mal qui lui arrive alors est de perdre dans la société cet aplomb, cette bonne renommée, si nécessaire partout, mais qui le sont principalement en Allemagne, où on ne revient jamais sur le jugement que l'on a porté, et où le mérite le mieux reconnu ne pourrait obtenir l'estime publique, s'il n'était accompagné, non-seulement des qualités essentielles, mais des vertus domestiques.

Et qu'on ne croie pas que tout ceci ne s'applique qu'à la simple bourgeoisie. Il en est des usages comme des modes; chacun les suit, même sans le vouloir; leur influence s'étend sur ce qui y paraît le moins assujetti, et nul n'échappe réellement aux goûts et aux habitudes qui sont ceux du plus grand nombre. La bourgeoisie la plus riche en Allemagne, quoique son existence soit souvent aussi brillante qu'honorable, croirait perdre un de ses plus beaux priviléges, en se relâchant de la sévérité de ses devoirs comme maîtresse de maison. Les familles de la noblesse peu riche ne craignent pas non plus de s'y soumettre, et l'on peut dire que les femmes du plus haut rang, quelques grâces qu'elles portent dans la société, ne sont pas entièrement étrangères à ce genre de vertus, ou du moins qu'elles ont à leurs yeux une tout autre importance qu'à ceux des dames françaises.

Quelque respectable que soit la manière de vivre que je viens de décrire, elle est la cause principale de cette espèce de mélancolie, dont tout Français qui se trouve en Allemagne se sent

comme accablé, s'il n'est pas répandu dans la grande société. Au premier moment il admire de bonne foi cette sévérité de devoirs, et elle devient pour lui le sujet de ces réflexions sur les femmes, qu'une sorte de légèreté fait mêler en France même aux hommages qu'on leur rend. Mais le besoin que le Français éprouve toujours de se trouver avec elles, au moins dans le monde, se fait bientôt sentir en lui. Il ne peut concevoir que la maîtresse de la maison, qui partout est l'âme de la société, en fasse si peu partie; qu'elle connaisse à peine celle de son mari; qu'occupée d'attentions qui l'importunent, elle paraisse indifférente à une foule de choses, d'idées, d'événements, dont l'intérêt est général en France, et tous les avantages qui l'avaient frappé d'abord, s'évanouissent devant la presque-impossibilité d'occuper ou de reposer ses esprits par ces longues heures de conversation qu'il est accoutumé à avoir avec les femmes, accoutumées aussi à n'être étrangères à aucun sujet de conversation.

La Française mariée en Allemagne dans les classes bourgeoises est bien plus accablée encore du poids de sa situation. Quel que soit le genre d'éducation qu'elle ait reçu, elle trouve bientôt insupportable cette continuité de petites pensées qui lui semblent dévorer obscurément sa vie, et dont la fortune même, si elle n'est accompagnée d'un rang ou d'un titre, ne lui donne pas aux yeux du public le droit de s'affranchir. Son souvenir se reporte avec douleur sur les agréments qui, en France, délassent des occupations sérieuses; et tandis que les Allemandes qui s'y trouvent fixées, enivrées de la liberté qu'elles ont recouvrée, en jouissent avec transport, et quelquefois avec excès, elle a besoin, pour ne pas se plaindre amèrement du sort, d'être soutenue par ce respect d'elle-même, qui est une des qualités les plus remarquables des Françaises, quoiqu'elle en soit peut-être la moins appréciée.

Les hommes eux-mêmes, en Allemagne, éprouvent, sans le savoir, le vide que laisse entre eux cette manière d'exister. Elle est, il n'en faut pas douter, une des causes de la séparation volontaire et presque continuelle des deux sexes. Leurs intérêts

sont communs, mais leurs idées sont différentes; s'ils sont exempts de la confusion des pouvoirs, ils n'ont pas non plus cette multitude de rapprochements de pensées et d'action qui anime la vie en France, et qui peut seule établir entre deux époux de véritables rapports moraux. Hors un petit nombre de circonstances où l'usage veut qu'ils se trouvent ensemble dans le monde, le mari consacre rarement à sa femme le temps dont il peut disposer. Il va toujours, dès qu'il est libre, chercher dans quelque société d'hommes de son rang ou de son état des délassements qu'il ne trouve pas chez lui. Les femmes forment aussi des réunions dont les hommes ne font point partie, ou plutôt auxquelles ils n'ont ni l'usage ni l'envie de prendre part. La vie sédentaire qu'elles mènent leur fait saisir avec empressement ces occasions d'échanger au moins les paroles et les pensées; et l'habitude qu'elles ont d'être ensemble, donne à ces petites assemblées une sorte de charme qu'elles auraient difficilement en France. Quoique ces usages aient quelque rapport avec les mœurs anglaises, il ne faut pas les confondre. Les formes de la société et les habitudes intérieures, en France et en Angleterre, offrent des différences plus ou moins remarquables. Mais la situation des femmes y est également honorable.

Dans leurs cercles d'intimités les femmes allemandes s'entretiennent, comme partout, de ce qui les amuse ou les occupe, et aussi de ce qui occupe les autres. Les arts, l'instruction, les études quelconques, y sont à peu près étrangers; mais la parure n'y est pas oubliée, surtout par les demoiselles et les jeunes dames, qui y attachent bien plus d'importance que les Françaises, ce que l'opinion qu'elles se font d'elles leur rend impossible à concevoir. La vivacité, l'ardeur avec laquelle elles s'expriment dans ces occasions, et celle qu'en général les femmes ont en Allemagne, surpasse de beaucoup la nôtre, et fait un contraste parfait avec le flegme de leurs maris; elles semblent être d'une autre nation, et presque d'une autre nature. Il est évident que, si leur éducation était dirigée dans le même sens que celle des Françaises, elles pourraient obtenir les succès les plus brillants, et devenir, sous

tous les rapports, les véritables compagnes de l'homme; mais c'est ce qu'en Allemagne personne ne paraît désirer, même les femmes. Leur activité naturelle s'use dans une foule de soins, de petits plaisirs, dont la tradition passe sans altération et sans peine de mère en fille, et ce genre d'existence, consacré par le temps et l'habitude, paraîtrait reposer sur des bases inébranlables, s'il n'était en opposition avec les goûts, les lumières et l'esprit d'équité sociale qui distinguent éminemment notre siècle, et si l'on pouvait concevoir cette espèce d'isolement moral que s'imposent sans nécessité deux êtres nés pour être heureux l'un par l'autre.

Quoique ces détails m'aient entraînée plus loin que je me le proposais, je crois devoir y ajouter quelques traits d'un autre genre, et montrer aussi quels sont pour les femmes les avantages de la manière de vivre des Allemands, comparée à celle des Français; car quelle est la situation à laquelle on s'est accoutumé dès l'enfance, et où les lois éternelles de la nature n'aient pas au moins établi quelque équilibre entre le bien et le mal?

Si les femmes en Allemagne ne jouissent pas des agréments de la société comme les Françaises, elles sont évidemment plus tranquilles et plus maîtresses chez elles, ce qui est aussi une satisfaction. Elles n'ont pas à craindre dans le monde ces rivalités de talents et de succès qui éveillent tant de jalousie et de petites haines; ni dans l'intérieur ces contrariétés, ces tourments de chaque minute que peut y faire naître l'humeur ou l'oisiveté d'un mari mécontent, ou en qui l'esprit de détail est porté trop loin. La galanterie, source de tant de chagrins, semble aussi troubler moins leur bonheur. Soit qu'elle ait peine à trouver place à travers leurs nombreuses occupations, soit que la rigueur avec laquelle la juge l'opinion publique, leur en fasse sentir tout le danger, elle n'est dans les classes moyennes pour les femmes, et même pour les hommes, qu'une erreur rare et passagère. Elle paraît tenir plus en eux à l'exaltation subite des esprits qu'à l'entraînement secret du cœur; et si elle ne devient pas une folle passion, elle les arrache d'autant moins à leurs devoirs, que par

le partage qu'ils s'en sont fait ils se sont mis, sans s'en apercevoir, dans une véritable dépendance l'un de l'autre.

Les soins qu'exige la fortune, toujours si pénibles pour les femmes, ne les accablent pas non plus en Allemagne comme en France. A un petit nombre d'exceptions près, le mari la gouverne seule; c'est aussi lui qui en dispose; tout est classé sur ce point essentiel comme sur les autres, et il devient rarement entre les époux un sujet réel de contestation. L'Allemand ne sait pas résister à ce qui lui semble juste; il a en lui une sorte de respect humain, ou plutôt de respect du droit des gens, qu'il porte jusque dans son intérieur, et qui y rend toutes les relations faciles. Loin de blâmer dans sa femme, même ce que sa gravité naturelle lui fait prendre souvent pour des fantaisies ou des caprices, il se plaît à la satisfaire, à lui procurer les jouissances domestiques qui sont en son pouvoir, et qui lui semblent attachées à sa condition de femme. Il veut qu'elle reçoive ses amies, qu'elle puisse être fière à la fois de l'ordre de sa maison et de l'aisance qu'elle y fait régner; qu'elle n'ait pas surtout à se plaindre de lui, ce qui l'exposerait au blâme, dont la crainte, toujours présente à la pensée en Allemagne, y influe jusque sur les moindres actions. Une des choses qui flattent le plus son orgueil, est de la voir bien mise, c'est-à-dire richement, lorsqu'ils vont dans le monde; et tandis que tant de maris en France se plaignent de l'élégance de leurs femmes, il facilite à la sienne tous les moyens de briller par sa parure, et il en fait une de ses gloires domestiques. Il a aussi dans sa manière d'être avec elle, sous tous les autres rapports, un genre de procédés et de formes qui n'est pas le même que celui que les hommes ont en France, mais qui est peut-être plus flatteur. On sent dans tout ce qu'il dit, qu'il ne la regarde pas autant comme sa propriété; qu'il n'admet pas l'idée de lui faire faire une chose contre son gré, et qu'elle n'est pas pour lui comme une moitié de lui-même, qu'il se croit autorisé à gouverner, mais comme un être qui a attaché son sort au sien, et qui a aussi le droit d'être heureux à sa manière.

Enfin, si la position des femmes en Allemagne est évidem-

ment inférieure et bornée, elle est au moins claire et positive; si elle ne les élève pas à leurs propres yeux, elle leur donne à ceux de tout ce qui les entoure, et à ceux du public même, une véritable consistance, et il n'y a pas de doute que ces petites compensations de chaque instant ne soient une des plus fortes raisons qui leur font supporter avec courage et résignation l'obscurité qui les environne, et les soins nombreux dont elles sont chargées.

Mais, je le répète, quelque réels que puissent être ces avantages, quoiqu'ils paraissent suffire à un grand nombre de femmes qui ne connaissent pas ceux d'un autre genre dont elles pourraient jouir, cet ordre de choses, reste de la simplicité et de l'ignorance des premiers âges de la société, est-il bien pour les femmes ce qu'il doit être?

Ces lumières qu'il est facile d'allier aux devoirs, ces sentiments de dignité personnelle qui aujourd'hui pénètrent partout, n'arriveront-ils pas aussi jusqu'à elles en Allemagne, dans toutes les classes de la société? Les hommes eux-mêmes, les pères de famille ne doivent-ils pas le désirer? Quand cette jeunesse ardente de tous les rangs, de tous les états, qui remplit les nombreuses universités germaniques, se retrouve dans ses foyers, que peut-elle penser de cette barrière morale élevée entre elle et les objets les plus sacrés de ses affections? entre elle et les femmes si nécessaires à son bonheur, qui, étrangères à tous ses goûts, ne sont initiées à presque aucune de ses pensées, et dont toute l'instruction se borne à la faible étude des éléments de quelques connaissances vulgaires, étouffées bientôt sous la multiplicité des soins intérieurs; tandis que celle des hommes, objet de l'attention générale, est confiée aux soins des savants les plus célèbres? Enfin, cette alliance extraordinaire et inévitable des lumières et de l'obscurité, est-elle de nature à subsister? Le temps n'y apportera-t-il pas de grands changements; et, si cet effet devait avoir lieu, ne vaudrait-il pas mieux le diriger par une sage instruction adaptée aux progrès du siècle, que de l'abandonner au hasard des circonstances? On peut se convaincre de la facilité

avec laquelle cet heureux changement s'introduirait dans toute l'Allemagne, et des avantages qui en résulteraient, en observant les provinces allemandes qui ont fait partie de la France : l'éducation des femmes s'y est sensiblement améliorée, et l'état général de la société y a gagné sous tous les rapports, sans que les vertus domestiques y aient rien perdu.

M.me LA PRINCESSE DE SALM-DYCK.

LE VOYAGE EN DILIGENCE.

TRADUIT DE SPINDLER.

I.

J'étais ce que peut être un jeune homme, c'est-à-dire dans l'expectative de toutes sortes d'emplois et de dignités. Le diplôme que je rapportais de l'université et l'audacieuse confiance de la jeunesse, me donnaient l'assurance de parvenir à tout. Mais tout se borna pour moi néanmoins à l'expectative. Pas un seul employé du gouvernement ne voulut se décider à demander sa retraite et me contenter de quelque place honorifique, j'aimais trop mes aises, et j'étais trop riche pour cela. Orphelin depuis plusieurs années, j'avais hérité d'une fortune considérable, et messieurs du conseil m'avaient nommé un tuteur, qui partagea fraternellement avec moi ce que m'avaient laissé mes parents, et qui, à mon émancipation, passa généralement pour avoir parfaitement rempli ses devoirs. Si je n'avais pas eu une aversion sans égale pour la profession d'avocat, j'aurais pu faire contre lui mes premières armes juridiques; je laissai cependant tranquille ce coquin fieffé, et je me contentai de la moitié de mon héritage, à laquelle ma vie académique avait déjà fait d'ailleurs une brèche considérable. Je m'essayai donc à faire l'application des connaissances que j'avais acquises dans les écoles, je me mis à étudier les physionomies, les caractères, et j'arrivai ainsi en peu de temps au fond — de ma bourse. D'infâmes fripons abusèrent de mon respect pour la vieillesse; de soi-disants amis vidèrent ma bourse, que je leur ouvrais avec bonté; d'effrontés mendiants, plus riches que moi, me dépouillèrent au nom de la charité chrétienne et de l'amour du prochain; de coquettes Phrynés profitèrent de ma naïveté, qui dans chaque jeune fille voyait un modèle de grâce et de candeur. A chaque semestre mon patrimoine devenait plus léger, et la ban-

queroute d'un malheureux Pilate acheva ma ruine; il était mon débiteur de quelques mille écus. Cet infortuné ami partit une belle nuit sans mot dire. Je donnai tout ce que je possédais, et je restai sans le sous.

II.

L'intérêt de mes braves cousins et de mes excellentes tantes ne me fit pas défaut, Dieu merci, non plus que celui de mes voisins et de mes voisines. Glimmer est un fou! répétait la moitié de la ville. Il n'est bon à rien! disait l'autre, en sorte que, si l'on admet qu'un fou est absolument inutile au monde, l'une et l'autre s'accordaient assez bien dans leur jugement sur mon compte. — Mes amis s'enfuirent à l'aspect des gens de justice apposant les scellés; les fripons mirent en pièces ma réputation; les mendiants me rirent au nez; les Phrynés se réjouirent de la chute du timide Céladon. Plus d'espoir de place. Mes parents me fermèrent leur porte, et le pauvre Glimmer, honni par tous, resta seul au monde, bénissant Dieu de ce que la curiosité de la résidence avait bientôt trouvé un autre aliment.

Ce qu'il y avait encore de plus fâcheux dans tout cela, c'est qu'il m'allait arriver un oncle des Indes, mais un oncle immensément riche, un oncle à défier tous ceux de Lafontaine[1]. Il aurait pu, sans diminuer la fortune de sa fille unique, rétablir mes affaires; mais .... l'amour du prochain était aussi venu se mettre à la traverse. Mon estimable tuteur, le conseiller de commerce Trübling, avait jugé à propos de lui faire connaître mon malheur, et Dieu sait sous quelles couleurs il m'avait peint à lui, parce que je m'étais exprimé quelquefois en termes peu flatteurs sur la manière dont il avait géré ma fortune. Je pus en juger par le billet suivant que mon oncle m'envoya en réponse à mon humble demande: « Je ne suis nullement disposé à venir en aide à un dissipateur de votre espèce; le fils de ma sœur n'est plus le mien; ne vous avisez plus de m'écrire, car je ne vous répondrais plus. J'éviterai même de passer par ma ville natale en me rendant

1 Lafontaine, romancier allemand.

en Suisse, où je compte m'établir, afin de ne pas être importuné de vos visites. » — Je fus indigné du ton outrageant de cette lettre, — un oncle qui revient des Indes ne doit-il donc pas être un bienfaiteur toujours prêt à obliger? — et je maudis de bon cœur l'avare parvenu, qui avait un sac de café à la place d'un cœur, et qui devait être devenu noir comme le diable au service de sa noire majesté de Haïti.

III.

On se tromperait cependant grandement, si l'on croyait que j'avais éprouvé un sentiment pénible, en disant adieu au monde et à ses joies. Au contraire, je me trouvais bien du changement, et je menais une vie philosophique dans la petite chambre que m'avait cédée la bonne veuve Sabine dans sa petite maison du faubourg. Cette brave femme n'avait pas oublié les jours qu'elle avait vécus dans la maison de mon père, où son mari était cocher; elle se souvenait que cette maison dans laquelle elle habitait maintenant, était un présent de noces de son maître; aussi regardait-elle comme un honneur de m'avoir logé chez elle, et de partager avec moi le peu qu'elle possédait, bien que j'eusse perdu toute ma fortune. J'avais accepté volontiers ses offres, moyennant une légère somme par mois, et je végétais dans ma mansarde, entouré d'oiseaux, de livres et de fleurs, joyeux autant que peut l'être un jeune homme de vingt-cinq ans, ruiné tout à coup. L'aurore me trouvait occupé de mes études; onze heures me voyaient me promenant dans le jardin; à midi, j'aidais mon hôtesse à manger son frugal repas. Jusqu'à quatre heures j'allais courir dans les bois et les prairies; mais toutes mes soirées étaient exclusivement consacrées à des travaux littéraires, qui faisaient mon unique ressource.

C'étaient les journaux qui me donnaient mon pain de chaque jour, et à peine l'horloge avait-elle sonné dix heures, que je me mettais au lit, fatigué et dormant déjà à demi. Ce lit, il est vrai, n'aurait pas mal convenu à un chartreux; mais grâce à ma diète

forcée et à ma tranquillité d'âme, j'y dormais d'un sommeil plus paisible que sur le moelleux édredon de mon lit d'autrefois. A tout prendre, je n'avais pas trop à me plaindre du sort. Je me vis même bientôt forcé de lui rendre des actions de grâce. Le lecteur me comprendra dès que je lui aurai parlé d'une circonstance qui a eu une influence décisive sur tout le reste de ma vie.

IV.

Cette circonstance n'était pas autre chose qu'un joli minois de quinze ans, qui, malgré ses charmes incomparables, était descendu jusqu'à devenir mon vis-à-vis dans le cul-de-sac du faubourg. La belle Rosine avait éprouvé un sort assez semblable au mien. Son père, riche négociant d'une petite ville des environs, s'était lancé dans les grandes spéculations, trouvant au-dessous de lui de s'occuper des menus détails du commerce, et au lieu de vendre son poivre et son huile d'olives, il s'était mis à faire de vastes opérations sur les fonds publics et les lettres de change. Mais comme il n'est que trop ordinaire dans ce siècle maudit, sa fortune s'était évanouie en partie, et la justice avait mis la main sur le reste. Le pauvre homme était donc mort de chagrin, laissant sa Rosine aussi pauvre qu'un rat d'église. Heureusement la jeune fille avait une tante qui posséda assez d'humanité pour ne pas abandonner l'orpheline, et pour lui céder une petite place dans sa modeste maison. C'était là qu'elle passait ses jours, à l'abri du besoin au moins, comme la violette dans la vallée. Mais quelque silencieusement qu'elle fleurisse, il est rare qu'on ne la découvre pas au milieu de la verdure: et ce fut moi qui la découvris. La charmante vierge n'échappa point à mon regard d'aigle, et tout d'abord je me pris à regretter d'être devenu pauvre. J'aurais eu tant de plaisir à partager avec elle mon superflu. Mais, hélas! dans la situation où je me trouvais alors, tout ce que je pus faire, ce fut d'exhaler mes peines d'amour dans d'harmonieux sonnets, d'envoyer à l'objet de ma passion un magnifique serin, d'orner sa fenêtre de fleurs choisies — et trop timide pour lui déclarer mes

sentiments, — d'en faire ma vieille Sabine la confidente. La bonne femme prit à ma position tout l'intérêt d'une véritable amie. Elle chercha à me consoler en me laissant entrevoir la possibilité d'arriver un jour au terme de mes désirs, et alla même jusqu'à parier que Rosine ne serait pas contraire à mes vœux. La tante lui avait en effet beaucoup parlé de l'aimable voisin qui était si complaisant, qui vivait si retiré. Rosine aimait à lui parler de moi, et trahissait ses sentiments secrets par les soins qu'elle prodiguait au serin que je lui avais donné.

Ces confidences remplirent mon cœur de délices, et je me serais trouvé heureux, si le démon des noirs soucis ne m'avait continuellement soufflé à l'oreille : Ne te réjouis pas trop!.... qui sait?

V.

Ce fut vers ce temps-là que je me rendis chez le rédacteur en chef du *Mercure* pour toucher mes honoraires. Il ne me répondit que par monosyllabes, me compta mon argent, reçut ma quittance, et ajouta à ma grande stupéfaction : « Mon cher monsieur Glimmer, je suis très-content de mes rapports avec vous; il m'est d'autant plus désagréable de devoir rompre nos liaisons, et de vous remercier de votre collaboration. » — J'étais là comme tombé des nues. « Qu'est-ce à dire, » m'écriai-je assez sottement. — « Voici pourquoi, me répondit sèchement M. le rédacteur en chef, en prenant une prise : vos articles ont d'abord infiniment plu au public, j'en conviens; ils ont même contribué au succès de mon journal; mais depuis longtemps ce n'est plus cela, et mes abonnés, qui attendaient autrefois avec impatience les productions de votre plume, qui se les arrachaient, on peut le dire, bâillent à l'aspect seul de votre signature. » — « Comment donc! » demandai-je un peu piqué. — « Dieu seul sait ce qui vous est arrivé, reprit-il. L'aimable frivolité de vos poésies et de vos contes a fait place à une sentimentalité fatale, qui est en effet insupportable, et à laquelle les lecteurs ne s'habitueront jamais. Vous êtes devenu amoureux ou mystique. Votre dernière romance à la Werner a

déplu généralement; car les hyacinthes et les escarboucles ne sont plus de mode. Et dans votre dernier conte!.... Bon Dieu!.... que de clair de lune, que de parfum de lilas! Quelle poésie est-ce là? Voyez vous-même : sonnet à Rose, tiercets à elle, sixains pour le jour de sa fête; charade pour Rocabelle, anagramme d'un beau nom, etc.; toujours la même forme, toujours le même style. Convaincu de votre talent, j'ai tout fait imprimer sans lire; mais les reproches me pleuvent de tous côtés. Comme je vous l'ai dit, mon cher monsieur Glimmer, j'en suis fâché, mais il faut nous quitter; car vous feriez maintenant dix fois mieux qu'auparavant, vous ne pourriez plus vous relever; votre nom seul fait l'effet d'un soporifique sur mes abonnés. Adieu.»

Je quittai ce Vandale plein d'un juste dépit. Mais à peine dans la rue, ma colère se calma; car l'affiche annonçait pour le soir même la représentation de mon grand drame *Rosamonde*. «Misérable journaliste! m'écriai-je avec orgueil; dois-je m'affliger de ton peu de goût? Aujourd'hui même mon nom sera proclamé au théâtre, au milieu des applaudissements de la foule, et demain je toucherai la somme assez ronde qui m'a été promise en cas de succès.»

Malheureux orgueil! Le soir je me glissai, caché dans mon manteau, à travers les spectateurs qui retournaient chez eux, aussi inconsolable, aussi furieux que peut l'être un auteur qu'on vient de siffler. Je courus cacher ma honte au fond de mon cul-de-sac. Et le lendemain, rien n'arriva. Pour comble de malheur, le nom de l'auteur fut connu! et les impitoyables critiques de faire main basse sur mon talent d'écrivain, et les libraires et les rédacteurs de journaux de me renvoyer sans préambule tous mes manuscrits! Ma banqueroute littéraire fut complète, et si la jeune Rosine ne s'était jointe à la vieille Sabine, pour relever mon courage, je serais mort de douleur et de désespoir.

VI.

Mes deux consolatrices s'acquittaient de leur tâche difficile avec un zèle égal; mais elles n'étaient pas du même avis sur la manière

dont je devais m'y prendre pour assurer mon existence. Ah! mon âme découragée n'avait pas besoin de leurs exhortations; car je voyais disparaître, en frissonnant, mes dernières ressources. La pensée d'être à la charge de Sabine m'était insupportable, et cependant, de quelque côté que je me tournasse, je n'apercevais aucun moyen de sortir de ma triste position. Je ne pouvais espérer d'entrer dans quelque gymnase, puisque je n'avais pas voulu de place purement honorifique; et, d'un autre côté, la légion des calculateurs et des écrivassiers remplissait tous les emplois. Les Muses m'avaient banni de leur temple; l'argent me manquait pour entreprendre quelque chose. J'étais trop pauvre pour devenir marchand; je me sentais incapable de servir, et, d'ailleurs, j'avais presque passé l'âge. Tous les chemins m'étaient donc fermés; le but reculait devant moi partout où je portais les yeux; j'étais un étranger pour tout le monde; dans le cul-de-sac seul battaient des cœurs qui prenaient intérêt à moi. Mais en attendant les jours succédaient aux jours, un écu suivait l'autre écu, et je pouvais prévoir avec certitude que dans quelque temps il ne me resterait pas une obole. Cependant j'avais beau chercher, je ne savais que faire pour gagner ma vie. Jusque-là j'avais eu le courage de me taire pour ne pas affliger mon amante; mais la glace dont j'avais entouré mon cœur se rompit alors, et dans un entretien confidentiel, le complaisant et galant voisin découvrit à sa jolie voisine et son amour et son indigence. Rosine écouta avec délices cet aveu inattendu; mais sa joie fut troublée par le chagrin de me savoir dans une situation si désespérée. Ah! s'il m'était permis de confier aux oreilles indiscrètes les mille petits projets de cette vierge chaste et aimante, pour rendre mon sort plus doux! Elle voulait s'imposer les travaux les plus rudes, elle voulait veiller une partie des nuits pour gagner davantage et partager avec moi. Je repoussai ses propositions, les joues couvertes du rouge de la honte. « N'est-ce pas à l'homme à prendre soin de lui et des siens? » m'écriai-je. Elle n'était pas de mon avis, et trouvait son offre des plus naturelle. « Vous n'êtes pas habitué à des ouvrages pénibles, me disait-elle. Vous n'avez connu jusqu'à présent que les dou-

cœurs de la vie. Pourquoi me refuser de travailler pour vous jusqu'à ce que la fortune vous sourie de nouveau? » — Je secouai tristement la tête; mais la tante, qui venait d'entrer, me frappa amicalement sur l'épaule : « Du courage! s'écria-t-elle, ne vous désespérez pas, monsieur Glimmer. La fortune se tient debout sur une roue, et va tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là. Vous aimez ma Rosine; il y a longtemps que je m'en suis aperçue, et je ne m'y oppose pas, quoique toute la ville vous dise un homme léger, un homme qui n'est bon à rien. Mais vous menez une vie si régulière, si paisible, qu'il y a vraiment de quoi être édifié. Cependant, avant d'épouser ma nièce, il vous faut quelque chose de fixe, d'assuré; car elle est pauvre, et je ne saurais lui donner une grosse dot. Faites encore une tentative auprès de votre oncle. » — « Jamais! » répondis-je d'un ton sec. — « Eh! ne vous fâchez pas, reprit-elle; écoutez-moi jusqu'au bout. J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. » — Je prêtai une oreille attentive. — « Mais ne vous moquez pas de moi, continua-t-elle avec bonté; nous ne sommes que de pauvres gens sans grande instruction, mon neveu et moi; cependant nous avons des oreilles. » — « Que voulez-vous dire avec votre neveu? » demandai-je en riant. — « Écoutez. Mon neveu Fritz est commissionnaire de M. le conseiller de commerce Trübling; c'est une bonne place qui lui donne du pain. Qu'est-il arrivé ce matin? Fritz époussetait dans l'antichambre le chapeau et le frac de M. le conseiller .... tout à coup un gros monsieur se précipite dans son cabinet. Savez-vous la nouvelle? s'écria-t-il en entrant. Savez-vous que l'oncle de ce petit monsieur Glimmer est à Weltenbronn, à quinze milles d'ici? — Bah! répondit le conseiller, arrive-t-il? — Je l'ignore. Je sais seulement qu'il va en Suisse, et qu'il est depuis quinze jours dans cette ville; mais ne pourrait-il pas s'imaginer de venir voir son neveu? — Cela commence à se gâter, répondit le conseiller. Pourvu que cette idée ne lui passe pas par la tête. — Ce serait un maudit tour que le diable nous jouerait là, répliqua l'autre. Le mieux serait de se rendre soi-même sur les lieux, afin de prévenir tout ce qui pourrait amener un rapprochement entre l'oncle et le neveu. —

Oui, grommela le conseiller .... si mes occupations .... — J'ai tout prévu, reprit l'autre; j'irai moi-même noircir l'insolent dans l'esprit de l'oncle. Si je n'ai pas le temps aujourd'hui, je partirai demain ou après-demain au plus tard pour Weltenbronn. — Bien, fit le conseiller; mais si dans l'intervalle l'oncle de Glimmer .... — C'est égal, répliqua le gros monsieur, j'ai recommandé à tous les aubergistes de vous prévenir de son arrivée. — Ils baissèrent alors tellement la voix, que Fritz ne put plus rien comprendre. Ce bon jeune homme s'est hâté de sortir, et il n'a eu ni trève ni repos qu'il ne m'eût averti; car il sait que Rosine et moi, nous prenons à vous beaucoup d'intérêt.»

VII.

Je remerciai Rosine par un tendre serrement de main, et demandai ce que je devais faire. — « Les prévenir, répondit la tante; on machine des choses infâmes contre vous. Si vous n'arrivez pas auprès de votre oncle avant le calomniateur, vous n'en obtiendrez jamais rien; il est perdu pour vous. » — Il y avait longtemps que je me doutais de quelque abominable méchanceté ourdie contre moi; mais comment en découvrir les fils? — « Une prompte entrevue peut seule démasquer les fripons,» continua la tante. — « N'attendez pas le départ de l'agent, ajouta Rosine. — « Quel est-il, cet agent? » demandai-je. — Mais la tante ne put me donner aucun renseignement sur son compte. C'était la première fois que Fritz le voyait, et la description qu'on m'en fit ne me parut convenir à aucune de mes connaissances. En vain nous creusâmes-nous la tête pour deviner qui ce pouvait être, et la tante revenait toujours à son premier avis, qu'il me fallait partir sans délai pour détruire les préventions de mon oncle et gagner son amitié. Mais comment faire pour partir? c'était là la question. Ce voyage devait être prompt comme l'éclair, et mes amies ignoraient comment on voyage. Je ne jugeai pas à propos de les en instruire; une fausse honte me retint, et peut-être aussi la crainte d'être mal compris. Mais mon hôtesse, qui avait été appelée au conseil à cause de l'amitié qu'elle me témoignait, sauta légèrement de

dessus sa chaise. Veuve d'un cocher, elle avait trouvé un moyen: « Il n'y a pas de meilleure occasion que la diligence! s'écria-t-elle; elle va en un jour à Weltenbronn, et part demain à cinq heures du matin, ainsi que l'indique mon calendrier. A dix heures du soir vous serez rendu dans cette ville, et vous aurez ainsi un jour d'avance sur le Judas, qui voyagera certainement dans la calèche de M. le conseiller. » — « C'est cela! » s'écrièrent tout d'une voix mes trois conseillers en jupons. — « C'est cela! » répondis-je en écho, en m'efforçant de rire, tandis que ma main palpait d'un mouvement convulsif ma bourse vide. Pendant que Sabine élevait aux nues l'excellente invention des diligences, pendant que la tante courait interroger encore une fois Fritz sur le gros monsieur, je sortis, sur les instances de Rosine, pour aller retenir ma place, fort embarrassé de savoir comment il me serait possible de la satisfaire. On paye d'avance, et je n'avais pas d'argent.

VIII.

Tout en me promenant sur les glacis à la lueur du crépuscule, je tins conseil avec moi-même. J'avais jeté un coup d'œil en passant sur le tarif des postes, et j'avais vu avec un véritable effroi qu'une place pour Weltenbronn ne coûtait pas moins de cinq écus et quelques sous. Cette somme surpassait de beaucoup tout mon avoir, et je cherchai longtemps, sans le trouver, un moyen de couvrir le déficit de ma caisse. Enfin, il me revint en idée différents prêts que j'avais faits au temps de ma prospérité à d'excellents amis, qui ne m'avaient point encore remboursé. Mon cœur battit de joie, et mon œil aux aguets découvrit bientôt un de mes débiteurs. La vue de cet homme, dans une pareille détresse, me parut un véritable coup de la Providence. Autorisé par nos anciennes liaisons d'université, j'allai à sa rencontre et le saluai d'un cordial *tu*. Il me regarda d'un air tout surpris à travers ses lunettes .... eut de la peine d'abord à se remettre ma petite personne, mais continua cependant la conversation avec le cérémonieux *vous*. Je le priai donc de me rendre les cent écus

que je lui avais prêtés depuis longtemps. « Comment? s'écria-t-il, je vous aurais emprunté de l'argent, moi, le premier assesseur du tribunal criminel, à vous, étudiant ruiné? Jamais. Ou vous n'êtes pas dans votre bon sens, ou vous êtes l'impudence personnifiée, et vous cherchez à ternir ma réputation dans une promenade publique. Mais vous vous adressez mal. Allez mendier ailleurs; sinon, je prierai un agent de police de mettre les honnêtes gens à l'abri des importunités des vagabonds tels que vous. » Je restais comme frappé de la foudre. La foule des promeneurs se rassemblait autour de nous. La honte me paralysait et la langue et la main, et lorsque, dans ma juste colère, je levai la canne pour châtier mon assesseur, il avait disparu. Je m'enfuis plus vite encore, la rage dans le cœur, les larmes de découragement dans les yeux. J'aurais donné tout au monde pour qu'il me fût permis de laisser déborder ma colère, et je n'osais paraître triste, crainte des railleries et des sarcasmes du beau monde. Je rentrai donc en ville par la première porte que je rencontrai. Tout à coup mon chagrin se changea en un sourire d'espérance. Je venais d'apercevoir un ancien ami et un de mes principaux débiteurs à la fois, le lieutenant de Peterlein, ceint de son écharpe, ayant son hausse-col et fumant dans une pipe d'écume de mer, tout en se promenant sous le vestibule du corps-de-garde. Son air de contentement me rendit quelque espoir. Je m'empressai d'aborder mon ancien compagnon de table et de chasse, et sans m'offenser de sa réception un peu froide, j'arrivai, après les premiers compliments d'usage, à lui demander ce qu'il me devait. Peterlein m'écouta en souriant, puis il secoua la tête comme pour indiquer sa surprise. « Cher ami, me répondit-il, qui diable vous a remis ainsi subitement en mémoire cette vieille bagatelle? D'abord je me souviens à peine de vous être redevable de quelque chose. Et puis il y a dix à parier contre un que je vous ai payé. Enfin, c'est plaisant à vous de supposer trente louis dans la bourse d'un officier qui aime les chiens, les chevaux, le vin, la table et les filles. » Ne sachant trop que lui répondre, je me bornai à lui demander de me payer par termes. Mais il me rit au nez, me jura sur son

honneur que ses revenus étaient déjà grevés de six hypothèques, et qu'une septième ne serait pas acceptée; puis il me tourna le dos. Tout étourdi j'allais m'enfuir, lorsqu'il revint à moi, et me dit à l'oreille d'un ton moitié amical : « Quoique je ne puisse rien vous donner, mon cher ami, écoutez cependant ce double conseil: D'abord ne prêtez à âme qui vive, fussiez-vous sûr de recouvrer votre argent au centuple; et en second lieu, cachez-vous bien. Le gouverneur a appris que c'est vous qui avez flagellé du fouet de votre satyre les fainéants du ministère de la guerre. Le général-auditeur doit vous faire comparaître demain devant lui. Cela peut mal tourner pour vous; fuyez donc, vous dis-je. Adieu. »

IX.

Je ne fus pas plus heureux avec un membre de la congrégation pour le soulagement des pauvres, M. Liebereich, que j'avais tiré un jour d'un grand embarras par un prêt de quatre-vingts écus. Il était piétiste, et je le trouvai lisant un livre de prière à la clarté d'une lampe. Il s'informa, les yeux baissés, du motif de ma visite.... ne nia pas, à proprement parler, la dette, mais m'en demanda une preuve par écrit. La dernière chose à laquelle j'eusse pensé, c'était de me faire faire des reconnaissances par mes débiteurs; je ne pouvais donc en montrer aucune. Liebereich se prit alors à rire, haussa les épaules, murmura quelques paroles de civilité, me poussa par les épaules dans la rue et me ferma la porte au nez. Éconduit pour la troisième fois, je restais les yeux levés au ciel, regardant les étoiles qui commençaient à se montrer, les prenant à témoin des affronts que j'avais dû supporter, lorsqu'une voix sonore et un vigoureux baiser vinrent me tirer de mes tristes réflexions. « Eh! par tous les diables, mon ami, es-tu donc devenu astronome? Qu'il y a longtemps que je ne t'ai vu! Tu es malheureux à présent, toi, le bon vivant par excellence, toujours gai, toujours content! » Et l'ami Bernhard, car c'était lui, m'entraîna sans façon dans le meilleur café du voisinage. Là, il me fallut lui conter et lui conter encore tout ce qui m'était arrivé depuis que nous

ne nous étions pas vus. Lorsque je vins à parler de mes aventures de la journée, de la nécessité où j'étais de faire un voyage, de l'impossibilité où je me trouvais de partir faute d'argent; mon ami se gratta l'oreille, releva les longs cheveux qui lui tombaient sur le front, fronça le sourcil: « Mon cher Glimmer, s'écria-t-il, tu amasses des charbons ardents sur ma tête; car je n'ai pas oublié qu'un jour où l'on allait m'arrêter à la suite d'une querelle, tu me mis dix écus dans la main.... Gueux que je suis .... je ne te les ai pas encore rendus. Mais aujourd'hui ça m'est impossible. Jusqu'à ce que le Ciel me fasse obtenir un siége à la chambre des finances, je vis aux dépens de ma mère, qui n'est pas riche, et qui de plus est singulièrement dure à la desserre. Le cafetier me donne à crédit du punch, du café, des liqueurs et de la bière, mais pas d'argent. Cependant attends, il me vient une idée. La diligence part demain à cinq heures, et il est évident, à mon sens, que tu dois partir avec elle. A quatre heures trois quarts, tu peux encore te faire inscrire. » — « C'est très-vrai, répondis-je en riant .... si toutefois .... la diligence ne fait pas crédit! » — « Je le sais bien, reprit Bernhard; aussi écoute. A neuf heures je dois aller à un thé chez ma sœur, la femme du docteur. Je hais de tout mon cœur ces réunions où l'on ne boit que de l'eau; mais une jolie fille m'y attire aujourd'hui — et sans cela — j'irais à cause de toi. Ma sœur me donne quelquefois de l'argent. Je lui en demanderai. Elle ne me donnera certainement pas les dix écus, mais au moins cinq, et cela te suffira pour le moment. Tu peux y compter; à quatre heures trois quarts précises je serai à la poste. » J'acceptai sans me faire prier, et comptant sur sa parole comme sur la mienne, je courus au logis faire mes préparatifs de départ. Je me voyais déjà en idée dans la diligence de Weltenbronn.

X.

Lorsque j'arrivai devant la poste, tout y était plongé encore dans une obscurité profonde. Les commis dormaient et la diligence reposait paresseusement sous le hangar. Un seul individu, garçon

d'écurie selon toute apparence, balayait sous le vestibule. Vis-à-vis, dans l'auberge où les voyageurs avaient coutume d'attendre l'heure du départ, on apercevait une pâle lumière et quelques ombres qui se projetaient contre les vitres. Je me mis donc à me promener en long et en large, ne perdant pas de vue la porte de l'hôtel des postes, ni la rue par laquelle devait venir Bernhard. Quoique la nuit fût assez sombre, je voyais distinctement une calèche devant la maison de mon digne tuteur, à trois cents pas de la place où je faisais sentinelle. A cet aspect, mon sang commença à bouillonner dans mes veines. La diligence était trop lente au gré de mes désirs. Je me souhaitais des ailes pour parcourir en un clin d'œil les quinze milles qui me séparaient de Weltenbronn. Je me voyais surprenant mon oncle à déjeûner, réveillant en lui la voix de l'humanité que Trübling et compagnie avaient cherché à étouffer par leurs intrigues. L'étonnement que lui causerait mon apparition subite devait le porter à tout m'accorder. Je me voyais dans les bras du Nabab, dont je ne pouvais pas me rappeler les traits, quelques efforts que je fisse; car je n'étais qu'un gamin de neuf ans à son départ. Je me voyais tiré d'embarras par sa main généreuse; je me voyais rentré dans la maison de mon père, époux de ma Rosine chérie ....; mais tout s'évanouit. Trois quarts pour cinq heures ont sonné depuis quelques minutes et Bernhard ne vient pas. De la lumière paraît dans le bureau, le conducteur fait sortir la diligence, les voyageurs arrivent, l'entourent. Et moi! serai-je de la caravane ou non?

XI.

Ma mauvaise humeur et mon inquiétude croissaient de minute en minute. Mon petit paquet sous le bras, je volais d'une extrémité de la poste à l'autre, d'un côté de la rue à l'autre, agité, tourmenté comme une mauvaise conscience. Mes yeux ne quittaient pas la rue par où devait arriver Bernhard; mais rien! Quelle honte pour moi, s'il me fallait retourner auprès de Sabine, après lui avoir dit la veille que ma place était retenue! Quelle

perte pour moi, si je devais laisser passer la journée sans en profiter! Quelle avance pour mes ennemis, ces gibiers de potence! Mon avenir, celui de Rosine, dépendaient... j'en avais le pressentiment .... de mon départ le jour même. Mais comment partir? L'horloge de l'hôtel-de-ville, qui avance de sept minutes sur toutes les autres horloges de Flachsenfingen, venait de sonner cinq heures .... les chevaux étaient à la voiture .... ma position devenait de plus en plus critique. Si l'argent m'arrivait à la minute même, je n'aurais que le temps de me faire inscrire; car la diligence est d'une ponctualité effrayante. Mais hélas!.... Bernhard ne venait pas! — La calèche de Trübling passa devant moi. Je ne pus reconnaître qui était dedans, — mais ce ne pouvait être que l'odieux agent chargé de me perdre tout à fait dans l'esprit de mon oncle. Mon cœur était en proie aux tourments de l'enfer. L'aspect d'un agent de police me rappela les deux procès qui me menaçaient et devant le tribunal civil et devant l'autorité militaire. La frayeur s'empara de moi; de noires pensées de toute espèce surgirent dans mon cerveau. — Un million, si je l'avais eu, je l'aurais donné pour une place dans la diligence. Mais Bernhard n'arrivait pas avec ses cinq misérables thalers; ma détresse croissait de minute en minute.

XII.

Mon esprit fut frappé d'une idée soudaine. Ne serait-il pas possible que Bernhard fût à m'attendre depuis longtemps dans l'auberge? J'y cours. La chambre était déserte, à l'exception de quelqu'un qui dormait sur une ottomane. Son sommeil devait être bien profond, puisqu'il ne s'éveilla pas à mon entrée. Hélas! ce n'était pas mon ami, mais un petit homme gros et gras, en habit de voyage, en manteau et en bonnet fourré, doué d'une figure de pleine lune la plus désagréable que j'eusse vue de ma vie. On lisait sur sa physionomie la dureté, l'odieuse insensibilité de son cœur. Tout ce qui l'entourait proclamait sa gloutonnerie et sa gourmandise. Les restes d'un saucisson de Gœttingue et une bouteille de Malaga vide étaient placés sur une table devant lui. Peu

habitué à se lever de si grand matin, le vin paraissait avoir fait sur lui l'effet de l'opium. — Je m'en allais en silence, maudissant intérieurement mon ami et son manque de parole, lorsqu'un employé de la poste me courut après. « C'est vous, vraisemblablement, qui avez pris le numéro 6? me dit-il, et sans attendre ma réponse : voici votre billet; donnez-moi votre paquet, la diligence va partir. » Il me l'enlève et disparaît.

Bon Bernhard! me dis-je en moi-même, combien j'étais injuste envers toi! Tu as pris d'avance un billet pour moi, je t'en aurai une éternelle reconnaissance. — J'ouvris machinalement le billet, j'y jetai un coup d'œil .... et j'y lus, non pas mon nom, mais un nom inconnu, celui de M. Ruisten. — Plus de doute, il y avait là-dessus quelque malentendu. Et le billet appartenait, selon toute apparence, à l'épais Vitellius qui dormait dans l'auberge. Pendant que je me demandais ce qui me restait à faire, le garçon sortit d'une chambre voisine, me souhaita un bon voyage, ferma en bâillant la porte de l'auberge, sans apercevoir le dormeur. — Devais-je obéir à la voix du destin? devais-je profiter de la méprise? — Je me dirigeai vers la diligence, attiré par le son aigu du cor du postillon. — Numéro 6, cria le conducteur du haut de son siége. Numéro 6, sacredieu. — Numéro 6, répéta l'obligeant employé des postes qui s'était emparé de mon paquet, et il m'entraînait par une douce violence. Avant que j'eusse le temps de me reconnaître, j'étais dans la voiture; le fouet du postillon retentit, la diligence s'ébranle, les chevaux partent, et la lourde machine roule en craquant avec la rapidité de l'éclair, emportant un voyageur malgré lui.

XIII.

Quand je dis que j'étais un voyageur malgré moi, je n'emploie peut-être pas l'expression la plus juste. Certes, je ne voyageais pas contre ma volonté dans toute la force du mot, puisque ma ferme volonté avait bien été de partir; cependant je pouvais dire avec toute raison que je voyageais par contrebande. Ma mauvaise conscience, jointe à un certain malaise bien naturel, me tiraillait

comme avec des tenailles ardentes; car, outre que c'était à moi faiblesse condamnable et malicieuse de me laisser mettre de force dans la diligence, tandis qu'un autre devait y entrer, il était plus que vraisemblable que M. Ruisten, réveillé par la musique bruyante du postillon, s'élancerait de son ottomane, courrait à la fenêtre, réveillerait par ses cris et ses jurements tout le voisinage, toute la ville. Le bruit de la voiture me semblait les clameurs de ceux qui couraient après moi. Je me voyais arrêté à la porte de la ville, découvert, conduit au milieu de gardes à la police, incarcéré; mais précisément parce que je redoutais tout, il ne m'arriva rien. Les rues restèrent silencieuses et désertes, les gardiens de la porte nous laissèrent flegmatiquement passer, et la campagne nous reçut resplendissante des premiers rayons de l'aurore.

XIV.

Tout en roulant sur la chaussée, je sentis se dissiper les brouillards qui obscurcissaient mes organes philosophiques. Je n'avais plus à craindre qu'on découvrît de sitôt ma supercherie; la rapidité de la diligence me rassurait contre toute poursuite. Je me mis donc à examiner ma conduite sous son côté poétique, et je trouvai que je n'avais pas à beaucoup près aussi mal agi que je me l'imaginais d'abord. « Nécessité n'a point de loi, me dis-je. Ne fallait-il pas absolument que je me rendisse à Weltenbronn? N'y allait-il pas de tout mon avenir? Devais-je pâtir du manque de parole d'un ami? Devais-je laisser échapper la planche de salut que m'offrait le hasard? Et encore était-ce bien le hasard? Ne fallait-il pas voir plutôt dans tout cela un coup de la Providence? de cette Providence qui conduit au but, en dépit de tous les obstacles, la vertu, ou, pour parler plus modestement, le bon droit, et qui, dans sa bonté, empêche l'injustice de triompher? » Cette dernière supposition me paraissait surtout évidente en me rappelant l'ignoble figure du dormeur. Ce ne pouvait être que quelque employé de la basse police, ou un huissier chargé d'un injuste procès et de la ruine d'une malheureuse famille. Un

retard de deux jours dans son voyage ne pouvait qu'être utile à ceux qu'il allait persécuter. Voilà pourquoi la Providence avait voulu qu'il ne partît pas et que je prisse sa place. La conclusion à tirer de là, c'est que j'étais un instrument de la Puissance céleste; aussi m'en sentais-je tout fier, et je ne tardai pas à apprécier davantage encore ses faveurs; car à trois lieues environ de la ville nous dépassâmes la calèche de Trübling, qui s'était brisée en tombant dans un fossé. On nous dit que la personne qui l'occupait s'était cassé la cuisse et avait été transportée dans le village voisin. — J'offris de silencieuses, mais ardentes actions de grâces à la Providence, plaignant fort peu l'agent de Trübling, et, animé des plus belles espérances, je me mis à examiner mes compagnons de voyage.

XV.

L'intérieur de la diligence renfermait cinq personnes, sans me compter; je faisais la demi-douzaine complète. Une dame d'un âge raisonnable occupait la meilleure place; elle avait l'air si sombre, qu'on aurait craint de perdre un seul mot avec cette beauté au teint olivâtre, qui, malgré son âge et sa mine rechignée, paraissait conserver des prétentions aux hommages des hommes. Sa pose trahissait beaucoup de coquetterie, et une fraîcheur artificielle, prodiguée outre mesure, relevait autant que possible ses charmes flétris depuis longtemps. Elle parlait fort peu et toujours en français. Son mari, qui avait la place du milieu au fond de la voiture, paraissait un de ces aventuriers qu'on rencontre autour du tapis vert aux bains ou dans les hôtelleries les plus fréquentées de Francfort, de Leipzig et de Brunswick. A côte de lui était un vrai pendant de madame .... un officier au regard sombre et mélancolique, qui n'était plus à la fleur de l'âge, et dont la figure était sillonnée de cicatrices. Mon voisin de droite était un jeune étudiant, à en juger par la blouse bleue qu'il portait par dessus ses habits, sa grande pipe, ses moustaches, ses éperons et son immense bonnet de nuit haut et roide, de diverses couleurs. Si j'avais pu revenir par quelque enchantement à la

naïveté de mes jeunes années, sa conversation m'aurait certainement été la plus agréable; mais tourmenté que j'étais par des inquiétudes et des pressentiments de toute espèce, je me tournai vers mon voisin de gauche, bon fermier, à ce qu'il paraissait, ou économe, vieilli avant le temps par le travail et la fatigue. Le temps, le prix du blé, la crise commerciale, je ne pouvais lui parler que de cela. Probe et bavard, comme un vrai campagnard, il se mit bientôt à me raconter toutes ses affaires de famille. Il nomma son fils unique, et une larme brilla à sa paupière. Ce jeune homme de vingt-deux ans n'avait pu résister à son désir de voir le monde. Un spéculateur de la résidence avait su séduire son inexpérience. Trompé par un contrat signé de la main du fourbe et qui le nommait intendant d'un riche propriétaire du Brésil, il avait quitté son père, sa patrie, l'Europe, et arrivé en Amérique, il s'était aperçu seulement qu'on l'avait abusé. Après avoir dépensé l'héritage de sa mère, il s'était vu forcé de se faire domestique pour ne pas mourir de faim. Son malheureux père venait de recevoir la nouvelle de sa mort.

« A quoi me sert maintenant ma fortune! continua le vieillard. Je n'ai plus personne au monde pour la partager avec moi. Mais, ajouta-t-il, en essuyant une larme et en s'animant par degré; mais que la mort de mon fils retombe sur la tête de celui qui l'a trompé. Je me suis donné hier toute la peine possible pour le trouver, lui parler, lui laisser voir la douleur d'un père; je n'ai pu le découvrir; il s'est caché à mes yeux. Je ne sais s'il est vieux ou jeune, s'il est père ou s'il espère le devenir. Mais je prie Dieu de ne pas faire retomber sur sa famille tous les maux qu'il m'a causés, à moi, à mon fils et à mille autres honnêtes gens, dit-on. » — « Oui, c'est affreux! » grasseya la dame, en s'adressant à son mari. — « En vérité, affreux! ma bonne, » répondit-il d'un ton d'une parfaite indifférence. — L'officier fronça les sourcils et murmura quelques mots sur les faux embaucheurs et les gibiers de potence. L'étudiant au bonnet barriolé jura qu'il voudrait tenir entre quatre yeux, un quart-d'heure seulement, l'agent brésilien. Et moi, je ne pus m'empêcher de partager l'indignation générale.

XVI.

— « Navez-vous pas d'autres enfants? » demanda l'officier après un instant de silence.

— « Non, répondit le paysan; de joyeux héritiers se partageront un jour le fruit de mes sueurs. Ma famille n'est pas grande. Il y a quelques années qu'un cousin assez proche est mort à Dippelburg; c'était un négociant qui n'a pu survivre à sa faillite. Il avait une fille nommée Rosine; mais je ne sais ce qu'elle est devenue, non plus qu'une tante qui l'a recueillie. On dit partout qu'elles sont allées s'établir dans le Holstein. Si elle vivait, elle serait mon unique héritière. »

— « Votre cousin ne s'appelait-il pas Gerlmann? » demandai-je vivement.

— « Oui, c'est notre nom. »

— « Eh bien! tranquillisez-vous; Rosine vit, elle se porte bien, ainsi que sa brave tante. »

— « Que dites-vous? Où est-elle? où est-elle? Parlez, messager du Ciel! »

J'écrivis leur adresse sur un morceau de papier, que je remis au vieillard. Ivre de joie, il m'accabla de remercîments. « O imbécille que je suis! s'écria-t-il; je viens de la résidence, et je n'ai rien appris d'elles. Si la vendange ne m'appelait chez moi, j'y retournerais à l'instant. Mais c'est égal. J'enverrai chercher Rosine et sa tante, et je l'adopterai solennellement. Je mourrai ainsi au milieu de parents et d'amis; la main d'une fille me fermera les yeux. »

— « Et une excellente fille, » ajoutai-je, ravi d'avoir trouvé un père à Rosine, et faisant mentalement des vœux pour être aussi bien accueilli par mon oncle.

— « Je te remercie, ô mon Dieu! reprit le vieillard, et vous aussi, monsieur.... Comment vous appelez-vous donc? que je puisse prononcer votre nom dans .... »

Nous venions d'arriver à la seconde station. Le conducteur s'approcha de la voiture : « M. Ruisten! cria-t-il, voilà un billet qu'un exprès vient d'apporter pour vous. »

XVII.

J'hésitai un instant à le prendre ; mais la curiosité de mes compagnons de voyage me décida à garder mon pseudonyme. Je descendis donc de voiture et m'éloignai de quelques pas comme pour le lire. Il ne fallait pas de réponse, puisque le messager était reparti aussitôt sur son cheval de labour couvert de sueur, sans même attendre son pour-boire. L'honneur ne tarda pas à faire entendre sa voix. C'était dépasser toutes les bornes de la délicatesse que de voler les secrets d'un homme après lui avoir pris sa place. Je me bornai à jeter un coup d'œil rapide sur l'adresse, qui avait été tracée à la hâte et d'une main tremblante, mis le billet en poche, avec l'intention de le brûler à la première station, j'avalai un verre de vin aigre et remontai en diligence. En reprenant ma place, je m'aperçus d'un léger changement dans le personnel. Au lieu du brave Gerlmann était assis à côté de moi un employé des eaux et forêts, qui avait quitté le coupé pour l'intérieur. Je m'informai auprès de mon voisin l'étudiant de la cause de ce changement. « Personne ne doit mieux le savoir que vous, » répondit-il brusquement.

La conduite de l'étudiant était pour moi une énigme ; mais mon étonnement fut au comble, lorsqu'en portant les yeux sur les autres voyageurs, je lus dans leurs regards la désapprobation et le mépris. Que s'était-il donc passé ? Avait-on découvert l'illégitimité du numéro 6 ? L'orage qui devait terminer d'une manière fatale mon voyage en contrebande, s'amoncelait-il déjà ? — Hélas ! Gerlmann, dont je me flattais d'avoir gagné l'amitié en lui donnant l'adresse de Rosine, Gerlmann m'avait abandonné au milieu d'étrangers irrités, comme Daniel dans la fosse aux lions. — Le silence, un silence pénible régnait depuis quelque temps, lorsque l'employé des eaux et forêts se prit à dire qu'il valait mieux être assis au chaud dans l'intérieur, qu'au froid dans le coupé, exposé qu'on était au souffle du vent du nord. — « Il est d'autant plus étonnant que M. Gerlmann ait préféré le coupé, » observai-je, en me tournant à moitié du côté de l'étudiant.

— « C'est égal, répondit-il du même ton qu'auparavant. Il a raison. Il vaut mieux être exposé à la tempête qu'au voisinage d'un.... »

— « Pst! » fit l'officier, en lui marchant fortement sur le pied et en me jetant en même temps un regard de travers. L'étudiant se tut en effet; mais il cracha par la portière d'un air très-significatif. L'offense s'adressait évidemment à moi. Me tournant avec colère vers l'insolent : « Est-ce à moi que vous en voulez? » demandai-je. — « A vous-même, mon petit monsieur, répondit-il en raillant; à personne d'autre, vraiment. » Je me levai brusquement. Mon air devait être terrible, puisque l'officier étendit tout à coup son jonc entre nous deux : « Restez tranquilles, messieurs! s'écria-t-il en nous menaçant; nous vous prions de cesser toute dispute; la société ne doit pas souffrir de vos démêlés particuliers. Au reste, ajouta-t-il en se tournant vers moi, votre caractère, vos antécédents devraient vous imposer un humble silence, et vous, monsieur l'étudiant, ne vous mêlez pas des affaires qui ne vous concernent pas. Pourquoi vous soucier de votre voisin? N'arrive-t-il pas souvent en voyage d'être assis à côté d'un homme suspect? »

XVIII.

Ces paroles de l'officier me rendirent tout interdit : « Je ne sais vraiment pas, lui dis-je, comment vous avez pu apprendre que mon billet n'est pas bon; mais avant de me traiter avec aussi peu de ménagement, il faudrait au moins écouter la justification que.... »

— « Dieu nous en préserve! interrompit l'officier, tandis que l'étudiant riait malicieusement, et s'étendait à côté de moi de manière à occuper une place inaccoutumée. Qui consentirait à entendre la confession d'un intrigant? »

— « Monsieur, ménagez vos expressions! m'écriai-je révolté. Une faute aussi légère, qui ne fait de mal à personne, mérite-t-elle une pareille épithète? »

— « Eh quoi! répliqua l'étudiant, votre faute est une impiété et attaque l'humanité tout entière. »

— « Oui, toute l'humanité! » ajouta la dame.

— « En vérité, toute l'humanité, ma bonne, » répéta son complaisant écho. Je ne savais trop si ces gens étaient fous ou non.

— « Vraiment, repris-je avec un sourire amer, si toute l'humanité devait s'inquiéter d'une tromperie aussi innocente.... »

— « Ce mot vous condamne! cria l'étudiant d'une voix tonnante. Oui, c'est une tromperie que de s'insinuer dans la confiance des hommes pour les abuser méchamment — et c'est la tromperie la plus odieuse. Fi! Fi! J'aimerais mieux le bourreau qu'un intrus, dont les honnêtes gens évitent la rencontre. »

— « C'est trop fort! » m'écriai-je.

— « Je suis fâché, dit l'officier, que la conversation ait pris une tournure aussi fatale; mais puisque l'affaire est sur le tapis, je ne puis vous cacher, monsieur, que vous êtes en fort mauvais chemin. Je n'ajouterais pas un mot de plus, si vous n'étiez encore jeune, et s'il ne vous était possible de vous corriger. Rentrez donc en vous-même. Il est odieux à votre âge de se faire marchand d'âmes et perturbateur des familles.

XIX.

— « Vous radotez, monsieur! m'écriai-je. Pour qui donc me prenez-vous? »

— Pour celui, répondit l'officier en s'échauffant, pour celui que ce malheureux père a fui comme la peste, lorsqu'il a entendu son nom; pour celui qui le force à geler dans le cabriolet, parce qu'il préfère mourir de froid que de rester près du ravisseur de son fils. »

— « Quoi! » demandai-je de plus en plus surpris.

— « Oui! ajouta l'étudiant, et s'il ne vous a pas assommé, rendez-en grâce à l'adresse que vous lui avez donnée. Encore est-elle fausse peut-être, ou bien espériez-vous en retirer quelque profit? »

— « Mais mille tonnerres, c'en est trop! m'écriai-je. Savez-vous à qui vous avez affaire, ou êtes-vous devenus fous? »

— « Nullement! répliqua froidement l'officier. Vous êtes l'agent

secret, le faux embaucheur Ruisten; il nous est donc permis de tout penser de vous.»

Ruisten! Pour la première fois je me souvins d'avoir entendu, il y avait longtemps, prononcer ce nom à la résidence, en l'accompagnant des épithètes les moins flatteuses. Je m'empressai donc de déclarer qu'on se trompait, que je n'étais pas ce Ruisten. Mais l'étudiant : «N'avez-vous pas répondu tantôt à ce nom? N'êtes-vous pas inscrit sous le nom de Ruisten? L'infâme Ruisten, ce Hollandais marchand d'âmes, est le seul de ce nom dans tout le duché. Nierez-vous maintenant avoir enlevé son fils à ce pauvre Gerlmann? Nierez-vous avoir fait le malheur de plusieurs centaines de familles? Je désirais, il y a un instant, vous dire deux mots entre quatre yeux. Je le désire encore.»

— «Soit! m'écriai-je furieux. A la première station.»

— «Avez-vous du courage? me demanda-t-il en ricanant. C'est au moins une qualité. Ainsi à midi. J'ai avec moi des épées et des pistolets.»

L'officier s'offrit aussitôt pour son second; l'employé des eaux et forêts qui, simple et borné, n'avait pas compris un seul mot de toute l'affaire, me promit de m'en servir. Il fut décidé seulement qu'on remettrait le duel à notre arrivée à Weltenbronn, où nous nous rendions tous. Nous devions dîner au prochain village, sans ébruiter cette maudite aventure.

J'aurais volontiers renoncé dès lors à mon incognito, pour sortir de la position désespérée où je me trouvais; mais on découvrirait ainsi ma ruse; je ne pus m'y résoudre. Je croisai donc fièrement les bras sur ma poitrine, tirai mon bonnet sur mes yeux et fis semblant de dormir; mais je donnais au diable du fond de mon cœur le vrai Ruisten, dont je paraissais n'avoir pris la place que pour supporter les grossièretés et les affronts qu'il méritait. Après une heure de silence nous entrâmes dans le village où nous devions dîner.

XX.

Si j'avais été dans des dispositions plus favorables, j'aurais pu trouver dans l'auberge matière à d'intéressantes réflexions. La

société la plus mélangée se pressait dans une salle à manger malpropre; car un quart-d'heure avant nous était arrivée la diligence de Weltenbronn. Les vélociphages (qu'on me pardonne ce mot forgé) se mirent à table. Les plats se succédaient les uns aux autres avec une rapidité merveilleuse. Je remarquai en effet — j'avais du loisir pour cela, courroucé que j'étais contre mes compagnons de voyage — je remarquai donc que les pièces capitales du dîner servies sur les deux tables l'une après l'autre, paraissaient néanmoins destinées à un tiers, et ce tiers n'était personne d'autre que l'hôte.

Un chapon fort appétissant, par exemple, qui avait déjà paradé sur la table des voyageurs de Weltenbronn, disparut — pour être découpé, disait-on; mais dans le fait pour être servi sur la seconde table, et passer de là, selon toute apparence, sur celle du maître de l'hôtel.... Les légumes grossiers, au contraire, la dure chair de bœuf, la choucroute crue et autres friandises pareilles, se pressaient devant les voyageurs; mais les viandes choisies, les plats recherchés paraissaient et disparaissaient comme dans un songe. Que vous manque-t-il pour goûter de toutes ces excellentes choses, ô hôtes affamés! Le temps. Les voyageurs de Weltenbronn allaient précisément réclamer le chapon qu'on leur avait enlevé, lorsque le conducteur tira sa montre, et jura ses grands dieux qu'il était en retard de cinq minutes. En vain essaya-t-on de le fléchir; il fallut le suivre. Les voyageurs quittent la table à la hâte, se jettent sur leurs chapeaux, sur leurs manteaux, prennent ce qui leur tombe sous la main; à peine ont-ils le temps de payer leur écot. Déjà le cor du postillon sonne. L'hôte ne peut ou ne veut pas leur rendre assez vite, et plusieurs lui abandonnent leur écu, payant un peu plus cher leur demi-dîner.

XXI.

Les voyageurs de Weltenbronn se pressaient à la porte de l'auberge, que nous étions encore tranquillement assis devant un plat de poissons blancs riches en arêtes, que l'on nous avait servi pour mettre un frein à notre voracité. Tout à coup une chaise

de poste s'arrête couverte de poussière devant l'hôtellerie. Une seconde après la porte s'ouvre, et .... je reste pétrifié .... c'est l'homme terrible en manteau et en bonnet fourré, la face d'escroc, M. Ruisten, qui se précipite avec impétuosité dans la salle, court à notre conducteur. Son air furieux qui présage quelque catastrophe .... ma mauvaise conscience .... la honte qui menace de m'atteindre publiquement .... tout s'unit pour m'arracher de dessus ma chaise, et — oubliant tout le reste — et le dîner, et l'écot et le cartel, je m'enfuis. En deux bonds je suis à la porte; mais je tombe entre les mains du vieux Gerlmann, qui entrait précisément avec quelques amis ou voisins. « Un mot, monsieur Ruisten! » me cria-t-il avec l'air d'un véritable inquisiteur. Son ton et les regards curieux de ceux qui l'accompagnaient me parurent suspects. — « Vous vous trompez, répondis-je à la hâte; le vrai Ruisten est là-dedans. C'est l'homme au bonnet fourré, mon respectable monsieur; ainsi bonne chance. » A ces mots, je me remis à fuir. Je rencontre la diligence attelée et prête à recevoir son monde. Sans me donner le temps de la réflexion, je m'y élance; le garçon d'écurie ferme la portière, et avant que je m'aperçoive de ma méprise, les chevaux partent au galop.

XXII.

L'intelligent lecteur se doute que je n'étais pas dans la diligence de Flachenfingen, mais bien dans celle Weltenbronn, et que, bon gré, mal gré, je faisais un mouvement rétrograde. Dans cet instant cependant le retour m'était avantageux, puisque j'échappais ainsi à l'agile Ruisten. Hors d'haleine, je me serrais dans le coin que j'avais emporté d'assaut, fermant les yeux et attendant ce qui arriverait de tout cela. Je me hasarde cependant à les entr'ouvrir, et je vois tous mes compagnons de voyage attacher des regards perçants sur moi. Une chaleur brûlante monte à mes joues; car je me souviens seulement alors que je me suis élancé dans la diligence sans chapeau, et que ma joyeuse entrée n'a pas mal ressemblé à celle d'un vagabond. Je me sentais sur des charbons ardents; mais, heureusement pour moi, la voiture se mit à rouler au même

instant sur un chemin détestable, et mes respectables voisins eurent trop à faire avec leurs membres et leurs côtes, pour continuer à s'occuper de moi.

XXIII.

« C'est du beau! murmurai-je aussi bas que possible. J'ai fait là de charmante besogne. Ruses et extravagances, extravagances et ruses .... rien n'y a manqué. Nous laissons derrière nous Weltenbronn, l'oncle et l'espérance, et nous retournons à Flachsenfingen pour servir de risée à tout le monde et mourir de chagrin! Mais c'est juste. Écartez-vous de la largeur du doigt du chemin de l'équité, et vous êtes perdu à jamais. Ah! » — Ce soupir termina mon monologue; je me rejetai en arrière, et lançai un coup d'œil furtif à mes compagnons, toujours occupés à se garantir des cahots. Oh! qu'ils me parurent suspects! A côté de moi, deux négociants vigoureux, qui devaient avoir été longtemps attelés au bureau. Vis-à-vis un fatal habit noir, à la mine sévère, un avocat, à n'en pas douter; une jeune mulâtresse grosse et grasse, aux lèvres épaisses, aux yeux noirs, et à côté d'elle un homme assez âgé, en redingote brune, dont le regard, semblable à celui d'un inquisiteur, parcourait toute ma personne avec une ténacité que ne pouvaient vaincre les bonds de la diligence. Cet examen me déplaisait souverainement; mais mon mécontentement s'accrut encore lorsque je vis l'homme brun parler à l'homme noir, de moi sans aucun doute; leurs regards plus que suspects, leurs gestes, ne me l'indiquaient que trop clairement.

XXIV.

Trois coups de canon, en se succédant rapidement, rompirent le silence qui régnait dans la voiture. La mulâtresse, qui depuis quelques instants me regardait avec attention, tressaillit; les autres mirent la tête à la portière. « Ce n'est rien! cria le conducteur de son siége aérien; on tire du fort de Hammerfels. C'est sans doute quelque déserteur. » Tous se remirent tranquillement à leur place, les négociants rassurés contre une attaque de voleurs armés

de canons. — La cloche d'alarmes, qui retentit bientôt dans tous les environs, vint confirmer la supposition du conducteur. — « Ah! le pauvre déserteur! » soupira la jeune fille au teint olivâtre, en levant vers le ciel avec douleur ses yeux étincelants. — « Si on le rattrape, il n'aura que ce qu'il a mérité, ajouta l'homme de chicane; je ne me sens pas de pitié pour les déserteurs, les vagabonds et les suspects. » Et en parlant ainsi, il jetait sur moi un regard qui me parut, à moi, fort suspect; le sang me monta au visage. J'aurais été plus à l'aise sur des pointes d'aiguilles que sur les coussins de cuir de la diligence; aussi appelais-je de tous mes vœux la première station, où j'espérais disparaître inaperçu, pour continuer ma route d'une autre manière. Enfin — enfin nous y arrivâmes à cette station si désirée. Le postillon nous fit entrer dans la petite ville aux sons éclatants de son cor .... la diligence s'arrêta devant la poste .... je voulus en sortir....

XXV.

« Montez! dit le conducteur à un vieux monsieur couvert d'un vitchoura et d'un manteau; il y a précisément encore une place dans l'intérieur. » La portière s'ouvrit, le marche-pied s'abaissa et le voyageur se disposait à monter, lorsqu'il s'arrêta tout surpris: « La voiture est pleine! s'écria-t-il avec anxiété, et il ne reste pas la plus petite place. » — « Eh! ce serait étonnant! répondit le conducteur. Y compris les deux voyageurs du coupé, il n'y a que sept personnes inscrites sur ma feuille, et il y en aurait six dans l'intérieur? C'est impossible! » — Le despote de la diligence avança sa tête crépue dans la voiture, et ma figure eut la première l'honneur de le frapper, soit à cause des couleurs qui s'y succédaient rapidement, soit à cause de la curiosité avec laquelle mes compagnons de voyage me regardaient. « Qui êtes-vous, monsieur? me demanda-t-il d'un ton assez brusque; je ne me souviens pas de vous avoir vu monter. » — Je réfléchis si je lui dirais mon nom respectable ou mon nom méprisable, et j'allais lui demander une audience secrète, lorsque une nouvelle personne parut sur la scène : c'était un gendarme, qui s'empara de

l'autre portière, en criant : « N'y a-t-il rien de suspect parmi vous, messieurs ? » — « Rien, mon ami, répondit malicieusement l'avocat, si ce n'est ce jeune monsieur qui, à la dernière station, s'est élancé dans la voiture sans chapeau, sans canne, sans effets. Il a voyagé jusqu'à présent gratis. Le conducteur ne le connaît pas. » — « Votre nom ? » me demanda l'agent de la force armée. — « Depuis une minute il en cherche un, » reprit en riant méchamment l'avocat. — « Répondrez-vous bientôt ? » s'écria le conducteur d'une voix tonnante. — « Je m'appelle Glimmer, » répondis-je enfin, bien décidé à tout avouer. — « Glimmer ! » s'écrièrent à la fois l'avocat, les marchands et la mulâtresse. — « Glimmer ! s'écria le gendarme, en relevant sa moutache d'un air de satisfaction. Nous tenons l'oiseau ! Il n'est pas resté longtemps hors de la cage. » — « Qui est cet homme ? » demanda le conducteur. — Le déserteur que nous cherchons, reprit le gendarme : Fabien Glimmer, de la troisième brigade d'artillerie. Allons, l'ami, qu'on sorte au plus vite, et retournons à Hammerfels. »

XXVI.

J'étais bien dans la position du monde la plus fâcheuse. Décidé à échapper au péril à tout prix, et mon honorable nom ayant attiré le malheur sur ma tête, j'eus recours à mon faux nom : « Je me suis trompé ! je me suis trompé ! m'écriai-je, en gesticulant des pieds et des mains comme un possédé. Ce maudit nom qui m'a donné tant d'embarras depuis quelque temps, m'est venu sur la langue avant que j'y eusse pensé. Je m'appelle Ruisten, je suis avocat, un homme respectable, et voici le billet de la poste. Obligé de partir en toute hâte, dans ma précipitation je me suis trompé de voiture ; je m'en aperçois avec peine ; mais c'est un malheur dont je ne puis me prendre qu'à moi. » — « Ruisten ! » répétèrent l'homme brun et l'avocat. — « Oui ! répondis-je hardiment. Si vous ne voulez pas ajouter fois au billet de la poste, que le conducteur examine maintenant avec tant d'attention, voyez cette lettre que j'ai reçue en route et que je n'ai pas encore eu le temps de lire. » L'avocat y jeta un coup d'œil, me l'arracha des

mains, et s'écria, en le montrant à l'homme brun : « C'est la main de Trübling! N'importe, nous pénétrerons ce mystère. En attendant, mon ami, faites usage de vos papiers; car le nom prononcé d'abord par ce brave monsieur Ruisten me fait beaucoup espérer. » A ces mots, l'homme brun tira de sa poche un grand parchemin, revêtu d'un sceau, et le donnant au gendarme : « Au nom du tribunal suprême de Weltenbronn, arrêtez ce monsieur Ruisten, contre qui ce mandat est lancé. Il est accusé de fraudes, de faux enrôlements, de captations; l'action lui a été intentée dans toutes les formes. » — Je restais assis la bouche béante. Le gendarme s'inclina devant l'homme brun et m'arrêta poliment, en faisant observer que ces messieurs devaient s'aller expliquer devant les juges de la ville. Mes ennemis inconnus y consentirent sur-le-champ et descendirent de voiture. La mulâtresse les suivit en jetant sur moi un regard de compassion. Rouge de honte, je marchai après eux d'un air hébété, accompagné des malédictions du conducteur, qui traitait de la manière la plus irrévérencieuse les voyageurs gratis et les avocats.

XXVII.

Je fus gardé à vue dans une petite chambre de la poste, tandis que ceux qui m'avaient fait arrêter et dont je n'avais pas encore eu le bonheur d'apprendre le nom, allaient me noircir auprès du juge. La jeune fille brune eut assez de générosité pour m'envoyer un poulet froid et une bouteille de vin, et de mon côté j'eus assez de savoir-vivre pour accepter avec reconnaissance. Tout en mangeant, je me mis à délibérer avec moi-même sur la manière de me tirer d'affaire. Débarrassé de la diligence, il ne devait plus m'être difficile de prouver qui j'étais, et je résolus de faire briller devant le juge mes connaissances en jurisprudence et de confondre mes accusateurs. Le bon vin avait rendu de l'énergie à mes esprits vitaux, lorsque mes ennemis entrèrent dans ma chambre. — « Tenez-vous prêt, me dit l'homme brun, à venir avec nous à la résidence. Le juge a approuvé tout ce que nous avons fait. » — « Sans m'entendre? » m'écriai-je. — « Ce n'était pas nécessaire,

répondit l'avocat; votre nom en dit assez. Quant aux nôtres, vous les apprendrez en temps et lieu, et ce billet — que je me suis permis d'ouvrir — achève de vous perdre.» Je parcourus rapidement le papier des yeux; je reconnus la main de mon tuteur, et tout surpris je lus ce qui suit:

«Cher Ruisten, vous recevez ce billet encore assez à temps. En me rendant à ma campagne de Weidenau, comme nous en étions convenus, dans le but que vous connaissez, j'ai eu le malheur de verser et de me casser la cuisse. La fracture est si considérable, qu'il me faut rester dans le mauvais nid où l'on m'a porté, sans pouvoir en sortir. A votre retour de Weltenbronn, allez donc à ma place à Weidenau. Dans le tiroir du pupitre noir vous trouverez, parmi plusieurs papiers importants, ceux qui concernent Glimmer. Jetez-les au feu. Je ne serai tranquille que quand il n'existera plus rien de tout cela. Je ne sais .... mais je ne pressens rien de bon. Noircissez comme il faut Glimmer auprès de son oncle, et parlez-lui de son ami TRÜBLING.

«Mon concierge de Weidenau ne vous connaît pas; mais à la vue de ce billet, il vous laissera faire.»

— «Fatal incognito! m'écriai-je. Il y a quelque mystère là-dessous. Que n'ai-je ouvert plus tôt ce billet!»

XXVIII.

— «Je le crois, dit en riant le compagnon de l'homme brun; je le crois bien. L'oiseau se serait alors échappé.»

— «Messieurs, répondis-je aussi sérieusement que possible, il est temps de mettre un terme à cette comédie. Vous m'avez tiré des mains d'un conducteur brutal; vous m'avez arraché aux griffes de la police qui voulait voir en moi un déserteur, ... je vous en ai beaucoup d'obligation. Mais, finalement, vous m'avez fait arrêter comme fripon et avocat sans conscience. Je proteste de toutes mes forces contre ce procédé. Je suis, il est vrai, du bois dont on fait les avocats, mais je n'en suis pas un encore. Je me suis donné pour Ruisten, mais je mentais; car je suis justement l'antipode de Ruisten et compagnie, c'est-à-dire Jean-Louis Glim-

mer, contre lequel doivent se machiner des choses infâmes, comme nous l'apprend ce billet de mon respectable tuteur.»

— « Glimmer! s'écrièrent les deux étrangers. Serait-il possible?»

— « Ce porte-feuille vous en fournira les preuves les plus convaincantes, répondis-je, à vous ou plutôt au magistrat, devant lequel je veux me disculper.» — Et je le jetai sur la table.

L'avocat se mit à rire, comme s'il était devenu fou. Le monsieur brun saisit avec précipitation une lettre qui s'était échappée de mon porte-feuille, lettre que ma mère m'avait écrite peu de temps avant sa mort, lorsque j'étais encore à l'université.

— « Bon Dieu! s'écria-t-il profondément ému et en pressant la lettre contre ses lèvres. C'est la main de ma sœur dont le souvenir vit toujours en moi! Méchant neveu! laisse-moi t'embrasser pour te punir de ton incognito!»

— « Comment? balbutiai-je, pouvant à peine en croire mes oreilles. Sœur! Neveu! Comment faire accorder tout cela?»

— « Ne vous le disais-je pas? s'écria l'homme brun dans de violents transports de joie, ne vous le disais-je pas dans la diligence? — La figure .... l'air de famille .... j'éprouvais déjà un besoin intérieur de me jeter dans les bras de ce vagabond.» — Et au même instant je fus dans les bras de mon oncle d'Amérique, bientôt après dans ceux de la mulâtresse sa fille, et enfin dans ceux du conseiller de cour Frondheim, qui me fut présenté comme le fiancé de ma cousine.

XXIX.

« J'ai à te demander pardon de bien des injustices, me dit mon oncle; mais tu me vois prêt à réparer mes torts autant que ce sera en mon pouvoir. Les lettres de ton tuteur, qui te peignaient comme un écervelé, un prodigue, m'avaient indisposé contre toi. Peut-être ne t'aurais-je jamais vu, si ton ami le banqueroutier, celui qui te fit perdre le reste de ta fortune, ne m'avait parlé de toi. Je le rencontrais par hasard à Hambourg, je fis sa connaissance, il ne me cacha pas que son malheur t'avait ruiné, et que tout le monde s'accordait à dire que Trübling, aidé d'un

certain Ruisten, t'avait non-seulement perdu de réputation, mais s'était même approprié une bonne part de ta fortune. Ta légèreté avait rendu ce vol facile; car — entre nous — mon cher neveu, tu es un triste jurisconsulte, autrement tu te serais occupé davantage de faire valoir tes droits. Ton ami, qui avait appris tous ces détails depuis sa fuite de Flachsenfingen, n'osait pas t'écrire. Je résolus d'examiner l'affaire de près. A cette fin, je partis pour Weltenbronn, où je recueillis sur Ruisten des renseignements tels qu'il ne fut pas difficile d'obtenir l'ordre de la régence, auquel je dois l'honneur d'avoir fait ta connaissance. Afin d'épier de près tes ennemis, nous sommes partis sans en prévenir personne. J'ai laissé à Weltenbronn mon équipage et mes gens, pour ne pas leur donner l'éveil, et je suis trop heureux que le hasard t'ait amené sur mon chemin, avec ce billet qui nous fournit la preuve qu'il existe des papiers qui te concernent, et qui ont trait vraisemblablement au vol de ta fortune.»

— «Je vous devrai donc d'avoir recouvré mes biens!» m'écriai-je plein de joie.

— «C'est le devoir d'un oncle, répliqua-t-il avec bonté, commençant dès ce moment à jouer le rôle assigné à tous les oncles d'outre-mer par les auteurs de romans et de comédies. Je vais te rendre la somme que te devait le banqueroutier.»

— «Eh! comment est-ce possible?» demandai-je étonné.

— «J'ai placé cet homme comme intendant dans mes plantations d'Amérique, répliqua-t-il en riant, et je me suis engagé à te payer sa dette.»

Je baisai avec reconnaissance cette main libérale.

— «Je suis fâché, continua mon oncle du même ton, d'avoir promis la main de ma fille à ce brave jurisconsulte; autrement j'aurais eu grand plaisir à te la donner avec quelques millions pour couronner ma générosité.»

— «Ah! mon cher oncle, répondis-je en soupirant; mon cœur n'est plus libre; il est engagé à une jeune fille à laquelle je viens aussi de retrouver un oncle, qui assurément ne vous le cédera pas en générosité, et qui ne refusera pas de bénir notre union.»

La mulâtresse sourit avec dépit, le conseiller se prit à rire et mon oncle rit aux éclats.

« Topp! s'écria-t-il, c'est moi qui ferai la demande, comme cela convient à un oncle véritable et juste. Mais, mes enfants, partons; car aujourd'hui même il faut nous mettre en possession des papiers de Weidenau. »

En quelques minutes une voiture fut attelée, le gendarme s'en alla et nous nous mîmes en route pour la campagne de Trübling.

XXX.

Nous nous emparâmes des papiers, qui nous fournirent la preuve que Trübling s'était approprié plus de 12,000 écus, de l'existence desquels je n'avais pas le moindre soupçon. Armés de ces pièces, nous courûmes au lit du malade et l'effrayâmes tellement, qu'il consentit à tout rendre, pourvu qu'on ne le citât pas en justice. Ce fut ce qui sauva aussi le misérable Ruisten. Accablé de reproches et de mépris par Gerlmann, il était revenu de Weltenbronn auprès de Trübling sans avoir réussi. Il crut que le plus sûr était de quitter au plus vite Flachsenfingen et d'aller chercher un autre théâtre à ses intrigues. Quant à moi, rentré en possession d'une jolie fortune, j'épousai Rosine aussitôt que possible, et dès lors je ne crus plus nécessaire d'usurper la place d'un autre dans la diligence; car l'amabilité de ma femme m'enchaînait au logis. Mon oncle s'établit aussi dans sa ville natale, et je fus redevable à son immense fortune de voir avorter les procès qui me menaçaient.

Je laissai généreusement à mes créanciers des sommes qu'ils ne m'avaient pas rendues, et par là je m'en fis des amis sincères et dévoués. Mais je n'eus aucune pitié pour ce fanfaron de Bernhard, et les dix écus que je l'obligeai à me restituer, je les donnai à l'employé des postes qui m'avait fait monter presque malgré moi dans la diligence. Il serait difficile que le mérite d'un pauvre diable fût mieux récompensé que ne l'avait été mon étourderie; mais cela se voit parfois dans le monde. Je ferai donc grâce au lecteur de la morale et des applications, pour arriver plus vite à la fin de mon voyage en diligence. E. Haag.

LE PÈLERIN NOIR,

TRADITION POPULAIRE DE L'ALLEMAGNE.

A quatre lieues de Vienne, près d'une plage solitaire d'où s'élève par une pente insensible une chaîne de collines boisées qui, se prolongeant au-dessus du Danube, forment une baie étroite, mais commode, s'élèvent encore les ruines vénérées d'une petite chapelle gothique, seul reste d'une riche et magnifique abbaye, bâtie, il y a plusieurs siècles, en ce lieu par le margrave d'Autriche Léopold, de la maison de Bamberg, époux d'Agnès, fille de l'empereur Henri V. Cette abbaye, qui portait le nom de *Kloster Neuburg*, que gardent encore ses débris, conserva longtemps le voile d'argent de la margrave Agnès, perdu par elle, puis retrouvé d'une façon miraculeuse, s'il faut en croire les récits populaires, que les gens de l'endroit content si complaisamment aux voyageurs crédules.

Voici l'histoire :

Par une soirée d'automne de l'an ...., un petit bateau était venu chercher un abri contre la tempête, dans l'anse abritée qui baigne les ruines de la chapelle. Jamais ténèbres plus sombres n'avaient étendu leurs crêpes sur ce rivage; la pluie tombait comme un nouveau déluge; la foudre retentissait d'une manière effrayante, et l'écho des cavernes du Kahlenberg, qui s'étendent le long du fleuve, répétaient au loin ses mugissements prolongés.

— « Jésus! Maria! ayez pitié de nous! s'écria Wilhelm, le batelier, en faisant dévotement le signe de la croix. Bon Dieu! quelle affreuse nuit! Depuis bientôt trente-six ans que je fais le voyage du Danube, je ne vis jamais d'orage si épouvantable! Avez-vous peur, messire Oswald? »

Cette question s'adressait à un vieil écuyer, qui, caché presque tout entier sous les nombreux replis d'un énorme manteau blanc, se tenait blotti contre un rocher, dans un état d'immobilité qui

l'eût fait prendre volontiers pour une statue ou plutôt pour une pierre, si de temps à autre il ne se fût agité en tous sens, avec tous les signes d'une inquiétude marquée. On eût dit, à le voir en cet état, qu'il voulait se glisser dans les interstices du rocher pour y chercher un abri plus sûr contre l'orage.

— « Avez-vous peur, messire Oswald? » répéta plus haut le batelier, après une pause de silence.

— « J'ai peur, répondit celui-ci, qu'avec un poltron tel que toi, nous n'arrivions pas au château avant trois jours. Si tu n'avais, à chaque instant depuis notre départ, oublié de faire jouer tes rames, pour me raconter malgré moi tes sottes histoires de fantômes et de prodiges qui ne peuvent s'égaler qu'à ta merveilleuse bêtise, nous ne serions guère loin maintenant de Dusseldorf; une fois arrivés là, nous nous serions mis à la recherche de ce maudit docteur que nous n'avons pu joindre à Vienne, grâce à ta paresse. Par l'illustre maison de Bamberg, je voudrais pour tout l'or du monde n'être pas monté dans ton bateau d'enfer. Que dira le margrave, mon excellent maître, quand il me verra revenir seul, lui qui compte tous les instants, lui qui aurait voulu donner des ailes au docteur pour l'amener plus vite au secours de sa noble épouse? »

— « Que dira-t-il? que dira-t-il? murmurait à demi-voix le batelier; au fait, il dira ce qu'il voudra; mais toute sa puissance ne saurait faire que le Danube s'allonge ou se raccourcisse d'une palme, ni que le vent souffle de l'est ou de l'ouest, du nord ou du sud; tenez plutôt, messire écuyer, écoutez la jolie gamme qu'il chante en ce moment. »

L'écuyer détacha lentement sa tête du rocher, et voyant le ciel tout en feu, et les flots grossir de plus en plus, il se résigna, et resserrant les plis de son manteau, il reprit sa première position et ne bougea plus.

— « Pauvre dame Agnès, disait-il, en poussant un profond soupir. Que va-t-elle devenir! Mais ce qui est écrit, est écrit, et ni plaintes ni prières ne sauraient rien changer aux décrets de la destinée. »

— « Je suis bien de cet avis, messire Oswald; le docteur a déjà fait plus de voyages de Dusseldorf au château de Kahlenberg, que je n'ai donné de coups de rames aujourd'hui dans les eaux du Danube, pourtant la malheureuse margrave est bien loin de guérir; elle n'a pas même obtenu un moment de répit à ses cruelles souffrances. La maladie est si étrange, que le Ciel seul est, je crois, capable de la sauver. »

— « Va dire cela au margrave, vieux fou, si tu veux qu'après-demain on te voie suspendu à un poteau de la rive, avec le câble de ton bateau.

— « Eh! croyez-vous donc que le margrave s'abuse lui-même sur tout cela, et qu'il ait la moindre foi dans le charlatanisme des médecins? laissez donc : ce qu'il y aurait de mieux, ce serait de faire dire un grand nombre de messes, de répandre d'abondantes largesses sur tous les indigents et les honnêtes nécessiteux, sans m'oublier, moi, tout le premier; et puis il faudrait que le margrave passât des jours entiers à prier prosterné sur le pavé des saintes chapelles. Jusque-là, je vous le dis, la margrave ne recouvrera point la santé, à moins que Dieu ne fasse un miracle en sa faveur; mais par le temps qui court, les miracles sont devenus fort rares. »

— « Dieu fera ce miracle! » s'écria tout à coup une voix inconnue qui résonna près des deux voyageurs. Cette voix était celle d'un étranger, qui leur apparut brusquement comme une vision de l'autre monde.

Du haut du rocher où l'écuyer se tenait blotti, l'étranger descendit lentement; et sa figure et son costume se dessinaient fantastiques à la lueur blafarde des éclairs qui se succédaient. Un bourdon de pèlerin soutenait ses pas; une blanche tunique serrait sa taille élevée, qui se drapait avec grâce dans l'ampleur d'un manteau noir; sa tonsure, cachée à demi par le capuchon qui lui couvrait la tête, ne permettait pas de décider s'il était moine ou pèlerin. Sa démarche était grave et majestueuse; dans ses regards souriait une douce bienveillance, et ses lèvres semblaient ne pouvoir s'ouvrir que pour des mots de charité.

— « Ne soyez pas surpris, mes amis, dit le vénérable étranger, en s'approchant d'Oswald et du batelier ; j'ai entendu quelques mots de votre entretien, et je pourrais vous donner peut-être quelques conseils utiles. Je connais, voyez-vous, toutes les misères qui affligent l'humanité, et j'ai consacré tous les jours de ma vie à les plaindre et à les secourir. Je possède des secrets qui peuvent guérir toute sorte de blessures ; et le Ciel même, le Ciel, de qui tout à l'heure vous mettiez en doute la puissance, me les a révélés il y a bien longtemps. Si la dame infirme dont vous parliez, ne laisse plus d'espérance à la science des hommes, j'aurai recours à la puissance d'en haut, et je consulterai les pages d'un livre mystérieux, dont nul que moi ne possède le secret. Vous disiez, n'est-ce pas, que votre dessein est de retourner bientôt au château de Kahlenberg ; comme c'est aussi presque ma route, je vous accompagnerai jusque-là. Pendant le trajet, vous me confierez l'histoire de la maladie de votre noble maîtresse, et peut-être trouverai-je sans peine un remède efficace pour opérer sa guérison, et pour rendre à son époux infortuné le calme et le bonheur. Ne perdons pas un instant, mes amis ; venez.... »

Pour toute réponse, le batelier Wilhelm, qui connaissait trop bien par sa propre expérience le danger de s'abandonner à la fureur des flots, étendit la main vers le fleuve, comme pour indiquer, sans mot dire, l'impossibilité de partir avant la fin de l'orage.

— « N'est-ce que cela ? Mais le fleuve est tranquille, » dit l'inconnu, en montrant le Danube avec un air de confiance surhumaine.

La tempête avait cessé soudainement comme par magie, et les nuages éclaircis fuyant à l'horizon, laissaient apparaître le fond du ciel bleu et parsemé d'étoiles brillantes.

La lune commençait à blanchir de ses rayons d'argent le fleuve apaisé, dont la surface était à peine ridée par la brise de la nuit. On eût dit qu'un esprit de paix avait secoué ses ailes sur les flots endormis.

— « Hâtons-nous, » répéta l'étranger, sans paraître remarquer

l'étonnement de Wilhelm et d'Oswald; et aussitôt il s'élança dans le bateau, qui se balançait mollement au bord de la rive.

L'écuyer et le batelier le suivirent, comme fascinés par un pouvoir surnaturel.

L'étranger s'assit à la poupe, et il regardait le bateau voguer avec la rapidité d'une flèche, en laissant après lui sur les ondes un sillage phosphorescent. Après quelques minutes de silence: « Allons, mon ami, dit-il à Wilhelm, contez-moi l'histoire de la margrave, pour abréger la route. »

— « Qui que vous soyez, généreux inconnu, interrompit Oswald, je vous raconterai, mieux que ne pourrait le faire cet homme, l'aventure de ma bonne maîtresse. Peut-être avez-vous passé de longues années en pèlerinage dans des contrées lointaines; peut-être une partie de vos jours s'est écoulée en recherches studieuses dans la bibliothèque d'un monastère, et votre existence s'est ainsi partagée entre l'activité des voyages et le repos des occupations sédentaires; peut-être aussi, n'est-ce pas, du livre de la nature comme des travaux écrits des hommes, avez-vous tiré la connaissance des propriétés secrètes des plantes qui nous sont inconnues; vous savez sans doute aussi l'influence que les astres peuvent exercer sur la destinée et la vie des hommes. Daignez écouter avec intérêt le récit bien court et bien triste que je vais vous dire. Le château de Kahlenberg, où nous arriverons dans peu d'heures, et qui n'est plus maintenant qu'un séjour de douleurs amères, retentissait, il y a deux ans, du tumulte des fêtes et des concerts joyeux des ménestrels. Léopold venait d'épouser à cette époque la belle Agnès, fille de l'empereur Henri V, et l'avait conduite pour la première fois dans l'antique et majestueuse demeure de la famille de Bamberg. Pendant huit jours que durèrent les réjouissances, la jeune margrave accueillit les hommages des barons et les présents de ses vassaux; honorée et bénie pour ses vertus et sa modestie, considérée par tous comme un ange tutélaire envoyé à notre bon maître, elle semblait dès lors promise à un avenir tout de bonheur. Mais, silencieuse et mélancolique au milieu de la joie universelle, elle était absorbée

par de profondes rêveries; et lorsque dans la grande salle d'honneur elle prenait place au fauteuil de souveraine, qu'ombrageait un dais de velours écarlate, bordé de franges d'or et surmonté de panaches blancs, on eût dit, à la voir à demi cachée sous un long voile d'argent, on eût dit une sainte madone en extase, placée sur un autel et entourée de pieuses adorations.»

— «Oui — oui, parlez-en donc de ce maudit voile d'argent! oh mille fois malheur à celui qui l'a ensorcelé!» s'écria le batelier Wilhelm, en se courbant avec effort sur ses rames.

— «Silence, Wilhelm, reprit le vieil écuyer; que sais-tu de ce voile? Ne l'écoutez pas, noble étranger; il ne saurait vous apprendre à ce sujet que des propos de valets, arrivés à lui par hasard; figurez-vous que les serviteurs du margrave prétendent tous que ce voile perdu par notre bonne maîtresse, lui avait été donné, il y a trois ans, par un jeune chevalier partant pour la terre sainte; ils ajoutent qu'il se trouva mêlé comme par enchantement aux somptueux présents de noce réunis dans la cassette de la jeune épouse, et que le lendemain de ses noces, en s'éveillant, ses regards ayant rencontré ce tissu qu'elle avait oublié, elle s'évanouit, et ne recouvra l'usage de ses sens que pour mourir lentement d'une maladie de langueur, dont le germe ignoré résiste à tous les remèdes de la médecine.»

— «Des propos de valets! qu'appelez-vous ainsi, messire Oswald? reprit Wilhelm avec une singulière volubilité. Peut-on traiter de la sorte un fait dont j'ai moi-même été le témoin? Car j'ai vu, oui, de mes propres yeux vu à Kahlenberg le *pèlerin noir*, la nuit même que notre dame Agnès y fit son entrée. J'ai vu aussi, je le jure sur mon salut, briller le voile d'argent sous sa longue tunique. Et tenez, je parierais mon bateau que cet habit de pèlerin cachait quelque sorcier, ou bien le diable en personne.»

Oswald haussa les épaules, comme un homme qui, sans être convaincu, n'ose pourtant donner un démenti formel, et Wilhelm, enchanté de lui avoir fermé la bouche, et aussi peut-être encouragé par un regard de l'étranger, se hâta de continuer:

— « Pendant que le pèlerin débarquait, moi, je cheminais vers le parc du château pour prendre part aux divertissements de la fête avec mes amis du village,.... quand tout à coup, et je ne sais comment cela se fit, le maudit *pèlerin noir* se retrouva face à face avec moi, et me serrant le bras aussi fort qu'eût pu faire une tenaille, il m'obligea à virer de bord, en disant avec une voix sépulcrale :

— « Voici l'heure! partons! »

— « Pour quel pays? » répondis-je en tremblant.

— « Pour l'enfer!.... et avec un sourire féroce le *pèlerin noir* me traîna jusqu'au rivage avec une vigueur effrayante. J'obéis donc comme malgré moi, paralysé que j'étais par une crainte irrésistible. Je crois y être encore ; nous voguâmes aussitôt à l'autre rive : lui debout, un pied sur la poupe, roide et immobile comme un mât, et moi à la proue, si mal à l'aise, que je pouvais à peine suffire à la manœuvre du bateau, quelque désir que j'éprouvasse d'ailleurs d'arriver vite au terme de ce malencontreux voyage.

« Pendant le trajet, le *pèlerin noir* tournait souvent vers le château des regards flamboyants, et marmottait, à part lui, des mots étranges, auxquels je ne compris rien ; je n'osais plus lever les yeux ; quand il plût à Dieu nous touchâmes le bord opposé.... tenez, c'est à cette même rive que l'on aperçoit là-bas dans la baie lointaine, ombragée par cette vieille forêt de sapins. A ce moment le *pèlerin noir* me cria : arrête! en me jetant une bourse qui, passant entre les cordages de ma voile, alla rouler sous mon banc ; et tandis que je me baissais pour la chercher, il sauta sur le rivage, et je ne le revis jamais! »

Ici le batelier cessa de parler, s'imaginant peut-être que l'étranger allait témoigner quelque surprise de cette singulière aventure.

Mais celui-ci, avec le même calme, se tourna vers Oswald, et le pria d'achever l'histoire de la margrave de Kahlenberg.

— « Le neuvième jour, reprit le vieil écuyer, le margrave Léopold avec Agnès son épouse, suivis d'un nombreux cortége

de barons et de chevaliers, montèrent sur l'immense terrasse du donjon de Kahlenberg, d'où l'on découvre le plus magnifique point de vue qu'offrent les environs du Danube. La soirée était tiède et parfumée. Le soleil, caché sous ses rideaux de pourpre, teignait de ses derniers rayons le bleu turquin des montagnes dont les crêtes fantastiques se dessinaient à l'horizon, ainsi que les roches blanchâtres de Thierstein, couronnées de vieux créneaux chargés de giroflées aux gerbes d'or. La brise glissait molle et sans bruit sur les prairies émaillées de fleurs qui s'étendaient aux deux bords du fleuve, d'où s'élevaient des bosquets touffus, pareils aux petites îles de verdure qui surgissent parfois au sein de la mer. Le ciel pur reflétait dans les eaux ses teintes azurées, et les cornemuses des pâtres rappelaient à travers les vallées les troupeaux lassés au bercail.

« Agnès, recueillie en elle-même, tenait ses regards fixés sur le beau spectacle du soleil couchant. Les assistants, occupés d'elle seule, semblaient partager toutes ses émotions, et Léopold, auprès d'elle, la contemplait en silence, respectant cette espèce d'extase dans laquelle elle demeurait absorbée; lorsque tout à coup le vent du soir, qui se jouait dans les plis de son voile d'argent, le gonfla peu à peu, et s'insinua entre lui et les tresses de ses blonds cheveux.

L'épingle d'or qui seule le retenait, céda tout à coup; le voile détaché du front de la margrave s'éleva lentement dans les airs.

« Agnès poussa un cri d'effroi, et tendit ses bras pour le retenir; mais déjà le voile d'argent dépassait les festons gothiques de la galerie, toujours gonflé de plus en plus par la brise qui l'emportait.

« O mon voile! s'écria la jeune femme, comme si elle voulait le suivre. O messires barons et chevaliers! ô mes pages, mon voile! Qui me le rendra?

« Et une larme brillante comme une perle roula dans ses yeux.

« Le margrave la pressa sur son cœur, souriant de cette douleur enfantine; les barons et les dames se pressèrent autour d'elle pour la consoler: consolez-vous, princesse, votre voile vous sera

bientôt rapporté! — Et tous, cependant, suivaient des yeux la course errante du léger tissu, chacun dans l'espoir d'indiquer le premier le lieu où il s'arrêterait. Le vent, d'ailleurs, avait cessé, et cette anxiété ne pouvait durer.

« A un signe du margrave impatient, écuyers et paysans s'élancèrent hors du *burg* de Kahlenberg; les cavaliers parcoururent la campagne en tout sens, tandis que de nombreux bateaux sillonnaient le Danube. C'était partout un zèle, une précipitation extraordinaires.

« Mais le voile montait toujours, tantôt s'étendant comme l'aile blanche d'un cygne, tantôt rétréci en spirales légères comme un serpent argenté; parfois ralentissant son vol, puis reprenant après un essor plus rapide à travers l'espace.

« O mon voile! redisait la margrave plus tristement. Oh, vous ne savez pas combien de souvenirs pour moi se rattachent à lui!

Et chacun de la consoler de nouveau; mais vains efforts, car elle se mit à pleurer de nouveau et plus amèrement, en voyant le léger tissu près d'atteindre l'horizon doré par le dernier reflet du soleil couchant, et se perdant vers le ciel comme un flocon de neige.... »

— « A peu près comme la nuée que vous voyez maintenant! » cria Wilhelm, en montrant une légère vapeur qui flottait dans les airs, argentée par un rayon de lune. »

— « Oui, c'est cela, précisément, » continua Oswald, en suivant de l'œil au ciel la nuée fugitive.

— « Quand le voile eut disparu, Agnès s'évanouit dans les bras de son époux, qui l'emporta mourante. — Une coupe d'or et ma faveur à qui rapportera le voile d'argent! s'écria Léopold d'une voix brisée par l'émotion.

« Et ce qui restait d'écuyers, de pages et de varlets, s'élancèrent à ces mots hors de Kahlenberg. Et les recherches recommencèrent, plus actives que jamais. Un jour, deux jours, puis trois jours, et puis huit enfin, s'écoulèrent; les envoyés du margrave revinrent les uns après les autres; mais nul ne put donner des nouvelles du voile d'argent.

« Agnès, à qui l'on ne put cacher longtemps ce triste résultat, fut saisie d'une invincible mélancolie, à laquelle succéda une langueur accablante; elle tomba enfin dangereusement malade. Son malheureux époux épuisa vainement tous les moyens; il n'y a pas une église en Autriche où les prières, les messes et les offrandes n'aient été prodiguées, pour obtenir du Ciel la guérison de sa femme. Depuis cette soirée fatale, l'infortunée dépérit comme une plante dont la racine est attaquée. Dans les courts instants où la maladie lui laisse quelque repos, elle se fait transporter par ses femmes sur la funeste terrasse, à l'heure où le soleil est près de se coucher; elle reste assise longtemps à la place même où son voile lui fut enlevé. Là, pensive, immobile, les yeux constamment fixés à l'horizon, elle semble croire que le même vent qui a ravi son voile chéri, doit le lui rapporter. Quelquefois elle tend de ce côté ses bras amaigris par la souffrance, en prononçant des plaintes étranges : Oh! que n'ai-je des ailes? s'écriait-elle un soir; que ne puis-je prendre mon essor à travers le ciel, légère comme une vapeur, aérienne comme elle? Je te chercherais, ô mon voile! Qu'es-tu devenu? Peut-être es-tu suspendu dans quelque temple désert aux rives de la Palestine! ou bien tu brilles sur l'autel du saint sépulcre, entre les offrandes des exilés qui baignent de leurs larmes les dalles du sanctuaire! Peut-être aussi as-tu servi de linceuil à l'étranger, mort de douleur et d'abandon sur la terre étrangère? Ou bien, esprit d'amour, tu flottes dans les espaces invisibles, où tu attends mon âme bientôt, pour la porter voilée aux pieds de Dieu!

« Alors le délire s'emparait d'elle; elle se prenait à courir comme si elle voyait quelqu'un dans le ciel et qu'elle lui fit signe de l'attendre. Puis elle se désolait comme si on la repoussait, et se jetait à genoux, criant : Pitié! pitié pour moi!

« Ainsi se termine presque chaque jour, et chaque jour le mal fait de nouveaux progrès, sans laisser d'espoir. »

Wilhelm cessa de ramer un moment, tant son émotion était vive; il essuya une larme du revers de sa main droite, large et calleuse; puis il dit à l'étranger, avec un ton de voix déchirant:

« Si vous avez quelque remède caché pour un mal si cruel, donnez-le, et Dieu vous bénira! »

L'étranger ne répondit pas; mais il fit signe d'arrêter le bateau, qui se trouvait alors en travers d'un petit promontoire qui s'avançait en pointe dans le fleuve, couronné d'un épais bosquet d'yeuses.

— « A terre, mes enfants! » s'écria-t-il; et il s'élança sur la rive, sans attendre que le bateau fût amarré.

Wilhelm et l'écuyer surpris se regardèrent sans mot dire; et l'étranger ajouta, en s'éloignant:

— « Le salut de la margrave de Kahlenberg est ici; à demain, mes enfants! »

Et il disparut.

— « Jésus! Maria! ayez pitié de nous! murmura Wilhelm, en se signant de nouveau; c'est justement ici que j'ai vu débarquer le *pèlerin noir!* »

Puis il pensa : Si c'était encore lui!!!

Le lendemain les environs de Kahlenberg retentissaient de fanfares de chasse, du galop des chevaux et des aboiements des meutes du margrave.

Léopold, séparé de la suite et suivi du seul Oswald, prit la direction du bosquet d'yeuses, où la veille au soir l'étranger avait disparu.

Cette partie de chasse avait été ordonnée sous un frivole prétexte. Léopold, peu superstitieux, n'ajoutait pas foi aux prières enthousiastes de son vieil écuyer; et pour rien au monde il n'eût voulu causer une nouvelle déception à la pauvre Agnès.

Après avoir erré longtemps dans les coins les plus solitaires des bois, il arriva dans une clairière en forme d'amphithéâtre, ceint de fossés et de roches caverneuses, d'où s'échappait un limpide ruisseau.

A une branche de chêne pendait le voile d'argent, toujours blanc et sans souillure, tel que deux ans auparavant il ornait le front de la margrave.

L'étonnement de Léopold ne saurait se peindre : il se jeta à

genoux devant le chêne miraculeux, et pleurant de bonheur: « Oh qui que tu sois! s'écria-t-il, mortel, ange ou démon, de qui me vient ce bienfait, grâces te soient rendues après Dieu! par toi mon Agnès vivra! »

— « POUR LE REMORDS! » murmura une voix étrange et d'un timbre mélancolique, qui se perdit à travers les feuillages.

D'où venait cette voix? que signifiaient ces paroles? Agnès n'en donna jamais le secret. Y avait-il entre elle, un inconnu et Dieu quelque mystère d'amour? Nul ne l'a su.

Après sa guérison, elle se rendit quelquefois seule dans le bosquet d'yeuses, comme pour un saint pèlerinage. Jamais on n'ouït parler du PÈLERIN NOIR.

Quelques années après, quand, par ordre du margrave, une riche abbaye fut élevée au lieu où le voile d'argent s'était retrouvé, Oswald et Wilhelm crurent voir ce mystérieux personnage dans la personne d'un moine venu des saints lieux pour y finir ses jours dans le repos de la solitude.

Mais ils ne purent rien affirmer à ce sujet; car le moine quittait rarement sa cellule. Quelquefois seulement il se rendait de nuit dans l'église du couvent, où il priait prosterné.

Et bien longtemps après sa mort, par une étrange fatalité ou par la permission de Dieu, le pavé du lieu saint gardait encore la trace de ses larmes aux lieux où il s'agenouillait.

Priez pour lui!

(*Berliner Conversations-Blatt.*)

Mélanges.

NÉCROLOGIE.

GRABBE.

L'Allemagne vient de perdre un de ses poëtes dramatiques, M. Grabbe, mort à l'âge de trente-cinq ans. Ses débuts dans la carrière littéraire datent de l'année 1827, où il publia deux tragédies : *Théodore, duc de Gothland*, et *Marius et Sylla*. Ce dernier ouvrage n'est pas terminé. Deux ans après parut *Don Juan et Faust*, pièce qui a commencé la réputation de l'auteur. On doit de plus à Grabbe deux autres drames : *Frédéric Barbarossa* et *Henri IV* (empereur d'Allemagne). Ses deux meilleures productions sont, à mon avis : *Annibal* et *les Cent jours*.

Je ne puis vous fournir que très-peu de renseignements biographiques sur Grabbe. Pendant quelque temps il remplit les fonctions d'auditeur à Anhalt-Dessau, et bien à contre-cœur, je pense ; son esprit aussi incorrect, aussi fougueux, d'une individualité si tranchée, si impatiente, devait se cabrer à chaque instant sous le joug des affaires. Ce fut sans doute par ce motif qu'il donna sa démission. L'ex-auditeur se rendit à Dusseldorf ; le voilà libre, comme il le voulait ; plus de besogne importune, plus de corvée ; il est homme de lettres. La vie littéraire fut amère et cruelle à notre poëte : les secours qu'on lui porta, ne le furent pas moins. L'intendant du théâtre de Dusseldorf, M. Immermann, auteur de *Frédéric II*, tendit un misérable gagne-pain à son confrère en détresse : il lui donna des rôles à copier pour les acteurs. En retour, Grabbe lui dédia sa tragédie d'Annibal ; je peux transcrire ici la dédicace tout entière ; elle est d'une brièveté hautaine qui caractérise parfaitement le poëte : *A Immermann*.

« Immermann m'a procuré les loisirs nécessaires pour terminer *Annibal*, et m'a aidé de ses conseils. Puisse cette pièce lui faire plaisir, ainsi qu'aux lecteurs. Dusseldorf, le 11 février 1835. »

Dix-huit mois après Grabbe ne copiait plus de rôle, il n'en faisait plus; le sien était joué ici-bas.

Grabbe n'a point éveillé chez ses compatriotes des sympathies vives et générales, il s'en faut. Les Allemands sont *les bonnets rouges* de la littérature. Dans la vie ordinaire, vous les voyez lents, mous, embarrassés; ils font bon-marché de leur liberté politique; entrés dans le monde intellectuel, ce n'est plus le même peuple. Là, vous les voyez alertes, actifs, énergiques, intraitables; toujours en guerre, toujours en quête d'un ennemi, s'insurgeant contre tout système usurpateur, contre Schlegel et contre Aristote, revendiquant les droits de chaque individualité. Et cette littérature allemande, qui est un perpétuel néologisme, une révolution perpétuelle, s'est effrayée des excès révolutionnaires de Grabbe. C'est que dans la plupart de ses œuvres il n'y a ni développements des caractères, ni études psychologiques, ni surtout cette haute intelligence qui pose le drame sur une large et profonde idée, qui se maintient ferme et calme au milieu de toutes les forces poétiques en travail, au milieu de toutes les passions déchaînées, surveille et calcule jusqu'aux plus petits détails, et les fait marcher vers le même but. Grabbe est emporté par une imagination qui part au galop, pour peu qu'il y touche; c'est un instinct irrésistible, aveugle et brutal, que le poëte laisse faire avec une insouciance toute fataliste. Ses drames, pour la plupart, semblent avoir été écrits dans un état de somnambulisme. C'est une suite de scènes qui flottent dans le vague, des événements qui roulent les uns sur les autres, une cohue de personnages; on en retrancherait la moitié, que la pièce n'en irait pas moins; vous ne pourriez les compter, vous ne pourriez retenir leurs noms. Dans *Frédéric Barbarossa* il n'y a pas moins de trente-quatre souverains, chacun avec sa suite et ses armes. L'attention s'éparpille en tout sens, et l'intérêt ne trouve nulle part à se poser.

Tout ce monde parle un singulier langage. Vous diriez parfois assister à une orgie d'aliénés. Ce sont d'étranges bourrasques de la pensée, d'inexplicables alternatives du stupide et du sublime, de brusques oscillations de la verve poétique, qui d'une aile traîne dans la boue, et de l'autre atteint jusqu'au ciel; ce sont des coqs-à-l'âne, des lazzis de cabaret; puis, de toutes parts, flamboient des éclairs de magnifique poésie; le génie du poëte éclate dans toute sa sombre et terrible splendeur : c'est un météore qui passe, le chaos recommencé.

Grabbe n'a ni tact ni mesure : c'est un esprit qui manque de centre de gravité. Par moment, ainsi que je viens de le dire, son talent se fait jour; talent âpre, dur et farouche, que jamais les larmes ne viennent amollir, qui assiste avec une sérénité impitoyable au spectacle des infortunes humaines. L'homme, c'est le nuage qui passe; qu'il verse la pluie aux champs altérés, qu'il lance la foudre et mette le feu au sanctuaire, il est la proie des vents.

Avec une telle façon d'envisager la vie, avec une verve énergique et véhémente, on conçoit que le poëte pense quelquefois frapper l'âme d'une commotion profonde; dans ses beaux moments il a une espèce de grandeur, mais c'est la grandeur inculte et féroce d'un chef de sauvages, qui tue son ennemi par une morsure à la gorge, et flaire avec joie sa chevelure chaude et fumante. La Némésis de Grabbe est une bacchante, une poissarde moitié folle, moitié ivre, qui a des accès de rage cannibale, qui s'écrie (dans les Cent jours), par la bouche d'un faubourien : « De la cervelle! voilà de la cervelle qui jaillit! comme elle fume! comme c'est beau! comme c'est doux! »

En lisant *Annibal*, on regrette que la mort ait sitôt mis un terme aux travaux de Grabbe; l'âge et l'étude des maîtres, en tempérant cette énergie exubérante et extravagante, auraient peut-être fait de lui un grand poëte. *Annibal*, son dernier ouvrage, marque un progrès sensible; il y a plus d'ordre, plus de logique, l'architecture du drame se régularise, la niaiserie y tient moins de place, le *phébus* y montre moins souvent sa tête gigantesque.

Ce n'est pas à dire que l'auteur de *Frédéric Barbarossa* ait tout à fait renoncé à ses anciennes allures.

Écoutez *Alitta*, jeune dame carthaginoise, parlant à son jeune amant Brasidas, qu'elle presse d'aller rejoindre Annibal en Italie.

« Cette nuit Rome m'est apparue en songe; elle luisait avec ses tuiles; c'était comme un soleil rouge qui engloutissait tout; peu après, c'était une louve, les yeux grands, ouverts, vastes comme la mer, qui dans ses profondeurs silencieuses désire la tempête, et dans ses yeux on voyait des villes qui s'y étaient abîmées. »

Écoutez *Hannon* dans une réunion de Triumvirs à Carthage:

« Lorsque Annibal passa les Alpes, il les tira si fort par leur chevelure de neige, que les flocons assombrirent l'Italie, et qu'ici même ses ennemis éprouvèrent comme un froid d'hiver. »

Écoutez *Caton* le censeur; le sénat est assemblé; au dehors on entend les femmes de Rome:

« Les voilà encore qui crient: « Cannes et vengeance! » Misérable fin, si nos annales devaient se terminer par un carnage de femmes! Qu'elles s'en aillent à la maison: toutes celles qui, dans une heure, ne seront pas à leur quenouille, je les fais arrêter, moi, censeur, et je leur fais inculquer la honte à coups de verge. »

Écoutez, enfin, Annibal qui lit un message du Synédrion de Carthage:

« Salut et félicitations pour la victoire de Cannes (s'interrompant), soixante mille cadavres romains! à ce prix-là, c'est bon marché! (Il continue): On vous enverra des secours, *mesurés* selon les circonstances. (S'interrompant): Oh, si vous vous mettez à mesurer, vous êtes gens à faire *avec le ciel un habit à étouffer les étoiles et à rendre le tonnerre asthmatique.* »

Il y a pourtant de fort belles choses dans *Annibal;* ce drame colossal dénote chez le poëte une puissance de conception peu commune, et une énergie de langage qui, tempérée par le goût, eût fait de Grabbe un écrivain du premier ordre.

Je vais essayer d'en traduire quelques scènes.

Le drame se divise en cinq tableaux : *Hannibal ante portas; Adieux à l'Italie; Gisgon; Prusias.*

Les événements de la seconde guerre punique sont suffisamment connus. Je passe les trois premiers actes. Annibal a été obligé de quitter l'Italie pour aller défendre Carthage contre les Scipions. Les deux armées sont aux prises près de Zama. Par un contraste qui me semble un trait de génie, le poëte place la description de la bataille, en grande partie, dans la bouche d'un enfant; c'est le fils du concierge d'une des portes de la ville. Tous les deux se tiennent au haut d'une tour, d'où ils sont censés plonger la vue sur le champ de bataille:

L'Enfant[1]. O la joyeuse musique! les brillantes cuirasses!

Le Concierge. Vois-tu ces deux nuages de poussière?

L'Enfant. Qui tournoient là-bas sur la gauche et assombrissent le ciel?

Le Concierge. C'est la cavalerie numide qui se bat avec la cavalerie romaine. Grâces aux dieux! c'est la nôtre qui va en avant!

L'Enfant. Qu'est-ce donc qui fourmille derrière, et se tord, comme pour se lever, et puis retombe?

Le Concierge. Ce sont les blessés et les mourants, mon fils.

L'Enfant. Personne ne vient à leur secours?

Le Concierge. Plus tard. Dans le tumulte de la bataille ça ferait perdre du temps, et puis ce serait dangereux.

L'Enfant. L'ennemi tire ses épées, et il se replie comme le hérisson. Malheur! les voilà qui se prennent à la gorge et s'étranglent.

Le Concierge. Diable! et il fait un si affreux silence, et l'on voit tout si distinctement. O désert! déchaîne les tempêtes, soulève les tourbillons de sable et cache-moi ce carnage muet. Ah! voici Brasidas, qui accourt avec ses cavaliers.

L'Enfanf. Un Romain lui enfonce un poignard sous les côtes que le sang tombe à terre! hou!

Le Concierge. Annibal s'élance de sa cachette. Le voilà qui soulève le corps de Brasidas et le montre à l'armée, en criant vengeance.

1 Il n'a pas de nom dans la pièce.

L'Enfant. Père! père! il n'a pas assez de soldats.

Le Concierge. Vois comme il *nage* à travers des flots d'ennemis, comme il frappe dedans, le sang en jaillit au ciel.

L'Enfant (se cache les yeux dans ses mains). Les Carthaginois sont mis en déroute.

Melkir, l'un des triumvirs, fait fermer les portes au général vaincu. Nous voici dans l'intérieur de la ville. Grande place devant la statue colossale de Moloch : les mains de l'idole sont chauffées à rouge et fument. Des mères, leur enfant dans les bras, les cheveux épars et flottant à terre, sont agenouillées à l'entour. Les prêtres vont de l'une à l'autre et enlèvent les enfants pour les sacrifier.

Une Femme (regarde son enfant au visage). Mon garçon! il sourit et me montre les poings enflammés qui vont le saisir! O enfant! que de douleurs quand je te mis au monde! quelle plus atroce douleur, maintenant qu'on va t'arracher à ta mère! Ha! voilà les prêtres qui prennent l'enfant de ma voisine. C'est mon tour!

Un Prêtre. L'enfant.

La Femme. Prenez-moi, brûlez-moi, mais laissez-le vivre : il est encore si jeune, si innocent!

Le Prêtre. C'est du sang innocent que Moloch demande. (Le prêtre emporte l'enfant; la femme se jette dans la mer. Apparaissent les triumvirs Gisgon, Melkir, Hannon.)

Gisgon. Il sera difficile de choisir les meilleurs citoyens, dignes de se vouer à la mort pour le salut de la patrie.

Melkir. Non pas; les plus illustres sont devant moi, toi et Hannon.

Le Peuple. Vive Melkir! — Hannon, Gisgon, venez; Moloch vous attend.

Hannon (bas à Melkir). Du moins fais-moi étrangler d'abord, pour que je ne sois pas brûlé vif.

Melkir. Moloch veut les gens tout vivants.

Gisgon. O Melkir! homme sublime et trop modeste; toi, le représentant de Carthage. . . . .

MELKIR. De grâce, épargne-moi!

GISGON. Toi, le premier de nous tous, tu t'es oublié; qui peut te disputer cet honneur? (Le prend par les épaules.) Réjouis-toi; car tu vas griller là-haut à l'instant pour notre salut.

PEUPLE. O Gisgon! tu es le plus sage des hommes.

GISGON. Voici mes gens en armes; Hannon, fais avancer les tiens. Un couteau dans la gorge à quiconque refuse d'obéir!

Melkir est entraîné et immolé; Gisgon fait mettre en croix les ambassadeurs romains. Carthage se prépare à une défense désespérée.

Au cinquième acte, nous sommes dans le palais du roi de Bithynie; Prusias est assis sur son trône; un courtisan éternue.

PRUSIAS. Qu'entendis-je?

COURTISAN. Grand monarque, pardonne — un mouvement irrésistible.

PRUSIAS. L'art peut toujours se rendre maître des besoins de la nature, tu aurais dû apprendre cela dans les écoles de Byzance, où je t'ai fait élever. Je te donne vingt ans pour t'apprendre à vivre; au bout de vingt ans, tu pourras reparaître à ma cour.

Le courtisan sort: Annibal est introduit, la conversation entre le général carthaginois et le monarque, qui lui fait une leçon de stratégie, me semble de main de maître: je regrette de ne pouvoir la transcrire; mais il est temps d'arriver au dénoûment. Voici la dernière scène : Annibal est trouvé dans la ville que le roi Prusias lui a assignée pour sa demeure; il est assis devant une table: Turnu, un des généraux qui ont servi jadis sous Annibal, entre.

TURNU. O maître, toi!....

ANNIBAL. Modère-toi.

TURNU. Je ne le peux: tu es tout pour moi, maître, général, père.

ANNIBAL. Quelles nouvelles?

TURNU. C'est Alitta qui m'envoie.

ANNIBAL (à part). Carthage est donc debout, Alitta n'aurait pu lui survivre.

. . . .

Turnu. Quand il n'y eut plus d'hommes pour combattre, les femmes se levèrent, Alitta à leur tête. Elles se réunissent dans les palais pour y mettre le feu; tout périt, les femmes, ton grand-père Barcas, *qui en fut tout gai*, et la ville, elle brûla pendant vingt-sept jours: les flammes voguaient deçà, delà, comme si de tous les lions de l'Afrique il s'était formé un seul qui secouait sa crinière de feu et se mirait dans la mer. Pendant le jour le soleil luisait jaune et rouge à travers la fumée; la nuit les étoiles étaient blanches et ternes, les flammes se haussaient vers le ciel comme pour le dévorer. Les sommets de l'Atlas apparaissaient tout resplendissants devant l'incendie; les forêts et les rochers éclataient pourpres dans le lointain; les animaux de la montagne et du désert apparurent; des serpents gigantesques se roulaient autour des arbres, et les yeux des lions et des hyènes se fixaient immobiles sur les masses flamboyantes.

Annibal. Et les Scipions?

Turnu. Ils se montraient de temps en temps. C'était magnifique à voir, quand la ville qui brûlait se reflétait sur la cuirasse du jeune Scipion. Lorsqu'il vint dans la vingt-septième nuit, son âme s'émut, il versa des larmes : la ville, en s'éteignant, venait de lancer les dernières étincelles.

Annibal. Vous pouvez pleurer à votre aise, ô Romains, maintenant que vous avez tout gagné!

Un esclave entre.

Seigneur, il vient un étranger, habillé de blanc, avec une bordure rouge; devant lui six hommes portent des haches (il se tâte le front d'une main faible) : c'est de la glace — puis c'est du feu — ah — (il meurt).

Annibal. Romains, un exilé, un vieillard devant lequel vous avez tremblé jusqu'à son dernier soupir, se dérobe à votre vengeance. (Il boit le reste du poison.) A votre santé! — Mon pilote, que me veux-tu? (Il meurt.) J. Duesberg.

Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Wallenstein, dramatisches Gedicht: Wallenstein, drame en trois parties, traduit de Schiller, par le colonel Lefrançois; deux volumes in-8.°, avec le texte allemand. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault, 1837. Prix: 15 fr.

Schiller travailla pendant plus de sept années à cette immense tragédie, qu'il fut plus d'une fois prêt à abandonner, à cause des difficultés innombrables qui s'opposaient sans cesse à la construction définitive de son plan. Embarrassé qu'il était par la foule d'idées qui s'offraient à lui, son goût sévère le retenait à chaque instant. Tout ce que par l'histoire et l'expérience il avait pu apprendre du grand général et de l'homme d'État, devait se refléter dans le personnage de *Wallenstein,* placé au milieu des scènes les plus animées de la guerre de trente ans. Les matériaux devinrent tout à coup si nombreux, qu'il ne put jamais parvenir à en élaguer assez, pour resserrer le reste dans les limites étroites d'une tragédie ordinaire. Il divisa son *Wallenstein* en trois parties distinctes, formant un seul drame en onze actes, qui parut en 1799, et qui surpasse, on peut le dire, toutes ses productions antérieures.

On peut considérer cette pièce comme le chef-d'œuvre des temps modernes. Corneille lui-même, parmi les Français, ne s'éleva jamais à cette hauteur, et les créations les plus parfaites de Gœthe ne peuvent supporter le parallèle. Elle n'a pas un seul côté faible; toutes les scènes sont écrites avec un style du coloris le plus brillant.

Quelques traductions en ont été faites; mais ce n'étaient jusqu'ici que des imitations plus ou moins rapprochées de l'original. Le travail que vient de publier M. le colonel Lefrançois est une œuvre de patience

et d'étude approfondie, que le public littéraire vient d'accueillir avec une haute appréciation de son mérite. Nous laisserons l'auteur expliquer lui-même les motifs qui l'ont engagé à entreprendre la traduction de *Wallenstein*, et les difficultés qui se sont présentées, et qu'il a toutes si heureusement surmontées.

« De quelques noms que se recommandent les traductions françaises de Schiller, ce poëte, dit M. Lefrançois, n'est pas encore réellement traduit. En laissant de côté les interprétations inexactes, si nombreuses pourtant, et qui parfois vont jusqu'au contre-sens, on est forcé de reconnaître que plus de soin, moins de hâte auraient pu les faire éviter. Mais les formes que Schiller emploie avec tant d'art, dans lesquelles il se plaît à mouler sa pensée, et qui lui servent si bien aussi à préciser le sens; ces formes elles-mêmes ont partout disparu. Par suite, les beautés que le poëte a jetées dans ses œuvres avec tant de profusion; ces beautés, objet, dans sa langue, d'une admiration toujours nouvelle, se sont évanouies, ou n'apparaissent que flétries et déformées dans les traductions; et rien que de rares lueurs n'a passé du noble original dans ses imparfaites copies.

« C'est qu'aussi le *prosateur* ne pouvait guère promettre autre chose qu'une imitation lointaine et effacée du *poëte*. L'œuvre du poëte était une perle de forme exquise, que le traducteur brise dans sa prose. Il n'y avait cependant pas à hésiter sur le mode d'expression de la poésie de Schiller passée dans notre langue. Le vers français, que sa mesure et son nombre approchent le plus du vers allemand, devait servir de cadre à la pensée du poëte. Alors l'œuvre de l'auteur se répète dans l'œuvre du traducteur; et sur deux instruments semblables, deux lyres également sonores, le poëme et la traduction se récitent d'accord. »

Nul traducteur n'avait encore essayé ce qu'a fait M. Lefrançois, qui s'est appliqué à rendre exactement le texte, à répéter ses effets, à reconstruire ses formes. Sévère pour le choix, pour la place des mots, il a prostitué les locutions parasites, les circonlocutions, les vagues synonymes. Sous le poids de pareilles exigences, il a été forcé de traduire en vers qui ne riment point entre eux. Les vers libres et sans rimes ne sont pas, toutefois, exclus de notre langue. A défaut de modèles, elle en a des exemples; et quand ils sont venus ici d'eux-mêmes, ce que la traduction leur doit de précision et de fidélité, peut-être même aussi de véritable poésie, peut leur valoir un indulgent

accueil. L'allemand, traduit vers pour vers, se trouve ici placé en regard du français, et la même distribution typographique, pour l'un et pour l'autre, avertit d'une première ressemblance entre la version et le texte. — La lecture et la comparaison prouvent ensuite la conformité qui existe entre le modèle et le copiste.

Ainsi, M. Lefrançois, après les services honorables d'une longue et glorieuse carrière militaire, vient de nous offrir un premier travail qui, par l'importance du sujet et le bonheur de l'exécution, nous donne le droit d'espérer qu'il continuera la série de cette excellente publication, qui doterait notre littérature d'une traduction complète de Schiller, bien supérieure à toutes les tentatives qui ont eu lieu jusqu'ici.

Grundsätze der Volkswirthschaft und der Besteuerung, etc.: Principes d'économie politique et de l'impôt, par D. RICARDO, traduit de l'anglais, avec notes, par le docteur BAUMSTARCK. Leipzig, chez Engelmann, 1837. Prix: 10 fr.

Le traducteur de cet ouvrage a déjà pris place parmi les économistes de l'Allemagne par ses *Essais d'économie politique*, 1833, et surtout par son *Encyclopédie financière*, 1835. Quoique je ne partage pas ses opinions sur un grand nombre de points, je dois rendre justice cependant à l'étendue de ses recherches et à la profondeur de ses connaissances. J'aurais donc mieux aimé avoir à rendre compte d'un de ses propres ouvrages que d'une simple traduction; heureusement il nous promet dans la seconde partie des notes de lui, qui nous feront connaître sans doute des résultats nouveaux, puisque, selon sa propre expression, il se propose d'explorer davantage le champ de la science. J'espère que ces notes seront d'autant plus intéressantes, qu'elles auront sans doute pour but une partie de l'économie politique que Ricardo, malgré toute sa pénétration, n'a pas traitée d'une manière satisfaisante. Je conviens néanmoins que, quoiqu'il ne soit pas un des premiers économistes, il mérite d'être mieux connu des Allemands qu'il ne l'a été jusqu'ici, malgré la traduction que M. Schmidt a publiée de son ouvrage à Weimar en 1821.

La traduction dont nous parlons, fruit d'une étude approfondie de l'auteur anglais, n'est pas à comparer à celles qu'on en a déjà

données. On peut donc espérer qu'elle rendra le nom de M. Ricardo plus populaire en Allemagne, comme celui d'Adam Smith, de Malthus, de Say, de Sismondi et de Ganilh, dont l'auteur fait grand cas et qu'on connaît malheureusement tout aussi peu. Il mérite bien du reste la réputation que le docteur Baumstarck cherche à lui conquérir. Voici le jugement qu'il en porte : « Il va partout cherchant les principes immuables du commerce, comme le naturaliste les principes immuables de la nature. Il ne conteste nullement la variété infinie des formes qu'il adopte et qui paraissent quelquefois en opposition ; mais il se charge de les faire voir partout, de les expliquer et de les suivre jusque dans leurs derniers résultats. Ses jugements sont exprimés d'une manière concise, son langage varié, sa marche pleine de circonspection ; mais ses idées sont tellement coordonnées entre elles, tout se tient, se lie d'une manière si intime dans son ouvrage, les déductions sont tirées avec tant de rigueur du principe fondamental, qu'il est impossible de prendre un morceau détaché et de le comprendre, ou bien encore de juger son système par la comparaison avec d'autres systèmes, ses idées par d'autres idées, sans lui faire dire les plus grandes absurdités, sinon des niaiseries. Il faut le lire et le méditer en entier. »

Comme je suis parfaitement d'accord avec lui relativement au jugement qu'il porte sur M. Ricardo, il ne me reste plus qu'à faire connaître en peu de mots le contenu de son ouvrage.

Ricardo était fils d'un Juif hollandais établi à Londres. Jeune encore, il embrassa le christianisme, eut entrée à la banque d'Angleterre, et y acquit bientôt une certaine importance et une grande fortune. Il se retira plus tard des affaires, et ne s'occupa plus que de ses travaux scientifiques et de l'accomplissement de ses devoirs parlementaires ; car dès 1819, la profondeur de ses recherches et la réputation qu'il avait acquise par ses ouvrages, l'avaient fait nommer membre de la chambre des communes. Il mourut en 1823.

Ce fut Mill, qui resta son ami jusqu'à sa mort, qui se chargea de développer son système ; il s'en acquitta avec talent.

Initié de bonne heure par son père à tous les mystères de la bourse, Ricardo n'apprit à connaître Adam Smith qu'en 1799, pendant un séjour qu'il fit aux eaux de Bathe, en sorte que chez lui, ce qui est rare, la pratique devança la théorie.

Mais comme sa pratique se bornait à des affaires de bourse, ses premières méditations et ses premières études se dirigèrent naturelle-

ment sur la rente, qu'il examina sous toutes les faces et dans tous ses résultats, ainsi que sur les rapports du papier-monnaie à l'argent. Il publia donc en 1809, époque où la valeur de l'or était très-élevée et le cours des changes très-bas, une brochure sur cette matière. Son but, dans cette circonstance, était de trouver un moyen de circulation aussi invariable que l'or dans sa valeur comme moyen d'échange, sans qu'il fût nécessaire d'en avoir en réserve une aussi grande quantité pour garantie de payement. Cette brochure fit sensation, et le parlement adopta plus tard ses vues. Il y démontrait que la valeur d'échange et le prix de l'or sont en rapport inverse avec celui du papier-monnaie ou des billets de banque; que la surabondance ou la disette des moyens de circulation ne sont que des idées relatives; que si un pays n'avait pour tout moyen de circulation que de l'argent monnayé ou du papier-monnaie remboursable, le cours dans un pays, relativement au cours dans un autre pays, n'en pourrait pas monter ou descendre plus que les frais d'importation du métal ou de l'argent monnayé étranger, en cas de disette, ou que les frais d'exportation, en cas de surabondance; mais que si dans un pays, comme en Angleterre à cette époque, le moyen de payement légal est un papier-monnaie non remboursable, ce moyen de circulation, n'ayant point de valeur dans les pays étrangers, ne peut être exporté ni l'équilibre rétabli, et que la dépréciation du cours relativement à celui des pays étrangers, ou l'élévation du prix de l'or en barres au-dessus du prix de l'or monnayé relativement aux frais d'importation de l'argent monnayé, est une preuve certaine que l'on a émis trop de papier-monnaie, et que sa valeur, comme moyen d'échange, est trop faible par rapport à l'argent.

En 1815 le parlement vota la loi des céréales, qui permettait l'importation des grains, ce qui en fit tomber aussitôt le prix à 80 schellings. Tandis que Malthus et d'autres économistes déclaraient hautement qu'il était nécessaire de rétablir le système prohibitif, Ricardo parla en faveur de la liberté du commerce des grains dans un écrit particulier dirigé contre Malthus. Telle fut l'occasion qui fit naître en lui l'idée de publier son grand ouvrage, où il émet de nouveaux principes sur la rente et le capital. Il démontre qu'on n'a besoin d'aucun moyen de circulation qui ait une valeur réelle, que le papier-monnaie servirait parfaitement de moyen de circulation, si on en retenait l'émission dans de justes bornes; que, de cette manière,

le cours du papier-monnaie pourrait se maintenir au même taux, et même à un taux plus élevé que l'argent; mais qu'il ne serait, dans ce cas, ni nécessaire ni prudent de pouvoir l'échanger à volonté contre de l'argent monnayé; qu'il serait plus sage de donner pour garantie de payement ou pour payement de l'or en barres d'un poids et à un taux déterminés; qu'on maintiendrait par cette mesure le cours du papier-monnaie sur un pied toujours le même, et qu'on se garantirait ainsi des suites fâcheuses d'une trop grande abondance de papier-monnaie.

Les vues de Ricardo furent recommandées en 1829 dans les deux chambres, et formèrent plus tard la base du bill Peel.

L'activité de Ricardo se manifestait à la fois et par ses écrits et par ses discours dans la chambre des communes, quoiqu'il ne fût pas d'ailleurs un brillant orateur. Il développait tranquillement ses principes, et réfutait avec un sang-froid imperturbable les objections qu'on lui faisait.

Voici le jugement que le docteur Baumstarck porte sur Ricardo, membre du parlement: « Il n'était ni whig ni radical, quoiqu'il fût partisan des réformes, et qu'il votât presque toujours avec l'opposition. On peut dire qu'il était un membre de la chambre des communes comme il en faut dans un État dont la constitution repose sur des bases semblables à celles de la constitution anglaise. Ferme dans ses principes, sévère contre les abus, circonspect dans les réformes, élevé au-dessus des passions du jour, les changements politiques n'avaient aucune influence sur ses opinions. Il s'inquiétait peu d'obtenir l'approbation de la foule, et ne se souciait guère de s'attirer la haine des grands. Il ne prenait aucune part aux cabales et aux intrigues des partis dans les chambres, mais se montrait le constant défenseur des droits et des libertés de toutes les classes. Enfin, il était assez riche pour vivre indépendant et libre de toute légèreté politique. »

Certes, il serait fort à désirer que tous les députés ressemblassent à ce portrait de Ricardo.

Johannis Henrici Vossii commentarii virgiliani. In latinum sermonem convertit doctor Theod. Frid. Godofr. Reinhardt; pars I et II, sive Eclogæ. Rudolphopoli in bibliopolio aulico, 1832.

Il y a longtemps que le genre pastoral est tombé chez nous dans un grand discrédit. On n'avait pas attendu l'avénement des romantiques pour rire aux dépens des auteurs de bergeries, et il nous souvient que déjà, même à l'époque de l'empire, on ne connaissait rien de plus ridicule que des bucoliques. La plupart des idylles modernes justifient cette réprobation, qui remonte jusqu'à Boileau :

> Irai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
> Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
> Et dans mon cabinet, assis au pied des hêtres,
> Faire dire aux échos des sottises champêtres?

Il y a peut-être aussi dans l'aversion générale qui repousse les églogues une vieille rancune d'écolier contre ces Mélibée, ces Tityre, ces Damète et ces Ménalque, qui sont chargés, depuis la renaissance des études, de torturer prématurément les imaginations peu poétiques des élèves de quatrième. Comment donc et à quel titre oser aujourd'hui, dans un journal français, parler d'une nouvelle édition des églogues de Virgile? Si nous avions affaire à des lecteurs allemands, nous serions moins embarrassé : nos voisins n'affectent pas, comme nous, un superbe dédain pour la littérature de collége. Eux qui ont une poésie vraiment neuve et nationale, qui ne s'en vont pas partout quêtant et copiant une originalité menteuse, ils savent encore rendre justice aux poëtes de Rome et d'Athènes; aujourd'hui, comme au seizième siècle, ils les traduisent, les commentent et les admirent. Cette passion de l'antiquité ne leur paraît pas incompatible avec le culte du génie contemporain; ils embrassent dans la même religion tout ce qui porte un caractère divin. Voilà pourquoi les églogues de Virgile trouvent encore en Allemagne des savants pour les annoter, des libraires pour les mettre au jour, et un public pour les lire. Ce public ne confond pas les pastorales de Syracuse ou de Mantoue avec les fades bergeries de quelques modernes; il sait que l'idylle antique est un petit tableau où viennent tour à tour se réfléchir et s'idéaliser toutes

les scènes de la vie, toutes les émotions du cœur. Le cadre seul est champêtre; mais les peintures qu'il contient peuvent appartenir à tous les genres : le berger-poëte passe du ton épique au ton élégiaque, de la gravité didactique à l'enthousiasme de l'ode; et cependant la diversité des sujets et des caractères est ramenée à une même forme par l'unité du point de vue sous lequel se place le poëte. Qu'il déplore les calamités des guerres civiles (égl. I et IX), ou l'amour malheureux de Gallus (égl. X); qu'il fasse parler la passion désordonnée de l'enchanteresse (égl. VIII), ou qu'il raconte la formation du globe terrestre, la naissance de l'homme et les merveilles des temps mythologiques (égl. VI); qu'il décrive la mort et l'apothéose de Daphnis (égl. V), ou bien que, sur le berceau d'un enfant mystérieux, il annonce au monde des destinées nouvelles (égl. IV), idées, sentiments, images, tout prend le coloris champêtre, tout s'encadre dans le tableau des mœurs pastorales.

Néanmoins il ne faut chercher ni dans Virgile, ni dans Théocrite, la réalité de la vie agreste. C'est au sein d'une civilisation usée, d'une société caduque, que ces deux poëtes ont chanté le charme et la simplicité de la vie primitive. Dégoûtés du présent, ils se sont réfugiés dans cet âge d'or qu'on aime d'autant plus qu'on en est plus éloigné. Ils se sont plu à caresser, à embellir ce rêve consolateur des époques de corruption, qui sembleraient aussi convenir à notre vieille Europe. Les lecteurs sérieux auxquels s'adresse la *Revue germanique*, auront sans doute plus d'une fois remarqué d'étonnants rapports entre les pensées graves, les sentiments mélancoliques dont s'inspirait l'âme tendre de Virgile, et ce besoin de contemplation, de tristesse et d'amour qui domine dans la littérature actuelle : c'est qu'à une distance de dix-neuf siècles, le monde s'est de nouveau préoccupé des idées et des sentiments qui agitèrent autrefois l'empire romain; c'est que les mêmes passions ont amené les mêmes catastrophes, et fait saigner les mêmes plaies sociales. A la suite de nos commotions politiques, qui ont bouleversé tant d'existences dans les deux mondes, plus d'un Mœris a pu dire :

> Et je vis, et j'ai vu s'établir dans mes biens
> Un farouche étranger ! « Vos guérets sont les miens :
> Fuyez, nous a-t-il dit, colons héréditaires ! »

Plus d'un Mélibée italien, polonais, espagnol ou français, obligé d'aller chercher une autre patrie, s'est écrié :

Et nous, infortunés! le destin nous entraîne
Dans les déserts brûlants de l'Afrique lointaine;
Les uns verront le Scythe, ou par delà les mers,
Les Bretons rejetés au bout de l'univers;
D'autres cherchent la crête et les plaines arides,
Où l'Oaxe en fureur roule ses flots rapides.
Après un long exil, reverrai-je jamais
Le ciel de ma patrie et le champ que j'aimais,
Et ma pauvre cabane avec son toit de chaume,
Et ce modeste enclos, qui faisait mon royaume?
Mais que dis-je? un impie, un soldat inhumain
Moissonnera ces champs qu'a cultivés ma main!
Justes dieux! voilà donc où nous réduit la guerre;
Voilà pourquoi nos bras ont fécondé la terre!....

Sur plus d'un royal berceau nous avons entendu plus d'un poëte courtisan faire retentir des horoscopes que la malice du sort s'est appliquée à déjouer aussi bien que les prophéties de Virgile au sujet de cet enfant miraculeux dont le nom est resté un problème.

Le voilà donc cet âge en miracles fertile,
Cet âge qu'en ses vers annonçait la Sibylle!
Les temps sont accomplis : les siècles écoulés
Une seconde fois vont être déroulés.
Déjà revient Thémis et Saturne avec elle :
Du haut des cieux descend une race nouvelle.
. . . .
Il en est temps enfin, va, monte au rang suprême,
Fils des dieux, noble sang de Jupiter lui-même!
Sur ses pôles, vois-tu? le monde a chancelé,
Jusqu'en ses profondeurs le ciel s'est ébranlé;
A l'aspect des beaux jours que le ciel nous envoie,
L'univers renaissant a tressailli de joie.

Tout bien considéré, il nous semble que la publication faite par M. Reinhardt n'est pas un anachronisme, et que, sous plus d'un rapport, les églogues de Virgile peuvent être remises à l'ordre du jour.

Ce n'est pas un nouveau commentaire que l'éditeur donne aujourd'hui au monde savant; c'est simplement le commentaire du célèbre Voss, traduit de l'allemand en latin. M. Reinhardt a voulu mettre à la portée de tous les amis de la littérature romaine ces notes pleines de goût et d'érudition, qui jusqu'ici n'étaient accessibles qu'aux compatriotes de l'auteur. C'est un vrai service rendu aux études classiques

et à Virgile lui-même. Mais M. Reinhardt devait-il se borner à traduire le commentaire allemand? Voss a-t-il dit tout? n'a-t-il rien dit de trop? Depuis ce traducteur, la critique, des deux côtés du Rhin, a éclairci plus d'une difficulté que laisse subsister le dernier éditeur. Il aurait fallu resserrer les annotations trop diffuses, corriger les erreurs manifestes et combler les lacunes.

Tel qu'il est, l'ouvrage sera très-utile à nos professeurs. Il forme un joli volume, imprimé avec une élégance rare chez nos voisins. L'index est exact et suffisamment détaillé. En regard des notes de la sixième églogue se trouve une carte du monde, d'après le système d'Ératosthène. Ce premier volume nous promet la suite des œuvres de Virgile: nous rendrons compte de chaque partie à mesure qu'elle nous parviendra. L. D.

Gesänge des Grafen Giacomo Leopardi: Poésies du comte Giacomo Leopardi, traduites de l'italien, d'après l'édition florentine de 1831, par K. L. Kannegiesser; in-12. Leipzig, chez Brockhaus.

Quelques pièces gracieuses, entre autres *le dernier chant de Sapho*, *les Souvenirs*, *la Solitude*, etc., se font lire avec plaisir. Mais le recueil en général n'offre rien de saillant; la traduction a reproduit assez fidèlement la grâce et le poli de la pensée italienne. — C'est encore une de ces mille bluettes qui passent, en tournoyant, comme des flocons de neige à travers notre atmosphère littéraire, si chargée d'éléments de toutes sortes.

LIVRES FRANÇAIS.

JOURNAL DE L'INDUSTRIEL ET DU CAPITALISTE, *destiné à traiter sous le rapport technique, économique et financier des entreprises de travaux publics et des grandes industries;* publié par une société d'ingénieurs civils, sous la direction de MM. A. PERDONNET, Eugène FLACHAT, Amédée BURAT; M. Jules BURAT, rédacteur en chef. Publication mensuelle. Première année, 1836. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault.

Aujourd'hui que le *Journal de l'industriel et du capitaliste* est parvenu à la deuxième année de son existence, que cette publication se continue avec régularité, et que son succès semble désormais assuré, nous avons cru qu'il ne serait pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur les travaux qu'elle contient, et d'examiner si les rédacteurs ont bien réellement atteint le but qu'ils s'étaient proposé. Une semblable revue sera, nous le pensons, d'autant plus utile aux personnes qui s'occupent de travaux publics et d'économie politique, que ce recueil est dans sa forme le premier de cette nature qui ait paru jusqu'ici.

Les personnes que nous venons de citer, et qui sont les plus actifs collaborateurs de ce journal, ont été frappées d'un vice qui n'est que trop réel, lorsqu'elles ont voulu pénétrer les causes qui entravaient chez nous les grandes entreprises de travaux publics. Il y a en effet dans toute entreprise deux données parfaitement distinctes, en lesquelles elle peut se décomposer, la donnée commerciale et la donnée artistique ou technique, en un mot, la question d'art; si le capitaliste est très-apte à en juger la convenance sous le rapport de l'intérêt et de la spéculation, l'ingénieur ne peut discuter que la question d'art, et réciproquement: un pareil état de choses devait naturellement avoir pour résultat d'amener la méfiance, et d'éloigner l'un de l'autre deux hommes dont le concours eût été si nécessaire. Le principal but de ce journal a donc été, comme le disent les rédacteurs eux-mêmes, « que l'industriel devînt plus homme d'affaires, le capitaliste plus industriel, » et qu'il s'établît ainsi entre eux une communauté de vues, d'intérêts même, qui, en les rapprochant, fît cesser des malentendus souvent funestes à tous.

Les entreprises de travaux publics, telles que canaux, chemins de fer, ponts, routes, docks, etc., ainsi que les différentes industries, et celle du fer en particulier, sont les questions à l'examen desquelles les auteurs se sont livrés le plus volontiers, celles auxquelles ils ont accordé dans leur revue le plus d'espace et d'attention. Et il faut le dire, ces questions ont été jusqu'ici la plupart du temps si mal traitées en France, souvent même avec une ignorance si complète, que nous ne pouvons que savoir gré à M. Jules Burat et à ses amis de nous avoir familiarisés avec des données qui acquièrent chaque jour un plus haut degré d'importance, dans un moment surtout où ce que l'on est convenu d'appeler les intérêts matériels, tiennent une si grande place dans l'organisation de la société.

M. Perdonnet a traité dans une série d'articles de l'industrie des chemins de fer. Il examine les conditions d'établissement et de succès de semblables entreprises, les travaux préparatoires qu'elles nécessitent, donne les devis, ainsi que la manière de les exécuter. Ceux ensuite qui voudraient s'y intéresser ne pourraient manquer d'y trouver tous les éléments nécessaires pour asseoir avec une certaine fixité les bases de leurs calculs. Un article spécial et détaillé est même consacré à indiquer leurs *dépenses d'exploitation*. Passant pour ainsi dire de la théorie à la pratique et à l'application, l'auteur complète ces données dans un autre article, où il se livre à l'examen du tracé de plusieurs chemins de fer importants, tels que ceux de Liverpool à Manchester, de Leeds à Selby, de Londres à Birmingham, à Bristol, à Brighton, de Birmingham à Liverpool, de Cromford à Peak-Forest, de Saint-Étienne à Lyon, d'Andrezieux à Roanne, etc. En même temps, et comme pour nous apprendre ce qui est à faire par ce qui a été déjà fait jusqu'ici, les rédacteurs ont eu soin de nous donner la description du tracé, de la direction et des travaux d'art des principaux chemins de fer terminés ou en cours d'exécution, soit en Europe, soit en Amérique. Pendant que MM. Mellet et Michel Chevalier se chargeaient de nous fournir d'intéressants détails sur les chemins de fer des États-Unis, d'autres articles nous décrivaient ceux de Paris à Saint-Germain, de Dublin à Kingstown, de Bruxelles à Malines et Anvers, de Londres à Greenwich, et même ceux de Paulowsk et de Péterhoff en Russie. Quand ils sont terminés et livrés à la circulation, nous trouvons dans le journal leur bilan, et pouvons facilement nous instruire de leurs dépenses d'exploitation comme de leurs

recettes. Nous avons surtout remarqué dans un des derniers numéros un mémoire parfaitement bien rédigé par MM. Mellet et Henry sur le chemin de fer de Paris à Rouen. Ils y prouvent dans une lumineuse et savante discussion tous les avantages de la ligne de Paris à Rouen par Pontoise, Marines et Gisors, et il est impossible, après l'avoir lu, de ne pas reconnaître que, si le gouvernement veut sérieusement l'établissement des chemins de fer en France, ce projet est le seul admissible, et qu'il a sur le tracé par la vallée de la Seine une incontestable supériorité. Déjà même l'Administration, dans la personne de M. Desfontaines, qui avait étudié cette ligne pour le compte de l'État, a trouvé tellement concluantes les raisons données par ces deux ingénieurs, qu'elle n'a pas hésité à modifier son tracé primitif. Nous avons lieu d'espérer que ce rapprochement est de bon augure, que le tracé par les plateaux finira par être définitivement adopté, et qu'un chemin de fer unira bientôt les deux villes qui, sous le rapport commercial, sont assurément les premières du royaume.

L'industrie des chemins de fer a déjà fait d'assez notables progrès pour qu'il soit difficile de ne pas être pénétré des avantages immenses qu'elle offre à un pays, et des sources de prospérité qu'elle est capable d'y développer. Et cependant, quel sera l'étonnement de ceux qui verront que des hommes comme MM. Passy et Thiers, qui par leur position devraient le plus la favoriser, cherchent au contraire à arrêter son essor et à la décourager, sans calculer quel effet peuvent avoir sur l'opinion et quelle fâcheuse influence peuvent avoir sur les capitalistes de semblables paroles prononcées à la tribune par un ministre. De l'autre côté du détroit on entend mieux des intérêts qui, en définitive, sont ceux de la civilisation, et le discours tenu par M. Peel dans un meeting qui eut lieu à Tamworth pour l'établissement d'un chemin de fer de Derby à Birmingham, offre un point curieux de comparaison. Cet article n'est certainement pas un des moins intéressants de ce recueil.

D'autres questions, celles par exemple relatives à la législation des chemins de fer, aujourd'hui encore complétement dans l'enfance, ne pouvaient être négligées par les auteurs de cette revue. C'est dans ce but qu'ils ont traité *du droit des compagnies d'abaisser et d'élever leurs prix de transport, en se renfermant dans la limite des tarifs*, et nous ont fait connaître *les règlements adoptés par le parlement anglais pour la concession des bills*.

L'industrie des chemins de fer est celle sur laquelle les auteurs se sont le plus arrêtés, celle à laquelle ils ont donné le plus de développements. On ne saurait leur en faire un reproche, si l'on songe à l'importance de ses résultats sur la prospérité commerciale et agricole du pays, et sur l'insistance avec laquelle il faut en France présenter les avantages d'une industrie nouvelle, pour les faire comprendre à la masse toujours croupissante dans la routine et les préjugés. Aussi une question qui, avec celle des chemins de fer, a la plus intime corrélation, celle de la production du fer, méritait-elle des développements parallèles. Outre un tableau de la richesse minérale de l'Angleterre que nous a donné M. Perdonnet, nous avons lu avec un vif intérêt les travaux de M. J. Burat sur l'industrie du fer en France et l'introduction des rails étrangers, avec une statistique et une histoire de l'industrie minérale en France par M. Flachat, ainsi qu'un article sur la forme des rails par M. Léon Coste, ingénieur du chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon; un autre, enfin, consacré par M. A. Burat aux houillères du département du Nord. Les révolutions qui s'opèrent dans la science de la métallurgie, ses découvertes, ses progrès, ses nouveaux modes de fabrication, sont aussi fidèlement enregistrés.

Si de toutes les voies de communication connues et praticables jusqu'à ce jour, les chemins de fer doivent devenir les plus rapides, les plus commodes, peut-être même les plus usuels, les canaux ont aussi une incontestable utilité, et la viabilité d'un pays, soit au moyen de canaux, soit au moyen de rivières canalisées, mérite au plus haut degré l'attention du gouvernement. Aussi tout ce qui s'y rapporte est-il soigneusement passé en revue par le *Journal de l'industriel*, qui, sur ce point comme sur les autres, ne s'est pas borné à la France; car nous y avons lu sur le canal de Gœtha en Suède, le plus beau peut-être de tous ceux qui existent en Europe, un travail aussi neuf qu'intéressant.

Les canaux, comme les rivières, sont liés entre eux par des routes, et même ne peuvent offrir au commerce et à l'agriculture de débouchés avantageux qu'autant que ces dernières, par leur nombre, la combinaison de leur direction, leur bon état d'entretien, viennent compléter la viabilité du territoire. De là la nécessité d'avoir de bonnes routes, et d'étudier tous les moyens qui peuvent tendre à les perfectionner. Entre les différents systèmes les avis sont partagés. M. Ber-

thault, ingénieur des ponts et chaussées à Châlons-sur-Saône, qui s'est souvent occupé de cette question, n'hésite point, dans un article où il examine et compare les opinions dissidentes, à donner la préférence aux *routes empierrées sur les routes pavées*.

De même que les routes, les canaux ou rivières, qu'elles soient ou non canalisées, ont entre eux des rapports intimes; celles-ci deviendraient presque sans utilité, si des ponts nombreux ne réunissaient leurs rives et ne créaient de nouvelles communications. Cette vérité a été si bien sentie, que depuis quelques années on s'est efforcé sur tous les points du royaume, soit d'établir des ponts dans des lieux où il n'y en avait point, soit d'en substituer aux bacs qui existaient auparavant. Les ponts, en assez grande quantité, qui ont été établis en France depuis quelques années, on dû nécessairement amener l'examen, la comparaison, le progrès. Aussi chaque jour on invente ou on perfectionne. Deux de ces ponts surtout, celui de Constans-Sainte-Honorine et celui de Rouen, construits par MM. Séguin frères d'une manière toute nouvelle, ont mérité de la part des rédacteurs de ce journal un examen tout spécial.

Des motifs semblables à ceux que nous venons d'exposer ici devaient appeler leur attention sur *la navigation à vapeur* et sur *la fabrication des machines*. D'autres objets également importants, tels que *l'emploi de l'armée aux travaux publics, la fabrication du sucre de betterave*, sont également la matière de plusieurs articles. La description de tous les grands établissements qui peuvent exercer une heureuse influence, soit sur le commerce, soit sur les relations, devait aussi trouver place dans ce recueil. C'est dans cet esprit qu'a été rédigé le travail de M. Flachat *sur les docks de Londres*, le premier qui ait fait une description détaillée de ces établissements aujourd'hui encore presque inconnus parmi nous, et montré quelle influence ils pouvaient avoir sur le développement commercial de nos villes maritimes.

Une chronique ajoutée à la fin de chaque numéro a pour objet de publier les nouvelles les plus récentes de l'industrie. Des planches et des plans lithographiés y sont aussi réunis toutes les fois qu'ils sont nécessaires pour l'intelligence du texte.

Nous en avons dit assez pour montrer combien dans le moment actuel, où il n'est permis à personne d'ignorer les conditions des grandes entreprises industrielles, où chacun peut être chaque jour appelé à les débattre, les juger, les voter même, un pareil recueil

peut offrir d'intérêt et même d'utilité, en rendant familières et accessibles à tout le monde des questions dont l'examen était autrefois réservé à un petit nombre. Toutefois nous devons ajouter que les rédacteurs n'ont pas toujours complétement atteint le but de leur titre; car s'ils donnent beaucoup de place aux intérêts de l'industriel, ils n'en accordent pas assez à ceux du capitaliste. Je sais que c'était une matière épineuse à traiter, qu'il était difficile à des gens qui ont souvent besoin pour leurs entreprises des capitaux des banquiers, de dire que les jeux de bourse, que l'agiotage effréné auquel se livrent les gros capitalistes, paralyse plus que toute autre cause les grandes entreprises. Il est évident, en effet, qu'un banquier qui peut dans des jeux de bourse retirer quelquefois jusqu'à 100 pour 100 de son argent, n'aura pas grande envie de le placer dans l'industrie pour retirer un intérêt de 5 à 6 pour 100, et quelquefois moindre. Mais quoi qu'il en soit, c'était une question assez importante pour être au moins abordée, sinon examinée d'une manière sérieuse et approfondie.

Il serait bon aussi d'appeler la critique sur les mesures d'économie publique ou les lois d'intérêt matériel, qui sont présentées aux Chambres pendant le cours de chaque session.

Les rédacteurs donnent aussi depuis quelque temps tous les mois la cote des actions industrielles. Il est peu important de donner une fois par mois le taux de valeurs soumises à chaque bourse à de continuelles variations, et qui du reste pêchent souvent par l'exactitude. Il vaudrait mieux, dans l'intérêt de la publicité de cette feuille, à cette chronique industrielle substituer le tableau : 1.° des adjudications de grands travaux publics qui doivent prochainement avoir lieu; 2.° des demandes de concessions présentées par des particuliers ou des compagnies; 3.° des concessions accordées et sous quelles conditions.

Tel est à peu près le sommaire des articles contenus dans la première année de ce recueil : il n'est donc pas étonnant que son succès soit aujourd'hui assuré, et que sa tendance n'ait pas tardé à être justement appréciée. Avec 1837, cette publication a commencé sa deuxième année. Nous aurons soin de tenir nos lecteurs au courant de travaux aussi utiles qu'intéressants.

Chronologie historique des Papes, des Conciles généraux et des Conciles de France, jusqu'a celui de l'an 1811, par M. Louis de Maslatrie, élève de l'école des Chartes; un volume in-8.°, sur grand raisin, avec le portrait de S. S. Grégoire XVI. Paris, chez Krabbe, libraire, rue de Seine Saint-Germain, n.° 48, et chez l'auteur, même rue, n.° 36. Prix: 7 fr. 50 c.

L'histoire des papes et des conciles, comme fragment de la grande histoire du christianisme, est naturellement liée à tous les principaux événements du monde moderne; les conciles, de leur côté, ces grandes assemblées religieuses, composées de tout ce qu'il y avait alors d'hommes savants et instruits, durent avoir aussi une grande influence; mais jusqu'à présent où consulter leur histoire, où s'enquérir de leurs résultats, sinon dans ces volumineuses collections enfouies souvent dans la poudre des bibliothèques, et qui plus d'une fois ont fait reculer de frayeur même les érudits de profession; car, il faut le dire, tout le monde ne se sent pas le courage d'aller patiemment dépouiller, la plume à la main, des livres tels que ceux que nous ont laissés les pères Labbe et Cossart, Baronius, Sirmond, Baluze, Ducange, etc., et malgré le respect que nous avons pour les œuvres des Bénédictins de la congrégation de S. Maur, et le profond savoir de ses membres, nous devons avouer qu'il en est beaucoup qui ne se sentent pas la force d'acquérir la science au prix de pénibles labeurs. Nous ne l'aimons en général que lorsqu'on nous la présente toute faite.

Nous devons donc commencer par remercier M. de Maslatrie de ne pas s'être laissé effrayer par le travail qu'il a osé entreprendre, et d'avoir réuni dans un seul volume, rempli de recherches aussi curieuses qu'intéressantes, la chronologie historique de tous les papes, et les travaux tant des conciles généraux de la chrétienté, que de ceux des Gaules et de France.

Ce livre est en quelque sorte divisé, par la nature des matières qui y sont traitées, en trois parties, que nous allons successivement examiner.

La première peut être regardée comme une introduction, où, après quelques recherches sur le titre de *pape*, qui avait été celui donné

dans le principe à tous les évêques, l'auteur le considère : 1.° comme pasteur de l'Église universelle; 2.° comme patriarche de l'Occident; 3.° comme évêque particulier du siége de Rome; 4.° enfin, comme prince temporel. Quelques détails sur les ambassadeurs, les officiers du souverain pontife, les lettres apostoliques, servent de transition pour passer à l'organisation administrative et judiciaire des États pontificaux. Dans le chapitre consacré aux différents modes d'élection qui ont été successivement en usage, nous voyons comment ses formes se sont peu à peu modifiées, comment l'élection, qui dans les temps primitifs de l'Église était toute démocratique, faite par le clergé et le peuple, leur fut arrachée, en 1160, par Alexandre III, qui la remit exclusivement au collége des cardinaux. Ensuite M. de Maslatrie nous raconte les cérémonies pratiquées à Rome depuis la mort du pape jusqu'à la nomination de son successeur. Ce chapitre forme en quelque sorte la partie pittoresque de son introduction, qu'il termine par deux fragments, l'un de Fénélon *sur les élections aux temps des apôtres*, l'autre d'un sermon de Bossuet *sur l'unité de l'Église*. On ne conçoit pas très-bien pourquoi ces deux morceaux se trouvent placés là. On serait tenté de les prendre pour des hors-d'œuvre, s'ils ne portaient sur le frontispice d'aussi beaux noms; aussi pensons-nous qu'il eût mieux valu les rejeter sous forme d'appendice à la fin du volume.

La seconde partie comprend sous la forme synoptique la chronologie historique des papes. Ces tableaux contiennent par ordre de succession le nom du pape, sa patrie, son nom avant son élection, la date de son élection, son âge à sa nomination et à sa mort, les vacances du saint-siége, la date de la mort du pontife et le jour de sa mémoire lorsque l'Église la fête; enfin, la durée de son pontificat. Une dernière colonne est consacrée aux annales ecclésiastiques; mais comme l'histoire des papes se mêle, au moyen âge surtout, à tous les faits qui ont quelque importance, on peut considérer cette partie comme un résumé des principaux événements. Cette nomenclature comprend 251 papes, depuis S. Pierre jusqu'à Grégoire XVI, pape régnant. Bien que ce chiffre ne soit pas généralement adopté par tous les auteurs, nous n'hésitons pas cependant à l'adopter; car nous croyons que M. de Maslatrie a puisé aux meilleures sources. L'*art de vérifier les dates* et *la Chronologie des Bénédictins de S. Maur*, qu'il a principalement consultés, sont des guides en lesquels on peut avoir toute confiance. Cette sy-

noptique est accompagnée de notes qui éclaircissent les faits douteux, et révèlent de la part de l'auteur des recherches aussi patientes que profondes. Une table alphabétique du nom des papes, avec leur rang numérique en regard, complète ce travail. L'ordre qui a présidé au classement de tous ces faits, la clarté avec laquelle ils sont exposés, rendent cet ouvrage digne sous plus d'un rapport de figurer à côté de celui du président Hénaut, qui, longtemps avant M. de Maslatrie, avait fait pour l'histoire de France ce que ce dernier a entrepris pour celle des souverains pontifes. Nous avons seulement remarqué que l'orthographe des noms des rois français de la première race, qu'il a mise entre parenthèses et qu'il appelle l'orthographe *tudesque*, n'était pas toujours très-exacte. Augustin Thierry, qui l'a consacrée, était un guide d'autant plus sûr et d'autant plus facile à consulter, que tous les noms cités par notre auteur se retrouvent dans les divers ouvrages de ce savant historien.

La troisième partie, qui traite des conciles généraux et des conciles des Gaules, est précédée de notions aussi intéressantes que peu connues pour un grand nombre de lecteurs sur l'origine des conciles, ses différentes sortes, les conditions requises pour qu'il soit général, sur le rang que doivent y occuper les assistants, la confirmation de ses décrets, sa clôture. Nous regrettons toutefois que M. de Maslatrie, trop préoccupé peut-être de la partie théologique, n'ait pas à cette occasion signalé aussi l'importance des conciles comme assemblées politiques, dans un temps où le clergé, seul dépositaire des connaissances, réunissait le double caractère du prêtre et du législateur, et était consulté par les souverains sur toutes les grandes questions temporelles. Ceux qui voudront puiser aux sources, ou qui aiment la bibliographie, trouveront à côté un bulletin raisonné où sont indiquées pour chaque pays les meilleures collections de conciles.

Ces préliminaires sont suivis d'une chronologie historique des conciles généraux, qui sont au nombre de dix-huit, depuis celui de Jérusalem, tenu l'an 50 de Jésus-Christ, jusqu'au concile général de Trente, tenu de 1545 à 1563. L'importance de ce concile, le temps de sa durée, les points de doctrine qui y ont été fixés, ont engagé l'auteur à lui consacrer des développements plus étendus, et d'ajouter même pour ceux qui voudraient faire des études plus spéciales une courte notice sur les éditions particulières de ce concile et les ouvrages qui y ont rapport. Toute cette partie est aussi con-

sciencieusement traitée que les autres; nous y avons même remarqué dans le classement des matières une disposition aussi nouvelle qu'ingénieuse. La page gauche contient le lieu du concile, des notices sur la ville où il s'est tenu, ainsi que sur les assistants, et les observations auxquelles les faits qui s'y sont passés ont pu donner naissance. Sur la page droite sont indiqués l'objet du concile, ses résultats et ses actes principaux. Nous relèverons seulement une légère inexactitude dans la notice sur Constance. C'est à tort que M. de Maslatrie parle de l'évêque de cette ville et de sa résidence, qui était à *Meersbourg* et non à *Mersebourg*, comme il l'écrit. Mersebourg est une ville située loin de là, dans la province prussienne de Saxe, à quelques milles de Halle. Le grand-duché de Bade n'a plus d'évêque à Constance, mais bien à Fribourg en Brisgau un archevêque, qui a pour suffragans les évêques de Mayence, de Fulda, de Rothenbourg et de Limbourg. Le dernier évêque de Constance fut le célèbre Charles-Théodore baron de Dalberg, autrefois électeur de Mayence, ensuite prince-primat d'Allemagne et grand-duc de Francfort, qui mourut archevêque de Ratisbonne le 10 février 1817. Les changements dans l'organisation ecclésiastique de l'Allemagne y ont été introduits en vertu des bulles, *provida solersque*, du 16 août 1821, et *ad dominici gregis custodiam*, du 11 avril 1827.[1]

Quelques observations nous conduisent à la deuxième section de la troisième partie de cet ouvrage, qui contient la chronologie historique des conciles et conciliabules des Gaules et de France, depuis 177 jusqu'au concile national de 1811. M. de Maslatrie ne s'est pas contenté d'y insérer tous ceux qui figurent dans les collections des pères Labbe et Cossart, il a voulu nous donner un travail complet. Aussi s'est-il encore livré à d'autres études, qui l'ont amené à découvrir des conciles qui n'étaient pas mentionnés dans les ouvrages que nous venons de citer. Une table alphabétique des lieux des Gaules et de France où ils se sont tenus, témoigne que l'auteur n'a, dans son ouvrage, rien négligé de ce qui pouvait faciliter les recherches.

Ce livre, fruit de sérieuses et patientes investigations, sera un manuel historique très-utile à ceux qui s'occupent de cette partie de l'histoire. L'auteur y fait partout preuve de science et d'une critique

1 Voyez *Geographisch-statistisch-topographische Beschreibung des Grossherzogthums Baden, nach den Bestimmungen der Organisation vom Jahre* 1832, *etc.*, *von A. J. V. Heunich.* Heidelberg, 1833 (133 et 282 pages).

qui est quelquefois aussi sûre que hardie. Il n'a pas craint même de relever une erreur des savants auteurs des collections des conciles, qui avaient placé en 912 le concile de Sens, qui ne se tint qu'en 1239. Nous n'aurions, enfin, à donner à cet ouvrage que des éloges sans restriction, si M. de Maslatrie n'y avait quelquefois laissé percer une tendance un peu ultramontaine. On serait souvent tenté de croire qu'il a peu de sympathie pour les institutions que nous avons conquises après quarante années de révolution, et qu'il les regarde comme ennemies des principes à la défense desquels il semble avoir voué sa plume. Les pages où il traite des assemblées du clergé pendant la révolution en 1797 et en 1801, sont écrites peut-être avec un peu de passion, et ne devraient pas figurer dans un ouvrage aussi grave. La tolérance à côté du savoir est un mérite de plus, et M. de Maslatrie connaît trop bien les exigences de la véritable science, pour ne pas savoir qu'en faisant un livre comme le sien, on écrit une histoire et non un plaidoyer.

DES BASES DE L'ORDRE SOCIAL, par J. REY, de Grenoble, conseiller à la Cour royale d'Angers. Paris, chez Videcoq, place du Panthéon.

L'époque actuelle offre une de ces crises de l'humanité, où le monde social semble prêt à se dissoudre, où tout est remis en question de fond en comble, où les opinions les plus disparates sont tour à tour prônées ou anathématisées, sans que l'observateur ordinaire puisse apercevoir d'autre issue qu'un abîme au bout d'une lice aussi désordonnée en apparence. Pour qui ne sait pas que toute rénovation morale ou physique est nécessairement précédée d'une tumultueuse effervescence, une semblable anarchie intellectuelle doit être vraiment effrayante. Elle doit l'être d'autant plus, que dans telles phases de l'esprit humain, presque tous les hommes de quelque valeur, fraîchement émancipés des anciennes chaînes de la pensée, tombent naturellement dans l'extrême contraire, et, se précipitant à l'envi dans le vaste gouffre des hypothèses, admettent d'enthousiasme tous les rêves de leur cœur ou de leur imagination; audacieux navigateur, dont l'ardeur bouillante est sans doute indispensable pour faire aborder des rivages inconnus et pleins d'écueils, mais qui, par une suite même de

cette généreuse exaltation, doivent être conduits à bien des mécomptes, à bien des naufrages.

Cependant, par une suite naturelle des choses, au travers de ces courses aventureuses, et lorsqu'elles ont enfin produit les éléments de véritables découvertes, survient ordinairement quelque nouveau pilote, audacieux encore, mais plus calme, plus sévère investigateur, qui, constatant avec précision les travaux de ses devanciers, parvient à indiquer les véritables routes, signale les écueils, décrit exactement les terres vraiment conquises, et prémunit ainsi les autres navigateurs contre les illusions et les fausses manœuvres.

Telles sont les impressions qui avaient fait entreprendre depuis de longues années à l'auteur des *Bases de l'ordre social* le travail important qu'il publie aujourd'hui. Au milieu de tant de systèmes qui se font jour depuis vingt ans, il s'est demandé souvent s'il ne se présenterait personne qui, se trouvant dans une disposition convenable pour les apprécier sainement, sans être effrayé de leur aspect étrange ou fasciné par leur brillante expression, sût trouver un point d'appui solide à ce qui peut être vrai dans toutes ces conceptions, qui pût en même temps poser une barrière aux vaines excursions de ce genre, en montrant les causes fondamentales de leurs écarts? Il s'est demandé, enfin, s'il ne se trouverait personne qui, sachant recueillir les vrais résultats de la science philosophico-sociale actuelle, pût les coordonner en un corps homogène de doctrine, et surtout leur trouver une base qui soit à l'abri de toute controverse raisonnable?

Après avoir vainement cherché parmi les penseurs de l'époque un homme qui lui parût dans ces dispositions, il s'imposa lui-même cette tâche si difficile, mais dont la réussite, quelque imparfaite qu'elle pût être, devait néanmoins exercer une influence favorable.

Les incidents de sa vie passée avaient placé M. Rey dans plusieurs positions favorables pour l'expérience des hommes et des choses, ainsi que pour la méditation des grandes questions humanitaires. Né dans la même ville que Condillac, il fut excité de bonne heure aux investigations philosophiques, auxquelles il consacra bien des veilles de sa jeunesse. Plus tard il se lia avec le vénérable Destutt de Tracy, vrai fondateur de la science idéologique, en ce sens, qu'outre plusieurs découvertes importantes dans le royaume de la pensée, il a su le premier systématiser les travaux de ses prédécesseurs, et en rattacher les résultats à la solution prochaine des questions sociales.

Plus tard encore, ayant habité l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre, et recherchant partout les hommes et les écrits les plus avancés, il a étudié avec fruit les systèmes philosophiques de ces divers pays, en même temps qu'il comparait pratiquement les mouvements de la pensée dans les parties les plus civilisées de l'Europe. Et en se livrant à ces divers travaux d'observation, il s'est pénétré de l'idée qu'il est surtout du devoir de tout théoricien de céder à la puissance des faits, quelque opposés qu'ils puissent être à ses précédentes convictions, s'il veut sincèrement arriver à la connaissance des vrais rapports des choses, sans laquelle il n'existe pas de science digne de ce nom.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

(Littérature. — Philologie. — Histoire — Géographie — Voyages. — Théologie — Piété. — Médecine — Chirurgie. — Beaux-Arts. — Pédagogie.)

LITTÉRATURE.

Vaterländische Sagen, Legenden und Mährchen : Légendes, Traditions et Contes populaires de l'Allemagne, par E. Straube. Vienne, chez Beck.

Novellenkranz, gewunden von Neumann Satori : Recueil de nouvelles, par Neumann Satori; tome IV, contenant : le Siége de Marienbourg, souvenir historique; la Rose de Castle Menzi, scène de mœurs.

Geschichte der poetischen National-Literatur der Deutschen : Histoire de la poésie nationale des Allemands, par G. G. Gerwinus; in-8.° Leipzig, chez Engelmann.

Lehrbuch der Geschichte der poetischen Literatur der Deutschen : Manuel de l'histoire de la littérature poétique des Allemands, par le même. Leipzig, chez le même.

Volksbuch der Deutschen für Geist und Herz : Livre populaire des Allemands, pour former l'esprit et le cœur, par L. Würkert; deux volumes. Leipzig, chez Léo.

Ludwig Börne, als Charakter und in der Literatur : Louis Bœrne, son caractère, son histoire littéraire, avec un portrait et *fac-simile*, par E. Beurmann. Francfort-sur-le-Mein, chez Kœrner.

Bilder-Conversations-Lexikon für das deutsche Volk : Dictionnaire de la conversation, à l'usage du peuple allemand, avec un grand nombre de figures sur bois, avec une carte et un plan de Francfort-sur-le-Mein, et une carte de France (*Flusspferd—Friedrich*); tome II, 2.e livraison, qui est la 14.e de l'ouvrage. Leipzig, chez Brockhaus.

Pantheon, oder Auswahl des Schönsten, aus den bekanntesten Literaturen : Panthéon, ou Recueil des beautés de toutes les littératures connues; tome Ier, 3.e livraison, in-8.° Berlin, chez Natorff et Comp.^e^

Geist aus Voltaire's Schriften, sein Leben und Wirken : Esprit de Voltaire, tiré de ses écrits et de sa vie, avec son portrait gravé; in-8.° Stuttgart, chez Brodhag.

Fünf Gesänge des Bhatti Kâvya; aus dem Sanskrit übersetzt von D.r Schütz : les cinq Chants de Bhatti Kâvya, traduits du sanscrit par le D.r Schütz, professeur au gymnase de Bielefeld; grand in-4.° Bielefeld, chez Velhagen et Klasing.

Gedichte, etc., von Heilmann : Poésies, etc., par Romulus Heilmann; nouvelle partie, grand in-12. Francfort-sur-l'Oder, chez Koscky.

Europa, Kronik der gebildeten Welt : l'Europe, chronique du grand monde, publiée par Auguste Lewald. — Composition des deux premiers volumes de l'année 1837; articles principaux: Coup d'œil sur la saison de 1836 aux eaux de Bade. — La vie de Weimar. — Lettres sur Munich. — Gœthe, étudiant. — Mélanges par H. Kœnig. — Le poëte Puschkin, par Kœnig. — Progrès de l'art musical à Munich. — Le carnaval de 1762 à Stuttgart, par A. Zoller. — Feuillets détachés d'un album, par Sidonie de Seefried. — Le salon de M.me de Staël. — Mes souvenirs de Paris, par F. C. Lehr. — Lettres écrites de Paris, par le même. — Mon voyage de Paris à Marseille. — La partie de chasse d'un artiste. — Dix jours à bord du bateau à vapeur, et trois semaines en Hollande, par Ernst Münch. — Descriptions nationales de la Hongrie, par Arthur Schott. — Lettres sur la Grèce, par Feldmann. = Une semaine à Syra. — Le rossignol de Muron, histoire par W. Muller. — Physionomies parlementaires. — Lettres de Berlin, par L. Rellstab. — Fête séculaire de l'académie de Stuttgart. — Lettres écrites de Madrid. — Voyage en Allemagne, par A. Lewald. — Le coupe-gorge, par le même. — Tableaux de Hesse-Cassel. Souvenirs de Malte et de la Sicile. Londres à vol d'oiseau. — Leipzig et Stuttgart, chez Scheible, au Bureau du journal.

PHILOLOGIE.

Leitfaden für den ersten Unterricht in der Aussprache und Grammatik des Englischen, nach Walker, etc. : Guide pour la prononciation et l'étude de la grammaire anglaise, d'après Walker, Narres, Stephen John, Lindley Murrey et autres; avec un alphabet, un livret de lectures et un vocabulaire, rédigés avec soin et une rigoureuse correction; 3.e édition, par L. Rubens, instituteur à Dessau. Leipzig, chez Dœrfling.

Ausführliches polnisch-deutsches Handwörterbuch zum Gebrauche für Deutsche und Polen : Dictionnaire portatif et détaillé des langues allemande et polonaise, à l'usage des deux peuples ; d'après l'ouvrage intitulé : *Dokladny polsko-niemiecki Stownick, etc., przez J. K. Troïanskiego.* Berlin et Posen, chez Bromberg.

Grammatisches Handwörterbuch der französchischen Sprache, neu und selbstständig bearbeitet : Dictionnaire grammatical de la langue française, par E. J. Hauschild, professeur à Leipzig. Leipzig, chez Hinrichs.

Beiträge zur Geschichte, Verbesserung, Feststellung und Erklärung des Textes der Satyren des Persius; zwei Theile : Recherches historiques et explicatives sur le texte des Satires d'Aulus Persius Flaccus, avec une copie exacte du fragment des Palimpsestes, qui existe dans la bibliothèque du Vatican à Rome ; 1.re partie, contenant le texte du poëte latin, collationné d'après les plus anciens et les meilleurs manuscrits anglais, français, suisses, italiens et allemands, ainsi que d'après les meilleures impressions faites du quinzième au dix-neuvième siècle ; avec une traduction vers pour vers et de nombreuses remarques ; in-8.° Leipzig, chez le même.

Allgemeines Bücher-Lexikon, achter Band, welcher die von 1828 *bis Ende* 1834 *erschienenen Bücher und die Berichtigungen früherer Erscheinungen enthält :* Dictionnaire bibliographique universel ; tome VIII, contenant tous les livres publiés depuis 1828 jusqu'à la fin de 1834, et les rectifications qui concernent les publications antérieures ; publié par Otto-Auguste Schultz. Leipzig, chez Brockhaus.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — VOYAGES.

Reise durch die Florida's, von Sankt-Augustin durch die Halbinsel nach Pensacola : Voyage dans les Florides, depuis Saint-Augustin en traversant la Péninsule jusqu'à Pensacola. Extrait des Voyages de Bromme. Baltimore, chez Scheld et Comp.e

Geschichte des preussischen Staats für Schulen : Histoire de la monarchie prussienne, à l'usage des colléges, par F. Atzerodt ; 3.e édition, revue et augmentée, in-8.° Leipzig, chez Dürr.

Geographisch-statistisch-historisches Handbuch des Mecklenburger Landes : Manuel géographique, statistique et historique du pays de Mecklembourg ; 1.re partie : description historique et géographique, par G. Hempel. Gustrow, chez Frege.

Neuere Geschichte der Deutschen, von der Reformation bis zur Bundesakte, siebenter Band : Nouvelle histoire des Allemands, depuis la réformation jusqu'à la confédération, par Karl Adolphe Menzel; tome VII, de 1620 à 1635, époque de la paix de Prague.

Geschichte des dreissigjährigen Krieges in Deutschland : Histoire de la guerre de trente ans en Allemagne, par le même; tome II. Breslau, chez Gratz, Barth et Comp.e

Amerika und die Amerikaner, in ihren socialen, moralischen und politischen Beziehungen : l'Amérique et ses peuples, considérés sous les points de vue social, moral et politique, par F. Grund. Leipzig et Tubingue, chez Cotta.

Montenegro und die Montenegriner, ein Beitrag zur Kenntniss der europäischen Türkei und des serbischen Volks : Monténégro et les Monténégrins, mémoires pour servir à la connaissance de la Turquie d'Europe et des habitants de la Servie, par Wuk Stephanowitsch Karadschitsch. Leipzig, etc., chez le même.

Südafrikaner, Skizzen von Thomas Pringle : Esquisses sur l'Afrique du Sud, traduites de l'anglais de Thomas Pringle; in-8.° Leipzig, etc., chez le même.

Ein Besuch auf der Insel Island im Sommer 1834 : Une excursion en Islande pendant l'été de 1834, par J. Barrow, auteur du Voyage dans le nord de l'Europe; enrichi d'un grand nombre de gravures sur bois. Leipzig, etc., chez le même.

Briefe in die Heimath, geschrieben zwischen October 1829 *und Mai* 1830, *während einer Reise über Frankreich, England und die vereinigten Staaten von Nordamerika nach Mexiko :* Lettres adressées dans la patrie pendant un voyage en France, en Angleterre et aux États-Unis de l'Amérique du Nord jusqu'à Mexico, entre les mois d'octobre 1829 et mai 1830. Leipzig et Stuttgart, chez Cotta.

Reisen und Länderbeschreibungen der ältern und neuesten Zeit; eine Sammlung, etc. : Voyages et descriptions géographiques anciennes et modernes; recueil des documents les plus intéressants sur la géographie, la statistique et l'histoire des peuples et des pays, publié par Widenmann et H. Kauff. — Chacun des ouvrages composant cette collection peut être acquis à part. Leipzig et Tubingue, chez Cotta.

THÉOLOGIE — PIÉTÉ.

Jesus, meine Liebe! Gebetbuch mit Belehrungen für die Jugend, etc. :

Jésus, mon amour! livre de prières avec des instructions, à l'usage de la jeunesse; 2.e édition, corrigée et augmentée, avec figures, par G. Rieder. Ratisbonne, chez Manz.

Theologische Miscellen, mit Bezugnahme auf die neuern Erscheinungen in der christlichen Kirche: Mélanges de théologie, avec l'examen des publications ecclésiastiques les plus récentes, par F. Feldmann. Cottbus et Guben, chez Meyer.

Antwort an Erasmus Roterodamus, dass der freie Wille nicht sey: Réponse de M. Luther à Érasme de Rotterdam, qui niait l'existence du libre arbitre; traduit en allemand, pour la justification de l'Église protestante, par le D.r Mœhler, avec des annotations et des remarques par K. Schrader. Bielefeld, chez Velhagen et Klasing.

Bibliotheca patrum ecclesiasticorum selecta, ad optimorum librorum fidem edita, curante E. Gersdorff; vol. I. — Sous le titre de : *Sancti Clementis Romani recognitiones, ad librorum mss. et edd. fidem expressæ, curante E. Gersdorff, Bibliothecæ univ. litt. Lipsiæ præf. primar. Editio stereotypa.* Leipzig, chez B. Tauchnitz.

MÉDECINE — CHIRURGIE.

Handbuch der medizinischen Chemie, nach den neuesten und besten Quellen, mit Berücksichtigungen ihrer technischen Anwendungen: Manuel de chimie médicale, rédigé d'après les documents les plus nouveaux et les plus accrédités, avec des recherches sur l'emploi de cette science dans la pratique, à l'usage des pharmaciens, des médecins et des étudiants; précédé d'une préface par le D.r Henri Ficinus, de Dresde. L'auteur est K. G. W. Reichel. Baltimore, chez Scheld et Comp.e

Encyklopädisches Wörterbuch der praktischen Medizin, mit Inbegriff der allgemeinen Pathologie, Therapie und pathologischen Anatomie: Vocabulaire encyclopédique de la médecine pratique, avec un sommaire de pathologie universelle, de thérapeutique et d'anatomie pathologique; traduit de l'anglais de J. Copland par le D.r Kalisch; tome III, 4.e cahier. Berlin et Posen, chez Mittler.

Die Grundsätze der Physiologie, angewandt auf die Erhaltung der Gesundheit und die Verbesserung körperlicher und geistiger Erziehung: Principes de physiologie, dans ses rapports avec l'hygiène, et l'amélioration physique et morale de l'homme; à l'usage des parents, des instituteurs, des maîtres d'école, des médecins, et de tous ceux qui

veulent prendre soin de leur santé; traduit de l'anglais d'Andrew Combes, sur la cinquième édition d'Édimbourg, par le D.r F. Reichmeister. Leipzig, chez Tauchnitz.

Intelligenzblatt für Deutschlands Heilquellen und Seebäder : Description des sources médicales et des bains de mer de l'Allemagne; accompagnée des annales balnéologiques de Græf et Kalisch pour 1837; in-8.° Berlin, chez Litz et Klemann.

Ueber die Ursachen der grossen Sterblichkeit der Kinder des ersten Lebensjahres, und über die diesem Uebel entgegenzustellenden Maasregeln: Considérations sur les causes de la grande mortalité des enfants dans l'année de la naissance, et sur les moyens de les en garantir, par Lichtenstædt; in-4.°, avec figures. Saint-Pétersbourg, chez Eggers et Pelz.

BEAUX-ARTS.

Malerische Ansichten von Carlsruhe : Vues pittoresques de Carlsruhe; 2.e livraison, in-8.°, 4 planches, avec texte descriptif. Carlsruhe, chez Kreuzbauer.

Berlin und seine Umgebungen : Berlin et ses environs; grand in-4.°, 24.e cahier, 4 planches, avec texte descriptif. Berlin, chez Gropius.

PÉDAGOGIE.

Der kleine Schulfreund, ein Lesebuch für Anfänger: le petit Ami des écoles, livret de lecture à l'usage des commençants, par C. F. Hempel, professeur à Stünzbain; 14.e édition, in-8.° Leipzig, chez Dürr.

Der Volksschulen-Freund; ein Hülfsbuch zum Lesen, Denken und Lernen : l'Ami des écoles du peuple, livret élémentaire pour apprendre à lire et à penser, par le même auteur; 22.e livraison, ornée de gravures sur bois. Leipzig, chez le même.

Hübners biblische Historien zum Gebrauche für die Jugend und in Volksschulen : Histoires tirées de la Bible, à l'usage des jeunes gens et des écoles du peuple; rédigées et publiées par F. Christian Adler; 1.re partie : histoire de l'ancien Testament; 2.e partie : histoire du nouveau Testament.

LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

AOÛT 1837.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Pédagogie.

ORGANISATION

DE

L'INSTRUCTION PRIMAIRE EN HOLLANDE.

Les documents pleins d'intérêt dont nous allons reproduire quelques parties, sont empruntés à un nouvel ouvrage que le célèbre philosophe, M. Victor Cousin, directeur actuel de l'École normale, vient de publier à la librairie F. G. Levrault. Ce livre, qui a pour titre : *De l'instruction publique en Hollande*, est le journal d'un voyage fait en ce pays pendant le mois de septembre 1836. M. V. Cousin a fait de longues et profondes études sur les divers systèmes d'instruction publique en usage chez les grandes nations civilisées. Dans cette dernière excursion il se rendit d'abord à la Haye, siége du gouvernement hollandais, où il étudia près du ministère l'organisation générale de l'instruction publique, et ne négligea rien pour obtenir des personnes compétentes toutes les explications dont il avait besoin ; puis il entra au cœur de la Hollande, et visita successivement Harlem, Amsterdam, Utrecht, Leyde, Rotterdam, examinant partout sur son passage les écoles du peuple, les écoles latines et les universités. Ici, comme en Allemagne, il a recueilli avec le soin le plus minutieux des faits nouveaux, qu'il reproduit avec une fidélité sévère et une précision remarquable.

Les fragments qui suivent, extraits de ses recherches sur l'*instruction primaire*, verseront de nouvelles lumières sur cette branche si importante de la pédagogie.....

Dans un pays aussi petit que la Hollande, qui, dans ses six provinces, ne compte que deux millions cinq cent mille habitants, l'instruction publique ne forme pas un ministère à part; elle fait partie du ministère de l'intérieur. A la tête de cette division du ministère est un référendaire qui travaille avec le ministre. A côté de ce référendaire est un inspecteur des écoles latines et de l'instruction primaire. Ce fonctionnaire est le principal ressort de l'instruction publique.

Voilà toute la centralisation de l'instruction publique en Hollande. Il n'y a ni conseils ni inspecteurs généraux, excepté celui dont nous venons de parler, et qui est aujourd'hui M. Wynbeck. On en donne pour raison : 1.° le peu d'étendue de la Hollande; 2.° la force des localités et des habitudes provinciales; 3.° l'existence d'une loi sur l'instruction primaire, et d'une ordonnance royale sur l'instruction supérieure, loi et ordonnance qui partout sont fidèlement exécutées, et marchent comme d'elles-mêmes sous les autorités spéciales qu'elles ont créées.

Au reste, cette organisation centrale a plus d'une fois varié, même depuis 1815, et elle n'est constituée ni par une loi, ni par une ordonnance. Ainsi, en 1815, il y eut une sorte de ministre spécial de l'instruction, sous le nom de commissaire général de l'instruction, des arts et des sciences, M. Repelaer Van Driel, et cela dura jusqu'en 1818, où M. Falk devint ministre de l'instruction; département auquel on ajouta l'industrie nationale et les colonies. Plus tard, l'état actuel des choses s'est établi et s'est maintenu.

Mais c'est précisément parce que l'instruction publique est comme fondue dans le ministère de l'intérieur, qu'elle a besoin d'un conseil chargé spécialement de veiller à la stricte exécution des règlements existants, de préparer les nouveaux règlements qui peuvent devenir nécessaires; d'établir une jurisprudence fixe dans toutes les décisions de l'administration centrale, et d'imprimer ainsi une impulsion une et forte à la chose scolastique. On verra tout à l'heure que l'instruction primaire est en possession d'une institution de ce genre. En effet, il y a de temps en temps à la

Haye, sous la présidence du ministre, une assemblée d'un certain nombre d'inspecteurs des départements, réunis en conseil et proposant toutes les mesures que leur paraissent réclamer les besoins du service. Il semble qu'il eût été raisonnable d'établir une institution analogue pour l'instruction supérieure. La loi fondamentale établit un conseil pour la monnaie. — L'instruction publique a-t-elle moins besoin d'une surveillance générale et continue? Il n'y a point en Allemagne, je ne dis pas un seul royaume, mais un seul duché un peu considérable, qui ne possède un semblable conseil sous un nom ou sous un autre, et en général, sous celui de consistoire. En France, le conseil royal fait partie intégrante de l'organisation même de l'instruction publique; il en est comme le régulateur au milieu des commotions perpétuelles de la politique, et sans lui, depuis 1808, l'instruction publique aurait cent fois changé de direction, en changeant de directeurs et de ministres; elle aurait erré au gré des opinions littéraires à la mode, des partis religieux et politiques, des révolutions de ministère et de gouvernement. L'unité d'un pays est surtout dans celle de l'éducation nationale; et cette unité ne peut être assurée que par un conseil permanent, qui soit en quelque sorte la cour de cassation de l'instruction publique. En Hollande, ce n'est pas contre les mouvements désordonnés qu'il faut se défendre; c'est bien plutôt contre l'esprit de routine et contre une certaine apathie qui résulte du flegme national. Un conseil permanent de l'instruction publique, qui aurait l'œil sans cesse ouvert sur les abus, et travaillerait sans cesse à les prévenir ou à les réformer, aurait donc aussi son utilité. Du moins un conseil temporaire serait-il indispensable, et par analogie avec ce qui se fait dans l'instruction primaire, je soumets au gouvernement hollandais l'idée d'une réunion annuelle ou triennale, à la Haye, d'un certain nombre de curateurs d'écoles latines et d'universités, qui, sous la présidence du ministre, délibéreraient sur les intérêts de l'instruction supérieure, et proposeraient les mesures générales que leur suggérerait leur expérience. Hors de là, il ne reste que l'arbitraire ministériel ou l'omnipotence municipale. Entre ces deux

extrémités, presque également fâcheuses pour la dignité et le progrès des sciences et des lettres, la sagesse allemande et le génie de Napoléon ont placé un conseil investi d'une autorité convenable.

Examinons maintenant en elles-mêmes chacune des grandes parties de l'instruction publique. Une loi de 1806, qui n'a subi presque aucune modification, régit depuis cette époque l'instruction primaire, et une ordonnance royale du 2 août 1815 a constitué l'enseignement supérieur à ces deux degrés : 1.° les *écoles* dites *latines*, qui sont nos colléges et les gymnases de l'Allemagne ; 2.° les *universités* et quelques hautes écoles à peu près du même ordre, bien qu'elles ne confèrent pas de grades, et appelées *Athénées*. Nous allons faire connaître successivement cette loi et cette ordonnance.

Il y a cinquante ans, l'instruction primaire était à peu près en Hollande dans le même état que dans tout le reste de l'Europe. Les heureux changements qui sont intervenus, sont dus principalement aux efforts éclairés et soutenus de la société si célèbre en Hollande sous le nom de *Société du bien public*. C'est à son exemple, et par ses conseils, que dans les premières années du dix-neuvième siècle le gouvernement prit en main la cause de l'éducation du peuple. L'illustre orientaliste, M. Van der Palm, nommé en 1799 agent de l'instruction publique dans la république batave, fit le premier pas, et rédigea une première loi, adoptée le 15 juin 1801, laquelle posait déjà toutes les bases des lois ultérieures. Plus tard, M. Van der Palm, nommé membre du conseil de l'intérieur, et chargé en cette qualité de l'instruction publique, présenta et fit adopter, le 19 juillet 1803, une seconde loi, qui modifia la première, celle de 1801, d'après l'esprit des changements survenus dans l'intervalle. En 1805, un nouveau changement mit M. Schimmelpenninck, sous le titre de grand-pensionnaire, à la tête de la république batave, fit disparaître le conseil de l'intérieur, et interrompit la carrière politique de M. Van der Palm, qui se retira entièrement des affaires. Le grand-pensionnaire nomma un secrétaire d'État pour l'intérieur, chargé en même temps des attributions de l'ancien agent de l'instruction

publique. Auprès de ce ministre fut établi un commissaire spécial pour l'instruction primaire, et ce commissaire fut M. Van der Ende, qui depuis 1800 avait été constamment employé à peu près dans cette même fonction par l'agent de l'instruction publique et par le conseil de l'intérieur. Depuis cette époque jusqu'en 1833, M. Van der Ende n'a cessé d'être à la tête de l'instruction primaire en Hollande. Il acheva l'ouvrage commencé par M. Van der Palm, en le modifiant et le perfectionnant. De là, la loi présentée par le grand-pensionnaire à la chambre des représentants de la république batave, le 19 novembre 1805, adoptée le 25 février 1806, et publiée par le grand-pensionnaire, comme loi de l'État, le 3 avril de la même année, avec les règlements généraux que la loi autorisait le gouvernement à faire, et qui sont ainsi incorporés à la loi elle-même.

Ce code d'instruction primaire était fondé sur des maximes si sages, il était si bien lié dans toutes ses parties, et si conforme à l'esprit du pays; il s'adaptait si aisément, par la généralité de ses principes, aux convenances des provinces les plus différentes, qu'il a duré jusqu'à nos jours sans aucune modification grave, à travers trois grandes révolutions : celle qui changea la république batave en un royaume d'abord indépendant, puis incorporé à la France; celle qui renversa le roi Louis, ramena la maison d'Orange, et fit un seul royaume de la Hollande et de la Belgique; et celle, enfin, qui sépara ces deux pays et fit rentrer le royaume des Pays-Bas dans ses anciennes limites. Pendant ces trente années, nulle atteinte ne fut portée à la loi de 1806; on n'y pouvait toucher que par une loi; et lorsque en 1829, pour complaire aux libéraux belges, le gouvernement proposa une nouvelle loi générale, où celle de 1806 subissait des modifications déplorables, les chambres résistèrent, et le gouvernement fut obligé de retirer son projet.

Le code d'instruction primaire est donc demeuré intact, et n'a éprouvé ni modification, ni addition, ni interprétation nouvelle quelconque; il a présidé et préside encore à toute l'instruction primaire en Hollande; tous les règlements provinciaux s'y rap-

portent, et les règlements particuliers de chaque école sont fondés et sur cette loi et sur ces règlements provinciaux. La loi avec ses règlements généraux, les règlements provinciaux, les règlements de chaque école particulière, tout cela a si peu changé, que j'ai retrouvé à peu près en Hollande, en 1836, ce qu'y avait vu M. Cuvier en 1811, avec les développements et la solidité que le temps seul peut donner aux institutions d'écoles comme à toutes les autres. Ainsi tout le bien qui s'est fait, vient de la loi de 1806 et des règlements généraux qui y sont annexés. Quelle est donc cette loi et quels sont ces règlements?

Quand on compare cette loi et ses quatre règlements avec la loi prussienne de 1819, l'examen de ces deux monuments, les plus grands qui existent jusqu'ici dans le monde en matière d'instruction primaire, donne ce premier résultat, que la plupart des objets réservés en Hollande aux règlements font en Prusse partie de la loi. En Prusse, tout ce qui est général est dans la loi; en Hollande, les mesures générales sont divisées en deux classes: celles qui appartiennent à la loi et celles qui appartiennent aux quatre règlements. C'est qu'en Prusse, où il n'y a pas de gouvernement représentatif, la distinction de loi et d'ordonnance n'existe pas réellement; mais en Hollande, où la forme du gouvernement impose cette distinction, il fallait faire de deux choses l'une : il fallait mettre dans la loi tout ce qui est général, comme nous l'avons fait en France dans la loi de 1833, au risque de voir s'introduire, par la discussion devant une assemblée nombreuse et peu compétente en ces matières, des amendements capables de bouleverser le système le mieux concerté; ce qui a manqué d'arriver chez nous sur les points les plus essentiels, et ce qui est arrivé en effet sur quelques points d'une assez grande importance; ou bien, pour éviter ce danger, il fallait choisir dans la multitude des dispositions générales nécessaires, celles pour lesquelles on ne pouvait se passer de l'intervention législative, c'est-à-dire, les dispositions desquelles toutes les autres dépendent, et qui peuvent être regardées comme les principes de tout le reste. Le gouvernement hollandais a pris ce dernier parti; et dès lors

il a eu à résoudre cette question d'organisation du plus grand intérêt comme de la plus grande difficulté, à savoir quelles sont les dispositions qui doivent être considérées comme formant l'âme et la vie du système entier. Or, c'est ici qu'éclate le caractère propre et distinctif de la loi hollandaise.

En effet, savez-vous sur quoi roule cette loi? Traite-t-elle des conditions différentes de l'école publique et de l'école privée, et de tout ce qui se rapporte à la question si célèbre chez nous de la liberté d'enseignement? Non! car cette question est purement politique et ne touche pas au fond de l'éducation du peuple. Traite-t-elle des obligations des communes relativement à leurs écoles? Non! car, après tout, ce n'est là qu'une disposition financière, qui peut bien assurer l'existence matérielle des écoles, mais non leur bonté: or, le point important n'est pas d'avoir des écoles, mais d'en avoir de bonnes; point d'école dans une commune est un inconvénient; mais une mauvaise école est une calamité. Enfin, la loi hollandaise s'occupe-t-elle du traitement des maîtres? — Ceci est, assurément, de la plus haute importance; car s'ils n'espèrent qu'un sort incertain ou malheureux, les gens de mérite ne deviendront pas maîtres d'école, et c'en est fait de toute l'instruction primaire. Toutefois un maître peut être très-bien rétribué et ne pas savoir grand'chose, s'il n'y a point quelque autorité qui s'oppose à cet abus comme à tous les autres. Les autorités préposées aux écoles, voilà le ressort de toute l'instruction primaire: que l'on y réfléchisse; tout aboutit là, et tout part de là. Sans doute le gouvernement est fait pour la société; mais c'est le gouvernement seul qui fait marcher la société: si vous voulez constituer une société, commencez par constituer son gouvernement. Si vous voulez sérieusement l'éducation du peuple, sachez bien que tout le nerf de cette éducation est dans le gouvernement que vous lui donnerez. Si ce gouvernement est faible et mal assuré, l'instruction primaire est sans avenir; elle pourra bien avoir quelques moments d'éclat par des circonstances passagères, mais il n'y a pas de raison pour qu'elle ne retombe bientôt dans une langueur déplorable. Donnez-lui, au contraire, un gou-

vernement vigoureux et actif, l'esprit de ce gouvernement se communiquera à toute la machine, et lui imprimera le mouvement et la vie. La loi prussienne s'occupe aussi des autorités préposées aux écoles; mais la loi hollandaise a ce trait distinctif, qu'elle porte presque tout entière sur ce point fondamental. Il y a là quelque chose à la fois de hardi et de pratique. Je dis de hardi; car quoi de plus choquant pour nos habitudes que de faire une loi sur une matière quelconque, pour y constituer seulement les autorités qui doivent présider à cette matière? Et pourtant, ôtez ces autorités, que devient tout le reste? La loi hollandaise n'a pas voulu faire un chef-d'œuvre de codification, où la matière de l'instruction primaire fût divisée et classée selon toutes les règles de l'analyse philosophique; elle a été droit au but qu'elle se proposait d'atteindre, par le chemin le plus court et le plus sûr; et puisqu'au fond, dans l'instruction primaire, tout repose sur l'inspection, c'est l'inspection que la loi a constituée.

Ce point est tout! et c'est sur ce point vital que la loi française, je le dis avec regret, est si défectueuse! Le projet ministériel confiait l'inspection dans chaque département à deux comités : le premier, local et communal; le second, situé à l'arrondissement, excitant, surveillant tous les comités locaux, et attirant à lui les questions les plus importantes. Cette organisation est bonne en elle-même; mais on l'a viciée : 1.° en substituant à peu près au comité communal le conseil municipal, nommé pour tout autre chose que pour l'instruction primaire, qui devait sans doute avoir sa part dans le comité communal, mais qui maintenant l'absorbe presque tout entier; faute énorme, que je m'honore d'avoir combattue de toutes mes forces, et contre laquelle j'ai protesté jusqu'à la dernière extrémité; 2.° en mettant dans les comités d'arrondissement beaucoup trop de membres de droit, d'où il est résulté que ces comités, très-bien intentionnés et très-bien éclairés, font souvent assez peu de chose, parce que la plupart de leurs membres ont tout autre chose à faire. Supposez même qu'ils ne fissent rien, que pourrait à cela le gouvernement? Rien; car ils sont là par leur droit, et le gouvernement ne pourrait pas

remplacer les membres inutiles par des membres qui auraient plus de loisir et d'activité. Ajoutez que tous ces comités sont gratuits. La loi prussienne et la loi hollandaise ont aussi des comités gratuits; mais la loi prussienne admet moins de membres de droit que la loi française, et la loi hollandaise n'en admet pas du tout. On ne devient pas membre d'un comité d'instruction primaire, parce que l'on a telle ou telle position, mais parce que l'on a telle ou telle capacité. Voilà déjà une grande différence; en voici une bien plus grande encore : outre les comités gratuits, la loi prussienne et la loi hollandaise instituent, sous le titre d'inspecteurs, des fonctionnaires salariés, pris à volonté partout où se rencontre la capacité requise, et qui répondent au gouvernement de toute l'instruction primaire dans un district déterminé. Là est le vrai gouvernement de l'instruction primaire, et c'est l'organisation plus ou moins savante de ce gouvernement, qui est, à mes yeux, la question vitale de l'éducation du peuple. Or, en France, la loi ne fait pas même mention d'une telle inspection. Plus tard nous l'avons introduite par une voie détournée, et, grâce à Dieu, elle existe aujourd'hui très-imparfaite; mais enfin elle existe, et c'est à l'étendre, à la perfectionner, à l'organiser, que nous devons mettre tous nos soins. D'une allocation du budget il faut peu à peu tirer une grande et solide institution, et pour cela on ne peut méditer trop soigneusement, dans leurs principes et dans leurs effets, la loi prussienne, et surtout la loi hollandaise.

Il est difficile de concevoir une organisation plus forte que celle de l'inspection en Hollande. Toute province hollandaise, ou, pour employer le langage de notre circonscription administrative, tout département a sa commission départementale d'instruction primaire. Cette commission est composée de tous les inspecteurs des différents districts d'école dans lesquels le département a été divisé. Chacun de ces districts d'école n'est jamais aussi étendu qu'un de nos arrondissements, et il l'est toujours un peu plus qu'un de nos cantons. Chaque inspecteur réside dans son district, et il est tenu d'en inspecter chaque école au moins deux fois l'année. Dans son district, il est à la tête de l'instruction primaire

de tous les degrés. Sans lui, on ne peut arriver à être instituteur public, ni même privé; sans lui encore, nul instituteur public ou privé ne peut se soutenir, ou avoir de l'avancement, ou obtenir quelque récompense: car nulle commission ne peut rien sans lui, et il est le président ou le membre influent de chacune d'elles. Il dirige donc toute l'instruction primaire dans son district particulier. Enfin, trois fois l'année il se rend au chef-lieu du département, et là, sous la présidence du gouverneur (notre préfet), il se réunit aux autres inspecteurs de districts, et il a avec eux une conférence de deux ou trois semaines, dans laquelle chacun d'eux lit un rapport sur l'inspection du district, et soumet à l'assemblée les questions dont la décision lui appartient. Comme tout département a son règlement spécial d'instruction primaire, fondé sur la loi et sur les règlements généraux, la commission départementale recherche si tous les actes de chacun des inspecteurs ont été conformes à ce règlement spécial; elle s'applique à faire exécuter strictement et uniformément ce règlement; elle arrête un certain nombre de mesures dont l'initiative lui appartient; elle compose le rapport annuel qu'elle doit au gouvernement central, et lui soumet les améliorations qui lui paraissent nécessaires ou utiles, et dont il est juge. Au centre, sous le ministre, est un haut fonctionnaire, l'inspecteur de l'instruction primaire. De temps en temps le gouvernement convoque à la Haye une assemblée générale d'instruction primaire, à laquelle chaque commission départementale envoie un député. Ainsi, depuis l'inspecteur général à la Haye jusqu'à l'inspecteur du plus petit district, toute l'instruction primaire est entre les mains des inspecteurs. Chaque inspecteur dirige son district; chaque commission départementale dirige son département; l'assemblée générale, qu'on pourrait appeler les États généraux de l'instruction primaire, dirige le royaume : et tous ces pouvoirs sont de la même nature à tous les degrés; car à tous les degrés ce sont les fonctionnaires, c'est-à-dire, des agents salariés et responsables. L'inspecteur de district est responsable devant la commission départementale, et celle-ci devant l'inspecteur général et

le ministre. Dans cette savante et très-simple hiérarchie, chaque degré a ses pouvoirs déterminés et limités.

Mais pour bien comprendre toute l'influence des inspecteurs de district, il faut savoir comment, sous la loi de 1806, on peut devenir instituteur primaire, public ou privé.

D'après cette loi, pour devenir maître d'école, outre la condition du certificat de moralité, deux conditions sont nécessaires; à savoir : l'admission générale et l'admission spéciale; et ces deux conditions sont également requises en Prusse pour l'instruction secondaire. En France, quiconque a une fois subi l'examen de capacité, et obtenu, à une époque quelconque de sa vie, un brevet d'instituteur primaire, peut, à titre privé, lever une école partout où il lui plaît, d'un bout de la France à l'autre, moyennant des certificats de moralité, qui ne se refusent jamais dans une commune à celui qui veut la quitter; et même pour devenir instituteur public, il n'a plus besoin que d'une nomination sans nouvel examen. L'inspecteur a très-peu d'influence dans l'un et l'autre cas; il n'influe guère sur l'obtention du brevet de capacité, puisqu'il fait seulement partie d'une commission d'examen assez nombreuse, et composée de membres qui lui sont étrangers; il influe encore bien moins sur la nomination de l'instituteur, puisqu'il ne fait partie ni du conseil municipal qui présente, ni du conseil d'arrondissement qui nomme; de telle sorte qu'on devient instituteur public ou privé, sans lui ou même malgré lui. D'un autre côté, l'instituteur public ou privé n'a presque rien à craindre de l'inspecteur pendant toute sa carrière; car l'inspecteur a bien le droit de se plaindre officieusement d'un instituteur, mais il n'a pas même le droit de l'accuser directement devant le comité d'arrondissement, encore bien moins celui d'intervenir dans le jugement qui prononce sa suspension temporaire ou sa révocation. Il en est tout autrement en Hollande : 1.° le brevet d'admission générale (notre brevet de capacité) est accordé à la suite d'un examen qui a lieu par-devant la commission départementale, composée exclusivement des inspecteurs de district. Sans cette admission générale, nul ne peut être candidat à aucune place, et

cette admission générale, ce sont les inspecteurs qui la confèrent: les voilà donc déjà placés à l'entrée de la carrière, et rien n'est plus sage et mieux entendu. 2.° Quiconque est pourvu d'un brevet de capacité générale, devient candidat. S'il veut devenir instituteur privé, il lui faut une autorisation de l'autorité municipale, et cette autorisation n'est accordée par l'autorité municipale que sur l'avis de l'inspecteur. Si le candidat veut devenir instituteur public, c'est bien pis, ou plutôt c'est bien mieux encore; car sa nomination spéciale ne peut avoir lieu que d'après un nouvel examen comparatif, d'après un concours où l'inspecteur est un des juges; et si même l'avis du jury du concours lui paraît erroné, l'inspecteur a le droit d'en appeler au ministre. 3.° Une fois nommé ou autorisé, il faut que l'instituteur public ou privé comparaisse devant l'inspecteur du district, pour justifier de sa nomination ou de son autorisation, de sorte que, jusqu'à la fin, tous les degrés d'admission parcourus, il dépend encore en quelque façon de l'inspecteur. 4.° Enfin, la suspension ou la révocation est prononcée par les autorités administratives, municipales ou départementales, mais sur la proposition des inspecteurs.

Reste à savoir comment des fonctionnaires, revêtus d'une autorité aussi étendue, sont eux-mêmes nommés et rétribués. Supposez-les nommés et rétribués par la commune et par le département, ils sont par cela seul frappés d'impuissance; car ils relèvent d'autorités étrangères à leurs fonctions; ils dépendent des conseils municipaux, des maires, des sous-préfets et des préfets. Ils pourront être choisis et maintenus dans un autre intérêt que celui de l'instruction primaire, et par un tout autre motif que celui de leur capacité. En Hollande, ils sont payés par l'État et nommés par l'État. Leur traitement n'est pas considérable, il est même assez modique; c'est, à proprement parler, une indemnité. Un père de famille qui n'aurait d'autre fortune que cette indemnité, ne pourrait se soutenir honorablement. Mais celui qui a déjà par lui-même ou par quelque autre fonction analogue, ecclésiastique ou scolastique, une modeste aisance avec une position convenable, trouve dans cette indemnité, et surtout dans

l'honneur d'une nomination royale, un accroissement de bien-être et de considération qui l'attache à ses fonctions. Il y a plus: c'est l'État qui nomme l'inspecteur de district, mais sur une présentation; et cette présentation n'est pas faite par une autorité étrangère à l'instruction primaire, mais précisément par la commission départementale des inspecteurs, qui, connaissant à fond les besoins de l'instruction primaire dans le département, sont les meilleurs juges de la capacité spéciale que la place exige. Cependant l'État ne peut être condamné à nommer celui que la commission lui présente; car ce serait alors la commission qui nommerait, ce qui serait vicieux : voilà pourquoi cette commission présente une liste de deux candidats. L'administration départementale transmet cette présentation avec ses observations; elle a même le droit d'ajouter un ou plusieurs candidats nouveaux; le ministre choisit, et c'est le grand-pensionnaire de la république, c'est-à-dire aujourd'hui le roi, qui nomme.

Telles sont les dispositions fondamentales que contient la loi de 1806, je les ai plutôt commentées qu'exposées textuellement, et plutôt développées qu'abrégées, pour les faire comprendre et les mettre en lumière; car en tout, la loi n'a que vingt et un articles. Je ne connais pas de loi d'instruction primaire plus courte et en même temps plus efficace. Elle ne contient que le gouvernement de l'instruction primaire. Tout le reste est renvoyé à des règlements généraux d'administration. L'organisation de l'instruction est toute la loi; elle n'est pas même tout entière dans la loi; plusieurs parties de cette organisation se trouvent dans les règlements, et la loi n'en renferme que les principes essentiels. Au lieu de cette précision facile et trompeuse, qui a si bon air sur le papier, mais qui dans la pratique embarrasse tant et ne laisse rien à faire au temps et à l'expérience, la loi hollandaise présente cette généralité et cette latitude qui, à mes yeux, font tant d'honneur à notre admirable décret de 1808. Ce décret aussi est très-général, et il dispose encore moins sur les choses que sur les hommes. Il contient surtout une hiérarchie d'autorités; il n'a organisé l'instruction publique en France que parce qu'il a

organisé les autorités qui doivent y présider; il a constitué le gouvernement de l'université, et ce gouvernement a fait tout le reste. Les règlements sur les choses ne se sont point fait attendre. En Hollande, ces règlements ont été publiés avec la loi elle-même, et ils y sont incorporés. Ils s'occupent des choses, de l'instruction primaire elle-même, plutôt que des autorités qui doivent y être préposées; on y trouve l'utile et grande mesure qui permet au ministre de convoquer annuellement à la Haye une assemblée générale de toutes les commissions départementales d'instruction primaire, représentées chacune par un de leurs membres, pour délibérer en commun, sous la présidence du ministre ou d'un délégué du ministre, sur tout ce qui se rapporte à l'instruction du peuple.

C'est encore dans ces règlements qu'est attribué à chaque inspecteur de district le droit de proposer l'établissement d'une commission locale de surveillance dans toutes les villes et dans tous les lieux un peu considérables, où il y aurait un grand nombre d'écoles publiques et privées. Ce comité local de surveillance est donc là pour venir en aide à l'inspecteur de district et nullement pour le contrarier. Comme l'inspecteur influe puissamment sur la nomination des membres du comité, il s'entend aisément avec eux; et l'inspecteur et le comité marchent de concert au même but.

Le gouvernement et l'autorité centrale ministérielle se réservent exclusivement le droit d'autoriser les livres qui peuvent être introduits dans les écoles publiques, et sous ce point la république batave a pensé comme l'empire français. En effet, il est évident que c'est à la puissance publique qu'il appartient de gouverner les écoles publiques, et que ce gouvernement lui échappe, si elle n'a pas le droit exclusif de déterminer les livres à l'usage des écoles; il est également évident que, dans une matière si délicate et si décisive, elle ne peut pas déléguer ce droit, dont l'application exige une prudence et une fermeté dont elle seule est capable. Mais la liste générale des livres autorisés une fois arrêtée par le gouvernement, il s'agit d'y faire un choix, d'y former une liste

spéciale pour chaque département. Le droit de faire ce choix est très-important; car cette liste spéciale est exclusive pour toutes les écoles publiques du département. Or, le droit d'établir cette liste n'est pas remis aux comités de surveillance, quoique ces comités soient sous l'influence des inspecteurs de districts; il le concentre entre les mains de la commission départementale d'instruction primaire. Cette liste est toujours assez étendue, et chaque instituteur public y choisit à son gré les livres qui lui conviennent. De cette manière, tous les droits, tous les intérêts, toutes les convenances sont ménagés. L'État, ayant une fois dressé une liste générale exclusive, est assuré qu'il n'entre dans aucune école publique aucun livre dangereux pour la société, et au-dessous du niveau des connaissances qu'il veut maintenir partout. D'autre part, les intérêts particuliers de chaque département, qui a ses mœurs et ses usages propres, sont garantis par le droit de la commission départementale d'instruction primaire, de choisir dans cette liste générale ce qui sied à chaque département. Enfin, dans cette liste départementale, chaque instituteur choisit à son tour, et cette latitude qui lui est accordée, en satisfaisant à ses convenances personnelles, l'attache davantage à son enseignement. Ce n'est pas un manœuvre, c'est une créature intelligente, à laquelle on trace ses devoirs, mais qui les accomplit librement. Et puis, cette sage liberté produit une émulation et un perfectionnement perpétuel dans les méthodes. Mais, comme on voit, l'influence des inspecteurs sur ce point essentiel est parfaitement assurée; car ce sont eux qui dressent la liste départementale et qui veillent à ce qu'elle soit respectée.

Pour les instituteurs privés, ils se servent des livres qui leur conviennent, sous la seule condition d'en donner avis à l'inspecteur de district, lequel en fait son rapport à la commission départementale; et ce rapport, selon les circonstances, est transmis par cette commission à l'autorité supérieure ministérielle.

Outre les dispositions relatives aux inspecteurs, le règlement hollandais contient des articles qui donnent à l'instruction primaire dans ce pays un caractère particulier.

Comme la loi prussienne, le règlement hollandais établit que la fin de l'instruction primaire est l'éducation morale et religieuse. Ici les deux lois s'accordent entièrement, et cet accord fait l'éloge de l'une et de l'autre. Car si les écoles populaires ne faisaient que développer l'esprit, sans développer en même temps les sentiments de morale et de piété, propres à bien diriger dans leur conduite les classes laborieuses, ces écoles feraient peut-être plus de mal que de bien, et peut-être ne serviraient-elles qu'à amener une barbarie d'une nouvelle espèce, où des connaissances matérielles s'allieraient à une profonde ignorance du bien et du beau, et de la véritable destinée humaine. La république batave n'a pas hésité à proclamer ce principe, que la fin de toute l'instruction primaire est, comme le dit expressément l'article 22 de son règlement, l'*exercice de toutes les vertus sociales et chrétiennes*. Mais si la loi hollandaise et la loi prussienne se proposent la même fin, elles diffèrent singulièrement dans le choix des moyens. En Allemagne, et dans les pays protestants aussi bien que dans les pays catholiques, l'Église et l'École ont un lien intime. Pour que l'école soit chrétienne, on y a mis un enseignement chrétien que donne l'instituteur lui-même, et non-seulement un enseignement chrétien en général, par les considérations morales qu'il renferme, mais un enseignement chrétien positif, à la fois moral et dogmatique, protestant ou catholique, selon la communion des enfants qui fréquentent l'école. Quand l'école contient des enfants de deux communions, le maître ordinaire fait l'enseignement religieux selon la communion à laquelle la majorité de ses élèves et lui-même appartiennent; et pour l'instruction religieuse des autres élèves, on s'adresse à un ministre de leur communion particulière, qui, à certaines heures, fait à la minorité, mais toujours dans l'école, l'enseignement spécial qui lui convient. Ce régime nous paraît excellent en principe. Nous approuvons ce lien établi entre l'Église et l'École; si ce lien manquait, nous craindrions que l'harmonie de la culture de l'esprit et de la culture morale et religieuse fût rompue ou mal assurée, et que le maître d'école n'ayant plus à donner l'enseignement

moral et religieux, ne le perdît de vue, et que la religion étant ainsi tout à fait absente de l'école, l'éducation de l'âme, qui, pour être vraie et forte, doit être une, ne souffrît beaucoup de distinctions poussées trop loin. Assurément, outre l'enseignement moral et religieux de l'école, l'Église doit avoir chez elle le sien, avec les exercices qui s'y rapportent et sous l'exclusive autorité de ses ministres. Mais cet enseignement doit avoir sa préparation dans un enseignement moral et religieux donné dans l'école même, infiniment moins spécial, mais chrétien encore, et qui, par conséquent, doit embrasser dans de sages limites les parties essentielles du christianisme, à savoir les pratiques les plus générales et les plus indispensables du culte, surtout la morale, et les fondements de cette morale, c'est-à-dire les vérités sur lesquelles le christianisme repose. Tels sont les principes de la loi prussienne, et dans la pratique, ces principes ont porté les meilleurs fruits. En Hollande, le législateur a pensé tout autrement; et soit parce qu'en ce pays les diverses sectes chrétiennes sont encore plus multipliées qu'en Allemagne, et que dans cette extrême diversité de sectes, l'enseignement religieux semblât plus difficile; soit peut-être parce qu'à l'époque où la loi fut rédigée, l'esprit du temps, même en Hollande, fût plus favorable à la morale chrétienne qu'à ses dogmes; soit, enfin, parce qu'en Hollande, où tout est dirigé vers la pratique, ce soit surtout la morale qui parût essentielle, le législateur de 1806 a décidé que nul enseignement religieux dogmatique ne serait donné dans l'école, sauf à prendre des mesures pour que, en dehors de l'école, les élèves fussent instruits dans la partie dogmatique de la communion religieuse à laquelle ils appartiennent. Ces mesures ont été réellement prises. Partout l'instituteur donne dans l'école l'enseignement commun à tous, et en dehors de l'école les ministres des différents cultes se chargent de l'instruction religieuse. En quoi peut donc consister, dira-t-on, l'enseignement qui dans les écoles doit, selon l'article 22 que nous avons cité, préparer à l'exercice des vertus sociales et chrétiennes? Est-ce un enseignement de morale chrétienne abstrait et philosophique? mais cela

doit être bien insignifiant et bien vague. Enfin, il faut apprécier les principes par les résultats. Si les résultats sont bons, la pratique hollandaise est bonne, au moins en Hollande; car on peut arriver au même but par des chemins différents. Or, en fait, par tout ce que j'ai vu et entendu, je demeure convaincu que les générations élevées sous le régime de la loi de 1806, sont des générations honnêtes et pieuses. En Hollande, le christianisme est à la fois dans les mœurs et dans les croyances du peuple; et pourtant, dans les écoles de ce peuple si religieux, l'enseignement prescrit par les règlements se réduit à celui de l'histoire biblique, avec les réflexions que fait naître cette histoire.

Il est encore un autre point très-important sur lequel la loi hollandaise diffère de la loi prussienne, l'obligation légale pour les parents d'envoyer leurs enfants à l'école, lorsqu'ils ne peuvent justifier qu'ils les font instruire chez eux. On a pu voir ailleurs combien j'étais partisan de cette obligation légale. Invoquer et accueillir avec enthousiasme une loi d'expropriation forcée, et ne pas oser enjoindre aux familles qui ne peuvent donner elles-mêmes et à leurs frais l'instruction à leurs enfants, d'envoyer ces enfants aux écoles publiques, c'est à mes yeux une contradiction déplorable. Tout pays monarchique ou républicain qui, comme la Prusse et la France, est habitué à une centralisation forte, comporte et réclame une pareille loi. Mais en Hollande, où le gouvernement du grand-pensionnaire était très-faible, où la municipalité et la famille ont une force immense, où, enfin, une association puissante, la *Société du bien public*, a longtemps travaillé et travaille encore à exciter et à encourager partout l'instruction du peuple, la prescription de la loi prussienne n'était ni possible ni indispensable. Aussi la loi hollandaise se tait à cet égard, et le règlement contient seulement la recommandation aux administrations départementales et communales de prendre les mesures nécessaires, pour que la fréquentation et la non-interruption des écoles pendant toute l'année soit strictement observée. Ces mesures ne pouvaient être directement coërcitives; mais divers moyens efficaces ont été employés. Les inspecteurs

ont partout excité le zèle des administrations départementales et communales, et celles-ci ont fondé des écoles ou gratuites ou à très-bon marché, qui ont tenté les familles pauvres. Les ministres de toutes les communions ont fait un devoir de conscience à ces familles d'y envoyer leurs enfants. Les bureaux de bienfaisance ont mis cette condition à leurs secours, de sorte que maintenant il n'y a presque aucun enfant dans les campagnes qui n'aille à l'école; et dans les villes mêmes, c'est le très-petit nombre qui reste sans instruction. Les calculs officiels établissent que si la Hollande, à cet égard, est encore assez loin de la Prusse, elle est déjà arrivée à des résultats fort satisfaisants.

Histoire.

LA SUÈDE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A L'ABDICATION DE CHRISTINE (1654).

(*Premier article.*)

La plupart des historiens du Nord font remonter l'origine des rois de Suède jusqu'à *Odin*, qui, suivant de vieilles traditions, parti des bords du Tanaïs, vers la naissance de Jésus-Christ, vint s'établir, après de vastes conquêtes, sur les rives de la mer Baltique. Mais les hauts faits attribués à Odin, sont autant du domaine de la fable que de celui de l'histoire; ils portent l'empreinte du merveilleux qu'on trouve dans toutes les traditions primitives. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est qu'à des époques presque inconnues, des peuplades d'origine teutonique, ayant reflué vers le Nord, occupèrent cette vaste région qui s'étend entre la Baltique, le Categat, l'Océan, et qu'on désigne sous le nom général de *Scandinavie*. Les habitants de ce pays formèrent longtemps des tribus nomades, vivant de chasse, de pêche et de piraterie. Par suite de l'accroissement de la population, trois royaumes se formèrent plus tard : ceux de *Danemarck*, de *Suède* et de *Norwège*. Le défaut de monuments ne permet pas de fixer l'époque de leur origine, ni la série chronologique de leurs premiers rois.

Au centre de la Suède est une grande vallée, dont le bassin forme la province d'*Upland*. Elle est baignée par la Baltique et le lac *Maclar*, qui communique avec cette mer, et qui est navigable dans toute son étendue : le sol y est fertile, l'air tempéré,

et la nature y a répandu des mines de fer inépuisables; cette vallée fut le berceau de la monarchie suédoise. La tradition rapporte qu'Odin, nommé aussi *Sigge* dans le Nord, y construisit une ville qui reçut le nom de *Sigtuna*, et qu'un de ses descendants y jeta les fondements d'Upsal, qui devint le centre de la civilisation naissante. Les rois y fixèrent leur résidence, et le culte y réunissait à des époques fixes, dont la principale était le solstice d'hiver, les habitants des diverses parties du royaume. Un temple y fut élevé, où l'on adorait des idoles, assez semblables à celles des Germains. La plus respectée portait le nom d'Odin, comme celui qui passait pour le fondateur de la monarchie.

Quoiqu'il y eût déjà une autorité centrale, il restait encore un grand nombre de dominateurs particuliers, issus des chefs de tribus, et qu'on désignait par le nom de petits rois. *Ingiald Illroda*, qui régnait à Upsal vers la fin du septième siècle, entreprit de les soumettre, et employa contre eux la violence et la ruse; mais il en échappa plusieurs, dont le plus redoutable était *Iwar*, établi dans la province de Scanie, et qui avait des partisans en Danemarck. Ingiald, sur le point de tomber au pouvoir d'Iwar, mit le feu à son palais, et mourut dans les flammes avec sa fille *Disa*. Il termina en Suède la race des rois qu'on regardait comme les descendants d'Odin, et qui ont reçu du roi *Ingue* le nom d'*Inglyngar*.

Iwar parvint à établir sa domination en Suède : il entreprit des guerres lointaines, soumit le Danemarck, une partie du nord de l'Allemagne, la Finlande et la province de Northumberland en Angleterre; il périt dans une expédition en Russie, et ne laissa point d'enfants. Son neveu *Harald Hildetan* lui succéda, et associa au gouvernement *Sigurd Ring*, son proche parent, qui aspira bientôt à régner seul. Les deux rivaux se livrèrent, dans la plaine de Browalla, une bataille sanglante : Sigurd resta vainqueur, et Harald périt dans la mêlée. *Ragnar Lodbrock*, fils et successeur de Sigurd, étendit par de nouvelles conquêtes la vaste monarchie d'Iwar. Les livres islandais rapportent des traits de son intrépidité auxquels il est difficile de croire, et dont quel-

ques-uns portent un caractère de férocité qui les rend moins intéressants. La fortune le trahit dans une expédition qu'il fit en Angleterre; il fut fait prisonnier, et jeté dans une fosse remplie de serpents. On prétend qu'au milieu de ses souffrances, il chanta l'hymne guerrière conservée sous son nom, et qui offre quelques beautés poétiques. Les fils de Lodbrock partagèrent entre eux ses États, et la Suède échut à *Bioern Côte-de-fer*; ce prince vengea la mort de son père, en portant en Angleterre le carnage et la destruction.

C'était vers le neuvième siècle, dans le temps où des essaims de pirates commençaient à sortir du Danemarck, de la Norwège, de la Suède, pour désoler les côtes de l'Allemagne, de la Flandre, de l'Angleterre, de la France et de l'Italie. Les princes du midi, pour arrêter le progrès d'invasion des hommes du Nord, conçurent le projet d'établir le christianisme parmi eux, et de les rapprocher ainsi par un lien paisible des nations méridionales. Dès le règne de Louis le Pieux, *Ansgaire*, moine de Corvey en Westphalie, placé depuis au nombre des saints, se rendit en Danemarck, et pénétra jusqu'en Suède. Il arriva à un endroit nommé *Birca*, ou plutôt *Bioerkœ*, à peu de distance de Sigtuna, où il rencontra le roi Bioern, un des successeurs de Bioern Côte-de-fer: le missionnaire reçut un accueil hospitalier du roi et des notables du pays; il retourna peu de temps après en Allemagne, et d'autres missionnaires le remplacèrent. Ils eurent cependant peu de succès, et plusieurs périrent victimes de leur zèle. S. Ansgaire fit un second voyage, et parvint à gagner quelques disciples à la foi chrétienne; mais, après son départ, de nouveaux obstacles arrêtèrent encore les progrès du christianisme. Cette religion devait pénétrer en Suède par une autre route et d'une autre manière.

Les missionnaires Anglais avaient eu des succès en Norwège. Le roi de ce pays, nommé *Olaus Trygwason*, était reconnu un zélé protecteur du culte chrétien. *Ragwald*, homme puissant, investi des provinces suédoises voisines du territoire norwégien, ayant demandé en mariage la fille d'Olaus, ce prince lui

accorda sa demande, sous la condition qu'il se ferait chrétien, et qu'il chercherait à répandre le christianisme en Suède. Ragwald se fit baptiser en Norwège, et, après avoir épousé la fille du roi, il retourna chez lui, ayant à sa suite des moines Anglais. Plusieurs notables se firent chrétiens, et l'an 1008, Olaus, roi de Suède, surnommé *l'enfant*, ou le *roi du giron* (*Skotkonung*), parce qu'il n'avait que quatre ans lorsqu'il parvint au trône, reçut le baptême des mains de *Siegfried*, près d'une source qui porte encore le nom de ce missionnaire.

Olaus fut le premier qui adopta solennellement le titre de roi de Suède : ses prédécesseurs étaient appelés *rois d'Upsal*, du lieu de leur résidence; ce prince fit des efforts pour étendre la prérogative royale, et ajouter au domaine suédois plusieurs districts qui s'étaient regardés comme indépendants. Ce fut à peu près dans ce temps que se formèrent les deux grandes divisions du pays, appelées : l'une, Suède proprement dite; l'autre, *Gothie*, et séparées par une grande forêt, qui s'étendait de la Baltique au Categat. Les progrès de la culture et la conquête joignirent ensuite à ces deux parties la *Nortlande*, la *Laponie* et la *Finlande*. Ce fut *Émund*, l'un des successeurs d'Olaus, qui, en 1056, termina la race d'Iwar et de Lodbrock; elle avait régné pendant plus de trois siècles.

Le sceptre échut d'abord à la maison de *Stenkil*, qui donna au royaume plusieurs monarques, zélés propagateurs du christianisme. La lutte entre la religion nouvelle et le culte païen dura néanmoins pendant plus d'un siècle, et le peuple se souleva lorsqu'on détruisit le temple d'Odin. La maison de Stenkil s'étant éteinte vers l'année 1135, il s'éleva de grandes contestations: déjà, depuis quelque temps, le trône était regardé comme électif, toutes les familles puissantes y aspiraient; et les habitants de la Suède proprement dite n'étaient pas d'accord avec ceux de la Gothie. Les élections se faisaient au milieu des cris et des menaces d'une multitude agitée, et le prétendant trahi par la fortune se vengeait en allumant la guerre. La maison de *Swerker*, et celle d'*Éric IX* ou *Saint-Éric*, régnèrent alternativement, mais au

milieu des troubles et des factions. Pendant plus d'un siècle la plupart des rois périrent par la violence et la trahison : l'autorité royale était restreinte dans des limites étroites ; les comtes du palais, appelés *iarls*, les possesseurs des fiefs qui en même temps administraient les provinces, le peuple accoutumé à l'indépendance, et qui s'assemblait annuellement pour veiller au maintien de ses droits, opposaient tour à tour leurs prétentions à celles du monarque.

Un des règnes les plus remarquables fut celui de Saint-Éric : ce prince, parvenu au trône l'an 1150, régnait au moment où l'enthousiasme religieux conduisait des armées de Français, d'Allemands et d'Anglais en Asie pour combattre les infidèles. Le roi de Suède ne pouvant prendre part à ces expéditions, mais étant animé de la même ardeur pour le triomphe du christianisme, résolut de s'armer en croisade contre les *Finois*, ou *Finlandais*, qui étaient établis entre les golfes de Finlande et de Bothnie, et qui conservaient encore le culte païen. Après plusieurs combats, il soumit une partie du pays, fit bâtir des églises, et répandit des missionnaires. Semblable à Saint-Louis, Éric joignait à la ferveur religieuse les vertus dont elle doit être la source, et qui lui font pardonner les élans exagérés où elle se laisse entraîner quelquefois : le bonheur de son peuple était le but principal de ses travaux ; il rendait lui-même la justice en parcourant son royaume, et quand la reconnaissance lui offrait des tributs : « Je suis content de ce que j'ai, disait-il, gardez ce qui est à vous. » Sa vigilance déplut aux ambitieux, qui lui suscitèrent un antagoniste dangereux. *Magnus*, de Danemarck, soutenu par la plupart des mécontents, leva une armée contre Éric, et parut devant Upsal au moment d'une fête religieuse : le roi, en sortant de l'église, fut entouré d'ennemis ; Magnus lui fit trancher la tête, et se fit proclamer souverain ; mais l'usurpateur ne conserva pas longtemps le pouvoir, et périt bientôt après dans une bataille, où les Suédois combattirent avec fureur, pour venger la mort d'un prince qui s'était appliqué à les rendre heureux, et dont le nom était en vénération. Éric, canonisé, devint le patron de la Suède ;

de nombreux pèlerins visitèrent sa tombe, et ses reliques sont encore conservées à Upsal.

Magnus de Danemarck fut vaincu par *Charles*, fils de Swerker. Charles se rendit remarquable par son dévouement au clergé et aux institutions de l'Église; il fit construire des temples et fonda des monastères. L'an 1184, il obtint du pape que la Suède aurait un archevêque, qui résiderait à Upsal. Quelque temps avant, le cardinal Nicolas Albano, envoyé dans le Nord par le souverain pontife, avait tenu un concile à Linkoeping, pour établir le denier de Saint-Pierre, et pour décréter une loi qui défendait au peuple de porter des armes; cette prérogative devant être réservée à ceux qui entouraient le roi. D'autres conciles nationaux introduisirent, plus tard, la dîme ecclésiastique, le célibat des prêtres, et organisèrent les chapitres des cathédrales. Charles, fils de Swerker, fut assassiné par *Canut*, fils de Saint-Éric, et qui s'éleva sur le trône : mais la discorde entre les deux maisons parvint à son comble; les conspirations, les batailles, les meurtres, se succédèrent pendant une longue suite d'années. Le christianisme s'étendait; mais il avait peu d'influence sur les mœurs et sur le caractère national.

Pendant les dissensions entre les maisons de Swerker et d'Éric, une famille appuyée par ses alliances et ses richesses, celle de *Folke*, acquit un grand crédit; l'ambition de cette famille, satisfaite d'abord de la charge importante de comte du palais, se porta ensuite rivale du souverain. *Birger Folke de Bielbo*, comte du palais sous *Éric le Bègue*, dernier rejeton de S. Éric, avait épousé la fille du roi, et s'était fait une renommée imposante par son courage et ses exploits; il venait de passer en Finlande, pour continuer à soumettre ce pays, lorsqu'Éric mourut, en 1250, sans laisser d'enfants. On n'ignorait pas les prétentions du comte du palais; mais on fit tomber le choix sur son fils *Valdemar*, qui n'avait que treize ans. Birger, de retour en Suède, désapprouva cette élection. *Iwar-Blo*, qui en avait été le principal promoteur, lui répondit qu'on avait cru l'honorer en nommant son fils; mais que s'il n'était pas content, on en choisirait un

autre. « Qui serait-ce donc? » repartit vivement le comte du palais. On le trouvera sous ce manteau, dit Iwar, en se désignant lui-même. Forcé de renoncer au titre de roi, Birger se fit donner la régence, et la conserva jusqu'à sa mort; il dirigea le gouvernement avec une grande sagesse, et contribua beaucoup aux progrès de la civilisation. L'esclavage, dont il restait encore des traces depuis le paganisme, fut entièrement aboli; des lois sévères proscrivirent la violation des temples et des habitations, le pillage sur les routes, et les enlèvements des femmes, qui furent admises à partager la succession de leurs parents. Birger jeta aussi les fondements de la ville de Stockholm, et fit commencer la construction de la cathédrale d'Upsal : il acquit une haute considération dans le Nord; les rois de Danemarck et de Norwège recherchèrent son alliance, et le prirent pour médiateur; mais, séduit par la tendresse paternelle, il introduisit un usage qui eut des suites funestes. Peu avant sa mort, il créa des duchés et en investit ses fils cadets; il ne demanda point la sanction de la nation, mais il s'adressa au pape, qui confirma les duchés par une bulle.

Birger mourut en 1266, et Valdemar, son fils aîné, prit les rênes du gouvernement : il avait épousé *Sophie* de Danemarck; mais il entretenait en même temps un commerce criminel avec sa belle-sœur, qui donna le jour à un fils. Ayant résolu de faire un pèlerinage à la terre sainte, pour expier le scandale de cet événement, il remit le gouvernement à son frère *Magnus*, duc de Sudermanie. Au retour du roi, Magnus voulut continuer de régner, et la guerre éclata entre les deux frères : le duc, plus habile ou mieux appuyé, triompha, et fit jeter son frère dans une étroite prison; il maintint son pouvoir par une politique adroite, flattant le clergé, appelant les grands aux titres, aux honneurs, et captivant le peuple en faisant régner l'ordre et l'abondance. Son zèle pour le maintien de la sûreté publique lui fit donner le surnom de *Ladulas* (serrure des granges). En épousant *Hedwige de Holstein*, il contracta des relations étroites avec plusieurs princes d'Allemagne; cette alliance ayant excité la jalousie des grands, il opposa à leurs projets une fermeté courageuse.

Le règne de Magnus Ladulas fut l'époque où naquirent la plupart des institutions et des usages qui déterminèrent l'organisation du gouvernement et de l'ordre social en Suède. Magnus supprima la charge de *comte du palais*, et la remplaça par les dignités de *sénéchal* et de *connétable;* ceux qui en étaient revêtus, faisaient partie du conseil ou *sénat.* Ce corps s'était formé peu à peu, depuis les premiers temps de la monarchie, et le roi en choisissait les membres : il n'y avait eu d'abord que douze sénateurs; Magnus en augmenta le nombre, en y admettant les évêques et les juges. Les assemblées générales du peuple qui avaient eu lieu autrefois, étant tombées en désuétude, il y eut une représentation nationale, composée des grands propriétaires et des évêques, ce qui donna naissance aux états du royaume. Les tributs ou redevances étaient levés par les feudataires, mais à vie seulement. La justice était administrée selon les Codes des diverses provinces, qui présentaient un mélange d'anciennes coutumes du pays, de Droit canon, et de lois allemandes; ils furent réunis à une époque postérieure en un seul Code national. Une espèce de Charte, insérée dans les recueils des lois, sanctionnait la prérogative du roi, de donner les fiefs, de commander l'armée, de faire administrer la justice; la prérogative du sénat, d'assister le roi dans ses conseils; et, enfin, la prérogative du peuple, de se taxer lui-même, et de prendre part à l'élection du monarque. Le revenu du fisc étant peu considérable, Magnus l'augmenta, en faisant accorder à la couronne la propriété des terres vagues, et des trois grands lacs *Maelar*, *Wenner* et *Wetter;* on y ajouta ensuite la propriété des mines. Pour augmenter ses ressources militaires, le roi affranchit de l'impôt territorial les propriétaires de fonds qui se présentaient avec un cheval et une armure complète; cette mesure consolida le corps de la noblesse, qui s'était formé des descendants de ceux qui avaient possédé des fiefs ou des charges éminentes, et avec lesquels les propriétaires affranchis de l'impôt et servant dans l'armée, firent cause commune. L'usage des armoiries, des tournois, et des titres de chevalier, d'écuyer, s'introduisit en Suède, comme dans les autres

pays de l'Europe. Les nobles adoptèrent des mœurs différentes de celles de la multitude; ils construisirent des châteaux à côté des chaumières, et s'attribuèrent le droit de justice dans leurs domaines. Les plus puissants, d'accord avec les évêques, dominèrent au sénat, ainsi que dans les États, où ils pouvaient déployer d'autant plus facilement leur influence, que celle des villes du pays resta très-longtemps trop faible pour la balancer. Les nobles ne parvinrent cependant jamais à réduire les laboureurs au triste état de servitude de la glèbe: ils ne pouvaient faire valoir le droit de conquête, comme les guerriers qui avaient renversé l'empire romain et soumis des pays cultivés; l'amour de l'indépendance et la fierté du caractère étaient difficiles à dompter dans des contrées où ils avaient pour sauve-garde la nature du sol et du climat, le genre de vie qui en résultait, et des traditions religieusement conservées. Les laboureurs ou paysans furent plus d'une fois en butte aux entreprises ambitieuses ou intéressées des seigneurs, mais ils maintinrent leur liberté personnelle; ils prirent part aux crises politiques, et ceux qui possédaient des fermes, parvinrent enfin à être admis formellement dans la représentation nationale, pour balancer l'ascendant des ordres supérieurs.

Magnus Ladulas mourut en 1290, laissant la couronne à Birger, son fils aîné, et des duchés à ses fils cadets, conformément à l'usage établi par son père. Birger n'ayant pas atteint l'âge de majorité, la régence fut donnée, en vertu du testament de Magnus, à *Thorkel Canutson*, citoyen estimable, qui joignait à des talents distingués un généreux patriotisme. Il soutint la gloire du règne d'un prince dont il avait eu la confiance, et qui l'avait lui-même désigné pour veiller au salut de l'État; mais, ayant voulu contenir l'ambition du sénat et du clergé, il devint l'objet de leur jalousie. Le roi Birger fut déclaré majeur; on profita de son inexpérience et de la faiblesse de son caractère, pour perdre le régent, qui continuait d'avoir une très-grande influence. Les ducs Éric et Valdemar, frères de Birger, furent mis à la tête d'une armée, et occupèrent plusieurs provinces. Le roi, effrayé de leurs

progrès, se réconcilia avec eux en sacrifiant le régent, qui fut décapité comme traitre à la patrie et rebelle à l'Église. La lâcheté de Birger encouragea la faction, et les ducs demandèrent à partager le pouvoir suprême. Le roi refusa de se désister de ses droits; mais n'ayant pu les défendre avec courage, il fut fait prisonnier par ses frères, et il ne recouvra sa liberté qu'en souscrivant à toutes leurs prétentions. La honte de ce traité lui fit prendre une résolution qui acheva de le perdre : ayant invité ses frères à une fête, il ordonna de les saisir pendant leur sommeil, et de les jeter dans un cachot, où ils moururent de faim; leurs partisans se soulevèrent, et Birger fut réduit à chercher un asile auprès du roi de Danemarck, dont il avait épousé la sœur. Son fils, resté en Suède, eut la tête tranchée; et le fils du duc Éric, *Magnus Éricson*, fut proclamé roi en 1319. Ce prince venait d'obtenir par héritage le royaume de Norwège.

Mais Magnus Éricson était en bas âge, on lui donna pour tuteur le connétable *Mathieu Kettilmundson*, qui se distingua par ses exploits, et profita des troubles du Danemarck pour acquérir la Scanie. Cependant le sénat se livrait à d'autres projets; les membres de ce corps, qui se composait de six évêques et de vingt-neuf seigneurs laïques, s'assemblèrent en 1322 dans la ville de *Skara*, et signèrent une confédération qui mettait le pouvoir dans leurs mains et qui était aussi contraire aux prérogatives du roi qu'à celles du peuple. Ils avaient gouverné pendant dix ans, lorsque Magnus Éricson devint majeur : c'était un prince peu capable de lutter contre les factions, et de tenir avec succès les rênes de l'État au milieu des difficultés et des contradictions dont il allait être environné; marié à *Blanche de Namur*, il eut de cette princesse deux fils, *Éric* et *Haquin*. Il permit que Haquin, encore enfant, fût déclaré roi de Norwège, sous la tutelle du sénat de ce pays, qui était d'accord avec le sénat de Suède pour affaiblir le monarque Suédois. Engagé dans une guerre contre les Russes, Magnus se laissa vaincre, et perdit une partie de la Finlande. Le pontife de Rome l'ayant excommunié, parce qu'il avait négligé d'envoyer le denier de Saint-Pierre, il brava cette ex-

communication, et scandalisa le peuple par des propos inconsidérés. Pour apaiser les murmures et gagner les grands, il consentit à ce que son fils Éric fût associé au pouvoir; cette mesure, suggérée par des hommes plus attachés à leurs propres intérêts qu'à ceux de l'État, fut une source de calamités, et fit naître un enchaînement de crimes et de catastrophes. Les grands et le peuple se divisèrent : la guerre éclata entre le père et le fils; les sentiments de la nature furent aussi peu respectés que les lois. Éric mourut en 1359 : la même année mourut sa femme *Béatrix;* et la mère du prince fut accusée de les avoir fait empoisonner. Magnus, abandonné de la plus grande partie de la nation, traita avec Valdemar, roi de Danemarck, et lui céda la province de Scanie, pour s'assurer de son appui; cette cession lui valut le surnom de *Leurré* et le mépris des Suédois. Valdemar ne put lui donner que de faibles secours, et en 1362 on lui enleva de nouveau une partie du pouvoir, pour en revêtir son fils Haquin, roi de Norwège. Magnus voulut recourir aux armes; mais il fut pris et enfermé au fort de *Calmar*, du consentement de son fils : celui-ci, ayant enfin écouté la voix du sang, délivra son père, se réconcilia avec lui, et entreprit de le soutenir contre ses ennemis; il épousa dans le même temps *Marguerite*, fille de Valdemar. Mais la faction dominante sut conserver son ascendant; en 1363, elle fit déposer le père et le fils, et appela *Albert*, prince de *Mecklembourg*, neveu de Magnus par sa mère *Euphémie*. Magnus et Haquin cherchèrent un asile en Norwège.

Littérature.

LA COMÉDIENNE,

NOUVELLE

TRADUITE DE L'ALLEMAND DE HENRI LAUBE.

Henri Laube appartient à cette pléiade de jeunes auteurs, Gutzkow, Wienborg, Mundt, Kuhne et autres, qui ont surgi en Allemagne après 1830. Poursuivi par le gouvernement prussien pendant la guerre de la Pologne, pour quelques pages brûlantes en faveur de cette cause malheureuse, emprisonné, puis exilé, il se trouve aujourd'hui établi et marié à Berlin.

Laube est un des jeunes écrivains les plus populaires en Allemagne par la grâce de son style, la délicatesse de ses nuances, la correction et le fini des détails.

Il excelle surtout à peindre les rapports de sentiment, les nuances les plus délicates du cœur. « Si Laube était Français, dit un critique, son esprit et la grâce infinie de son style le placeraient tout d'abord très-haut. Tous ses tableaux sont pleins de vie et de fraîcheur. »

La direction de son esprit, maintenant plus calme, tend à une perfection de forme qui lui a fait reprocher d'imiter Gœthe. Il travaille à poser les bases d'une *littérature sociale*.

La nouvelle dont nous offrons la traduction, l'une de ses dernières productions, est tout un petit traité de métaphysique du cœur, très-propre à donner une idée de sa manière, et qui renferme une moralité dont on peut faire son profit.

« Laube est jeune, dit un littérateur distingué, Wolf à Iéna;

il n'est pas à douter qu'avec l'élasticité de son talent, la justesse de son coup d'œil et la richesse de sa forme, il n'atteigne un jour une place très-distinguée dans la littérature allemande.»

I.

Un jeune voyageur arrivait à Vienne par une de ces tièdes et voluptueuses soirées d'été qui font vivement palpiter le cœur et qui soulèvent la poitrine sous des battements pleins de vie. Une pluie fine couvrait le pavé glissant; toutes les fenêtres des rues étroites que traversait lentement le postillon, en faisant résonner son cor, étaient ouvertes et remplies de jolies têtes de curieuses jeunes filles. De beaux jeunes gens, frais, élégants, passaient en se tenant par le bras. De tous côtés c'était un murmure flatteur, un bruissement harmonieux et entraînant. Le jeune voyageur se sentait fortement ému; son cœur battait avec violence, et il lui semblait à chaque instant que quelque bonheur enivrant allait surgir du milieu de la foule, et prendre une forme et se jeter à son cou.

— «Louis, avait dit son père, homme sage et prévoyant, il faut que tu voyages, que tu voies le monde pour te recueillir.»

— «Mais, mon père, comment me recueillir au milieu des enivrements du monde? Au contraire, mon mal ou mon bonheur ne fera qu'y grandir.»

— «Non, non, avait répondu le père; les cœurs comme le tien ne trouvent de bornes que dans l'immensité. Il faut qu'ils en viennent à reconnaître que le monde, dans son inépuisable variété, est trop grand, trop riche pour le cœur humain, qu'il faut Dieu pour en embrasser toutes les jouissances. C'est alors seulement qu'ils se forment, ces cœurs trop larges, c'est alors seulement qu'ils reconnaissent que la limite, que le retranchement constituent notre bonheur.»

En effet, le malheur de Louis était d'avoir trop de bonheur; son cœur en était inondé. Il ne savait où aller avec ses organes

immenses, et il languissait au milieu de l'abondance. Il ne voulait pas se soumettre aux formes traditionnelles, parce qu'il les considérait comme un vol fait à la grandeur, à la richesse de la vie. Ainsi il ne pouvait se résoudre à prendre une position fixe, il ne voulait pas se marier, et cependant il ne voulait point rester seul : tout cela lui semblait trop exclusif.

Mais son père était un homme d'une grande prudence ; il connaissait à fond le mal de son fils. Il l'embarqua dans une chaise de poste, et lui donna pour compagnon de voyage un neveu avec lequel Louis avait été élevé, et avec qui il se plaisait volontiers, sans cependant l'aimer.

Paul, ce neveu, était un beau garçon, mais rude et sec ; il avait beaucoup de connaissances et une bonne humeur toujours égale. C'était, enfin, un de ces hommes calmes et vivant dans un commode laisser aller, n'appelant pas la vie ou le bonheur à eux, mais se laissant volontiers trouver par l'un et par l'autre.

— « Tu fais bien de l'embarras, disait-il ordinairement, et te creuses la tête pour savoir comment se régit et se coordonne ce petit monde. — Hé ! mon Dieu, il se régit lui-même et se trouve dans l'ordre depuis le commencement. Nous ne ferons pas le monde, c'est lui qui se fait et vient vers nous. Quand on a tant à faire que toi, pauvre raisonneur, comment se livrer en toute sécurité à la joie et au bien-être ? — La joie, le rire, le bien-être, voilà la vie. »

Paul, en parlant ainsi, était assis les bras croisés au fond de la voiture. Le bonheur calme reposait et s'épanouissait sur son visage rond, frais et bien nourri, et brillait dans ses regards confiants et sincères. Si quelque belle et légère Viennoise glissait, les cheveux ondoyants, auprès de la chaise de poste qui roulait doucement, il ôtait sa casquette de voyageur et saluait en souriant de sa tête blonde.

Louis, au contraire, était ému, inquiet.

— « Ah, Paul ! s'écriait-il, comment peux-tu supporter avec tant d'indifférence un monde aussi riche, aussi puissant que celui qui s'ouvre devant nous ?

« Où porter mes regards? Que faut-il embrasser? Comment saisir le bonheur qui glisse dans les rues, qui se joue à travers l'air tiède et voluptueux que je sens frissonner autour de mes tempes, qui brille, qui étincelle sans cesse à travers des regards toujours plus vifs et toujours plus beaux? »

— « Eh bien! laisse-le arriver, ce monde, et sois sûr qu'il nous trouvera ou que nous le trouverons. »

— « Ah! Paul, Paul! »

— « Allons, tu es un Turc, Allah est grand, et voici notre hôtel. Halte, postillon. — Vois-tu! le monde ne s'éloigne pas de nous; il vient à notre rencontre quand nous ne courons pas après lui. C'est comme l'amour des jeunes filles. »

II.

Assez tard dans la soirée Louis errait en rêvant sur les glacis de la ville. L'air était doux comme l'haleine d'une jeune fille, et autour de la lune glissait par intervalles une nuée d'une forme étrange, qui jetait quelque légère ondée dans le Danube. Le Léopoldsberg à l'horizon apparaissait noir dans la brume. Quelques amants, se tenant par le bras, passaient lentement auprès du jeune homme martyrisé par son bonheur et ses désirs.

Un jeune couple l'occupait particulièrement. La dame était d'une taille élancée, mais pleine; un buste arrondi se balançait avec une gracieuse volupté sur une ceinture d'où partaient des formes majestueuses; et le vêtement blanc qui flottait autour de cette fraîche apparition, qui se jouait mollement autour de son pied; le voile qui s'enflait légèrement sous la brise du soir chaque fois qu'elle tournait la tête vers son compagnon, attiraient Louis irrésistiblement. Il les suivit, les devança, s'arrêta pour les laisser passer devant lui; mais la dame n'avait d'yeux que pour son cavalier, sa tête était sans cesse tournée vers lui, presque inclinée sur son épaule, et l'autre côté de son visage était caché par le voile. Une jeune fille gracieuse, dont la figure nous est voilée, devient toujours un ange dans notre imagination, et c'est une preuve frappante de l'égoïsme de notre nature — à prendre

ce mot dans son sens spécial et philosophique — qu'en pareille circonstance toutes les autres femmes disparaissent devant l'enchantement d'une simple possibilité de beauté. Louis oubliait déjà sa crainte accoutumée, sa négation hardie de la concentration du bonheur, et se concentrait déjà dans cette blanche enveloppe. Étroite était la rue dans laquelle le suivit le jeune couple; une lumière brillait à une fenêtre d'un rez-de-chaussée et jetait ses rayons dans la rue. Louis essaya de voir sa divinité à l'aide de cette lueur. Le pas des amants s'était ralenti; ils s'approchent toujours davantage, le voile de la dame est tout à fait levé. Louis s'abrite dans l'ombre. Ils sont près de lui; la dame tourne sa figure vers l'endroit où il est appuyé au mur, et son œil scrutateur cherche à percer l'obscurité. Une jeune fille s'aperçoit à l'instant même d'un hommage qui lui est adressé; elle n'a pas besoin de ses yeux; car elle est pourvue d'un sixième sens pour cela. Dans le regard curieux de la dame semblait se refléter comme dans un miroir toute la conduite de Louis, sa promenade sur les glacis, sa poursuite jusque-là; elle avait tout saisi. Il fut frappé du charme de ce visage, du demi-sourire qui errait plein de finesse sur ses yeux à demi fermés et sur sa bouche doucement émue.

Avant qu'il revînt à lui, les amants étaient entrés dans la maison et reparurent dans la chambre éclairée. Tout cela ressemblait un peu à un rêve, à une apparition. La dame blanche enleva le voile qui lui couvrait la tête et s'assit sur une chaise; d'abondantes boucles noires se détachèrent et vinrent inonder son visage incliné; l'amant s'était mis à genoux devant elle et appuyait sa tête sur les mains de la jeune fille. Ah! comme elles devaient être douces et tièdes!

Cette scène était ravissante.

Les yeux de Louis étaient humides de larmes d'amour, de joie ou de bonheur, il ne savait.

Tout à coup, comme si elle s'avisait seulement alors qu'il pouvait y avoir quelqu'un dans la rue, elle se leva, courut à la fenêtre et ferma le rideau.

Louis resta encore un instant sans mouvement et couvrit ses yeux de sa main, puis il s'éloigna lentement. Mais un reflet de lumière qui sillonnait en tremblant le mur opposé à la fenêtre lui fut un leurre irrésistible. Il revint sur ses pas. En effet, un espace ouvert permettait au regard de pénétrer dans la chambre. Sur un fauteuil se trouvait une robe d'un jaune brillant, à côté, traînant à terre, un châle blanc, puis une plume de héron. Non loin de la fenêtre il aperçut une petite table couverte de toutes sortes de petits objets assez bizarres qui gisaient confusément bariolés l'un sur l'autre, des perles, des bracelets, des rouleaux de papier, des agrafes, des paillettes étincelantes; à terre il y avait aussi quelques-uns de ces objets.

Son attention fut tout à coup interrompue. La dame traversa la chambre une guitarre à la main; puis il l'entendit rire, préluder, et au milieu de son rire élever une voix sonore et pleine et toute parfumée de volupté.

Quelques personnes vinrent à passer; il ne pouvait rester davantage : il s'éloigna rêveur. Les dernières paroles du chant de la jeune fille frémissaient encore dans tous ses nerfs; il ne sentait pas la pluie chaude qui tombait assez fort en ce moment. En traversant une rue, il s'arrêta pour regarder à une fenêtre éclairée une jeune fille qui tendait son bras blanc à la pluie; puis, après avoir lissé ses cheveux de sa main humide, les couvrit d'un petit bonnet et referma la fenêtre.

Plongé dans une profonde rêverie, il se remit en marche et arriva bientôt à son hôtel. Il y avait tout un monde d'harmonie qui se mouvait en lui — et lorsqu'il s'endormit, il lui sembla qu'il tombait dans le ciel ouvert.

La pluie battait doucement sa vitre.

III.

Le jour a quelque chose de trivial quand un intérêt poétique s'est emparé de nous au milieu des mystérieuses enveloppes de la nuit, ou à la discrète et soyeuse lumière de la lune.

C'est ce que sentait Louis le lendemain matin en traversant la

ville pour chercher la petite rue de la veille. Le bruit, la plénitude de la vie, la multitude variée des formes élégantes qui se croisaient rapidement autour de lui, lui causèrent quelques distractions, s'emparèrent de lui peu à peu, et il ne trouva pas la petite rue. Il rentra de mauvaise humeur, et agréa la proposition de Paul. Ils sortirent pour remettre leurs lettres de recommandation et faire des visites.

Chaque ville a son intérêt favori de chaque jour. Partout et en même temps cet intérêt fait le sujet de la conversation, et les gens d'esprit s'en servent, parce qu'il présente une espèce de milieu entre la pensée originale et un silence complet, et ils sentent combien cet intérêt est nécessaire pour maintenir la sociabilité.

C'est surtout avec les étrangers que l'on se sert de ces moyens pour lier connaissance; les rapports généraux de la société et le théâtre sont toujours au premier rang.

Il y avait alors à Vienne un objet qui convenait précisément à tous ces cas. C'était une jeune comédienne qui par son apparition subite et éblouissante, par ses triomphes dans l'art et dans l'amour, par son dédain pour d'excellents partis et par son choix d'un époux, mettait en mouvement toutes les causeries du monde et toutes les conjectures. Paul et Louis en entendaient parler de tous côtés, et Paul pouvait en parler à son tour avec connaissance de cause; car la veille il s'était trouvé à table à l'hôtel avec la dame et son fiancé; l'avait trouvée extrêmement aimable, et s'était lié assez avant avec les deux jeunes gens. Cette rencontre fut trouvée délicieuse; on pressa Paul de questions, on espérait un supplément d'histoires, et Paul réussit par cet incident. Il fut fort recherché, et le distrait Louis se trouva un peu éclipsé.

Ce même soir la jeune comédienne devait jouer, et Paul voulut aller l'entendre. Louis n'avait pas envie de l'accompagner; il évitait le théâtre pour les impressions trop vives, trop entraînantes, qu'il en éprouvait et qui le tourmentaient.

— « On y voit une foule de jolies têtes de femmes, disait-il; sur la scène se développent des intérêts pleins de charmes, mille désirs sont éveillés, échauffés, et la douleur produite par le manque

d'organes de perception et de jouissance devient un supplice insupportable. »

— « Tu es un fou, lui répondit Paul; viens, nous prendrons une loge obscure, et d'ailleurs tu peux fermer les yeux. »

Louis se laissa entraîner, et s'assit en effet de manière à ne rien voir. Alors il s'abandonna aux rêveries excitées par la musique, cette muse facile et honnête, qui, dans sa généralité, prête une expression à chacun de nos désirs.

Tout à coup un bruyant applaudissement éclata dans la salle, puis un profond silence s'établit aussitôt. La jeune et célèbre actrice venait d'entrer en scène. Elle commença à parler.

— « Paul, quelle voix! »

— « En effet, une fort belle voix. »

Elle chanta. Louis eût bien voulu se tourner vers elle; mais il ne l'osait pas, il respirait à peine.

— « Serait-ce vraiment elle? »

A peine son chant fut-il achevé, que les applaudissements recommencèrent. Une jeune fille qui était placée devant Paul, applaudissait et s'écriait avec vivacité, et des larmes coulaient le long de ses joues. C'était une jeune enfant d'environ dix-sept ans. Le premier souffle parfumé de la maturité qu'on voit briller sur la pêche se réfléchissait sur ses joues; sa bouche était petite, et ses lèvres encore fermées étaient étroites et timides; elles n'avaient pas encore été éveillées par le baiser; mais dans ses grands yeux rayonnait un ravissement profond.

Paul la regardait curieusement, et lorsqu'elle le remarqua, elle se tourna vers lui, se sécha les yeux, et dit avec un son de voix tout ému de bonheur : « Elle est ma sœur! »

Louis craignait toujours davantage de regarder. Mais enfin la curiosité l'emporta. Il se pencha sur le balcon et une exclamation lui échappa.

Il régnait précisément un grand silence dans la salle. L'actrice avait une scène muette. Tout le monde entendit l'exclamation de Louis, et chacun de tourner la tête vers la loge qu'il occupait; elle-même de la scène leva les yeux sur lui.

C'était elle, la blanche dame de la veille. Aujourd'hui elle portait la robe jaune qu'il avait vue posée sur le fauteuil, le châle blanc et la plume de héron. Il n'avait pu la veille bien distinguer ses traits; mais tous ses mouvements, sa voix, sa douce, son enivrante voix, c'était elle, c'était bien elle.

Il y avait longtemps que Louis n'avait été aussi heureux; tous ses désirs s'étaient soudainement concentrés sur un seul objet, tout son être, tous ses élancements s'étaient recueillis et unis.

Paul proposa à la jeune sœur de les conduire ce soir même auprès de la belle comédienne.

— « Vous pouvez venir tous deux, répliqua-t-elle rapidement, en regardant Louis, qui était debout près d'elle; nous soupons à l'hôtel de l'archiduc Charles, et ma sœur aime beaucoup avoir de la société quand elle a joué; George aussi, surtout quand on lui donne des éloges. »

— « Qui est George, qui est-ce là, George? »

— « Voyez-vous là-bas, ce grand jeune homme élancé qui embrasse justement Fanny? »

En ce moment la salle entière applaudit.

— « Ils savent tous que George et Fanny vont se marier; n'est-ce pas gentil qu'ils applaudissent? »

— « Ainsi George et Fanny vont se marier, » continua Louis.

— « Sans doute, de demain en huit jours. »

IV.

Les comédiens sont d'un commerce plus agréable, plus commode que celui de beaucoup de gens d'esprit; car ils sont toujours prêts à la licence poétique. Ils respectent la loi de la sociabilité, les mœurs extérieures comme une convention générale, comme une égide qui les protége eux-mêmes; mais ils savent parfaitement distinguer jusqu'à quel point cette réserve est nécessaire, parce qu'ils ont pratiqué, représenté cent fois le jeu masqué des relations sociales; ils sentent promptement à quelle nuance le masque indispensable devient grimace, où la loi de la

société devient boiteuse et où il faut l'abandonner. Il est vrai qu'il y a peu de comédiens d'éducation.

Fanny ne possédait pas ce qu'on appelle une éducation supérieure ; mais elle en avait tout le tact. Elle était un exemple frappant de cette apparente injustice de la nature, qui prodigue à ses créatures favorites toutes les qualités, celles même que nous croyons ne pouvoir atteindre que par les efforts soutenus de l'attention et de l'étude. Fanny était un triomphe de cette immédiateté qui excite dans les hommes médiocres l'envie et la jalousie. Elle était une favorite des dieux, comme les anciens aimaient à désigner de telles natures ; elle trouvait tout, même ce qu'elle ne cherchait pas ; ce que d'autres apprennent, elle le saisissait ; ce que d'autres savent, elle le sentait : chez elle la tête et le cœur n'étaient point deux puissances séparées, ils étaient un. Au milieu de ses plus entraînantes sensations surgissaient le calme et la prudence, et du fond de sa douce sagesse s'élançait le baiser.

Seule dame avec sa jeune sœur au milieu de cette société d'hommes qui soupait à l'hôtel de l'archiduc Charles, elle était assurée, enjouée, abandonnée même, et pas un membre de la société n'eut la pensée que sa présence pût avoir quelque chose d'inusité ou d'inconvenant, tant est puissante une nature riche et vraie, tant elle ennoblit ce qui l'environne de son rayonnement et de sa beauté.

La société se trouvait réunie dans une élégante salle de l'hôtel et se composait de sept personnes. Outre les deux sœurs, George, Paul et Louis, il y avait encore deux anciens amis de théâtre qui faisaient des vers et de la musique.

Paul, qui avait déjà lié connaissance la veille, présenta Louis.

Fanny n'était pas une éblouissante beauté, ses formes étaient irréprochables, mais pas aussi délicates, aussi molles qu'elles le paraissaient dans l'éloignement ; cependant la gracieuseté de ses mouvements faisait disparaître cette légère tache. Sa beauté ne reposait donc pas exclusivement dans les formes purement plastiques ; mais l'expression de son visage avait une douceur nuancée si pénétrante, la pensée, le sentiment s'y montraient si irrésisti-

blement conviants, si attirants, qu'on ne s'arrêtait pas aux seuls contours.

On pourrait appeler cette sorte de physionomies romantiques, en opposition avec les classiques, qui font impression par leur beauté plastique absolue. L'œil, le regard dominait dans cette poésie du visage : on pouvait rarement dire de quelle couleur il était ; l'âme qui le traversait n'était pas bornée à une seule nuance. Cette remarque a souvent lieu dans les personnes qui ont une vie intérieure très-vive et très-variée. A la grêle lueur du jour l'œil de Fanny pâlissait jusqu'à un gris tendre ; à une lumière plus douce il rayonnait plus foncé, et le soir, à la clarté des bougies, on l'aurait cru noir ; il étincelait comme une étoile à laquelle le peintre, à défaut des moyens de son art, donne une couleur d'or, mais dont la force et la beauté reposent dans ce rayon que l'on peut sentir, mais non rendre, ni décrire.

Les yeux de Fanny étaient grands, ouverts, et courbaient mollement leurs rondeurs et leurs creux. La pupille se mouvait au milieu d'un blanc doux et clair, qui semblait réfléchir le bleu du ciel ; de longues paupières l'ombrageaient ; des sourcils fins et soyeux, mais foncés et parfaitement arqués, relevaient la douceur rayonnante de l'œil ; et de tout ce charmant entourage jaillissait un regard qui était tout un roman d'amour, avec ses nuances infinies, depuis le bonheur enivrant jusqu'à la mélancolie à demi voilée.

Louis était placé à côté d'elle, et savourait avec une ivresse oublieuse de tout le reste, les charmes de cette délicieuse jeune fille. Elle portait encore cette robe de soie jaune éblouissante qu'il connaissait si bien ; ses blanches épaules, ses blanches mains mollement effilées, l'enivraient d'amour ; il cherchait son regard, et se perdait dans les boucles brunes qui flottaient à demi déliées sur son cou. Il semblait qu'elle le remarquât bien ; car elle lui souriait parfois malicieusement, puis se tournait rapidement vers son voisin de gauche, de manière que les boucles de ses cheveux flottants venaient effleurer et comme baiser la joue brûlante de Louis.

Ce voisin de gauche était George lui-même, son fiancé. Cet amour avait toute l'apparence d'une chaude, d'une brûlante passion. Entre comédiens il existe des rapports si intimes, le jeu de la scène, les répétitions surtout amènent entre eux une si grande familiarité, que les choses les plus indifférentes ont souvent l'apparence d'une étroite intimité. La manifestation d'une véritable passion doit donc avoir des expressions bien plus vives, bien plus pénétrantes. Eh bien! pour celui-là même qui connaissait cette marche des choses, il y avait dans le commerce de George et de Fanny une violence de passion qui frappait.

George était très-bien. Avec une jolie taille et une physionomie pleine d'expression, il avait un air de douceur, une prévenance qui gagnaient facilement, et un organe merveilleusement séduisant. C'était un de ces organes qui semblent puiser les sons immédiatement dans la poitrine, à la source même du cœur. Cette manière de parler est dangereuse pour l'orateur lui-même et pour les auditeurs, mais différemment. Ceux-ci sont irrésistiblement entraînés; celui-là s'expose aux plus terribles anévrismes.

A ces qualités du jeune promis se joignaient encore quelques ombres de mélancolie qui flottaient et l'enveloppaient d'une mystérieuse pénombre.

Il n'avait donc pas besoin d'un esprit précisément supérieur pour plaire à une jeune fille. Il est vrai que ses facultés intellectuelles n'avaient rien d'éminent; mais il était impossible de les trouver en défaut; il était accessible aux idées les plus variées, avait un grand désir d'apprendre, de s'instruire, et montrait souvent un plaisir exclusif pour les entretiens spéculatifs.

La vanité ne choquait pas dans un beau jeune homme distingué sur la scène et favori du public. Les vifs témoignages de tendresse que se prodiguaient George et Fanny, auraient dû faire une impression pénible sur Louis. On dit ordinairement que c'est un spectacle pour les dieux et non pour les hommes. Cependant il n'en fut pas ainsi, et Louis souriait. Les hommes d'un grand et bon cœur voient surtout avec plaisir des heureux et des amants; et malgré l'inclination qui germait vivement en lui pour cette belle

jeune fille, Louis resta assez maître de lui pour ne pas ressentir un malaise trop prononcé. Il noua la conversation avec ses voisins sur le théâtre, et George y prit bientôt part.

Fanny parlait peu.

Cependant la société devenait très-animée, le champagne commençait à étinceler dans les yeux, quand tout à coup Fanny se leva, prit le bras de George, et pria Louis de l'accompagner jusqu'à sa demeure, afin qu'il en sût le chemin pour le lendemain.

Les femmes les plus gaies, les plus enjouées, ont toujours un sentiment de délicatesse et de convenance qui leur fait saisir le moment où une société a usé ses ressorts.

La soirée était éclairée par la lune; tout était calme, et ce calme solennel du monde extérieur se communiqua à notre petite société. Elle traversait lentement les rues étroites dans lesquelles la lune jetait çà et là de larges pans d'ombre. Paul conduisait Claire et chuchotait doucement avec elle; Louis marchait à côté du jeune couple. Arrivés à la porte de Fanny, tous les hommes furent congédiés : elle donna sa main à Louis et à George un baiser. Celui-ci accompagna les voyageurs encore assez longtemps, leur dépeignit son bonheur sous les couleurs les plus vives, et leur demanda la permission de venir les voir le lendemain. Quand ils furent seuls, Paul prit Louis par le bras, et le pressant avec force, s'écria :

— « Quelle charmante jeune fille! »

— « La petite Claire? »

— « Ah! Fanny! Fanny! »

— « Vois donc, il me semblait que tu ne t'étais pas occupé d'elle du tout. »

— « Ah! nous nous sommes parlé des yeux. »

— « Vraiment! »

V.

Louis était entièrement rempli de Fanny : tout en lui était devenu serein et léger; il croyait avoir trouvé l'accomplissement de tous ses désirs; toute richesse, toute beauté, tout amour dans

cette femme; mais il ne voulait troubler ce bonheur par aucune passion, et ne plus revoir Fanny.

—« Si elle était libre, disait-il à Paul, j'ambitionnerais de toutes mes forces l'amour de cette admirable créature; mais alors même il me semblerait téméraire d'épouser cette riche jeune fille, j'aurais peur de voir une nature si puissante, une si grande perfection bornée à moi seul. Le mariage ordinaire est une institution trop étroite pour une organisation si admirable, pour des facultés aussi immensément riches. J'envie George, et cependant il est peu à envier. »

Paul, qui achevait de s'habiller, se mit à rire:

—« Tu es un incorrigible rêveur, dit-il à Louis, et, en te perdant si loin, tu oublies ce qui tombe sous les yeux, Fanny est une comédienne. »

—« Ah! fi donc, Paul; serais-tu asservi à d'aussi vulgaires préjugés? Il est vrai que les comédiennes sont constamment sollicitées à recevoir plus vivement, mais aussi avec plus de légèreté, les impressions des sentiments, puisqu'elles sont sans cesse occupées à les combiner de mille manières, puisque le commerce d'amour leur est, pour ainsi dire, officiellement nécessaire; il faut donc, par cela même, les juger avec une autre mesure morale que ceux qui vivent dans des rapports sévèrement tranchés.

« Une comédienne d'esprit et de cœur est excitée de tant de manières, ses facultés aimantes sont si diversement éveillées et attirées, qu'il n'y a qu'un homme rarement doué qui puisse en satisfaire toutes les exigences; voilà pourquoi c'est une grande témérité d'épouser une artiste distinguée dont l'imagination conçoit tant de formes et de possibilités de bonheur, que le génie seul, qui varie et crée incessamment, peut les lui réaliser. »

Louis gagna sur lui de ne pas revoir Fanny les jours suivants. George venait journellement, et s'attachait à lui avec enthousiasme. Il lui parlait souvent de sa fiancée: « elle s'intéressait à lui, disait-il, et demandait chaque jour pourquoi il ne venait pas la voir. » — « Ah! un ami comme vous nous est bien nécessaire, ajoutait George; un homme qui sent si profondément le charme

de l'art, dont le goût est soutenu par tant de connaissances. »
Cependant Louis ne se laissait pas détourner de son dessein : un certain frissonnement le saisissait quand il pensait à une rencontre plus fréquente avec Fanny ; d'inquiets pressentiments le tourmentaient ; il sentait derrière les baisers et les yeux pleins d'amour un abîme prêt à le dévorer.

Le jour où Fanny et George devaient se marier était proche ; une soirée pluvieuse enveloppait la ville d'une brume parfumée et légère. Louis était à sa fenêtre, rêvant, délirant, lorsque George entra ; il avait l'air morose. « Fanny n'avait point été chez elle, dit-il à Louis, et n'avait pas dit où on la pouvait trouver. » Alors il pria son ami d'assister à son mariage, qui avait lieu le surlendemain, et dans la précipitation Louis ne trouva aucun motif convenable pour refuser ; mais il se proposait bien de partir le lendemain. J'ai en moi une image, un souvenir éternel, pensait-il ; sois content, cœur inquiet et tumultueux.

George le quitta. Louis se fit amener une voiture pour se rendre dans une société où il voulait prendre congé de quelques amis, puis partir le lendemain matin. L'air moite et parfumé qu'il respira en route, lui remit un grand calme dans le cœur, et quand il entra dans le salon, il se sentait bercé par un bien-être délicieux.

C'était une maison distinguée, où il avait été reçu avec le plus grand empressement. Un trait des hautes sociétés de Vienne, c'est qu'elles sont animées par une gaîté douce et naïve, qui en fait le fonds national.

Les jeunes gens dansaient, les plus âgés se promenaient en causant, plaisantant, riant, dans les galeries et les chambres voisines ; on voyait peu de tables de jeu, et sur tout cela régnait cette abondance fleurie, cette douce sensualité des Viennois, qui envisagent toute la vie comme un long plaisir constamment varié. Les formes de la société sont traitées comme de légères protectrices du plaisir, et jamais elles ne dégénèrent en pédanterie, comme on le voit souvent dans le nord de l'Allemagne. Les arts y prennent toujours les formes les plus séduisantes, et de tout

cela il se forme une atmosphère qui entraîne par les plus aimables séductions.

C'est ainsi que fut reçu Louis, et lorsqu'il aperçut tout-à-coup Fanny voltiger légèrement devant lui au milieu d'une contredanse, son bonheur lui semblait complet.

En ce moment aucun trouble ne l'approcha; il se laissa aller à ses impressions, et prit pour une prédestination du destin cette femme et cette heure qu'une fatalité semblait réunir.

Ils se saluèrent comme d'anciennes connaissances qui ne se sont pas vues depuis longtemps. Fanny lui adressa des reproches de ce qu'il se faisait si rare, et Claire, qui était aussi là, répondit comme un écho : Ah ! oui !

Lorsqu'il s'informa de George, Fanny lui raconta qu'elle avait voulu faire un coup d'État qu'elle projetait depuis longtemps, pour éprouver sa véritable puissance.

Louis dansa une nouvelle contredanse avec elle, et un observateur aurait pu facilement remarquer que ces deux personnes s'appartenaient à bien des égards.

Fanny était entièrement vêtue de blanc, et sa peau éblouissante n'était relevée que par ses cheveux bruns : ses yeux rayonnaient d'un éclat profond ; plus que jamais reposait dans les douces pensées de son visage cette langueur virginale de l'amour satisfait de la jeune fiancée. A côté d'elle ressortait la taille élancée de Louis : sa tête brune avait été hâlée par l'air et le soleil ; et ses yeux, d'un bleu profond, éclairaient son visage aux contours fortement accusés, comme un ciel du midi rayonne sur un paysage bien accidenté. Des étrangers qui ne connaissaient pas le fiancé, demandaient à voix basse si ce n'était pas ce danseur léger ; et Fanny, en entendant cette question, rougissait, serrait plus fort la main de Louis, et lui disait doucement, après une petite pause : « Si je n'avais pas George, je vous aimerais pour mon fiancé ; voudriez-vous ? »

Louis accompagna les deux sœurs chez elles. Lorsque la voiture passa sur le glacis, Fanny proposa de descendre et de continuer à pied ; il avait cessé de pleuvoir, et le sol n'était plus

que légèrement humide. Elle s'appuya sur le bras de Louis; Claire prit l'autre côté, et ils avancèrent lentement sur le bastion à travers la nuit.

Un vent tiède chassait comme des ombres de sombres nuages au-dessous des étoiles; des lumières brillaient au loin mates dans la brume. Tout était silencieux et doux au cœur; les noirs contours de la ville et des faubourgs exerçaient sur l'âme une impression pleine de calme et de douceur. Nos promeneurs nocturnes marchaient en silence; Fanny, contre son habitude, était muette, mais elle s'appuyait de tout son poids sur le bras de Louis.

Celui-ci contait par intervalle quelque fragment d'histoire sur les étoiles. « Ce sont autant d'amants malheureux, disait-il entr'autres : ils se voient et ne peuvent jamais se rejoindre; la loi de fer qui régit le monde les a enchaînés à une place, ou tout au plus dans un cercle dont ils ne peuvent sortir. »

Le bras de Claire tressaillit contre le sien, et Fanny se tourna vers lui lentement en silence, et plongea son regard jusqu'au fond de ses yeux.

— « Ha, continua Louis, ce jeune astre brillant au haut du ciel, c'est la Cassiopée; combien son aspect me cause souvent de douleurs! Douée d'éclat et de richesse, elle reste solitaire au milieu des mondes éclatants qui l'environnent. Cette petite étoile à côté d'elle, et à peine visible, me semble plus heureuse, parce qu'elle trahit moins de prétentions : plus la nature est prodigue, plus on est exposé à la douleur, plus on a de puissance pour sentir le malheur; car le malheur a aussi ses facultés. »

— « Oh! murmura enfin doucement Fanny, ne dites donc pas des choses si tristes! Nous voici dans la rue, vous allez conduire Claire. Viens, ma bonne Claire! »

Les deux sœurs s'embrassèrent.

— « Pourquoi es-tu si émue, Claire? Bon soir, et si vous voyez George avant moi, racontez-lui combien nous avons été heureux. Pourquoi n'est-il pas là, le fou? je lui donnerais si volontiers un baiser et plus d'un. — Bon soir, mon ami, bon soir! Tenez, tenez, voici encore mon autre main! Bonne nuit!

VI.

Louis était resté à la célébration du mariage, Paul l'en avait vivement prié. Ils se trouvaient donc dans une grande salle bien décorée, au-dessus de l'appartement occupé jusque-là par Fanny; les jeunes époux s'étaient établis au premier étage, et la jolie chambre du rez-de-chaussée avait été cédée à Claire.

C'était une société toute mêlée de jeunes gens de famille, de comédiennes, de danseuses, de chanteurs de l'opéra, etc. Les deux anciens amis de théâtre étaient aussi là, ainsi qu'une vieille dame qui se disait veuve pensionnée, et qui s'appelait madame de Weiden : c'était elle qui représentait la respectable mère, la femme prudente et secourable de ce jeune monde insouciant; elle donnait de bons conseils, conduisait en société, et disait à tout le monde qu'elle était sans prétention, que la modeste pension que lui faisait le ministre, en récompense d'anciennes complaisances, lui suffisait.

Depuis vingt ans elle connaissait tous les héros et toutes les héroïnes de la scène, et elle se vantait ordinairement de n'avoir jamais reçu chez elle que de très-nobles cavaliers : sa taille était haute et imposante; son ampleur faisait honneur à la cuisine viennoise, et contrastait dignement avec l'exiguité de sa pension. Son visage était haut en couleur, et une petite mouche noire, qui se pavanait sur son large nez, lui donnait tout à fait l'aspect d'une vieille dame de Versailles.

Louis, assis à côté de la fiancée rayonnante, était dégoûté de cette femme, et ne le cacha point à Fanny : celle-ci en convint, et lui avoua que cette figure lui causait une véritable horreur; les convives l'avaient amenée sans qu'elle fût invitée, et le visage doucereux et souriant de cette vieille femme lui gâtait toute la soirée.

— « Je ne comprends pas, ajouta-t-elle, ce que cela veut dire quand on parle de la position équivoque des comédiens dans leurs rapports avec la société : je ne pense jamais à ces choses-là, parce que je m'inquiète peu du monde, et que je m'abandonne

à mon cœur; mais quand je vois cette femme, je me souviens que je suis une comédienne .... comédienne! et ce mot trouve en moi le plus affreux retentissement; rien au monde ne me cause dans le cœur un pareil sentiment d'angoisse. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi Claire ne veut ni chanter, ni jouer : elle le peut tout aussi bien que moi, mieux même, car elle est plus intime; mais quand je vois cette madame de Weiden, je crois sentir une grande raison dans l'antipathie de Claire pour la scène. »

Claire était assise de l'autre côté près de Louis; et Paul, qui s'entretenait vivement avec elle, ne recevait que de rares et brèves réponses.

La société s'animait de plus en plus, et autour de madame de Weiden la gaîté avait même quelque chose de lascif; des couples se séparaient les uns des autres, et s'isolaient dans les embrasures des fenêtres. Un comédien sauta sur une chaise, et adressa à la grosse patronne un discours emphatique, dans lequel il vanta sa philanthropie et son humanité; on porta des toasts nombreux, et plus d'un fut arrêté dans ses développements par une petite main qui fermait la bouche du parleur.

Le cercle qui tenait le haut de la table, et où présidaient les jeunes époux, conserva seul la gaîté dans des bornes convenables. Les jeunes hommes venaient de tous côtés apporter à l'épousée leurs vœux et leurs félicitations : quelques-uns essayèrent une parole inspirée par le vin ou par l'amour; mais Fanny possédait ce bouclier brillant et poli, par lequel tout ce qui était mal conformé était réfléchi gracieux et noble.

George tenait sa main dans les siennes, et la couvrait de baisers : il avait abaissé son long gant, et elle lui abandonnait son bras blanc et rond avec de tendres regards; puis, quand personne ne regardait, elle lui pressait un plein baiser sur les lèvres; mais c'était avec Louis qu'elle conduisait l'entretien, et cela plus intimement que jamais.

Cependant la société s'animait de mieux en mieux; Fanny se leva de table, donna un bras à George et l'autre à Louis, et ils descendirent dans la chambre voisine, suivis de Paul et de Claire.

On se promena quelques instants, et ces derniers s'étant approchés de la fenêtre pour regarder dans la nuit, pendant que George était occupé près de la porte à parler à quelqu'un, elle ôta la petite couronné de myrthe qu'elle avait dans les cheveux, l'appuya de ses doigts humides sur la bouche de Louis, et s'échappa par une porte latérale.

Louis sentait son cœur brûler; il s'approcha de Paul et de Claire, et ouvrit la fenêtre. Paul demanda où était Fanny, et voyant qu'elle avait disparu, il proposa à Louis de se retirer. Pour toute réponse, celui-ci appela le cocher dans la rue; Paul sortit. Lorsque Louis se retourna, il vit Claire encore auprès de lui, qui le regardait, et dans ses grands yeux d'enfant reposait une expression si suave, si triste et cependant si douce, qu'en ce moment il sentit son cœur enchaîné. Une larme rapide vint briller dans l'œil de la jeune fille, lorsqu'elle vit Louis demeurer auprès d'elle. Il lui prit les mains, déposa un baiser sur ses blanches paupières abaissées, et dit: « Bonne, bonne Claire! » La jeune fille tressaillit, pressa un instant les doigts de Louis plus fort. Celui-ci la quitta.

Lorsqu'il s'avança vers la porte, un éclair et un violent coup de tonnerre le firent reculer; une lourde nuée d'orage s'abattait lentement sur les maisons. Alors il prit son manteau dans la voiture, et laissa Paul partir seul; son cœur était trop plein, il avait besoin de solitude. Ce n'était pas la douleur d'une dévorante jalousie, de savoir Fanny dans les bras d'un autre, ni l'envie ordinaire en pareilles circonstances, qui le torturaient; non, c'était assez singulier, il sentait de nouveau ce malaise douloureux d'un cœur qui n'est attaché à rien, d'un vide immense avec tout son amour; et cependant ce malaise seul ne le tourmentait pas.

Un reflet lumineux, un retentissement doux et bienfaisant traversaient son cœur, sans qu'il sût d'où ils venaient: son imagination causait avec l'image de Fanny, et la caressait; et cependant c'étaient les grands yeux de Claire qu'il voyait constamment devant son âme. Il y avait en lui un tumulte bizarre, et le ciel enflammé et sonore lui semblait parfaitement en harmonie avec les dispositions de son cœur.

La couronne de myrthe de Fanny devait être restée entre les mains de Claire, car il ne l'avait plus.

Il courut sans s'arrêter à travers la nuit : les heures passèrent, la tempête s'apaisa, et une pluie chaude vint tomber à grosses et lourdes gouttes ; çà et là brillait une étoile à travers les plis des nuages ; enfin, le ciel épuré s'étendit dans toute sa magnificence nocturne sur la terre rafraîchie ; l'air ondulait en bouffées faibles et tièdes. Louis s'appuya épuisé sur le bord d'une fenêtre, et reprit haleine.

Il s'était tellement perdu que, sans s'en douter, il était revenu à la maison de Fanny, et se reposait à la même fenêtre à travers laquelle il l'avait un soir aperçue ; mais l'habitante actuelle tenait timidement les volets fermés, et il ne pouvait rien voir. Tout à coup, au milieu de la nuit, il entendit un chant léger.

C'était une douce plainte de jeune fille, un cœur plein d'un amour secret, et qui soupirait seul dans la nuit.

La voix s'éteignit peu à peu, et Louis se rendit lentement à son hôtel, sans avoir peut-être bien saisi les strophes qu'il venait d'entendre. Il éveilla le garçon, fit empaqueter et commander des chevaux de poste. Paul, qu'il trouva couché sur le canapé, refusa de l'accompagner, et au fond Louis en fut assez content.

— « Peut-être reviendrai-je bientôt, lui dit-il en le quittant ; peut-être non. » Paul n'eut pas l'air d'y faire attention.

Louis s'élança dans la voiture, le postillon fit claquer son fouet, et les roues crièrent bientôt sur les pavés au milieu du calme de la nuit.

VII.

Des semaines, des mois s'étaient écoulés. Louis avait gravi des montagnes, erré de vallée en vallée, habité maintes chaumières, et son cœur était tantôt calme, tantôt agité dans ces dispositions où le sentiment et la volonté irritée tendent à reprendre leur équilibre, rafraîchis et calmés par les inspirations de la nature. Sur ses lèvres errait une admirable poésie et son cœur pleurait, comme ces têtes d'ange de Raphaël auxquelles le peintre

a mis des larmes dans les yeux et le sourire sur la bouche. De réflexions en réflexions il en vint à s'avouer enfin qu'il n'y avait qu'une seule issue possible à ce labyrinthe de sentiments dans lequel son cœur était enlacé, et que Fanny n'était pas cette issue.

Cette disposition de son âme le poussa à s'isoler quelque temps dans un genre de vie étroit et simple. Sur une colline qui dominait le cours du Danube il trouva un jour une maison écartée. Les habitants le reçurent cordialement; une blonde et fraîche jeune fille lui prépara un modeste repas, puis le conduisit dans une petite chambre paisible, d'où il pouvait voir le sombre fleuve couler à ses pieds, et les riches accidents des vallées qui se découpaient sur ses rives. Il résolut de se fixer dans ce lieu, de se faire à cette vie étroite, et d'apprendre la résignation dans les petits et humbles désirs de Katy; mais de ce port assuré il voulut se remettre en communication avec ce qui le rattachait à la société, pour aviver et fortifier son existence intérieure par tous les contrastes. Il écrivit à Paul, à George, à Fanny. Les réponses, qui arrivèrent bientôt, étaient contre toute attente: Paul, si tranquille, si froid, que le monde ne pouvait ni déranger ni troubler le blond jeune homme insouciant, écrivait peu de mots; mais ils étaient brûlants comme un sang lourd et fiévreux, ils sautaient d'un objet à l'autre, et ne contenaient rien des choses ordinaires de la vie, de mémoires, de commissions, etc., comme c'était son habitude. Louis fut effrayé pour son ami.

Une lettre a, comme toute figure humaine, une physionomie propre, qui peut souvent faire une impression tout aussi profonde que l'aspect subit d'un visage pâle et décomposé, que nous avons toujours vu rose et calme.

Le mot inouï, passion, était vivant dans la lettre de Paul, et c'était un mot dont il avait toujours ri.

George, dont il attendait une lettre d'époux satisfait, heureux, écrivait mélancoliquement; l'œil de cette lettre brillait au milieu d'une sombre et inquiète fantaisie.

Quant à Fanny, elle cachait à peine ce qu'elle semblait ne pas vouloir s'avouer, savoir, qu'elle s'ennuyait beaucoup, quoi-

qu'elle fût toujours gaie. Ses paroles semblaient dire : « Ah! le monde est charmant, et je m'y trouve à merveille; seulement je le trouve un peu vide, et dans mes jeunes années je le voudrais un peu plus riche et plus varié! Que vous soyez parti, du reste, est en tout cas affreux; car vous étiez plus aimable que tous les autres, et nous aurions pu être si bons amis. » Claire envoyait une salutation amicale.

Louis avait besoin de plusieurs de ses champêtres journées pour se remettre des impressions excitantes de cette correspondance. Le calme, la régularité d'une vie simple, sont pour l'âme ce qu'une diète est pour le corps; ils adoucissent peu à peu les passions; il semble cependant qu'ils soient trop peu énergiques pour produire une guérison entière. Nos affections les plus profondément personnelles peuvent bien être calmées, adoucies, dirigées, mais non détruites, ni altérées.

Pendant assez longtemps Louis s'amusa des blondes tresses de Katy, caressa ses joues roses durcies par le grand air, souriant des naïvetés de son ignorance, et n'entendant parler autour de lui que des pronostics du temps, de la réussite des blés et du vin, des dons prophétiques du bétail, du gros dogue et du vent de la nuit.

A la longue, cette vie lui devint insupportable; une voix s'éleva peu à peu en lui, qui disait : « Est-ce donc là de l'économie que d'enterrer la richesse de mes pensées et de mes sentiments dans la solitude d'une chaumière, afin qu'ils se calment et ne me tourmentent plus? »

Pendant qu'il flottait ainsi ballotté par les vagues de ses passions, qui battaient çà et là son rivage et l'entraînaient à de nouveaux projets, vint une nouvelle lettre de Fanny, une lettre pleine de tendresse et d'amabilité. Il sella son cheval et descendit à la première poste, où il réclama sa voiture et des chevaux pour Vienne.

VIII.

Ce fut par une soirée sombre et désagréable que Louis rentra dans la ville capitale de l'Autriche. Des bouffées d'un vent d'au-

tomne traversaient les airs comme de douloureux souvenirs font le cœur, et cependant il lui semblait rentrer dans sa patrie.

George fut le premier qu'il rencontra à l'hôtel; la vue de ce cher fugitif, comme il disait, lui causa une joie inexprimable. Il s'anima; son enthousiasme d'autrefois reparut: mais Louis reconnut bientôt que ce n'étaient plus que des vestiges; la flamme s'était éteinte, et il en restait à peine quelques étincelles enfouies. Le premier moment passé, George retomba dans un état d'apathie qui semblait lui être devenu habituel, et continua sa partie de billard comme si rien n'était arrivé.

Ce pauvre garçon était devenu très-pâle. Il était tout à fait le type de ces caractères incomplets qui se sont livrés exclusivement à une idée et se sont élevés jusqu'à l'inspiration; mais ils ont négligé de développer simultanément tout leur intérieur, il n'y a point d'équilibre en eux, et tombent leurs illusions, s'évanouisse leur idole, ils sont précipités de la hauteur artificielle à laquelle ils se sont élevés, dans un abîme, dans un vide terrible et souvent dans le désespoir.

Tel était George. Il s'inquiéta peu de voir Louis le quitter pour courir au théâtre. Fanny jouait. Arrivé devant le théâtre, Louis crut entendre la voix de Paul. En effet, c'était lui; le rayon d'une lanterne éclaira un instant son visage. Une dame était avec lui, et Louis n'eut pas de peine à reconnaître la voix, la tournure de M.[me] de Weiden. Il s'enveloppa dans son manteau, enfonça son chapeau sur ses yeux et s'approcha du couple. Leur entretien annonçait une assez sale discussion. Paul lui faisait des reproches sur la lenteur qu'elle apportait à l'accomplissement de sa promesse: la vieille femme accusait son impétuosité, s'excusait par des difficultés imprévues, la dame était singulière et il fallait du temps: en général, elle était habituée à être traitée sur cet article par les cavaliers d'une façon plus aimable et plus courtoise.

Dégoûté de ce qu'il venait d'entendre, Louis entra; la pièce était précisément à sa fin; il courut sur la scène, d'où acteurs et et actrices se précipitaient vers les garde-robes. Fanny venait la dernière, lentement et toute pensive. Il se mit dans l'ombre d'une

coulisse pour la laisser passer un instant. Jamais il ne l'avait vue si belle. Tout était plus plein, plus accompli, plus harmonieux en elle. Vêtue du costume de *Kæthchen de Heilbronn*[1], elle passait doucement, le menton appuyé dans le creux de sa main.

— « Fanny! » appela-t-il à demi-voix.

— « Louis, cher Louis! s'écria-t-elle, en se précipitant vers lui et lui mettant ses deux petites mains dans les siennes. Dieu merci! vous voilà enfin, cher méchant, infidèle ami! Combien je me réjouis de vous revoir, de vous posséder. »

Et elle laissa ainsi échapper une joie extrêmement vive et entrecoupée par des exclamations. Elle se sécha promptement le fard des joues, se fit donner son manteau par sa femme de chambre et prit le bras de Louis. Tout en elle tressaillait de plaisir et de gaîté d'avoir retrouvé ce traître ami, comme elle disait, et cela était si intime et si vrai, que Louis fut enchanté de la beauté et des charmes de cette merveilleuse créature. Pendant tout le trajet elle ne s'informa que de lui, de ce qui l'intéressait, jusqu'aux moindres détails, et Louis s'enivrait de cette coupe d'amour. Le torrent ne voulait pas s'arrêter, et lorsqu'ils furent arrivés chez elle, assis sur le canapé, elle avait encore quelque chose à lui demander, puis à gronder, à menacer, à flatter, à prier, et lui ne pouvait s'éveiller de son éblouissement et de son enchantement. Son charmant et fantastique costume de théâtre, qu'elle n'avait pas quitté, était propre à soutenir l'illusion la plus téméraire, et la conduite libre et naïve qu'elle semblait continuer de son jeu dramatique de la soirée, lui fit oublier tout le reste, et se jeter dans une situation qui ne semble possible que dans la fable. Ils se baisaient les mains, se caressaient les cheveux sur le front, jouaient comme de naïfs enfants, et nulle question des conventions de la société n'avait de place pour se poser entre eux.

A peine s'aperçurent-ils de l'entrée de Claire, et Fanny ne se trouva pas le moins du monde empêchée dans l'expansion de sa joie; elle raconta à sa sœur quelque peu embarrassée tout ce

[1] Drame de Kleist, fort populaire en Allemagne depuis plus de vingt ans. (*Note du Traduct.*)

qu'elle s'était dit jusque-là à elle-même sur le bonheur de retrouver le cher ami.

Enfin Louis put raconter qu'il avait parlé à George dans la soirée.

— « Ah! dit Fanny, sans changer de ton, il est devenu un bien triste monsieur; il ne fait que se tourmenter par des pensées hypocondres : en tout cas c'est un mauvais mari; car, à ce que je vois, il est bientôt onze heures, et depuis avant-hier soir où nous avons joué la comédie ensemble, je ne l'ai pas revu. »

IX.

Louis ne s'était d'abord livré qu'avec une extrême prudence à son inclination pour Fanny, et maintenant, entraîné par une sécrète fatalité, il se livrait irrésistiblement à l'impression du moment, et était tous les jours chez elle. Les bornes d'une franche amitié n'étaient pas franchies, il est vrai; mais un observateur impartial aurait pu facilement voir que ces bornes n'étaient qu'un simple hasard. Tous ces rapports en reviennent toujours à cette ancienne question : une vive amitié peut-elle exister entre un jeune homme et une jeune femme sans se métamorphoser en amour? Les âmes tendres et timides se bercent volontiers de ce rêve; mais il n'en peut être ainsi. Tous les rapports entre les différents sexes sont des nuances d'amour plus ou moins faibles; l'usage seul s'est emparé de cette expression. L'amitié ne peut être autre chose que l'amour entre les sexes semblables.

L'amitié de Paul et de Louis s'était étrangement transformée; Paul avait reçu son ami à son retour avec distraction, froidement, et lorsque Louis lui demanda ce qu'il avait à faire avec cette repoussante madame de Weiden, Paul éluda brusquement la question. Bientôt, la prédilection exclusive, persévérante de Fanny pour Louis se manifestant de plus en plus, Paul laissa éclater toute sa passion, et son mécontentement se changea contre l'ami de sa jeunesse en une inimitié peu déguisée; ils ne se rencontraient plus que quelquefois chez Fanny. La conduite de Paul eût été tout à fait intolérable, si Louis ne l'eût mise sur le compte

d'une inclination non payée de retour, et pour cette raison n'eût été indulgent.

En effet, il s'était formé dans Paul une de ces étranges passions telles qu'il s'en forme quelquefois dans les hommes médiocres ou ordinaires. L'amour en eux n'embellit pas, n'adoucit pas, ne réconcilie pas avec soi-même et avec les autres; mais il irrite, il rend exclusif, égoïste; sombre et déplaisante végétation, il croît sur un terrain maigre et sec. On ne devrait pas nommer cela de l'amour, mais préférence égoïste, avarice de l'inclination.

Une certaine trivialité de l'esprit, pauvreté de l'imagination et du cœur, telles sont les compagnes et souvent les auteurs de cet état maladif. Le gros Paul d'autrefois n'était plus reconnaissable, et l'on aurait pu s'étonner que Fanny tolérât autour d'elle cette fâcheuse apparition; mais la femme la moins coquette supporte volontiers la manifestation d'une inclination dont elle est elle-même l'objet, ou cela lui semble quelque chose de sacré, ou c'est par vanité, où ces deux causes agissent ensemble. Toujours est-il que, même quand une passion semblable lui devient insupportable, et qu'elle se trouve dans la nécessité de la bannir, elle conserve toujours un secret intérêt pour le héros disgracié.

Telle était Fanny: elle n'était point coquette, et cependant elle le semblait à la première vue; s'il y avait coquetterie en elle, elle était tellement enracinée dans son être, tellement identifiée avec toutes ses manières, avec son amabilité, avec ses câlineries d'enfant, qu'on ne pouvait la détacher de sa personne comme un reproche isolé. Enfin, elle s'amusait aussi quelques instants avec ce bourru de Paul qui venait chez elle et parlait peu ou point du tout.

Claire était silencieuse et se laissait peu voir; George encore moins, et sa mélancolie semblait croître tous les jours. Il perdait ses couleurs; ses yeux et ses joues s'éteignaient, son regard devenait hagard.

Quand cette société se trouvait réunie, elle présentait quelque chose d'extrêmement discordant. Fanny seule était toujours la même, joyeuse et parlant à tous. Louis semblait n'avoir d'at-

tention que pour cette charmante femme, et pour les grands yeux de Claire, dans lesquels il glissait parfois lentement et longuement son regard, tout en disant mille amabilités à Fanny.

Tel était l'état de cette petite société, lorsque tout à coup George devint malade.

Dès lors tout fut changé. Fanny, la légère Fanny, oublia tout le reste : elle n'eut plus de sens pour rien que pour les souffrances de son mari; elle ne quitta son lit ni jour ni nuit, elle le combla de l'intérêt le plus tendre et le plus passionné.

Il ne guérit que lentement et partiellement.

Ce qui est singulier, c'est qu'il témoignait la plus grande prédilection pour les visites de Louis, qu'il engageait sans cesse à venir plus souvent et à rester plus longtemps; mais il conçut contre Paul une antipathie de plus en plus vive, et qui se manifesta d'une manière si peu équivoque, que Paul dut nécessairement disparaître de ce cercle.

Il était facile de voir qu'un grand changement s'était opéré en George, lorsque, pour la première fois, il reparut au bras de Fanny, et cependant quelque grand que parût ce changement au premier regard, ce n'était simplement que son ancienne exagération d'une idée exclusive, placée sous une autre lumière; en effet, les enthousiastes de cette sorte restent toujours les mêmes, ils sont incapables de combiner les sentiments, et toute manifestation devient passion en eux.

Il était facile de voir, dans cette liaison de George et de Louis, cette résignation qui se drape elle-même en victime avec une grandeur toute tragique. Il se posa entre Louis et Fanny en ami médiateur, et qui se sacrifie pour rendre heureux.

La catastrophe de la maladie avait de nouveau ramené Louis à la réflexion; il avait encore une fois réfléchi à l'avenir, dont Fanny savait toujours si bien se railler en s'écriant : « Eh! que m'importe ce nébuleux et informe demain? Qu'ai-je besoin de penser et de m'évertuer pour une vague possibilité? »

Et cette réflexion avait porté fruit, sans l'amener toutefois à une résolution décisive. Il sentit ce qui le menaçait dans cette liai-

son; puis un trait de piété lui avait traversé le cœur en voyant Fanny auprès du lit du malade, il lui semblait qu'il avait tort de s'approprier seulement une parcelle de son attention et de son intérêt. Sans avoir pris de résolution, il se rendit cependant plus rarement chez elle; et quand il y était, il s'amusait avec Claire, et se jouait avec elle dans de naïfs entretiens.

Mais à mesure que George se remettait, il le pressait de venir plus souvent et de rester plus longtemps. Louis trouvait tout vide, désert, sans intérêt, quand il ne se rendait pas vers sa petite rue; nul livre, nulle société ne l'intéressait, il ne se sentait de désir que pour ce petit cercle.

Sans en avoir une conscience bien claire, il semblait cependant pressentir que son inclination pour Fanny n'était pas ce sentiment plein de foi que nous nommons amour : il n'osait même pas désirer la possession entière de cette femme; il sentait un certain mélange de crainte, excitée en lui par l'extrême mobilité de Fanny, par le trop de richesse et de variété de ses sentiments.

Peu à peu il s'habitua, quand un nouveau désir l'attirait vers cette maison, à frapper d'abord en bas pour voir si Claire n'était pas chez elle. Claire lui semblait, pendant les quelques mois de son absence, devenue plus grande et plus formée: chaque fois qu'il entrait chez elle, elle rougissait, et s'empressait toujours de le conduire chez sa sœur; s'il prenait sa main en la priant de rester, elle tressaillait, baissait ses grands yeux humides et gardait le silence.

Mais au bout de quelque temps il lui vint la plus aimable naïveté : elle lui montra toutes ses petites occupations, ses lectures, ses albums, sa musique; elle lui chantait, quand il l'en priait, de charmantes petites romances, mais jamais elle ne voulut lui chanter celle qu'il avait entendue la nuit des noces de sa sœur; et quand il commençait à lui en réciter quelques vers, elle le priait si instamment de cesser, qu'il était obligé de céder. « C'est un chant pour le calme et le silence de la nuit, disait-elle alors, et quand on est seule. »

Les livres ouverts qu'il trouvait chez elle, étaient toujours

Gœthe, ses poésies ou ses romans; et quand Louis lui demandait si elle ne lisait rien autre chose, elle souriait et disait: « Rarement. »

— « Et pourquoi aimez-vous tant Gœthe, Claire? »

— « Je ne sais, répondit-elle; peut-être parce qu'il est si beau et si calme. »

Il régnait dans l'appartement de Claire un ordre et un calme qui faisaient du bien, une poésie d'intérieur qui s'emparait secrètement et doucement du cœur inquiet de Louis, et il y serait longtemps resté, si George ou Fanny ne fussent souvent venus l'y chercher. Quand ils ne venaient pas, il arrivait bien des fois qu'il ne montait pas du tout l'escalier, et que, de chez Claire, il se rendait chez lui; et chaque fois il sentait son cœur plus calme, plus rafraîchi que lorsqu'il quittait Fanny, dont il recevait des impressions multiples et orageuses.

X.

Si les hommes savaient toujours ce qu'ils veulent, s'ils distinguaient clairement leurs désirs sous les voiles rêveurs qui les enveloppent, certes les rapports de la société deviendraient plus simples, plus faciles à régler; mais aussi le parfum de la vie, le charme des combinaisons, les possibilités du cœur, tout se sécherait et deviendrait aride. Louis sentait bien qu'il y aurait dans la société des troubles, des embarras irrémédiables, si chacun se laissait aller aveuglément à ses instincts sympathiques, comme lui faisait en ce moment; mais il trouvait dans cette ondulation délicieuse sur les vagues de l'amour et de l'incertitude, un attrait trop doux pour qu'il pût se résoudre à un brusque changement.

La santé de George s'était en apparence complétement rétablie: il ne lui restait plus qu'une frappante pâleur; mais plus la maladie s'éloignait, plus Fanny revenait avec son mari à ses précédents rapports, qui étaient plutôt une existence fortuitement liée, qu'une intimité étroite et nécessaire. Paul était devenu encore plus morose, plus sombre pendant cette maladie, et il était resté longtemps sans voir Fanny. Si Louis eût été plus attentif à ce qui se passait autour de lui, le genre de vie désordonné, fou-

gueux de son ami ne lui eût pas échappé; mais nos compagnons de voyage demeuraient des semaines entières sans se voir.

Par une soirée de température d'hiver, toute cette société se trouva rassemblée par le hasard dans la chambre de Fanny : un vent vif chassait des flocons de neige contre les fenêtres; on était assis au feu de cheminée flambant, et Louis s'enivrait de la douceur de ces heures du soir. George lui-même était plus causeur que de coutume, et laissait de temps en temps tomber le rôle qu'il lisait, pour se mêler à la conversation; du reste, il était encore plus pâle que d'ordinaire, et son regard se mouvait plein d'incertitude et d'une étrange expression.

Tout à coup la conversation, jusque-là animée, fut interrompue par une pause générale, et George coupa le silence par ces paroles : « Il fait un bon temps pour mourir aujourd'hui; le vent mugit et a l'air de railler. Je vais vous raconter une histoire. Écoutez :

« Il y avait, il n'y a pas longtemps, à Madrid, un jeune poëte plein d'espérance, qui se distinguait honorablement de ceux de ses collègues qui chantaient les vulgaires trivialités de la vie; dans son cœur vivait un monde tout différent du nôtre. Le soir, quand il allait sur la Puerta del Sol, où tout le monde se rassemble à Madrid, quand il se trouvait au milieu de la foule des manteaux bleus ou bruns, une angoisse indicible le tourmentait. La masse qui l'entourait, et qui ne s'occupait que des intérêts du jour, lui paraissait misérable et stupide : alors il s'élançait au loin; il sortait par la porte de Ségovie, et s'asseyait sur une colline, où il attendait la lune qui venait verser sa lumière sur la mer des maisons de Madrid, et sur l'immense plaine de la Castille. Y plonger son regard, se perdre dans les ombres que les montagnes du Guadarrama jetaient sur la plaine, tel était son unique, son plus grand bonheur; alors l'esprit éternel de la poésie, que personne ne peut dépeindre, descendait sur lui, et lui révélait dans des paroles enchantées les grands secrets de la nature, et les vers coulaient de ses lèvres comme l'histoire le raconte des plus grands prophètes.

« Mais ce qui lui restait de ses inspirations, ce qu'il écrivait chez lui, n'était qu'un faible écho de cette poésie.

« Quelquefois le son d'un tambourin, ou le cliquetis des castagnettes, troublait son silence aimé, et il entrevoyait deux formes de femmes qui glissaient près de lui.

« Un soir que la lune jetait une lumière extrêmement vive, il fut surpris dans sa rêverie par le chant du fandango, qui se faisait entendre tout près de lui, et il aperçut deux femmes, dont l'une dansait pendant que l'autre chantait.

« Le poëte rentra chez lui mécontent, et se proposa de choisir un autre lieu pour ses méditations poétiques; mais, à sa grande surprise, au premier clair de lune il se retrouva à la même place, le chant et la danse étaient encore là. Il lui sembla voir une fée ou un génie mu par quelque mystérieux rayon de lune.

« Il s'approcha et trouva dans la danseuse une ravissante jeune fille, qui, accompagnée de sa sœur, s'exerçait au clair de lune.

« Elle demeurait non loin de la porte de Ségovie : en toute chose elle était la contre-partie du poëte; il est vrai que les contrastes ont toujours pour nous les plus grands charmes. Elle était gaie, sensible et naïve, trois qualités qui n'entraient guère chez lui dans le royaume de ses pensées et de ses désirs; enfin la jeune fille, qu'il accompagna chez elle, qu'il vit tous les jours danser avec ses jolis pieds, sa taille souple, ses yeux noirs pleins d'expression, avec toute la mobilité de son être, alluma une passion dans son cœur, si bien qu'il rechercha son amour et sa main, et en fit sa femme avant qu'il eût une conscience bien claire de tout ce qu'il sentait.

« Quelque temps après la première ivresse de cette vie d'amour, son cœur devint lourd et triste; où était restée sa poésie, qui l'élevait au-dessus du commun des hommes? — Puis sa femme lui causait aussi les tourments les plus vifs. Elle désirait, elle cherchait la société, c'était pour elle un besoin irrésistible : elle dansait devant les autres aussi volontiers que devant lui; elle aimait à s'entendre louer, et quand il lui lisait ses poésies, elle lui déclarait tout simplement qu'elle n'y comprenait rien ou peu

de chose, que les vieilles romances castillanes, qui s'en prenaient à la réalité, étaient plus belles, et qu'elle les avait toujours regardées comme la vraie poésie.

« Un soir qu'elle lui avait répété cela, il prit son manteau et sortit. Rieuse et moqueuse, elle lui chanta la romance où le Cid traverse la vallée avec ses chevaliers, pendant que son épouse lui envoie encore un dernier adieu du haut des créneaux de son château : *Hero d'el vivar*, adieu. »

George se tut et se leva.

— « Eh bien! demanda Fanny, comment cela finit-il? »

Une gravité solennelle reposait sur le visage de George, mêlée à une mélancolique tristesse. Il s'inclina vers Fanny, la baisa sur les yeux, et avec cet étrange sourire, qui lui était familier depuis sa maladie, il lui dit :

— « Mon enfant, ils ne s'étaient jamais compris, et ce soir-là ce fut la dernière fois qu'on vit le poëte passer la porte de Ségovie. »

En disant ces mots, George quitta la chambre.

Tous gardaient le silence; Fanny seule dit tout bas et comme à elle-même : « Homme étrange! »

Mais les impressions pénibles ne demeuraient pas longtemps chez elle; peu à peu elle redevint gaie et causeuse, chanta, dansa et rit.

Durant toute cette soirée elle témoigna encore plus que jamais son tendre intérêt pour Louis, et Louis semblait aussi s'abandonner à toute la douceur de cette inclination.

Louis était assis entre Fanny et Claire. Il fut frappé des regards pleins de trouble et d'angoisse que celle-ci jetait sur sa sœur aînée. Il lui demanda à voix basse ce qu'elle avait, et elle répondit de même que l'histoire de la porte de Ségovie la tourmentait par une inexplicable inquiétude.

— « Que chuchotez-vous donc là? » demanda Fanny.

— « Où donc George est-il allé? dit Claire.

— « Que sais-je? *La romantique*, comme il appelle cela, le rend hypocondre et ennuyeux. Laissons-le aller. »

Fanny possédait l'adresse merveilleuse de faire vibrer les cordes les plus intimes du cœur, de les feuilleter d'une main légère, de faire luire dans l'âme des autres des lumières subites, inattendues, dont elle avait à peine un vague pressentiment. Elle-même demeurait en cela comme un accessoire. Son tact plein de délicatesse lui faisait pleinement saisir dans ces moments-là le secret d'une conversation entraînante. C'est par eux-mêmes qu'on gagne le mieux les hommes. Se nier dans les autres, est en même temps profitable à soi-même.

Elle raconta à Louis ce qui se passait dans son propre cœur à lui, ses secrètes sympathies, ses pensées intimes — et tout cela avec les sons harmonieux et fondants de son organe séducteur; bref, elle lui fit ce qu'on appelle vulgairement la cour, sans avoir dans l'esprit autre chose que le désir d'exprimer sa bienveillance et d'ouvrir son bon cœur. Il n'y a que les natures vraiment supérieures qui soient capables de cet abandon.

Le visage de Claire était redevenu serein; elle se mêla joyeusement à la conversation. Ses pensées n'étaient pas toujours en harmonie avec les peintures de sa sœur; mais elles ouvraient d'étranges et lointaines perspectives, des lumières inattendues dans les plus intimes profondeurs de l'âme.

Louis, entre ces deux femmes, se sentait assiégé de bonheur. Il se pencha vers la jeune fille, la pressa sur son cœur et voulut l'embrasser; mais elle s'échappa, et courut à l'autre coin de la chambre, où était le piano ouvert, qu'elle fit résonner sous ses doigts.

— « *Guter Ludwig!* » dit Fanny, en lui présentant sa main à baiser.

Il la retint, et appuya lentement sur ses yeux ses regards enivrés. Ils se levèrent et marchèrent par la chambre en s'appuyant l'un sur l'autre. Claire faisait résonner de douces et chatouilleuses mélodies sur l'instrument. Personne ne parlait, et Louis nageait dans un océan de sensations délicieuses.

— « Claire, interrompit-il, voulez-vous chanter? »

Il avait à peine dit, qu'elle commençait. Dans de pareils mo-

ments les désirs se rencontrent de toutes parts, parce qu'ils sont tous sollicités à la fois, et voltigent çà et là comme des ombres, prenant forme et vie au moindre appel, à la première allusion.

Quand Claire eut cessé, Fanny s'approcha et se pencha vers elle avec amour. Louis, envahi par cette plénitude de bonheur qui autrefois lui faisait peur, et maintenant le transportait, l'enivrait, se glissa doucement hors de la chambre.

La tempête s'était apaisée, la lune reposait sa blanche et paisible lumière sur la neige, que Louis traversa rapidement pour rentrer chez lui.

XI.

La vie monte et descend comme un chemin à travers une contrée montagneuse; avant qu'on s'en soit aperçu, on a marché trop vite et imprudemment, et l'on glisse et tombe sur les genoux. Les heureux sont ceux qui vont droit et ferme, sans se heurter dans un tâtonnement, dans une crainte continuelle. Fanny faisait partie des heureux. Le lendemain elle avait commencé la journée en chantant et en voltigeant comme un oiseau, répétant un rôle gai qu'elle devait jouer le soir même. Claire était assise auprès d'elle dans ce joli salon dont les fenêtres donnaient au midi. Une belle journée d'hiver, pleine de soleil, répandait sa lumière sur les maisons voisines comme une joie inattendue, courte, mais profonde; des rayons éblouissants glissaient dans la chambre et illuminaient les deux femmes. Fanny était assise au piano et chantait les couplets de son rôle; ses cheveux bruns flottaient sur ses épaules dans toute leur richesse. Claire, assise sur le sopha, travaillait à la gaze bariolée qui devait jouer avec Fanny dans la soirée : cette jeune fille semblait se développer merveilleusement chaque nuit; l'émail et le vermillon teignaient son visage virginal tendrement coloré comme l'aurore; de temps en temps elle levait de son travail ses grands yeux brillants et pleins de poésie, dont le rayonnement venait tomber dans le frais éclat de cette journée d'hiver.

La soirée vint, le théâtre commença. Fanny était admirable,

et jouait à ravir. Le public se surpassait en frénétiques applaudissements.

Au second acte, après quelques courtes scènes, Fanny avait un rendez-vous avec son ancien amant. George devait jouer ce rôle. La réplique arrive, et George ne paraît point. Fanny s'impatientait derrière les coulisses, et tout le monde courait et criait après George. — Personne.

Tout à coup le bruit se répandit dans le public qu'il avait complétement disparu : ce bruit courait comme le murmure des vagues, de bancs en bancs, de balcon en balcon; Fanny, qui ne pouvait distinguer que l'agitation générale, sans connaître la double cause qui la produisait, devenait de plus en plus inquiète.

Le régisseur parut pour excuser l'interruption : on venait de découvrir que George n'avait pas encore paru du tout, que sa garde-robe était vide; ce qui empêchait la continuation de la pièce.

— « Il s'est noyé! cria une grosse voix du parterre. »

Fanny poussa un cri et tomba évanouie. La toile tomba. Les spectateurs se pressaient les uns les autres en faisant mille conjectures; mais il fut impossible de découvrir celui qui avait crié cette fatale nouvelle.

Pendant ce temps Louis était assis à côté de Claire, dans la chambre de celle-ci, et considérait des estampes qu'elle lui montrait. Ils étaient tous deux rentrés à la fin du premier acte, parce que, Claire ayant un peu mal à la tête, la chaleur de la salle remplie lui était insupportable. Le calme, le silence de sa demeure, lui eut bientôt adouci sa douleur, et elle se mit à expliquer avec une gracieuse naïveté à Louis, qui écoutait avec attention, toutes les magnificences, toutes les merveilles de son album. Elle paraissait plus abandonnée que jamais.

Ainsi arrivèrent 10 heures. Claire, étonnée de ne point voir Fanny revenir, commença à s'inquiéter. Louis mit cette inquiétude sur le compte de sa virginale timidité et se retira.

En passant il rencontra une voiture qui allait tout doucement: c'est une assez rare apparition à Vienne; mais, absorbé comme il l'était par l'idée de Claire et de Fanny, il n'y fit pas attention.

Ainsi va le monde. Fanny à demi morte, et encore revêtue de son costume de théâtre, était dans cette voiture, et dans cet état passa à côté de celui qu'elle aimait, et qui s'en retournait gai, plein d'elle et enivré d'amour.

XII.

Quatre semaines d'un hiver rude s'étaient écoulées : Fanny avait beaucoup souffert et Claire avec elle; rien n'avait confirmé le cri qui s'était élevé au théâtre, mais George n'avait pas reparu. Cet événement fit le sujet des conversations de la ville pendant quelques jours, fut encore une fois tempestueusement réveillé lorsque Fanny fut obligée de reparaître sur la scène, puis se perdit au milieu des vagues journalières.

Fanny fut donc obligée de reparaître. Ici se manifeste une des cruautés de la vie du théâtre : cette existence n'a aucun moment à donner à la piété, au ressentiment d'une douleur; elle guérit sommairement. D'un côté, elle exige la faculté de sentir complétement et comme à l'improviste une douleur intense, despotique, de manifester les sentiments les plus multiples; et de l'autre, elle déchire les fils les plus délicats du cœur, les relations, les transitions; elle enfante la superficialité.

Une femme qui a perdu son époux, la mère son enfant, doivent du cimetière se rendre dans leur cabinet de toilette, et, les larmes amères de la douleur encore dans les yeux, rire et faire rire le public.

Après les premiers jours de cette épouvante, Fanny fut plutôt muette que triste.

Elle se laissa habiller machinalement, parut machinalement devant le public, qui la reçut avec des applaudissements unanimes, en signe de la joie, et il faut le dire, d'une joie bien malhabile, qu'il avait de la revoir. Les masses dans certaines manifestations ont toujours quelque chose de brutal : au premier moment ces applaudissements l'épouvantèrent, lui pénétrèrent le cœur douloureusement; puis elle se vit alors divisée en elle-même, d'un côté la comédienne, de l'autre Fanny, distinction à laquelle

jusque-là elle n'avait pas encore pensé, et qui eut une fatale influence. Jusqu'alors elle s'était livrée elle-même tout entière avec une enfantine illusion, elle avait accepté les applaudissements sans examen ; à dater de ce jour, il en fut autrement.

— « Vous ne voulez rien, vous qui êtes là-bas accroupis sur vos bancs, vous ne voulez rien que la comédienne, » murmurait une voix sourde dans le sein de Fanny.

Elle avait perdu la fraîche illusion. D'un seul coup douloureux elle effeuilla en cet instant toute sa jeunesse passée sur le théâtre.

— « Eh ! bien, grondait la voix en son cœur, je vais vous jouer la comédie ! »

Fanny, à l'étonnement général, joua avec le plus grand sang-froid. Depuis cette soirée data pour cette femme remarquable un jeu tout différent, et à plusieurs égards plus parfait. Lorsqu'elle rentra, elle dit à Claire : « Je ne suis devenue qu'aujourd'hui une comédienne. »

Elle ne fut plus aussi naïvement enfantine, mais il y eut en elle plus de mesure artistique. Sa passion ne fut plus aussi jeune, aussi emportée ; mais elle fut plus violente, plus puissante, plus entraînante.

Peu à peu elle quitta son douloureux silence ; elle se releva, reprit de la force, invita du monde chez elle, s'approcha de Louis avec une passion plus franche, plus prononcée, et vit Claire plus rarement. Paul seul fut exclu de sa société.

— « Je ne sais, disait-elle, je ne pourrais pas l'affirmer, mais cette voix qui cria que George s'était noyé, me semble toujours avoir retenti comme celle de Paul. »

Paul et Louis ne se voyaient plus du tout ; et c'est avec chagrin que celui-ci apprit quelle société dévergondée s'était formée sous les auspices de madame de Weiden, et comment Paul y jouait le rôle le plus fougueux.

Louis lui-même se rendait plus rarement chez Fanny, et ne s'arrêtait souvent qu'au rez-de-chaussée : elle lui faisait de vifs reproches sur ses rares visites, et toujours avec tendresse cepen-

dant; elle exerçait toujours une influence merveilleuse sur lui; aussitôt qu'il était auprès d'elle, elle enchaînait toute son attention et tout son intérêt.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que son cœur était tranquille; les désirs ne le tourmentaient plus; il laissait la vie arriver, attendant l'avenir sans bien savoir sous qu'elle forme.

Telle était la situation des choses lorsque, par une soirée de mars, il entra dans la chambre de Fanny. L'hiver s'en allait, le soleil, redevenu puissant, avait échauffé l'atmosphère, les derniers restes de l'hiver dégouttaient des toits, les fenêtres étaient ouvertes, et Claire s'occupait à placer des pots de fleurs à l'air.

On le reçut avec beaucoup d'empressement. Claire elle-même lui présenta sa main contre son habitude; une tendresse printanière s'épanouissait dans ses regards, dans tous ses traits éclairés de côté par le soleil couchant.

La familiarité la plus douce, le plus confiant épanchement de cœur s'établit entre eux avec le crépuscule. Louis raconta comment son père désirait de le revoir, et que probablement il entreprendrait bientôt un voyage.

— « Oh! non, non, » pria Fanny, en saisissant sa main.

— « Qu'heureux est celui qui a un père! » dit Claire. Louis s'empara involontairement de sa main et la porta à ses lèvres.

— « Claire, dit-il brusquement, voulez-vous faire le voyage avec moi. »

Tous se turent. Les doigts de Claire tremblaient.

— « Je vous conduirai auprès d'un bon père, Claire. »

Il sentit sa main devenir chaude dans la sienne; et vit, dans la pénombre du crépuscule, ses grands yeux qui se levaient doucement vers lui avec une expression ineffable. Il se leva, la main de Fanny, qu'il tenait encore, lui échappa sans qu'il sut comment; les deux sœurs se levèrent également.

— « Claire! » dit-il encore une fois.

— « Oh! Louis, Louis! » s'écria-t-elle, et elle tomba pleurante dans ses bras.

Lorsqu'elle revint à elle, elle ne vit plus Fanny; il faisait tout

à fait sombre. Ils demeurèrent longtemps muets vis-à-vis l'un de l'autre, se tenant tous deux par les mains.

D'une des extrémités de la chambre Fanny s'approcha, se plaça entre eux, les pressa tous deux contre son cœur; puis elle embrassa Louis. Il sentit que son visage était baigné de larmes. Alors elle se tourna vers Claire, l'accabla de caresses, et quitta l'appartement d'un côté, tandis que le domestique apportait de la lumière de l'autre.

— « Reste jusqu'à ce que je vienne, » dit Claire, et elle suivit sa sœur.

Lorsqu'elle revint, elle sourit comme un ange et dit : « Tout est bien ! » Le lendemain matin Fanny était partie; Louis reçut la lettre la plus aimable du monde : elle lui disait qu'elle entreprenait un voyage d'artiste projeté depuis longtemps; qu'il lui était cher comme avant, qu'elle l'aimait même dans sa trahison, et qu'il devait la venir voir bientôt avec sa sœur.

Louis se rendit dans sa patrie avec Claire, et le monde lui fut rempli; car le monde entier est renfermé dans l'amour, et il ne pouvait concevoir comment il avait pu tâtonner si longtemps dans les ténèbres.

Il n'apprit jamais ce qu'était devenu George, et Paul ne revint plus dans sa patrie.

Leipzig, en juillet 1837. ADOLPHE DUPUY.

LE MAGICIEN HONESTUS,

CONTE FANTASTIQUE,

TRADUIT DE L'ALLEMAND DE LOUIS BŒRNE.

I.

Un jeune peintre suédois, nommé Oscar, était venu se fixer à Paris, où il vivait avec économie du fruit modique de ses travaux. Oscar se montrait partout joyeux, car sa conscience était toujours pure; s'il se plaisait quelquefois à badiner avec les dangers du vice, jamais il n'en souillait son cœur; il lui arrivait même souvent d'être assez heureux pour éveiller des pensées de repentir au sein des hommes corrompus, et de ranimer sur des joues ternies par le vice, le feu mourant de la vertu. Quelquefois aussi, accourant soudainement chez plusieurs de ses amis : allons, frères! s'écriait-il, allons vider joyeusement quelques bouteilles! Tous alors de se précipiter à sa suite vers quelque hôtellerie de renom, où des mets succulents leur étaient prodigués avec les vins les plus exquis; mais Oscar savait en user avec modération. Pour lui, la coupe de la vie pétillait pleine d'un sang bouillonnant, qu'une seule goutte eût fait déborder.

Un soir Oscar se rendit à l'opéra Buffa pour y voir représenter le Don Juan de Mozart. La salle était encore fermée; une affluence considérable se pressait aux portes. Le jeune artiste se mêle à la foule; il tire un écu de sa poche, afin d'être tout prêt quand le bureau s'ouvrira. Mais alors quelqu'un le pousse, la pièce d'argent échappe de ses mains et roule au loin dans la rue.

Vainement il la cherchait du regard, quand un vieux mendiant tout déguenillé, et qui se traînait avec peine sur deux béquilles, s'approche de lui, clopin-clopant, et lui présente l'écu qu'il venait de perdre.

— « Gardez-le pour votre peine, honnête vieillard, » dit Oscar en le regardant avec étonnement.

— « La peine n'a pas été bien grande, répondit le mendiant; et d'ailleurs c'est beaucoup trop. »

— « Ce n'est pas trop pour qui peut vous l'offrir, reprit le peintre; car je suis riche. » A ces mots, Oscar se retira précipitamment et disparut dans la foule, craignant que quelque témoin de sa connaissance n'eût écouté l'innocent mensonge que son bon cœur lui avait inspiré.

Comme il demeurait dans un quartier fort éloigné, il retourna chez lui d'un pas rapide; en arrivant il retrouva le vieux mendiant assis à sa porte.

— « Vous avez marché très-vite, jeune homme! » lui cria ce dernier, du plus loin qu'il l'aperçut.

— « Et vous plus vite encore, » répondit Oscar.

— « Quant à moi, reprit en riant le vieux pauvre; je n'ai pas grand mérite à cela, je suis venu en voiture. »

Oscar le regardait avec surprise : — « Grand bien vous fasse, ajouta-t-il, d'avoir ainsi pris vos aises. »

Il veut rentrer chez lui; mais le vieillard se lève aussitôt, et lui barrant le chemin avec sa béquille : — « Vous ne me quitterez pas sitôt, mon jeune ami; je tiens à ce que vous ne me jugiez pas trop défavorablement pour avoir fait un pareil emploi de votre générosité. Croyez-vous, d'ailleurs, que mendier soit si doux? Essayez-le donc une seule fois! Si *donner* est chose difficile, *recevoir* l'est plus encore; mais ce qu'il y a au monde de plus humiliant, c'est la nécessité de demander. Souvent il faut que j'avilisse mon indigence devant quelque jeune débauché orgueilleux et insolent, quand je serais tenté de briser avec ma béquille son crâne vide de cervelle. C'est alors que je sens toute l'ignominie de mon métier. Hier, à la nuit tombante, je vis un homme, enveloppé d'un manteau, se glisser furtivement dans la maison d'un honnête bourgeois dont il a séduit la fille : ne m'oubliez pas! murmurai-je à son oreille, et je tendis la main. Le drôle se prit à rire et me jeta une pièce d'or. Ah! que mendier est une rude nécessité; combien

de fois n'ai-je pas déjà résolu de chercher pour mes vieux jours quelque genre de vie plus commode, de travailler et de renoncer à la mendicité! Mais ces résolutions naissent et passent. L'habitude est une maîtresse de corruption.»

Oscar fixait, les bras croisés, le vieux mendiant: — «Vous parlez bien, vieillard, c'est preuve d'une longue expérience; mais je suis retardé, je suis pauvre aussi, et pour ne pas mendier bientôt, il faut que je travaille à présent. Allons, bon soir.»

— «Non, jeune homme, pas encore. Vous m'avez sacrifié votre plaisir de ce soir, il faut que je vous dédommage; d'ailleurs la soirée est longue; venez avec moi, je vous conterai de merveilleuses histoires. Vous voyez, là-bas, cette maison qui porte pour enseigne : *au gagne-petit;* c'est là ma demeure.»

— «Je vois bien l'enseigne, dit Oscar; mais où donc, je vous prie, est la marchandise?»

— «Eh quoi! jeune homme, pourriez-vous me craindre? d'où viendrait cette défiance? Mais pensez donc à mon âge et à ma faiblesse.»

— C'est justement parce que vous êtes vieux et faible que je vous crains; je ne pourrais faire usage de mes forces contre vous.»

Le mendiant prit le jeune homme par la main et l'attira vers sa maison; la porte parut s'ouvrir toute seule dès qu'il eut frappé légèrement; ils montèrent l'escalier; le vieillard alluma un flambeau; Oscar se vit alors avec étonnement dans une chambre d'un aspect agréable et pourvue de tout le confortable que prouve une honnête aisance.

— «Vous êtes, ma foi, bien logé, mon pauvre homme,» dit Oscar.

— «Mais pas trop mal, n'est-ce pas? répondit le mendiant; du reste, croyez-le bien, le vol n'entre pour rien en tout ceci; tout cela n'est dû qu'à un gain très-légitime. De plus, ajouta-t-il à voix basse, je suis quelque peu magicien.»

— «En vérité, fit Oscar en riant; allons, montrez-moi donc quelques prodiges de votre art.»

— « Sérieusement? En voudriez-vous des preuves? Vous fiez-vous à vos sens? »

— « Non! s'écria précipitamment le jeune artiste. Je ne me fie pas à mes sens : ils trompent, car ils sont trompés. Cherchez quelque autre dupe pour vos jongleries. »

— « Allons, allons, ne vous effarouchez pas si facilement; mais tenez, buvez plutôt un coup avec moi. »

En disant cela, le vieillard sortit et rentra presque aussitôt, chargé de trois bouteilles de vin.

— « Vous avez, à ce qu'il paraît, de beaux projets, » dit Oscar en montrant les bouteilles.

— « Oh! ce n'est point pour moi, je ne bois jamais de vin; toutes ces bouteilles vous sont destinées, et peut-être ne vous suffiront-elles pas. Mais en ce cas, j'en ai encore davantage. J'irai en chercher d'autres. »

Le vieillard versa.

Oscar était comme enchaîné à sa place par une sorte de fascination; car le vin brillait à ses regards comme de l'or fondu, et chaque goutte étincelait comme un rubis ou une perle. Il vida son verre d'un seul trait; le mendiant versa de nouveau, et plus Oscar avalait avidement le breuvage, plus vite son hôte redoublait les doses. Le sang du jeune homme s'alluma dans ses veines; son cœur battait avec violence : ses lèvres se crispèrent.

— « Tête grise, ton vin est bon! »

— « N'est-ce pas, mon garçon? Il a mûri sur les bords du Rhin; mais j'en ai de meilleur. »

— « Donne m'en donc, charmant boîteux. »

— « Patience, patience! Il faut d'abord que je vous fasse voir quelques prodiges de mon art magique. »

II.

Un rideau se lève avec fracas, une salle de cristal s'arrondit en voûte au-dessus de la tête d'Oscar, éclairée par le reflet de mille flambeaux invisibles. Cette salle surpassait en magnificence et en richesses tous les trésors que la terre renferme, et tout ce

que l'art des hommes peut imaginer de plus rare. L'or, l'argent et les pierreries pavaient le sol; des armures brillantes étaient appendues aux murailles, et un nombre infini d'oiseaux gazouillaient en sautillant sur des bâtons d'or massif. Oscar, ébloui, tantôt levait ses regards vers quelque objet nouveau, tantôt il les laissait retomber à terre, pleins d'ivresse et de lassitude. Une voix éclatante se fit entendre alors.

— « *Prends-moi! prends-moi!* » disait-elle.

Oscar aperçut un sansonnet qui portait un triangle d'or suspendu à son cou par un ruban de soie. Un diamant, un rubis et un saphyr en ornaient les trois pointes. Ce bijou fascinait ses regards par une puissance irrésistible.

— « *Prends-moi! prends-moi!* » sifflait le sansonnet.

— « Mon vieux, dit Oscar, il faut que vous me donniez ce triangle. »

— « Vous n'êtes pas mal avisé, monsieur; il vaut à lui seul trois royaumes plus grands que la France. »

— « Bon vieillard, cédez-moi ce triangle; vous possédez tant d'autres richesses! »

— Non pas, certes, je ne puis vous le céder. Voyez partout, et choisissez; prenez ce qui pourra vous plaire, lui seul excepté. »

— « *Prends-moi! prends-moi!* » criait toujours le sansonnet.

Oscar, hors de lui, étend la main vers le triangle pour s'en emparer; le vieillard veut le retenir, Oscar le repousse violemment; le mendiant lève sa béquille d'un air menaçant; mais il est aussitôt terrassé.

— « *Prends-moi! prends-moi!* » criait de plus en plus fort le sansonnet.

La lame étincelante d'un poignard suspendu à la muraille frappe soudain les yeux d'Oscar; il s'en saisit et le plonge tout entier dans la poitrine du vieillard, qui tombe à terre lourdement et sans pousser un seul cri.

— « *Prends-moi! prends-moi!* » criait de plus en plus le sansonnet.

Oscar détache le triangle et cherche une issue. Tous les oiseaux

de crier alors à la fois : *prends-moi aussi! prends-moi aussi!* Le peintre jette un regard en arrière, et rencontre les yeux vitreux du cadavre ; il est saisi d'horreur, une pâleur mortelle couvre son visage ; ses genoux tremblent et se dérobent sous lui. — Au meurtre! au meurtre! hurlent à l'envi mille voix du haut de la voûte. Le désespoir s'empare d'Oscar ; il retire le poignard sanglant du sein de sa victime et veut s'en percer lui-même ; mais son bras est arrêté par une force invisible. Tout à coup à ses regards apparaît un étrange spectacle : le vieillard est debout devant lui ; mais ce ne sont pas les traits du vieux mendiant ; une longue robe, blanche comme la neige, se drape autour de sa taille majestueuse, et sa barbe descend à flots d'argent jusqu'à sa ceinture.

— « Oscar, dit-il en souriant, tu ne voulais pas te fier à tes sens, et cependant tu t'es fié à ton cœur!.... Noble jeune homme! tu t'es enivré, tu as volé, tu as assassiné! Croiras-tu maintenant à mon pouvoir? »

Oscar, confus et saisi d'un respect religieux, tombe à ses pieds.

— « Pardonnez-moi, mon père!.... »

— « Lève-toi, mon fils ; tu n'as été jusqu'ici criminel qu'en songe. »

— « O mon père, éloignez de mes regards cet éclat magique qui m'a découvert les abîmes effrayants de mon cœur. »

Le vieillard fit un signe, et Oscar se retrouva dans la petite chambre où il avait été d'abord introduit. Le prestige fantastique avait disparu ; mais le fatal triangle, posé sur une table, frappait toujours ses regards.

— « Délivrez-moi de sa vue, » dit Oscar d'un ton de voix suppliant.

Le vieillard toucha le triangle, qui se changea subitement en un bouquet ; le diamant fut métamorphosé en lis, le saphir en violette, et le rubis en tulipe.

— « Prends ces fleurs, Oscar, dit le vieillard. Le lis est l'emblème de l'innocence ; la violette, celui de l'humilité, et la tulipe, celui de la santé. Prends surtout grand soin de la tulipe, tant

qu'elle durera, les autres fleuriront aussi. La santé est un vase mystérieux qui renferme toutes les vertus; si elle te manque, tout te manquera à la fois. — Sache maintenant qui je suis. Les esprits qui me connaissent, m'appellent le magicien Honestus. Pour le commun des hommes je ne suis d'ailleurs qu'un être ordinaire. Voilà déjà deux mille ans que j'erre sur ce globe. J'y cherche la vertu; je l'ai souvent rencontrée, mais toujours loin du bonheur, et cela m'affligeait jusqu'au fond de mon âme. J'étais contristé de l'arrogance des méchants, qui repoussent la vertu avec mépris, comme une mendiante honteuse. Tu naquis enfin, Oscar, sous une constellation favorable; je veillai sur tes jours et sur ta destinée; tu es bon, Oscar, et parce que tu es bon, tu es aussi heureux et gai. Mon pouvoir magique ne peut plus rien te donner; mais je veux parer ta vertu, ajouter de l'éclat à ton bonheur, pour encourager les bons et humilier les railleurs. Prends ces feuilles de parchemin; sur l'une tu trouveras écrit : SAGESSE; sur l'autre, RICHESSE, et POUVOIR sur la troisième : tu peux en choisir une des trois, mais il faut renoncer aux deux autres. »

Oscar, frémissant de plaisir, prit les feuilles; son cœur se gonflait d'aise et d'impatience à l'idée d'avoir un choix libre parmi ces trésors. La sagesse s'offrit d'abord à ses regards, et déjà il était sur le point de refuser les autres feuilles, lorsque son bon génie l'arrêta. Demander la sagesse, pensa-t-il en lui-même, n'est-ce pas déjà un désir avide, qui meurt par la satiété ou qui souffre de l'abstinence? Le petit nombre de ses rayons qui m'ont éclairé, m'ont découvert des abîmes là où d'autres ne voyaient que des jardins embaumés. Dois-je rétrécir encore le cercle déjà si borné de mes amis? Dois-je diminuer encore le nombre de ceux que j'aime? Apprendre à mépriser ceux que je voulais estimer? Ne suis-je pas déjà assez isolé! Non! La sagesse est un don perfide! Je n'en veux point!

Oscar rejeta la sagesse. Honestus pressa avec attendrissement le jeune homme sur son cœur. « Mon fils, lui dit-il, tu as remporté la victoire la plus difficile; maintenant je ne suis plus inquiet du choix que tu pourras faire. »

Ce fut alors le tour de la richesse. Oscar sourit, et la laissa tomber à ses pieds. Le pouvoir lui restait encore .... gouverner un monde, rendre heureux des millions d'hommes, gagner à soi tous les cœurs, récompenser les bons et punir les méchants! Oui, le pouvoir est beau .... beau comme une rose! et les épines, cependant! Les épines ne sont-elles point cachées sous la rose? La flatterie, n'est-elle pas un odieux serpent, qui guette sa proie à l'ombre du pouvoir? Quelle est la main portant le sceptre, qui est jamais restée libre de ses mouvements. Oh, je sens bien que je ne pourrais être meilleur que les autres; mais je puis faire plus qu'eux: je puis dédaigner les dangereux priviléges du pouvoir.

Oscar rejeta aussi le pouvoir.

— « Je te remercie, mon père, je suis content, je n'éprouve plus aucun désir. »

Le vieillard, à ces mots, lança sur le jeune homme un regard grave et sévère.

— « Quoi! serais-tu satisfait pleinement de ton propre bonheur? serais-tu content de ne rien désirer? Oscar est-il seul sur cette terre?

Oscar rougit; tous les êtres chers à son cœur se présentèrent à sa pensée: d'abord son père et sa mère, puis ses frères et ses sœurs, puis sa maîtresse, puis son ami le plus intime; à ce dernier s'en joignit encore un autre, et ce nombre d'amis allait grossissant toujours, et le cœur du jeune homme s'élargissait de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin il embrassa l'humanité tout entière.

— « Que choisis-tu pour les autres? demanda Honestus.

— « O mon père, je ne puis choisir; tu le sais mieux que moi ce qu'il leur faut: rends-les tous heureux! »

Honestus sourit.

— « Ce que tu désires, Oscar, je ne puis te l'accorder: la vertu seule rend heureux.

Oscar s'agenouilla devant le vieillard, et levant ses mains suppliantes:

— « Donne-leur donc la vertu, afin que par elle ils arrivent au bonheur. »

Honestus pâlit, et dit d'une voix faible et tremblante :

— « Ne le demande pas, ô mon fils, je ne pourrais te le refuser ! Oh, ne l'exige point : tout péché est corruption, et pourtant la corruption n'est-elle pas la source de la vie ? »

Mais Oscar, dans l'ivresse de son ardente philanthropie, n'écoutait plus le vieillard ; il pressait ses genoux et pleurait :

— « O père tout-puissant, accorde aux hommes la vertu : donne-leur le bonheur. »

— « Demande-le trois fois, Oscar. »

Et trois fois le jeune homme répéta sa prière.

— « Qu'il en soit donc ainsi que tu l'as désiré ! Minuit va sonner : je saisirai cet instant pour séparer la nature de ses voiles ; elle va m'être soumise pendant quelques heures. Allons, Oscar, du courage et suis-moi. »

III.

Minuit sonna lentement ; Honestus étendit sa baguette magique de l'est à l'ouest, du nord au midi, en prononçant des mots mystérieux. Une douce harmonie, pareille à celle des harpes, sembla descendre du ciel, et en même temps un rire affreux éclata en s'élevant de la terre.

Oscar, partagé entre l'ivresse et l'horreur, demande d'où vient ce redoutable rire.

— « Silence, mon fils, répondit tout bas le vieillard ; c'est le génie des mauvaises joies : prends garde de l'irriter ; je n'ai aucun pouvoir sur lui. Viens considérer notre ouvrage. »

Ils sortirent tous deux. La nuit était paisible et solennelle. Oscar porta un regard religieux vers la voûte étoilée.

— « Jouis encore une fois de cette douce nuit, dit le vieillard attendri, elle sera la dernière sur ce monde. La nuit est l'image du péché, et le soleil ne se couchera plus, désormais, que le péché est ôté de la terre. »

Dans une rue obscure et écartée ils virent une échelle appuyée contre une maison. Un homme venait d'y monter, il regardait autour de lui d'un air craintif.

— « Le laisseras-tu faire? demanda Oscar. Oh non! n'est-ce pas? car il va sans doute égorger quelqu'un qui dort en toute sécurité. »

— « Sois sans inquiétude, mon fils; le vol était déjà consommé. Mais depuis minuit sonné, le criminel s'est senti rappelé à la vertu, et il rapporte en ce moment le fruit de ses rapines. »

Honestus poursuivit sa marche avec le jeune homme, pénétrant partout, voyant tout, mais toujours invisibles.

— « Quelles sont les plaintes qui sortent de ce grand bâtiment? »

— « Ce sont des voleurs et des assassins qui prient dans leur prison, » répondit Honestus.

Ils entrèrent ensuite dans une chambre éclairée par une lampe. Une femme de grande beauté était agenouillée, les cheveux épars, devant le berceau de son enfant endormi; elle pleurait. Un homme, debout sur le seuil, lui tendait la main en rougissant; mais la jeune mère se cachait le visage.

— « Qui sont ces gens, Honestus? »

— Cet homme est un séducteur: il a volé au rendez-vous que lui donnait la femme de son ami. Mais ma baguette magique a été plus prompte que lui; le repentir a devancé le crime: vois, la mère à genoux semble demander pardon à son enfant qui repose des torts dont elle s'est rendue coupable envers son père; et le séducteur, trompé dans son espoir, s'éloigne en soupirant de la belle pécheresse. »

Ils arrivèrent de là à une grande place ornée d'arbres touffus; tous les hommes se précipitaient en foule hors de toutes les maisons; puis des soldats accoururent, infanterie et cavalerie, drapeaux déployés, tambours battants; on braqua des canons, et partout on n'entendait que fracas d'armes et clameurs confuses. »

— « Qu'est-il donc survenu? » demanda Oscar.

— « Ceux qui sortent de ces maisons, reprit le magicien, sont des joueurs, des filous, des hommes débauchés et des espions; la magie de la vertu les a chassés de leurs retraites ténébreuses, et le pouvoir, qui n'est pas habitué à la vertu et qui tremble

devant elle, a réuni toutes ses forces pour s'opposer à leurs projets. »

Cependant le jour venait de se lever, et le silence de la nuit se prolongeait; aucune voiture n'éveillait les rues solitaires; on n'entendait ni les cris du paysan, ni le marteau du forgeron; le marché de la ville restait vide encore.

— « Pourquoi ce silence, Honestus ? »

— Les hommes maintenant n'ont plus de faux désirs; ils sont satisfaits : ils reposent. »

Plus tard une foule nombreuse assiégeait en gémissant la porte d'un boulanger; ils demandaient à acheter du pain. Mais tout le pain avait déjà été distribué gratuitement aux nécessiteux, et il n'en restait plus pour les acheteurs.

Plus loin, des cadavres gisaient dans les rues par centaines.

— « Qui sont ces infortunés ? » demanda Oscar.

— « Des espions, qui ont mieux aimé mourir de faim que prolonger leur vie par un si honteux métier. »

Oscar et son guide parvinrent au palais du prince; on n'y voyait point de gardes; le monarque ne craignait plus personne depuis que personne ne le craignait. Ils entrèrent dans la première salle, où se rassemblaient les courtisans, et ils y contemplèrent des visages tout humides de larmes. Un vieillard se jeta aux pieds d'un jeune homme : Pardonne-moi, lui dit-il, je t'avais calomnié. — Ils pénètrent plus avant; le prince était assis sur son trône; une femme perça la foule et se prosterna : Retiens le glaive de la justice ! s'écria-t-elle; l'amant que je t'ai dénoncé était innocent. — Le favori du roi pâlit à son tour : Moi aussi, je t'ai trompé; prince, pardonne-moi. — Et le roi, surpris, descendit de son trône, en pleurant le mal qu'avaient fait commettre de fausses délations.

Honestus et son jeune compagnon, vivement émus de ce spectacle, sortirent du palais. En suivant le cours du fleuve, ils heurtèrent du pied le cadavre d'une jeune fille. Oscar pâlit et détourna les yeux. — L'infortunée ! murmura Honestus. La dernière nuit lui avait ravi son innocence. Désespérée de la perte du seul trésor qu'elle possédât, elle a préféré le suicide au remords.

Ils arrivèrent auprès d'un pont.

Un jeune homme d'une haute stature et les traits décolorés, s'y tenait immobile. Il paraissait en proie à une douleur amère. Cependant ses yeux étaient secs. Oscar se sentit entraîné vers lui par un attrait puissant.

— « Quel est ce jeune homme? mon père. »

— « Éloignons-nous de lui! s'écria Honestus avec l'accent de la douleur, et déplore, Oscar, le jour qui le vit naître. »

— « Ah! restons, mon père, dis-moi qui est ce jeune homme. »

— « Approche donc, et vois ces joues livides! Jadis elles étaient aussi vermeilles que la pourpre, et elles ne pâlissaient que lorsqu'il entendait parler d'oppression. Vois maintenant ces bras amaigris et énervés; jadis ils étaient forts et musculeux, toujours prêts à combattre pour la liberté et pour la justice. Regarde ces yeux éteints, ils brillaient autrefois; le ciel lui-même semblait leur avoir prêté son éclat pour enflammer d'amour le cœur d'une fille vertueuse; il était alors si fort et si bon! — Mais la force et la bonté sont-elles à l'abri du tentateur? Les instruments habiles du pouvoir dressèrent leurs piéges pour le perdre. Tout ce qu'il y a de plus dangereux dans les plaisirs du jeu, tout ce que le vin peut offrir d'ivresse, tous les philtres empoisonnés de l'amour, ils surent les présenter à cette âme encore vierge. L'infortuné jeune homme consentit à se vendre pour un peu d'or et pour l'éclat des honneurs. Celui qui n'écoutait jadis que la voix de la vertu, prêta furtivement l'oreille à quelques paroles imprudentes; ces yeux, qui n'échangeaient que des regards d'amour, sondèrent les routes obscures pour surprendre les victimes de leur propre sécurité. Cette langue, seul écho de tendresse et d'amitié, se changea en vipère et distilla des poisons. Il a trahi un ami fidèle qui monta hier sur l'échafaud, et reçut le dernier baiser du condamné, qui lui dit encore à voix basse : Venge mon innocence! Mais le Judas ne lui répondit que par un infernal sourire, et le soir même il alla dissiper au sein d'une infâme orgie le prix de sa trahison.

« Lorsque vient de sonner pour lui l'heure fatale, l'heure aussi de résipiscence que j'ai accordée, Oscar, à tes instantes prières,

un songe terrible le réveilla soudain de son assoupissement. Oui! je le vengerai! s'écria-t-il avec l'accent du plus hideux désespoir; — et il accourut sur ce pont. Là, depuis minuit, déchiré d'angoisses, il hésite à terminer ses jours; car tour à tour il craint et désire la mort. »

Le jeune inconnu fixait en ce moment sur le fleuve un regard plus significatif.

— « Retiens-le, mon père! s'écria Oscar avec effroi; il serait aussi par trop affreux pour lui de se présenter si coupable devant le Juge suprême. »

— Oscar, répondit le magicien, mon pouvoir se borne ici. Le péché s'est éloigné de cet homme, le remords est descendu dans son cœur; il faut à présent qu'il expie ses crimes. »

Oscar se jeta en pleurant aux genoux d'Honestus.

— « Oh, s'il en est ainsi! s'écria-t-il, rends-lui donc le péché, mais ôte-lui le remords. »

. . . .

. . . .

Oscar alors se réveilla .... ses vœux étaient exaucés.

Mélanges.

INAUGURATION DU MONUMENT DE GUTENBERG A MAYENCE.

Le monument consacré à la mémoire de Gutenberg a été érigé le 14 août sur la place du théâtre de la ville qui a vu naître le grand homme. L'inauguration solennelle de ce chef-d'œuvre du célèbre sculpteur Thorwaldsen est pour Mayence un événement du plus grand intérêt, et qui doit faire époque dans les annales de l'imprimerie. Elle a eu lieu avec toute la dignité et tout l'éclat qu'elle méritait, et au milieu des acclamations d'une foule immense de spectateurs qui assistait à cette cérémonie, et parmi lesquels il faut remarquer S. A. R. le prince Guillaume de Prusse, gouverneur de la ville de Mayence, et S. A. R. le duc de Cambridge. L'ordre le plus parfait régnait pendant toute la solennité, et on doit de justes éloges à la population de Mayence pour la belle conduite qu'elle a tenue à cette occasion, et aux autorités municipales et militaires, ainsi qu'à la commission chargée de l'arrangement de cette fête, pour les sages dispositions prises à cet effet. Certes, l'inauguration du monument de Gutenberg était une solennité imposante et sublime; tous les pays allemands avaient envoyé leurs représentants, et les bateaux qui les avaient amenés étaient ornés de pavillons et de drapeaux, qui flottaient au bruit du canon et au son de la musique. C'était un noble aspect que cette rangée de bateaux; celui de Francfort a été le premier qui, le 13 août, à midi, fut salué de coups de canon et de fanfares, par une gondole ornée de pavillons nombreux, et sur laquelle se trouvaient les députés de la ville de Mayence, qui s'étaient rendus

au-devant de leurs hôtes. Les autres bateaux suivirent de près celui de Francfort; tous ont été accueillis de la même manière, et la foule immense qui occupait la rive du Rhin du côté de Mayence, les salua de bruyantes acclamations.

NOUVELLES DIVERSES.

Plusieurs officiers prussiens ont passé, le 6 août, à Lintz en Autriche. On dit qu'ils se rendent dans l'Orient pour y entrer au service du Grand-Seigneur. Parmi eux se trouve le capitaine de Mulbach, ingénieur de la première distinction. Le gouvernement ottoman est certainement bien conseillé, s'il confie au talent de cet officier la direction des travaux de fortification.

(*Gazette d'Augsbourg.*)

— On écrit de Pesth en Hongrie, sous la date du 8 août: Dans la prochaine session de la *Table royale*, qui doit s'ouvrir le 20 août, on doit s'occuper de plusieurs procès politiques; celui de M. de Kossuth, éditeur de la *Gazette manuscrite* supprimée, fera la plus grande sensation. Cet écrivain est toujours sous le coup d'un arrêt militaire; l'autorité civile de Pesth s'est prononcée ouvertement en sa faveur. Cette prévention, si elle était prouvée, entraînerait contre lui la peine de mort et la confiscation des biens; car le fisc royal, en qualité d'accusateur, a défini son crime par les mots de *haute trahison* (*infidelitatis*). On dit que la noblesse a ouvert en faveur de l'accusé une souscription, dont le chiffre s'élève déjà à 125,000 fr. Parmi les autres prévenus on distingue le baron de Vesselini, le député de la diète Baloch et l'assesseur Agoston. Tous attendent leur procès, jouissant encore de leur liberté.

— Un camp de 10,000 hommes doit être réuni ici à la fin du mois. Tout se bornera à des manœuvres d'automne.

— La nouvelle de la mort du célèbre chef de brigands Schubri n'est pas encore officiellement confirmée. (*Gaz. de Nuremberg.*)

— Un crime atroce vient d'être commis dans une commune du district de Roverdo (Suisse). Des difficultés s'étant élevées entre le capitaine Togni et ses fils, d'une part, et M. Togni, directeur des péages du canton, le gouvernement avait nommé une commission pour juger cette affaire. Les frais considérables de cette enquête furent mis à la charge du capitaine Togni. Il s'y refusa, et la haine qui existait déjà entre lui et son parent, prit bientôt le caractère d'une affreuse vengeance. Le 5 août, les trois fils du capitaine allèrent chercher leur victime dans l'église pendant le service divin, et l'aîné lui tira deux coups de pistolet. Le directeur des péages, qui n'était point encore blessé mortellement, se réfugia vers le maître-autel, auprès du prêtre qui officiait. Mais il chercha en vain un abri. Son ennemi le poursuivit un poignard à la main, et lui en porta plusieurs coups. Ce qu'on ne peut comprendre, c'est qu'aucun des nombreux assitants qui se trouvaient dans l'église au moment du crime, n'ait empêché ou arrêté l'assassin, qui, après avoir traversé la foule étonnée, élevant la main qui tenait son arme ensanglantée, sortit de l'église et se frappa lui-même alors de plusieurs coups de poignard. On a trouvé dans ses vêtements un écrit, où ce malheureux expose les motifs de cet attentat, et se félicite d'avoir, avec l'aide du Tout-Puissant, délivré sa famille d'un ennemi et sa patrie d'un mauvais citoyen. On conçoit difficilement que le fanatisme de la vengeance puisse pousser dans notre état de civilisation à de tels excès de férocité.

— La population de la Suisse, en 1837, s'élève à 2,184,647 habitants. Le chiffre des étrangers est de 53,897 individus, nombre fort supérieur à celui des Suisses établis en pays étrangers, soit temporairement, soit définitivement. On compte environ 10,000 Suisses au service de Naples, 4000 au service du gouvernement pontifical, 800 au service de Prusse, et 12 à 1500 attachés, sans capitulation, au service de la Hollande. Un assez grand nombre de Suisses servent isolément dans diverses autres contrées. Si l'on distingue les populations helvétiques d'après les

langues qu'elles parlent, on trouve environ 1,540,000 habitants dans la Suisse allemande, 420,000 dans la Suisse française, 120,000 dans la Suisse italienne, et 50,000 dans la Suisse rhénane (pays des Grisons).

— Les onze fabriques de sucre de betterave qui existent dans la Silésie, ont produit en un an 6830 quintaux de sucre, extraits de 6,138,000 quintaux de betteraves.

— On écrit de la Hesse rhénane, sous la date du 8 août: Les rapports établis entre le comité de notre chemin de fer et celui du chemin de fer de Francfort, sur la rive droite du Mein, n'a pas eu les résultats espérés. Les actions, au lieu de monter, ont fléchi de 10 pour 100; une terreur panique paralyse les spéculations. Les actions de la navigation sur le Rhin sont peu recherchées; la concurrence avec une ancienne compagnie est la véritable cause de cette dépréciation.

— Indépendamment du chemin de fer de Mulhouse à Thann, dont M. Nicolas Kœchlin va entreprendre la construction, il s'occupe en ce moment de faire étudier un projet de chemin de fer qui partirait de Strasbourg pour aller à Mulhouse, et qui de Mulhouse se rendrait à Bâle. Cette nouvelle et importante ligne de communication, si elle vient à se réaliser, comme tout porte à le croire, serait du plus grand intérêt pour l'Alsace. Ainsi se trouverait ruiné le projet d'un chemin de fer sur la rive droite du Rhin, qui, comme on le sait, doit partir de Mayence pour se rendre à Bâle, et qui porterait un coup si préjudiciable au commerce de l'Alsace et de la France.

— M. le conseiller d'État Hubenthal a fait jeter sur la Witba, près de Witepsk (Russie), le 12 juin dernier, un pont flottant d'une invention toute nouvelle. Deux radeaux de forme conique, dont la base est appuyée au rivage, sont jetés sur les deux rives de la rivière, se rencontrent et se tiennent par leurs sommets au milieu du courant, opposant ainsi à l'effort des vagues un angle

obtus capable de supporter le choc le plus impétueux. La promptitude d'exécution, la simplicité et la sûreté, sont les qualités qui rendent ce pont surtout recommandable pour l'art militaire, comme pouvant remplacer les pontons actuels.

— L'empereur Nicolas assistait, le 25 juillet, à des expériences d'artillerie qui ont eu lieu aux environs de Saint-Pétersbourg. Il s'agissait d'opérer à une grande distance l'explosion d'une mine. L'ignition était produite par un moyen galvanique. C'étaient deux ponts minés qui devaient sauter. L'expérience a réussi dans son ensemble; mais l'explosion du second pont a failli être fatale à l'empereur. La charge était trop forte, ou bien la distance avait été mal calculée. Une énorme poutre vint avec d'autres débris tomber à quelques pas derrière l'empereur, dont la physionomie ne trahit pas la plus légère émotion. Il recommanda qu'il ne fût fait aucun reproche à l'officier inventeur du procédé et directeur de l'expérience; mais ayant appris, dans la journée, qu'un canonnier avait été blessé mortellement, il infligea vingt-quatre heures d'arrêts au même officier.

— Les journaux ont publié un ukase daté du 22 juillet, qui contient les dispositions suivantes :

1.° Les individus exilés en Sibérie, sans avoir été condamnés préalablement à une peine corporelle, peuvent rentrer dans les gouvernements de l'intérieur, s'ils sont restés cinq années avant l'arrivée à Tobolsk de l'héritier présomptif de la couronne, et s'ils se sont conduits d'une manière irréprochable. Sont exceptés de cette faveur impériale les individus exilés pour crimes contre la religion ou pour vagabondage.

2.° Ceux des exilés qui ne voudront pas profiter du bénéfice qui précède, obtiendront la réduction à moitié du temps qu'ils ont encore à rester dans la classe des serviteurs et des artisans. Ceux d'entre eux qui sont employés aux mines, seront immédiatement incorporés dans d'autres classes de colons et exempts d'impôts.

Cet ukase, qui se termine par quelques autres dispositions de détails, a été rendu à la sollicitation de l'héritier présomptif de la couronne. (*Gazette de Prusse.*)

— On écrit de Dantzig, le 30 juillet : Le nouveau traité de commerce et de navigation conclu entre la Prusse et la Hollande, est considéré comme avantageux pour nos relations commerciales, de même que pour celles des ports prussiens de la mer Baltique en général. Nous ne pouvons presque rien expédier en Russie, car les droits d'entrée sont très-élevés; ainsi la facilité que nous obtenons d'exporter nos produits en Hollande, produira d'heureux résultats, et la Prusse occidentale pourra aussi exporter plus aisément ses houilles et ses tissus de l'industrie des provinces rhénanes.

Comme le nombre des fabriques de sucre de betterave augmente dans le pays, nous prévoyons que dans dix ans l'importation du sucre des colonies cessera, ce qui procurera des sommes considérables à la Prusse, si l'impôt de consommation dont nous sommes restés exempts, ne détruit pas les espérances que nous avons conçues. (*Journal de Francfort.*)

— La seconde chambre des États de Saxe a définitivement voté la loi des Juifs. Ceux-ci ont obtenu beaucoup moins qu'ils n'attendaient, et leur position n'est guère améliorée. La question de savoir si on leur accorderait le commerce en détail, a été l'objet d'une très-vive discussion, et ce n'a été qu'à la majorité d'une voix que ce commerce leur a été refusé. Ils ne pourront absolument être pharmaciens, restaurateurs ou cabaretiers, distillateurs d'eau-de-vie; ils ne pourront faire le commerce de la friperie, à moins d'une permission spéciale; mais il leur sera permis de faire, sans patente, la banque et de se livrer au commerce des bestiaux: avec une autorisation préalable ils pourrout exercer la profession d'avocat.

La disposition qui permet aux Juifs d'exercer les métiers de corporations et leur donne le droit de maîtrise, ainsi que celui

d'avoir des compagnons et des apprentis, a été adoptée à l'unanimité. Mais les dispositions subséquentes modifient celle-ci en telle sorte, que nous doutons qu'elle soit pour les Juifs d'une grande utilité.

Les Juifs indigènes qui résideront à Leipzig et à Dresde d'une manière permanente, pourront acquérir des fonds de terre; cependant il leur sera interdit de les aliéner volontairement avant l'expiration de dix années, à compter du jour de l'attribution judiciaire. Si la succession d'un Juif indigène s'ouvre, et qu'un Juif étranger soit appelé à la recueillir, il sera tenu, dans le délai de deux ans, d'aliéner le fonds de terre qui lui sera échu.

Enfin, la même loi ordonne aux Juifs de faire usage de leur nom de famille héréditaire. (*Morgenblatt.*)

Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Reiseschilderungen, geschrieben in den Jahren 1830, 1831 *und* 1832 : Tableaux de voyage, tracés pendant les années 1830, 1831 et 1832, par le docteur MEYEN, de Berlin. Berlin, chez Duncker et Humblot.

Le docteur Meyen, homme plein d'érudition et de capacité, fut chargé en 1830, par le gouvernement prussien, d'accompagner, à titre de chirurgien et de naturaliste, une expédition dont le but était de visiter les côtes de l'Amérique du Sud et de la Chine. Parti de Berlin le 28 juillet 1830, il commence sa relation par consacrer plusieurs pages aux incommodités du trajet de Berlin à Hambourg, et par contraste il décrit la beauté des villes répandues sur les bords de l'Elbe; puis il jette aux Hambourgeois, en les quittant, quelques sarcasmes sur leur fidélité aux vieux costumes.

Ce voyage commença sous d'assez mauvais auspices : de l'embouchure de l'Elbe, le navire mit neuf jours pour arriver à Douvres; traversée si courte, que, par un bon vent, elle eût dû s'achever en quarante-huit heures. Ce ne fut pas non plus sans beaucoup de fatigues et de périls qu'il parvint à sortir du canal. La première destination des voyageurs étaient les îles Canaries; ils y abordèrent. Après leur départ de ces îles, où aucun accident remarquable ne signala leur passage, ils commencèrent à naviguer à travers ces grandes masses de plantes marines qui surprirent jadis si étrangement Christophe Colomb et son équipage. Notre docteur dit qu'il en a examiné une grande quantité, et qu'il est convaincu qu'Alexandre de Humboldt est complétement dans l'erreur, lorsqu'il suppose que ces plantes croissent originairement au fond de la mer, et en sont détachées par

les poissons ou le mouvement des vagues. Il affirme, lui, qu'elles développent leurs jeunes bourgeons en voguant, et qu'elles projettent, dans toutes les directions à la surface de la mer et sous les eaux, leurs racines et leurs feuilles, qui sont absolument de la même nature.

Ils rencontrèrent aussi des troupeaux de *physalia*, ces beaux *nautiles*, dont il est fait mention dans le Voyage de M. Beunet à la Nouvelle-Galles; et le docteur Meyen cite un exemple du danger que l'on court à se laisser étreindre par ces redoutables mollusques. — «Aux approches de l'équateur, dit-il, un magnifique physalia, d'une rare grosseur, vint à passer le long du navire avec sa voile d'azur largement déployée; un jeune matelot, plein de courage, s'élança nu à la mer pour saisir le bel animal; mais aussitôt que le mollusque sentit la pression de sa main, il enlaça l'imprudent de ses longs râteaux. Le matelot, effrayé, et sentant par tout le corps une douleur dévorante comme celle d'une brûlure, cria au secours; il eut à peine la force de regagner le flanc du navire, d'où on le hissa sur le tillac; mais à peine fut-il dégagé de l'étreinte du physalia, que les douleurs et l'inflammation cutanée s'accrurent; il s'ensuivit une fièvre accompagnée de délire, et ses jours furent quelque temps en danger.»

L'arrivée du navire à Rio, la capitale du Brésil, donne lieu de la part du docteur Meyen à des détails de grand intérêt. «Pendant la nuit, dit le savant voyageur, il s'éleva une brise légère, qui poussa notre vaisseau fort avant dans la baie; nous étions en face de la cité, de son port magnifique, et des forts qui en défendent l'entrée, sans pouvoir distinguer ni les forts ni le rivage; c'était à la nouvelle lune, et les étoiles n'éclairaient que faiblement les cieux. Il fallut attendre le retour de l'aurore pour jouir du beau spectacle que nous interceptait le rideau de la nuit. Oh, qu'elle fut longue pour nous! Le jour parut enfin, mais toute la côte était ensevelie sous des vapeurs épaisses, que dominaient seulement les sommets des montagnes, dont la sombre verdure se dessinait peu à peu aux clartés du soleil levant. Cependant le brouillard s'éleva par degrés, et découvrit lentement le paysage. Une enceinte de montagnes, couvertes de la plus luxuriante végétation, entoure cette grande baie. Dans le milieu, de petits îlots, avec leurs collines que surmontent de beaux palmiers, se détachent çà et là sur l'eau d'un vert foncé. Quelques-uns sont munis de forts, dont les feux croisés avec celui de Santa-Cruz, bâti contre la montagne le Pico, doivent, en temps de guerre, rendre l'accès de la côte

difficile et redoutable. La belle cité de Rio occupe sur le bord méridional de la baie un espace de plus d'une lieue de largeur. Les innombrables églises, dont les flèches et les tours s'élancent dans les airs, les couvents aux murailles blanches qu'on voit partout sur les hauteurs, et dont le reflet contraste avec la sombre végétation des tropiques ; les montagnes élevées qui couronnent l'arrière-plan des ce tableau et vont se perdre en amphithéâtre à l'horizon, revêtues de leurs forêts primitives; les beaux plateaux de l'*Orgue* et de l'*Étoile*, qui s'étendent à l'ouest comme une immense terrasse, tous ces objets, combinés sous les teintes de l'atmosphère, font une des plus belles scènes qui se puissent imaginer.

« Rio a un grand nombre de marchés, où l'on voit étalées des provisions et des denrées de toute espèce; mais ce qui afflige encore les amis de l'humanité, c'est qu'on y vend toujours en public des esclaves des deux sexes.

« Le bazar des marchands d'esclaves, continue le docteur Meyen, fut le premier endroit que nous visitâmes, voulant nous assurer par nos yeux de la réalité de ce honteux trafic, auquel nous avions peine à croire. Les malheureuses créatures sont enfermées par centaines dans des magasins. A l'exception d'une petite pièce d'étoffe qui leur couvre le milieu du corps, en manière de ceinture, elles sont entièrement nues. Les esclaves ont généralement la tête rasée; ils se tiennent assis sur de petits bancs disposés en demi-cercle, ou couchés par terre. Presque tous sont marqués d'un fer chaud sur les plus nobles parties : les jeunes filles elles-mêmes subissent cette cruelle opération à la poitrine. Par suite de la saleté dans laquelle ils vivent pêle-mêle à bord des vaisseaux négriers, et surtout de la mauvaise nourriture qu'ils y prennent, toute leur organisation se détériore et se flétrit. Ils sont pour la plupart affectés du scorbut. Cette maladie se manifeste d'abord par une petite tache sur la peau; cette tache s'étend de plus en plus, et forme bientôt de petits ulcères qui dévorent les chairs environnantes. Ils vivent avec ces plaies. Leur peau noire, si luisante naguère à l'état de santé, ternie à présent par la misère et la faim; leur apparence maladive, leur tête rasée, et leurs regards mornes et languissants, nous firent une impression bien douloureuse; nous avions peine à reconnaître en eux des créatures de la même espèce que nous. Cependant, lorsqu'ils attendent les chalands, et que leur vente paraît à peu près sûre, les marchands ont coutume

de faire avaler à leurs esclaves quelques stimulants, comme du gingembre ou du tabac, pour animer leurs regards; ou bien ils les soufflètent et les frappent à coups de pied, jusqu'à ce qu'ils les aient vus sourire. Aperçoivent-ils un étranger dont le costume annonce l'opulence, ils s'avancent vers lui d'un air très-affable, lui présentent la main, et protestent aussitôt de l'excellence de leurs marchandises. Alors ils font dresser quelques noirs, et leur commandent, le bâton en main, de déployer leur agilité et leur souplesse. Mais si ces infâmes trafiquants de chair humaine reconnaissent que vous n'êtes venu visiter leurs magasins que par curiosité, ils vous traitent avec la dernière insolence. C'est contre les Anglais surtout qu'ils s'emportent le plus violemment, prétendant que ces insulaires ne les dépouillent de leurs légitimes acquisitions que pour s'en enrichir eux-mêmes. — Un assez grand nombre de propriétaires obligent leurs esclaves à leur fournir chaque jour une certaine somme d'argent, au moyen de divers travaux qu'ils les envoient faire à la ville et ailleurs. Aussi voit-on dès l'aube du jour, des milliers de noirs qui errent dans les marchés et sur le port, cherchant de l'ouvrage pour gagner leur pain, car leurs maîtres ne les nourrissent pas, et pour éviter la flagellation qui les attend le soir, lorsqu'ils rentrent les mains vides. Le tribut quotidien est fixé à un dollar; si l'esclave a gagné davantage, il peut retenir ce pécule pour rétablir la balance les jours où il gagne moins. Les carrières et la chasse aux insectes sont les ressources les plus fructueuses pour ces esclaves; un bon chasseur de scarabées en prend jusqu'à six cents par jour, et c'est une branche de commerce fort considérable à Rio. Pendant notre séjour, le cent de l'espèce commune se vendait *six mille reis*, ou seize à vingt francs. La belle espèce y est très-recherchée. Les dames européennes commencent à s'en faire un ornement de toilette, et les demandes en deviennent si multipliées dans le commerce, que la destruction totale du *scarabée-diamant* me paraît imminente. Ce bel insecte aux reflets chatoyants, dont on fait de jolies épingles pour hommes et d'élégantes agrafes pour les femmes, se vendait, à notre départ de Rio, quarante francs le cent, et le prix en montait encore.

La soif du gain s'est ouvert à Rio d'étranges voies pour arriver plus rapidement à son but. L'humanité se refuse à croire ce que j'ai vu moi-même. Des négresses y sont entretenues en grand nombre, dans l'unique but de la reproduction. C'est un objet de spéculation pour

les propriétaires. Une négresse enceinte vaut cinquante piastres de plus qu'auparavant. Les enfants sont enlevés à leur mère et vendus pour trente ou quarante piastres. Les maîtres disposent de tous comme il leur plaît; ils font et défont des mariages au gré de leurs calculs et de leurs caprices, et trafiquent ensuite du mari, de la femme et des enfants, de manière à ce que ni les uns ni les autres ne puissent plus se rencontrer. — Le lait même des négresses est un article de commerce et se débite souvent pour du lait de vache : aussi les étrangers informés de cette fraude ne boivent-ils jamais de lait à Rio, à moins qu'ils ne le fassent traire devant eux.»

Le docteur Meyen, après tous ces tristes détails sur l'état pitoyable des esclaves au Brésil, fait un pompeux éloge de la beauté des dames Brésiliennes. «Mais leur esprit, ajoute-t-il, dépourvu de culture, répond rarement aux grâces naturelles de leur personne. On évite de leur enseigner à lire et à écrire, de peur qu'elles ne s'engagent dans des correspondances amoureuses, pour lesquelles, dit-on, un penchant instinctif s'éveille en elles de très-bonne heure. Il en résulte que ces belles statues passent ordinairement leurs matinées à se frotter les dents avec une pelure d'orange ou à se faire tresser leurs longs cheveux noirs par leurs négresses.»

De Rio Janeiro, le docteur Meyen poursuivit son voyage vers le cap Horn, qu'il doubla. Du cap Horn, l'expédition se rendit au Chili, et toucha à Valparaiso. Les coutumes de cette contrée et les détails des beautés de la nouvelle capitale, ont fourni à M. Meyen bien des pages intéressantes, que nous regrettons de ne pouvoir, faute d'espace, traduire ici tout au long.

Quelques-uns des passagers de l'expédition se réunirent à lui, pour faire une excursion dans l'intérieur du Chili. Ils visitèrent Santiago, qui compte soixante mille habitants. Quoique bien d'autres voyageurs aient reproduit des descriptions de ce genre, nous pensons faire plaisir à nos lecteurs en leur citant les passages suivants :

«Nous nous arrêtâmes, dit M. Meyen, à une *maison de poste*, située au pied de la montagne *Cuesto del Prado*. Une famille nombreuse nous y reçut avec autant de cordialité que si nous avions été de vieilles connaissances. Les femmes, aussi gracieuses que jolies, étaient élégamment vêtues de robes blanches, et portaient pour coiffure de beaux foulards de soie; elles fumaient des cigarettes et buvaient le *mathé* (thé du Paraguay). L'une d'elles reposait sur un lit, dans

l'attitude de la Magdeleine pénitente; mais elle nous parut encore plus séduisante que la Sainte de l'Écriture. Quatre grands lits, dressés dans la même chambre, étaient occupés indistinctement par des hommes et des femmes. Et comme il n'y avait point de siéges dans toute la chambre, la belle *Magdeleine* nous invita à venir nous reposer auprès d'elle. Alors elle tira de dessous sa couverture une charmante levrette, dont la grâce me séduisit tellement, que je lui proposai de l'acheter. Un signe de tête négatif, accompagné d'un sourire, fut sa réponse; puis elle se mit à jouer avec l'élégant animal, pendant que de ses lèvres roses elle laissait échapper la blanche fumée de sa cigarette. Toute l'assemblée en faisait autant; chacun suivait des yeux les petits nuages légers qu'il créait tour à tour, et les femmes ne rompaient le silence que pour éclater en fines et spirituelles saillies, dont nous admirions l'à-propos. Les habitants du Chili se lèvent de bonne heure; les dames s'empressent d'aller à la messe, élégamment vêtues de soie noire, et enveloppées d'un long voile de la même couleur. Elles sont suivies de leurs servantes, qui leur portent de moelleux coussins, sur lesquels elles se placent à l'église. Après la messe on prend le chocolat, le café, ou le thé de la Chine; le thé du Paraguay est actuellement banni des maisons de la haute classe. Les hommes en général fréquentent peu les églises; pendant que les femmes sont occupées des pratiques religieuses, ils vont se promener dans les rues et dans les marchés. Avant midi les dames font des visites dans leurs équipages, petites voitures à deux roues, ornées de glaces, que tirent deux mules, sur l'une desquelles est assis le cocher. Les hommes laissent ce véhicule exclusivement aux femmes et ne s'en servent jamais. A mesure que la chaleur s'accroît avec les progrès du jour, l'activité et le mouvement cessent dans les rues; après l'heure de midi, toute affaire est complétement suspendue; on se repose ainsi jusqu'au dîner, qui a lieu ordinairement à deux heures; bientôt après on commence la sieste, qui dure communément jusqu'à six heures du soir. Pendant ce temps la tranquillité la plus parfaite règne dans toute l'étendue de la cité; il s'y manifeste à peine quelque signe de vie. Toutes les boutiques sont fermées; les soldats de garde ou quelques curieux sont les seules créatures qui se puissent rencontrer dehors. L'air est embrasé: la ville est une fournaise; chacun tient sa porte et sa fenêtre close. Tout repose, tout est assoupi, il n'y a qu'un tremblement de terre qui puisse arracher les habitants à leur léthargique

inertie, à la somnolence dans laquelle les plonge moins l'excès de la chaleur que l'habitude. Vers la fin du jour, la chaleur perd de son intensité; les maisons se rouvrent, les boutiquiers étalent de nouveau leurs marchandises, et les rues se remplissent d'ouvriers. L'agitation recommence, la foule se répand de tous côtés; les uns vont aux églises, les autres vont aux promenades; puis tout à coup, au coucher du soleil, la cloche sonne pour la prière: toutes les têtes se découvrent, tous les fronts s'inclinent pieusement; le silence succède au tumulte, l'immobilité à la circulation. Des milliers d'habitants, à pied, à cheval, en voiture, s'arrêtent où ils se trouvent, et s'agenouillent à terre; le son de la cloche les a tous frappés comme une commotion électrique. Ils obéissent à se signal révéré, le riche auprès du pauvre, la jeune fille à côté de la vénérable matrone, le galant cavalier courbé humblement près du moine; puis, quand la cloche sonne de nouveau, cette foule immobile reprend son mouvement. On se poursuit, on s'évite, on se rencontre, on se salue. — L'heure tardive des visites est la seule chose que je trouve à critiquer dans cette vie si poétique : elles commencent de neuf à dix heures du soir et se prolongent longtemps après minuit. Les invitations particulières et réitérées, après la première présentation, ne sont pas de mode au Chili; une fois introduit dans une famille par un ami de la maison, on y a pour toujours ses libres entrées.»

De Santiago, le docteur Meyen et ses compagnons de voyage firent une excursion au volcan de Maïpu, dont ils admirèrent l'éclat extraordinaire pendant la nuit. L'un d'eux, qui avait visité l'Italie et la Sicile, assura que le Vésuve et l'Etna ne sauraient lui être comparés.

Du Chili les voyageurs passent au Pérou. Le docteur Meyen nous donne une description fort piquante de ses courses dans la chaîne des Andes. Du Pérou il alla visiter l'archipel des îles Sandwich, d'où il se rendit en Chine, où il aborda le 14 janvier 1832, étant parti du Pérou le 22 juillet 1831. Il parcourut dans le cours du trajet les principales îles Philippines.

La Chine fut le terme des explorations de l'expédition dont le docteur Meyen faisait partie. Nous trouvons encore dans sa Relation une foule de notes curieuses et rédigées avec un vif intérêt, comme on a pu juger par les citations que nous avons faites de quelques passages du livre qu'il a publié. Mais la Chine a été l'objet de tant de récits, que nous bornons ici notre analyse, en recommandant à toutes

les classes de lecteurs le livre de M. Meyen, écrit pour les savants et pour les gens du monde, pour ceux qui veulent apprendre, comme aussi pour ceux qui ne cherchent dans la lecture qu'un agréable passe-temps.

LIVRES FRANÇAIS.

De l'Instruction publique en Hollande, par M. Victor Cousin, pair de France, directeur de l'École normale; un volume in-8.° Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault, 1837.

Nous avons donné dans ce numéro une sorte de résumé du beau travail que le savant professeur vient de publier sur les Recherches en Hollande pendant le mois de septembre 1836. Le livre de M. Cousin est précieux, parce qu'il forme le complément enrichi de faits nouveaux et d'observations remarquables, du Rapport sur les établissements d'instruction publique en Hollande, lu au Conseil de l'Université par M. Cuvier, en octobre et novembre 1811.

Les communications bienveillantes que M. Cousin a obtenues du gouvernement des Pays-Bas, ont mis en sa possession les principaux documents relatifs à l'instruction du peuple et à l'instruction supérieure. Avec ces premiers matériaux, pris pour base et pour guide, il a commencé ses études particulières en parcourant La Haye, Harlem, Amsterdam, Utrecht, Leyde, Rotterdam, et visitant assidûment sur son passage les écoles pour le peuple, les écoles latines ou gymnases, et les universités.

M. Cousin ne s'est pas borné à la partie aride de son voyage; il a observé avec un goût exquis tout ce que la Hollande offre de curieux, de rare, en fait de littérature et d'art, et les premières pages de son livre offrent une analyse, aussi fidèle que concise, de tout ce qui a fixé son attention et qui appartient au domaine de l'histoire.

A Anvers, par exemple, il visite le musée, les églises et surtout la cathédrale. C'est à Anvers qu'il faut venir pour se faire une idée vraie et complète de l'école flamande, pour connaître Rubens, qui remplit toute la ville; Van-Dyck, son maître; Otto Venius et le maître de celui-là, Pourbus; et ce Quentin Metsis, qui remonte jusqu'au quinzième siècle, et se rattache ainsi à la vieille école de Van Eyk,

dont il a la naïveté et la vigueur. On a de Quentin Metsis, né à Anvers, en 1450, un admirable tableau avec volets, conservé au musée, et qui représente l'inhumation de Jésus-Christ. Les amis du Christ, après avoir détaché son corps de la croix, lui rendent les derniers devoirs. La Vierge est prosternée devant le cadavre, et S. Jean la soutient. Deux vieillards soulèvent l'un la tête, l'autre la partie supérieure du corps du Sauveur, pendant que les saintes femmes embaument ses plaies. On voit à droite sur le second plan, le sépulcre qu'on prépare pour recevoir le corps. Près le Calvaire, sur un plan plus élevé, et à gauche, Jérusalem. Le volet de droite représente la tête de S. Jean-Baptiste sur la table d'Hérodiade; le volet de gauche, S. Jean dans l'eau bouillante.

C'est encore à Anvers qu'on découvre un genre de sculpture qui a atteint un degré élevé de perfectionnement. On y voit à la cathédrale, et surtout à S. Jacques, une multitude de statues en bois, attachées aux chaires et aux confessionnaux, et qui forment des groupes admirables. Notre-Dame d'Anvers a un clocher presque aussi haut et plus élégant que celui de Strasbourg. C'est du faîte de ce clocher qu'il faut contempler la ville et ses ports, son bassin creusé par Napoléon, la Bourse, les Osterlingen; toutes les églises, qui se pressent autour de la cathédrale comme des filles autour de leur mère; et le cours majestueux de l'Escaut, qui conduit à la mer du Nord, par où Anvers était naguère un des plus grands entrepôts du monde.

On voit à Bréda, sur la route d'Anvers à Rotterdam, le mausolée d'Engelbert II et de sa femme, orné de quatre statues attribuées au ciseau de Michel-Ange Buonaroti.

Mais la forme un peu lourde de ces statues fait douter de leur authenticité, et l'on comprend difficilement que les œuvres de l'artiste florentin se soient égarées jusqu'à Bréda.

Le musée royal de La Haye renferme la plus considérable collection de tableaux qu'il y ait dans les Pays-Bas, avec celle d'Amsterdam. On y trouve d'excellents échantillons de toutes les écoles d'Italie, et pour l'école espagnole plusieurs Vélasquez et deux beaux Murillo, dont l'un est une *Madone*, qui ne le cède guère à celles de Raphaël, avec un tout autre caractère. L'école allemande est représentée ici par plusieurs Dürer et plusieurs Holbein, qui sont tous des portraits historiques doublement précieux. On y retrouve aussi plusieurs chefs-d'œuvre de l'école flamande : entre autres, quatre

Rubens, dont deux sont les portraits de Catherine Printes, la première femme du grand artiste, et d'Hélène Forman, sa seconde femme; avec cinq tableaux de Van-Dyck, dont l'un représente toute la famille Huygens.

C'est à La Haye et à Amsterdam qu'on peut étudier Rembrandt, comme Rubens à Anvers.

Nous sommes entrés dans d'assez grands détails sur l'organisation de l'instruction en Hollande, dans l'article que nous lui avons consacré, pour qu'il nous soit permis de borner là notre tâche. Nous ajouterons que M. Cousin a publié, avec ses propres observations sur les systèmes d'instruction adoptés, tous les documents qu'il a été à même de recueillir.

Ce travail important forme en quelque sorte le pendant de celui que M. Cousin avait publié auparavant sur l'État de l'instruction publique dans quelques pays de l'Allemagne, et particulièrement en Prusse. Nous avons remarqué ici une comparaison fort intéressante, établie entre la Prusse et la Hollande, d'où il résulte, par des calculs établis très-exactement, qu'en Prusse l'instruction primaire est plus répandue; elle est meilleure, parce qu'il y a moins d'élèves dans chaque école, et un plus grand nombre de maîtres; elle coûte aussi moins cher à l'État, ce qui indiquerait qu'elle est plus appréciée et mieux payée par le peuple ou les communes.

L'instruction secondaire est beaucoup plus répandue; elle est plus centralisée, puisqu'elle réunit plus d'élèves dans chaque école : elle coûte un peu plus cher à l'État.

L'instruction supérieure est beaucoup moins répandue; elle est beaucoup plus centralisée, et coûte un peu moins cher à l'État.

Les Vacances en Suisse, par M. Saint-Germain; deux volumes in-18, avec figures lithographiées. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault, 1837. Prix : 4 fr.

Ce petit ouvrage, destiné à la jeunesse des deux sexes, est aussi amusant qu'instructif. C'est l'itinéraire d'un voyage pittoresque à travers tout ce que la Suisse et les Alpes offrent de plus curieux en phénomènes, ou en beautés naturelles. Le meilleur éloge que nous en puissions faire, est de dire qu'il pourrait servir d'excellent guide aux voyageurs de tout âge et aux amateurs fashionables.

Une foule de petites vues lithographiées avec une délicatesse remarquable, et une carte de la Suisse, augmentent le charme séduisant de ces deux volumes.

Les *Vacances en Suisse* seront le plus joli cadeau d'étrennes qui puisse être offert cette année.

HISTOIRE GÉNÉRALE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, par M. F. RAGON; un volume in-8.° Paris, chez L. Colas et L. Hachette.

Je ne sais si c'est l'effet d'une étrange et singulière fatalité, qui depuis longtemps nous poursuit à travers toutes les phases de l'enseignement; mais il semble qu'on se soit plu à accorder aux études historiques une importance d'autant plus grande et une attention d'autant plus consciencieuse que les événements étaient plus éloignés de nous. On compte par milliers les livres et les traités qui ont été écrits sur l'histoire ancienne; ceux sur la républipue romaine sont presque aussi nombreux; l'antiquité, enfin, a été fouillée et exploitée dans tous les sens, et tous les jours encore elle est l'objet de patientes et savantes investigations. L'histoire si poétique du moyen âge, qui contient nos origines, nous révèle les événements qui présidèrent à la formation de la société chrétienne et, pour ainsi dire, entourèrent son berceau; les faits de l'histoire moderne, ceux surtout qui se rapprochent le plus de l'époque contemporaine, ont moins occupé les historiens, et lorsqu'enfin nous touchons à la plus grande des révolutions, à l'événement qui a changé la face du monde et assis sur des fondements nouveaux notre société actuelle, non-seulement les livres historiques, ceux où nous pourrions puiser une instruction solide, manquent à l'enseignement, mais encore une jalouse susceptibilité éloigne de la portée des jeunes gens ceux qu'ils pourraient lire et consulter avec fruit. On se souvient encore du temps où l'histoire du dix-huitième siècle était sévèrement proscrite des colléges, bien qu'on la laissât, par un reste de pudeur, figurer sur le programme des cours. Plus tard, si on a reculé quelques barrières, on a toujours tremblé devant le prétendu danger de familiariser de jeunes intelligences avec les annales de la révolution française. Dans ce temps, l'auteur du livre que nous annonçons, M. Ragon, malgré les services qu'il avait rendus à l'instruction dans un long professorat, n'aurait peut-être pas osé publier, à l'usage des colléges, l'Histoire

du dix-huitième siècle, et l'Université, loin de l'approuver, comme elle vient de le faire, aurait cru céder à de louables scrupules en la défendant.

Mais le temps, plus encore que la bonne volonté des gouvernants, amène toujours dans sa course quelques progrès, et aujourd'hui on s'est résigné à voir sans inconvénient professer l'histoire du dix-huitième siècle. Mais pour cet enseignement il manquait un livre, un manuel que l'on pût mettre entre les mains des jeunes gens, pour leur servir de guide. C'est ce livre que M. Ragon vient de publier.

L'époque qu'il a embrassée s'étend depuis les premières années du dix-huitième siècle jusqu'à la révolution française, et l'histoire de chaque pays y est traitée sous son chapitre séparé. Si cette méthode a l'avantage de diviser, au premier abord, d'une manière plus nette les diverses parties de l'ouvrage, on ne peut nier qu'elle n'amène aussi quelquefois des redites par la nécessité où l'on se trouve, de répéter les mêmes faits toutes les fois qu'il faut parler d'événements auxquels une autre puissance est mêlée. Elle amène aussi un peu de confusion par les renvois qu'elle nécessite à d'autres chapitres, et exige de la part des jeunes gens un certain travail pour classer les faits, les rétablir à leur place, les coordonner dans la mémoire. Peut-être eût-il mieux valu diviser tout ce siècle par périodes chronologiques, par époques, et traiter successivement chacune d'elles.

Si les faits sont bien présentés, les dates exactes; la *rédaction*, ainsi que l'auteur le voulait, *claire et précise*, les récits puisés à des sources certaines, et d'autant plus faciles à exposer qu'il n'a abordé aucune grande question de critique historique, nous ne pouvons cependant nous empêcher de lui reprocher un peu de froideur et de sécheresse dans sa narration. Il aurait pu aussi s'attacher à mettre plus correctement l'orthographe de quelques noms étrangers, surtout celle des noms allemands. Ainsi nous avons remarqué notamment *Leipzick* pour Leipzig, *Frisingue* pour Freisingen (p. 256), *Sleswick* pour Schleswig (p. 345), *Freybourg* pour Freyberg en Saxe (p. 270), etc. Il n'y a jamais eu dans ce royaume de ville de ce nom. Freybourg, qui appartient aujourd'hui au grand-duché de Bade, est dans le Breisgau.

On peut aussi dire à M. Ragon qu'il s'est trop exclusivement attaché à la reproduction des faits. D'autres parties, qu'il a passées sous silence ou qu'il a entourées de trop peu de développements, ont au-

jourd'hui conquis une trop grande importance pour être négligées. L'histoire des lettres et des arts, de la civilisation, du Droit public et des notices biographiques sur les hommes les plus celèbres dans tous les genres, ajoutent encore un nouveau degré d'intérêt, et sont aujourd'hui généralement reconnues comme indispensables dans un ouvrage historique.

Ces critiques, qui, du reste, n'ont peut-être pas échappé à un homme qui, comme M. Ragon, s'est déjà fait remarquer autant par les ouvrages qu'il a précédemment publiés que par un long et instructif professorat, ne sauraient cependant rien retrancher du mérite de son livre, qui sera entre les mains des jeunes gens un guide sûr et d'autant plus utile, que souvent la saison avancée contraint les professeurs à marcher plus rapidement, et quelquefois même les empêche de terminer leurs cours. En *préparant*, comme il le dit lui-même, les *voies de l'enseignement* pour l'histoire du dix-huitième siècle, M. Ragon aura acquis de nouveaux droits à la reconnaissance que lui doivent déjà la jeunesse des colléges et les membres de l'Université.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

(Théologie — Philosophie. — Politique — Jurisprudence — Économie politique. — Géographie — Histoire — Voyages. — Commerce — Industrie — Beaux-Arts. — Éducation. — Médecine — Physiologie. — Sciences naturelles. Littérature — Mélanges.)

THÉOLOGIE — PHILOSOPHIE.

Beiträge zur christlichen Dogmatik : Essai sur la dogmatique chrétienne et sur l'exégèse du nouveau Testament, par Mohr. Marbourg, chez Elwert.

Grundriss der Geschichte der christlichen Kirche : Principes de l'histoire de l'Église chrétienne, par F. Rehm, professeur à Marbourg. Marbourg, chez le même.

Jahrbücher für Theologie und christliche Philosophie : Annales de théologie et de philosophie chrétienne, par les docteurs Kuhn, Locherer et Staudenmayer. Mayence, chez Kupferberg.

Geschichtliche Darstellung des Calvinismus : Exposé historique du calvinisme, jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, par G. Weber. Heidelberg, chez Mohr.

Neue Propädeutik zur Philosophie, enthaltend die Anfangsgründe der Psychologie und Logik : Nouveaux prolégomènes philosophiques, contenant les principes de la logique et de la psychologie, par Schirtitz, à l'usage des gymnases et des autres établissements d'instruction. Stargard, chez Heudess.

Geschichte der letzten Systeme der Philosophie in Deutschland : Histoire des derniers systèmes de philosophie chez les Allemands, depuis Kant jusqu'à Hegel; deux volumes in-8.° Berlin, chez Duncker et Humblot.

Der Selbstmord : le Suicide, expliqué par la psychologie et jugé par la morale, avec des exemples tirés des histoires ancienne et moderne, par Blumrœder. Weimar chez Voigt.

POLITIQUE — JURISPRUDENCE — ÉCONOMIE POLITIQUE.

Die amerikanischen Besserungssysteme, erörtert in einem Sendschreiben, etc. : Système d'amélioration en Amérique, développé dans une lettre à M. W. Craffort, inspecteur général des prisons d'Angleterre, par le D.r Julius. Leipzig, chez Brockhaus, 1837.

Corpus juris civilis, in's Deutsche übersetzt und herausgegeben von Otto, Schilling und Sintenis : Corps de Droit civil, traduit en allemand et publié par Otto, Schilling et Sintenis; sept volumes grand in-8.° Leipzig, chez Touke.

Centralblatt für preussische Juristen : Feuille centrale des jurisconsultes prussiens; 1.re année, 1837, rédigée par C. F. Rauer. Cette publication périodique avait paru jusqu'ici sous le titre de *Juristische Zeitung*. Berlin, chez Hirschwald.

Gesetz und Evangelium : la Loi et l'Évangile; dissertation exégétique, historique et critique sur le sens et l'usage de ces mots, en théorie et en pratique, par J. Guth. Dinkelsbuhl, chez Walter.

Die Forstwissenschaft nach ihrem ganzen Umfange : de l'Administration forestière, considérée dans toutes ses branches, et son exercice dans les États autrichiens, avec cinq planches lithographiées, par Rodolphe Feistmantel. Vienne, chez Bœck.

Juristisches Magazin, neue Folge, etc. : Annales de jurisprudence, publiées par Scholtz, Gans, Zachariæ. Brunswick, chez Meyer.

GÉOGRAPHIE — HISTOIRE — VOYAGES.

Kritik des Raumer'schen Werkes : England im Jahre 1835 : Critique de l'ouvrage de Raumer, qui a pour titre : l'Angleterre en 1835. Leipzig, chez Bœhme.

Die Handelsgeographie, zum Gebrauche für Kaufleute : Géographie commerciale, à l'usage des négociants, fabricants, des gens d'affaires et des écoles de commerce. Vienne, chez Gerold. — L'ouvrage complet forme huit livraisons en deux volumes.

Briefe aus Paris, zur Erläuterung der Geschichte des sechzehnten und siebenzehnten Jahrhunderts : Lettres de Paris, pour servir à l'éclaircissement des événements historiques des seizième et dix-septième siècles; deux volumes grand in-12, contenant l'Allemagne, le Danemarck, l'Espagne, les Pays-Bas, la France, l'Italie et la Grande-Bretagne, avec huit planches lithographiées, par F. de Raumer. Leipzig, chez Brockhaus.

Die politischen Zustände Spaniens seit 1808 *bis* 1836; *Zeitraum von* 1814 *bis* 1819 : Histoire politique de l'Espagne, depuis 1808 jusqu'à 1836; période de 1814 à 1819, par H. Elsner. Stuttgart, chez Erhard.

Atlas zur Kunde fremder Welttheile: Atlas de géographie étrangère, publié par une société d'artistes, sous la direction d'A. Lewald; tome III, avec une carte et trois planches lithographiées; et tome IV, contenant quatre planches explicatives d'un voyage dans le Kurdistan. Stuttgart, chez Scheibel.

Skizzen aus Norden: Esquisses sur le Nord, ou Souvenirs d'un voyageur, par Herman Achenbach; 1.re partie : excursion en Russie pendant le cours de 1832; 2.e partie : le Danemarck et la Suède, pendant l'été de 1835. Cassel, chez Krieger.

COMMERCE — INDUSTRIE — BEAUX-ARTS.

Meyer's Universum, oder Abbildung und Beschreibung des Sehenswerthesten und Merkwürdigsten der Natur und Kunst auf der ganzen Erde: Description illustrée des merveilles de la nature et des beaux-arts dans toutes les contrées du monde connu, par Meyer; tome III, livraisons 1 à 10; chacune se compose de quatre planches in-4.°, avec texte. Hildburghausen, New-Yorck et Amsterdam, à l'Institut bibliographique.

Praktisches Rechenbuch für Banquiers, Kaufleute, etc.: Comptes faits à l'usage des banquiers, des négociants, contenant les principes de l'escompte et les différentes règles de société, des tables de réduction et des modèles pour les principales opérations commerciales, par J. L. Else. Leipzig, chez Klein, 1837.

Shakespear's Frauenbilder; eine Sammlung weiblicher Portraits: les Femmes de Shakespeare; recueil de portraits; 4.e livraison, grand in-4.°, de trois planches, avec trois feuilles de texte, par Ch. Heath. Londres et Berlin, chez Ashes.

ÉDUCATION.

Kinderheimath, in Bildern und Liedern: la Patrie de l'enfance, choix de romances, avec jolies gravures, par F. Güll, avec une préface de G. Schwab. Stuttgart, chez Liesching.

Die Kunst in vier und zwanzig Stunden ein geschickter Schwimmer zu werden: l'Art de devenir en vingt-quatre heures un parfait nageur, par E. L. Hoffmann. Hambourg, chez Hoffmann.

Kurzgefasste spanische Grammatik: Grammaire abrégée de la langue espagnole, d'après Cormon et Sobrino, par G. N. Bœhrmann. Hambourg, au Bureau du *Literatur-Comptoir*.

Kinder- und Hausmährchen: Histoires pour les enfants et les familles, par les frères Grimm; 3.ᵉ édition, Berlin, chez Reimer.

Jugend-Bibliothek; Auswahl lehrreicher und interessanter Stoffe aus der Geschichte, Geographie, Naturkunde, etc.: Bibliothèque de la jeunesse, ou Notions choisies d'histoire, de géographie, de sciences naturelles; rédigées d'après les auteurs les plus estimés, par le D.ʳ J. M. Braun; tomes I et II. Stuttgart, chez Kohler.

Ausgewählte Legenden und fromme Sagen für Söhne und Töchter, zur Erweckung und Befestigung eines gottesfürchtigen Sinnes und Wandels: Légendes choisies et histoires pieuses, dédiées aux enfants des deux sexes, dans le but de leur inspirer la crainte de Dieu et l'amour de leurs devoirs; in-8.°, avec un titre gravé, par J. Rauchenbichler. Ratisbonne, chez Mantz.

Fabelbuch mit Bildern, in alphabetischer Reihenfolge, für Kinder: Livre de fables, avec figures, rangées par ordre alphabétique, pour l'instruction des jeunes enfants, par Jugendhold. Gotha, chez Hellfahrt.

MÉDECINE — PHYSIOLOGIE.

Medizinisch-praktische Abhandlung über die asiatische Cholera: Dissertation médicale et pratique sur le choléra asiatique, d'après les études faites dans les hôpitaux pendant les invasions cholériques de 1831, 1832 et 1836, par Wagner. Prague, chez Kronberger.

Geschichte des Blinden-Unterrichtes und der Blinden-Anstalten: Histoire de l'éducation des aveugles et des établissements nationaux qui leur sont consacrés, par le D.ʳ Klein; grand in-8.° Vienne, chez Pichler.

Der Arzt für die spätere Lebensperiode: le Médecin de la dernière période de la vie, à l'usage de ceux qui ont passé l'âge de cinquante ans, par A. Venus. Weimar, chez Voigt.

Anatomische Abbildungen: Tableaux d'anatomie, comprenant les intestins du corps humain, des détails sur les diverses parties du crâne, sur la construction des fosses nasales, avec des observations scientifiques, par Gabler. Berlin, chez Natorff et Comp.ᵉ

Der Sieg der Wahrheit und des Rechts, oder wie es mir wegen der Homeopathie ergangen: le Triomphe de la vérité et de la raison, ou

comment j'ai été amené à reconnaître l'homéopathie, par A. Gebel. Leipzig, chez Schumann.

Archiv für Anatomie, Physiologie und wissenschaftliche Medizin: Archives des sciences anatomiques, physiologiques et médicales, rédigées par une société d'hommes de l'art, sous la direction du D.r J. Muller, professeur d'anatomie et de physiologie à Berlin; 1837, 4.e année. Berlin, chez Eichler.

Homeopathische Heilungen: Cures de la médecine homéopathique, avec des remarques sur l'évidence et les progrès de ce système, par le D.r Schwartz, conseiller du roi de Saxe. Dresde et Leipzig, chez Arnold.

SCIENCES NATURELLES.

Naumann's Naturgeschichte der Vögel Deutschlands: Histoire naturelle des oiseaux d'Allemagne, par Naumann, ouvrage publié par son fils; 8.e partie, 6.e cahier; 30 à 36 feuilles de texte et 219 planches. Leipzig, chez Fleischer.

Tabellarische Uebersicht des Pflanzenreichs: Tableau synoptique du règne végétal, d'après le système sexuel de Linné, à l'usage des pharmaciens. Stuttgart, chez Rieger et Comp.e

Allgemeine Naturgeschichte: Histoire naturelle universelle, par Oken; 31.e livraison de l'ouvrage. Berlin, chez Bechtold.

Annalen der deutschen Landwirthschaft in allen ihren Zweigen: Annales des diverses branches de l'économie rurale allemande, dans ses rapports avec les sciences naturelles et les progrès de l'industrie, publiées par la société d'agriculture de Brunswick, sous les auspices du professeur Sprenge; tome V.e, 6.e cahier. Brunswick, chez Vieweg et fils.

Beiträge zur Obstbaumzucht: Mémoires sur la culture des arbres fruitiers, et sur l'histoire des insectes nuisibles à ces végétaux, par Schmidberger; 4.e et dernier cahier. Linz, chez Haslinger.

Geognostisch-statistische Beschreibung von Würtemberg: Description statistique et géognostique du Wurtemberg, avec une carte lithographiée et enluminée. Stuttgart, chez Gense et Krauss.

LITTÉRATURE — MÉLANGES.

Denkwürdigkeiten über den Bürgerkrieg im nördlichen Spanien: Mémoires sur la guerre civile dans le nord de l'Espagne, écrits par un témoin oculaire. Stuttgart, chez Rieger.

Anacharsis Germanikos, oder Kreuzzüge eines Cosmopoliten : Anacharsis, ou les Caravanes d'un cosmopolite : Paris, Lyon, Genève, Marseille, Naples, etc., par A. Taxel. Stuttgart, chez Brodhag.

Rückerts (Friederich) gesammelte Gedichte : Œuvres choisies de F. Rückert; 3.e édition, tome I.er, grand in-8.° Erlangen, chez Heyder.

Auswahl deutscher Gedichte : Recueil des poésies allemandes des dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles, classées d'après l'ordre des temps, avec des notes biographiques et illustratives; in-8.° Coblentz, chez Bædecker.

Blumen- und Æhrenlese aus meinem jüngsten Arbeitslustrum : Fleurs et Fruits; contes et nouvelles, recueillis par L. Rellstab; 2 volumes in-12. Leipzig, chez Brockhaus.

Das malerische und romantische Deutschland : l'Allemagne pittoresque et romantique, par A. Tromlitz; 6.e livraison. Leipzig, chez Wigand.

Heimskringla : Légendes norwégiennes de Snorre Sturlason, traduit de l'islandais par le D.r G. Mohnike; tome I.er, 2.e partie, avec figures. La première partie du même tome est publiée depuis un an. Stralsund, chez Lœffler.

Ben Johnson und seine Schule : Ben Johnson et son école; recueil de tragédies et de comédies réunies et traduites, avec des commentaires, par Wolff; deux volumes in-8.°, avec figures. Leipzig, chez Brockhaus.

Rappoltstein, eine Wundersage aus dem Mittelalter : Rappoltstein, légende merveilleuse du moyen âge, mise en vers par G. D. Zurich, chez F. Schulthess.

Der Flüchtling : le Fugitif, scènes tirées des mœurs actuelles, par F. L. Buhrlen; deux volumes in-12. Leipzig, chez Brockhaus.

Die Waldenser : les Vaudois, roman de H. Kœnig; deux volumes in-12. Leipzig, chez le même.

J. P. Richter's sämmtliche Werke : Œuvres complètes de J. P. Richter; 60 volumes in-8.° Berlin, chez Reimer.

Bergergrüsse aus Salzburg und Tyrol : Saltzbourg et le Tyrol, vus du haut des montagnes, par H. Stieglitz. Leipzig, chez Brockhaus.

Gespräche mit Göthe in den zehn letzten Jahren seines Lebens : Correspondance avec Gœthe pendant les dix dernières années de sa vie (1823 à 1832), par J. Eckermann; 2 volumes in-12. Leipzig, chez le même.

Richard Wood, roman nouveau, par M.me J. Schopenhauer; deux volumes in-8.° Leipzig, chez le même.

Frankreich im Jahre 1836 : La France en 1836, esquisses variées, par J. W. Zinckeisen; deux parties: la première contient la politique et l'industrie; la seconde est consacrée à la littérature et aux arts. Leipzig, chez Brockhaus.

Biographien deutscher Klassiker: Biographies des classiques allemands, publiées par le D.r H. Dœring; contenant les vies de Gœthe, Herder, Klopstock, Kotzebue, Schiller et Henri Voss. Leipzig, chez F. Bœhme.

Neue Bücher phönizischer Geschichte des Sanchoniaton: Nouvelles recherches historiques sur le manuscrit phénicien de Sanchoniaton, mis en allemand d'après la traduction grecque de Philon de Byblos. Lubeck, chez Rohden.

Göthe's Werke in zwei Bänden: les Œuvres de Gœthe, édition en deux volumes grand in-8.°; première partie du second volume. Stuttgart et Tubingue, chez Cotta.

LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

SEPTEMBRE 1837.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Philosophie.

ESSAI

SUR LA PHILOSOPHIE DE HEGEL.[1]

SECONDE PARTIE.

La Phénoménologie de l'esprit.

§. III.

Division générale de cet ouvrage.

TOUTE la *Phénoménologie de l'esprit* est classée sous les six rubriques suivantes : *la conscience*, *la conscience de soi*, *la raison*, *l'esprit*, *la religion*, *le savoir absolu*. Ces termes représentent les divers degrés du développement intellectuel, les transformations successives par lesquelles l'esprit arrive à la pleine connaissance de lui-même, les diverses époques de la genèse du savoir absolu. Pour que la conscience première et naturelle devienne savoir absolu, elle se transforme successivement en conscience de soi, en raison, en esprit, en religion.

Chacune de ces grandes époques, de ces dates principales est ensuite subdivisée selon les faits particuliers qui appartiennent à chaque station. A peu d'exceptions près, la tripartition domine dans toutes ces divisions. Le chapitre de la conscience est divisé en trois points : 1.° la certitude sensible; 2.° la perception (*die Wahrnehmung*); 3.° la force et l'entendement (*Kraft und Verstand*), le phénomène et le monde surnaturel ou intelligible.

1 Voyez les cahiers de janvier 1837, p. 16; de mai, p. 135.

Le chapitre de la conscience de soi est encore intitulé : *la vérité de la certitude de soi-même.* Sous le titre de *certitude et vérité de la raison*, l'auteur traite : 1.° de la raison observatrice; 2.° de la réalisation de la conscience rationnelle par elle-même; 3.° de l'individualité. Dans le chapitre de l'esprit, il est successivement question de l'esprit vrai, de l'esprit sorti de lui-même, de l'esprit certain de lui-même. La religion, enfin, est considérée d'abord comme religion naturelle, ensuite comme religion de l'art, en troisième lieu comme religion révélée.

Nous allons essayer de suivre l'auteur dans sa marche vers le savoir absolu, autant du moins que nous le permettront l'originalité de sa terminologie et l'obscurité trop fréquente des chemins par lesquels il lui plaît de nous conduire. Obligé que nous sommes de rendre des pensées neuves présentées dans une langue qui jouit de la plus grande richesse de tournures et de mouvements, nous demandons encore une fois grâce pour les termes quelquefois inusités dont nous nous servirons. Ce ne sera souvent qu'à cette condition que nous pourrons reproduire avec quelque fidélité les idées du philosophe de Berlin.

§. IV.

La conscience.

1. *De la certitude sensible.*

L'opinion vulgaire, le sens commun considère comme vrais les résultats de l'observation sensible : il considère les idées formées d'après les données de la sensation comme l'expression fidèle des objets à l'occasion desquels ces idées ont été conçues et produites. Il reconnaît une existence indépendante aux objets qu'il regarde comme les causes extérieures des idées. L'opinion vulgaire est réaliste, et de tous les systèmes de la philosophie, celui qui lui répugne le plus, c'est l'idéalisme absolu. Toutefois dès l'enfance même de l'esprit philosophique, on commença à douter de la vérité absolue de l'observation sensible. Mais de là jusqu'à douter de l'existence des objets eux-mêmes en tant que distincts

du sujet, et jusqu'à n'admettre qu'une seule substance objective qui n'a conscience d'elle-même que dans le sujet, il a fallu faire un pas immense.

Que doit être dans un pareil système la conscience qui résulte de l'observation sensible? Dans le système de Hegel, c'est le premier degré du développement intellectuel, la forme première sous laquelle se produise la vérité, le commencement de la genèse de la science.

D'après cette philosophie, l'expérience des sens n'est point une illusion; elle n'est que la forme la plus incomplète, la plus pauvre de la vérité.

« Le savoir, qui est tout d'abord notre objet, est un savoir immédiat, le savoir de ce qui est. Il faut le recevoir immédiatement, et tel qu'il se donne, sans y rien changer. Le contenu concret de la certitude sensible la fait apparaître immédiatement comme la connaissance la plus riche, comme une connaissance d'une richesse infinie, soit que nous la considérions dans son étendue dans le temps et dans l'espace, soit que nous pénétrions par l'analyse dans une de ses parties : c'est ainsi que Hegel désigne ce que Pascal appelle l'extrême grandeur et l'extrême petitesse de la nature. Elle apparaît en outre comme la connaissance la plus véritable, puisque l'objet est encore tout entier devant elle. Mais au fond cette certitude ne se donne elle-même que comme la vérité la plus abstraite et la plus pauvre. Elle ne dit de ce qu'elle sait qu'une seule chose; savoir : *cela est*, et sa vérité ne contient que l'existence de l'objet. La conscience, de son côté, n'est dans cette certitude que le *moi pur*. »

Pour comprendre la pensée de Hegel, il faut bien faire attention qu'il établit une distinction entre le contenu réel de la connaissance que nous devons à l'observation sensible, et la certitude que nous en avons, entre cette connaissance et la forme sous laquelle elle se fixe immédiatement dans l'esprit et dans le langage, ou sa vérité. A chaque sensation, tout ce que je conçois, c'est qu'une chose est, et qu'elle produit sur moi telle impression. Mais par la seule sensation je ne vois ni la diversité des propriétés de

l'objet, ni ses rapports multipliés avec les autres choses, non plus que le *moi* ne se conçoit diversement modifié et excité. La certitude sensible, celle qui résulte immédiatement de l'impression, ne contient que le rapport pur et immédiat de la chose au *moi*. Tout ce que nous savons de plus des choses et du *moi* que leur existence relative pure et simple, nous ne le savons pas immédiatement par la sensation, mais nous l'avons appris par une autre voie.

L'être pur (*das reine Seyn*), voilà donc le véritable contenu de la certitude sensible : l'existence d'un objet et celle du *moi*, et de plus la différence entre la chose et le *moi*, avec un rapport de l'une à l'autre.

« Parmi le grand nombre de différences que présente la certitude sensible, dit Hegel, nous trouvons partout la différence capitale du *moi* et de l'objet. J'ai la certitude par un autre, la chose; et celle-ci est également devenue certaine par un autre, le *moi*.... Dans la certitude sensible une chose est posée comme étant immédiatement et simplement, comme l'essentiel: c'est l'objet. Un autre y est posé, non comme étant en soi, mais comme étant par un autre: c'est le *moi*, qui ne sait l'objet que parce que celui-ci est, et qui peut être ou ne pas être. L'objet y apparaît comme le vrai et l'essentiel; peu lui importe qu'il soit su ou non : il existe indépendamment du savoir; mais le savoir n'est pas sans son objet. »

Ainsi dans le savoir sensible, l'essentiel, c'est l'objet; le savoir, le *moi* qui sait, n'est que par lui. Il faut voir maintenant ce que par les sens nous pouvons réellement savoir de l'objet. Il ne s'agit pas d'examiner par la réflexion ce que l'objet est en réalité, mais comment il est dans la certitude sensible. L'objet individuel, tel qu'il se présente aux sens, peut être considéré sous une double forme d'être, comme présent dans le temps et comme présent dans l'espace, ou, comme s'exprime Hegel, comme étant *maintenant* et *ici* [1]. « Nous demandons qu'est-ce qui est à présent [2] ? et

1 *Als das Jetzt und als das Hier.*
2 *Was ist das Jetzt?*

nous répondons par exemple : *il fait nuit.* Pour examiner la vérité de cette certitude sensible, il suffira de la noter, et de la regarder maintenant qu'il est midi : il résultera de cette comparaison que la première vérité est devenue sans valeur. » Ainsi ce qui se donnait d'abord comme étant, se montre ensuite comme n'étant plus. Il ne reste des deux propositions contraires que la notion simple du présent (*das Jetzt*), qui se maintient le même au milieu de tous les changements, de ses propres modifications. « Ce qui est ainsi simple, par négation, ni ceci ni cela, ce qui est indifféremment l'un ou l'autre, nous l'appelons une généralité. Le général est donc ce qu'il y a réellement de vrai dans la connaissance sensible.[1] »

Il en est de même de l'autre forme de l'existence actuelle. Je dis, par exemple : *Il est ici un arbre.* Je me retourne, et la vérité que je viens d'énoncer s'évanouit, et je dis : *Ici n'est pas un arbre, mais une chaumière.* Dans cette suite d'apparitions et de disparitions, la notion simple d'*ici* seule demeure : c'est une généralité, une abstraction, que je dois, comme la précédente, à la succession et à la diversité des phénomènes.

C'est donc la généralité qui est la vérité de la certitude sensible, c'est l'être en général, l'être pur, l'être abstrait. Mais les notions générales, nous ne les obtenons qu'au moyen et à l'aide des phénomènes particuliers, et de même nous ne les énonçons qu'après les propositions qui expriment des sensations individuelles, particulières, passagères.

Si maintenant nous comparons le rapport du savoir à l'objet dans le résultat avec ce qu'il était d'abord, nous verrons qu'il n'est plus le même. L'objet, qui paraissait être l'essentiel, est devenu le contingent de la certitude sensible. Devenu généralité, il n'est plus que dans le savoir, dans son opposé, dans le *moi.* La vérité de la sensation est dans l'objet comme mien ; l'objet est parce que je le sais. La certitude sensible est maintenant dans le *moi :* il faut voir quelle en est la réalité.

Plusieurs individus, moi, un autre, un troisième, voient au

1 Page 76.

même instant une autre chose; chacun trouve la garantie de la vérité de ce qu'il sent dans la sensation immédiate. Leurs assertions se détruisent réciproquement. Mais ce qui subsiste dans cette variété de sensations, c'est le *moi* comme généralité, un *moi* qui ne voit pas telle ou telle chose, mais qui voit purement et simplement.

Ainsi dans son résultat et en réalité, abstraction faite de ses moments, l'essence de la certitude sensible n'est ni dans l'objet, ni dans le *moi*, et l'objet n'est pas plus immédiat que le *moi*. Il n'y a dans la certitude sensible d'essentiel et d'immédiat que l'être pur et le *moi* pur, le rapport identique de l'un à l'autre, leur indifférence absolue.

L'essence, la réalité de la certitude sensible, n'est pas dans tel ou tel de ses moments, mais dans son ensemble, dans son dernier résultat. Elle paraît d'abord regarder comme l'essentiel l'objet, puis le *moi* ou le savoir de l'objet. Mais en définitive toute opposition, toute différence entre le *moi* et l'objet disparaît. Il ne reste plus que le *moi* comme intuition pure. Il faut distinguer la vérité définitive de la certitude sensible, d'avec les transformations qu'elle subit, d'avec son histoire, ou, comme s'exprime Hegel, d'avec l'histoire de son mouvement, de son expérience. Sa vérité n'est pas dans son expérience, mais dans son résultat dialectique, dans son expérience générale et définitive.

Que dire après cela, s'écrie Hegel, de l'assertion de ceux qui prétendent que la conscience attribue une réalité, une vérité absolue aux choses sensibles? Il les renvoie aux mystères d'Éleusis, où les initiés parvenaient non-seulement à douter de la réalité des choses sensibles, mais à en désespérer. Les brutes elles-mêmes, selon lui, ont la conscience de ce mystère, puisqu'au lieu de respecter les choses sensibles, comme réelles, convaincues qu'elles sont de leur néant, elles les dévorent sans cérémonie. Si l'âne n'était pas intimement persuadé de la nullité des chardons, comment oserait-il les manger? Toute la nature célèbre ces mystères, qui enseignent si hautement ce que c'est que la vérité des choses matérielles.

La langue aussi prouve la vanité de la sensation. « Ceux qui prétendent la réalité des choses sensibles, continue Hegel, disent à leur insu le contraire de ce qu'ils pensent. Ils parlent de l'existence d'objets extérieurs, comme de choses réelles, absolument individuelles, personnelles, qui n'ont pas leurs pareilles d'une manière absolue. Cette existence, selon eux, est d'une certitude, d'une vérité absolue. Ils entendent parler, par exemple, de ce morceau de papier sur lequel j'écris ceci, ou, pour mieux dire, sur lequel j'ai écrit ceci. Mais ils ne disent pas ce qu'ils voudraient dire. Le langage ne peut exprimer que le général. Le particulier, l'individuel, lui échappe. Pendant qu'ils s'efforcent de le dire, il périt. Ce qu'ils se mettent à décrire, n'est déjà plus quand ils ont fini. C'est bien de ce morceau de papier qu'ils entendaient parler; mais ils parlent d'une chose extérieure, sensible, absolument individuelle, etc., et toutes ces déterminations ne portent que sur des attributs généraux. Or, ce qui ne peut se dire, ne saurait être vrai, rationnel, et n'est qu'imaginaire. Lorsqu'en parlant de quoi que ce soit, on se borne à dire quc c'est une chose réelle, un objet extérieur, on exprime ce qu'il y a de plus général, et l'on dit moins la différence des choses que leur identité. Dire d'une chose qu'elle est individuelle, ce n'est encore la désigner que par un caractère général; car tous les objets sont des objets individuels. Si je dis ce *morceau de papier-ci*, je n'en dis de même rien qui ne puisse se dire de tout autre morceau de papier que j'aurais sous les yeux. Enfin, si pour venir au secours du langage, qui a la propriété divine de convertir l'opinion [1], de la faire immédiatement devenir autre, je montre aux yeux ce morceau de papier, alors je fais l'expérience de ce que la vérité de la certitude sensible est dans le fait; je montre un *voici* qui en renferme plusieurs autres, un *ensemble simple* de beaucoup de *voici* [2],

[1] *Die Meinung zu verkehren, zu etwas Anderm zu machen.* Phénoménologie, p. 84.

[2] Voici le texte de cette conclusion : *Ich zeige es auf als ein* HIER, *das ein* HIER *anderer* HIER, *oder an ihm selbst ein Einfaches Zusammen vieler* HIER, *das heisst, ein Allgemeines ist; ich nehme es so auf wie es in Wahrheit ist, und statt ein Unmittelbares zu wissen,* NEHME ICH WAHR. Même ouvrage, p. 84. On

c'est-à-dire, une généralité [1]; je le saisis tel qu'il est en vérité, et au lieu de savoir immédiatement, *j'aperçois.* [2] »

2. *La perception.*

Hegel fait une différence entre la certitude immédiate ou l'apparence sensible et l'aperception du vrai (*die Wahrnehmung, aperceptio veri*), qui en est le résultat logique. La première, la sensation, prétend se saisir de l'individuel; elle se fait illusion, car sa vérité est le général. L'aperception, au contraire, saisit l'être dans sa généralité. En elle tout est général, son principe, ainsi que ses deux éléments, le *moi* et l'objet. Ce principe est le produit nécessaire du mouvement de la perception. « Pour nous, ou considéré en soi, le général, comme principe de la perception, en est l'essence, tandis que relativement à lui les deux éléments ou les deux moments [3] distincts, ce qui perçoit et ce qui est perçu, sont l'*inessentiel.* Mais dans le fait, comme ensemble le *moi* et l'objet sont eux-mêmes le général ou l'essence, ils sont tous deux essentiels. Toutefois comme, en tant qu'opposés, ils se rapportent l'un à l'autre, dans cette relation, il n'y a qu'un seul qui puisse

voit que pour désigner un objet présenté aux yeux, Hegel l'appelle un *Hier*, un *voici.* Ailleurs il l'appelle un *Dieses*, un *ceci.* Cela rappelle l'*Hæcceitas* des scolastiques.

1 L'auteur nous semble prendre ici le mot *général* (*allgemein*) dans un autre sens que tout à l'heure. Une généralité est le résultat de l'abstraction. Mais les divers attributs d'un objet individuel réunis ensemble dans une notion, ne peuvent fournir une généralité. Lorsque je montre un objet, l'idée qui en résulte est un composé d'attributs ou de caractères ramenés à l'unité. Les attributs pris séparément peuvent être des généralités et appartenir à d'autres objets; mais ils ne se trouvent ainsi réunis que dans cet objet. Or, c'est là ce qui constitue l'individualité.

2 Pour comprendre la pensée de Hegel, il faut savoir que le mot *apercevoir* se traduit en allemand par *wahrnehmen* (*percipere verum*). Or, comme le langage est de nature divine et infaillible, la *perception* (*die Wahrnehmung*) renfermera la vérité.

3 On voudra bien se rappeler que le développement de l'esprit, suivi et représenté par la dialectique, est souvent comparé dans Hegel à un mouvement et appelé le mouvement dialectique. Ses diverses phases, les différents degrés, sont en conséquence appelés *moments*, dans le sens du latin *momenta*, mouvements partiels, et tendant à un résultat commun.

être l'essentiel. C'est l'objet, puisqu'il est simple et qu'il existe indépendamment de la perception. La perception, au contraire, en tant que mouvement, pouvant n'être ou n'être pas, est l'*inessentiel.* »

Il s'agit maintenant de déterminer d'après ce qui précède ce qu'on appelle l'objet. Son principe, la généralité, étant un résultat et non donné immédiatement (*ein Vermitteltes*), l'objet se montre comme une chose ayant plusieurs propriétés. La richesse de l'observation sensible n'appartient pas à la certitude immédiate, mais à la perception ; car à celle-ci seule appartient par sa nature la *négation*, la différence ou la variété.

Voici maintenant, si nous avons bien compris un des passages les plus obscurs de la Phénoménologie, comment Hegel explique la notion individuelle, ce que les logiciens appellent *repræsentatio singularis per notas distinctas*. Nous avons vu que ce qu'on appelle la *chose que voici*, n'est perçu que comme généralité : elle est donc détruite, anéantie comme telle : « Elle n'est pas posée comme un néant absolu, mais comme un néant déterminé, comme la négation de son contenu individuel[1]. L'élément sensible y est encore, non comme le prétendait la certitude immédiate, comme individualité, mais comme généralité, ce qui se déterminera comme *propriété*. Les propriétés sont des généralités distinctes, mais unies entre elles par un rapport commun. Quoique distinctes et indifférentes les unes aux autres, elles se pénètrent sans se toucher, liées entre elles par leur rapport commun à une généralité simple et une. Cette unité, ce rapport commun, est le *medium*, la généralité pure, l'être pur, l'entité générale (*die Dingheit überhaupt*). Le sel, par exemple, est un *voici* simple, et pourtant multiple. Il est blanc, il est acide, il est de plus cubique, il est de plus pesant, etc. Toutes ses propriétés se pénètrent dans un objet vu d'un seul coup. Elles sont toutes au même lieu, sans s'affecter du reste ou se confondre. Le lien qui

[1] *Das* DIESES *ist also gesetzt, als* NICHT DIESES, *oder als* AUFGEHOBEN, *und damit nicht Nichts, sondern ein bestimmtes Nichts, oder ein* NICHTS VON EINEM INHALTE, *nämlich dem* DIESEN; p. 85.

les unit[1], ce rapport commun, est la généralité pure, le *medium*, l'entité collective.»

Si les propriétés diverses ne se rapportaient qu'à elles-mêmes, absolument indifférentes les unes aux autres, elles ne seraient pas déterminées. Elles ne sont déterminées qu'autant qu'elles sont distinctes, et elles ne sont distinctes qu'autant qu'elles se rapportent à d'autres propriétés qui leur sont opposées. «Mais dans cette opposition, elles ne peuvent être réunies dans l'unité simple de leur *medium*. Cette distinction, en tant qu'exclusive ou négative, tombe en conséquence en dehors du *medium* simple; et c'est à cause de cela que celui-ci n'est pas seulement un lien commun (*ein Auch*, un Aussi), une unité indifférente, mais *Un*, une *unité exclusive*. Cette unité est le moment de la négation, par laquelle le *Un* (l'individu) se rapporte simplement à lui-même, à l'exclusion d'un autre, et c'est par là que l'*entité* est déterminée comme *Ens* ou chose.[2]»

Ainsi la chose, considérée comme objet de l'aperception, est: 1.° la généralité passive et indifférente, la réunion de plusieurs propriétés, ou, pour mieux dire, de diverses matières; 2.° la négation ou le *Un*, l'exclusion de propriétés opposées; 3.° les diverses propriétés elles-mêmes, la relation des deux précédents moments: la négation avec une multitude de différences, et l'unité ou l'individualité avec la variété des propriétés rayonnant d'un centre commun.

C'est ainsi qu'est faite la chose qui s'offre à la perception, et la conscience est déterminée comme percevante, en tant que cette chose est son objet. Elle n'a qu'à le prendre tel qu'il se donne, sans y rien ajouter, sans en rien ôter : c'est à ce prix qu'elle saisira la vérité.

L'objet étant le vrai et le général, toujours identique à lui-même, tandis que la conscience varie et se modifie, il peut lui arriver qu'elle saisisse mal l'objet et se fasse illusion. S'il y a diffé-

1 Ce lien, ce rapport commun, qui unit les propriétés, Hegel l'appelle *das Auch*, le *Etiam*, le *Aussi*.

2 *Wodurch die Dingheit als Ding bestimmt ist*; p. 87.

rence dans les résultats de la perception, la cause n'en est pas dans l'objet, mais dans la conscience qui perçoit. Son critérium de la vérité est donc l'identité de la perception (*die Sichselbstgleichheit*).

Voyons maintenant quelle expérience la conscience fait dans ses perceptions. Cette expérience est une suite de contradictions.

« L'objet que je perçois se présente comme purement Un; en même temps j'y aperçois des propriétés qui sont générales, et qui par conséquent vont au delà de l'individualité. Donc la première apparence, selon laquelle l'objet se présentait comme purement Un, n'est pas son véritable être, et comme il est le vrai, la cause de cette erreur est en moi et je l'avais mal saisi. A cause de la généralité de la propriété, je me vois obligé de saisir l'objet comme tenant à d'autres par une communauté d'existence. Mais ensuite j'aperçois la propriété comme déterminée, comme opposée à une autre, comme négative. Je saisissais donc mal l'objet, lorsque je le déterminais comme étant en communauté avec d'autres objets, ou comme continuité, et je suis amené à résoudre la continuité et à poser l'objet comme une unité exclusive. Mais en considérant cette unité détachée, j'y trouve beaucoup de propriétés qui ne s'affectent point, mais sont indifférentes les unes aux autres; donc je percevais mal l'objet, lorsque je le prenais pour une unité exclusive, et il est devenu de continuité qu'il avait été tout à l'heure, un *medium* général commun, dans lequel plusieurs propriétés sont chacune pour soi, en tant que généralités sensibles, et s'excluent réciproquement en tant que déterminées. Toutefois le simple et le vrai que j'aperçois n'est pas pour cela un *medium* général, mais la propriété particulière prise pour soi, et qui, prise ainsi, n'est ni une propriété, ni un être déterminé, puisque, ainsi considérée, elle n'appartient pas à un objet unique, ni ne se rapporte à d'autres propriétés [1]. Ne se rapportant ainsi purement et simplement qu'à elle-même, la propriété redevient

[1] En effet, pour qu'une propriété soit réellement considérée comme telle, il faut qu'elle se rapporte à un sujet; et pour qu'elle soit déterminée, il faut qu'elle soit mise en regard avec d'autres attributs.

être sensible en général, et la conscience est ainsi revenue à la certitude sensible, à la sensation, à l'opinion première et immédiate. Puis la perception recommence son œuvre, et la conscience est de nouveau entraînée dans ce cercle de contradictions qu'elle a déjà parcouru. »

Cependant la conscience, en parcourant de nouveau ce cercle, ne le parcourt pas de la même manière que la première fois. Elle a fait l'expérience que la perception ne saisit pas purement et simplement le vrai, mais que la réflexion s'en mêle, et que par là la vérité se modifie, s'altère. En même temps la conscience reconnaît cette altération pour sienne, comme étant de son fait; elle apprend ainsi à retrancher de la vérité ce que la réflexion y a ajouté: elle distingue le vrai tel qu'il s'offre à elle, de l'alliage qu'y mêle le mode de la perception; elle corrige sa propre erreur, et par là même la vérité est sienne.

Désormais la conscience est à considérer non-seulement comme apercevant, mais encore comme distinguant la simple perception de ce que la réflexion y mêle.

J'aperçois donc d'abord la chose comme *une*, et c'est là une détermination vraie. Si par la suite, dans le mouvement de la perception, il se présente quelque chose qui soit en contradiction avec elle, ce sera du fait de la réflexion. Il se présente dans la perception différentes propriétés qui paraissent appartenir à l'objet; mais nous savons que l'objet est un, et que par conséquent ces qualités diverses, qui le feraient cesser d'être un, sont en nous ou ne sont que par rapport à nous. Un objet n'est réellement blanc, qu'autant que notre œil le voit; il n'est doux ou piquant, qu'autant que notre langue le goûte; cubique, que pour notre tact, etc. Ces différences ou cette diversité, nous ne la prenons pas de l'objet, mais de nous-mêmes. Nous sommes ainsi le *medium commun*, où les divers moments se séparent et sont chacun pour soi.

Mais les propriétés n'en sont pas moins dans l'objet : « Ces divers côtés sont déterminés par là même qu'ils se trouvent dans le *medium commun*. Le blanc n'est que par son opposition au

noir, et ainsi de suite, et l'objet est *un*, précisément parce qu'il est opposé à d'autres objets. Comme simplement *une*, la chose serait pareille à toutes; elle n'est une véritable unité qu'autant qu'elle est déterminée. Les objets sont déterminés en soi; ils ont des propriétés qui les distinguent les unes des autres. C'est donc en vérité la chose elle-même qui est blanche, cubique, etc.» Hegel appelle à cet égard la *chose* le *Aussi*[1], ou le *medium commun*, dans lequel les diverses propriétés existent séparément, sans se toucher ou se détruire, et c'est pris ainsi que l'objet est saisi dans sa vérité. L'objet est donc tout à la fois *un* et divers; cette unité, qui exclut la diversité, est un moment de la perception que la conscience prend sur elle, qu'elle reconnaît appartenir à la réflexion, puisque la chose est en réalité l'existence de plusieurs propriétés différentes et indépendantes les unes des autres. On dit de la chose qu'elle est blanche, et cubique, et piquante, etc. Mais en tant qu'elle est blanche, elle n'est pas cubique, et en tant qu'elle est blanche et cubique, elle n'est pas piquante, etc. La réunion (*das Ineinssetzen*) n'appartient qu'à la conscience, et ne doit pas être admise par elle dans l'objet. En prenant sur elle cette réunion, la conscience reconnaît ce qui avait été appelé propriété pour *libre matière*, et c'est ainsi que la chose, au lieu d'être *une*, individuelle, n'est plus qu'une collection de matières, une simple superficie circonscrite.

1 *Das Ding ist das* AUCH; p. 92.

Litterature.

L'AGENT DE LA POLICE SECRÈTE.

TRADUIT DE SPINDLER.

I.

Dès mon enfance, le destin s'est attaché à me poursuivre. Tout jeune encore, je m'étais senti pris du désir d'arriver au cabinet de Son Altesse, comme mon grand-père le secrétaire intime, dont le portrait faisait encore l'ornement de notre salon. Je voulais à tout prix réparer la faute de mon père — homme tout ordinaire — qui avait préféré l'aune et le comptoir à un poste aussi brillant. Comment cette idée avait-elle germé dans ma tête? Voici le fait:

Le pain de l'université me semblait bien sec et bien dur. La jurisprudence ne m'offrait aucun intérêt; je consacrais tout mon temps à l'étude des hommes, science bien autrement importante pour l'homme d'État, ainsi qu'à des recherches sur la diplomatie. Les traités de paix, les alliances, les successions, les pactes de toute espèce conclus entre les puissances européennes, je savais tout cela sur le bout du doigt; je connaissais même la biographie de tous nos ministres déchus ou à déchoir. Aussi, à peine sorti de l'université, à peine mon examen passé avec honneur, grâce aux ducats de mon père, me mis-je à travailler avec ardeur à entrer dans un ministère, ou à me faire attacher au moins à quelque ambassade extraordinaire. Mais a-t-on vu jamais la fortune sourire au véritable génie? Non-seulement j'attendis en vain, mais je frappai même inutilement à toutes les portes. L'administration, fermant les yeux sur les mérites d'un aspirant avide de gloire, sourde à mes instantes prières, me repoussa dans la légion

des surnuméraires; réserve tantôt active, tantôt inoccupée, selon le caprice d'un directeur jaloux des jeunes gens pleins d'espérance. Je me suis toujours ressenti de leur fréquentation. Mon directeur était-il mon ennemi personnel, et redoutait-il mon audacieuse activité? ou bien était-il mon ami, et regardait-il comme indignes de moi les travaux dont on me chargeait? Je serais assez disposé à prendre pour vraie cette dernière supposition; car, lorsque je lui présentai mon premier travail, il me dit en souriant d'un air de bonté : « Mon cher Heimler, cette partie ne vous convient pas, et à votre place je chercherais à me pousser dans une autre. » — En un mot, j'étais parfaitement maître de mon temps depuis le 1.er janvier jusqu'au 31 décembre, à moins que quelque solennité n'appelât en masse tout le personnel de l'administration; que je n'aie pas reçu un liard d'appointements, c'est ce qu'il n'est pas nécessaire de dire, et je m'aperçus alors, pour la première fois, combien on est heureux d'avoir un père économe qui nous laisse en héritage une fortune considérable. Libre de soins et d'inquiétudes, je pus retourner à mon occupation favorite, c'est-à-dire à mon traité sur la manière dont il faudrait s'y prendre pour faire pénétrer la civilisation européenne chez les puissances barbaresques. Cet ouvrage, destiné à m'ouvrir toutes larges les portes du cabinet du ministre, devait rencontrer d'autant moins d'opposition dans ma patrie, que mon souverain n'a pas un canot à mettre en mer, et qu'il ne pouvait manquer, par conséquent, de se montrer fort impartial. Personne au monde ne se doutait de l'existence de ce traité, j'y travaillais aussi secrètement que possible; cependant je trouvai encore le temps de devenir amoureux secrètement aussi, — ce qui s'accorde très-bien, sans doute, avec les règles les plus sévères de la diplomatie.

II.

Philippine, fille unique du quartier-maître, avait depuis longtemps fait sur moi une impression des plus agréable. C'était une jeune fille au visage plein, au teint brun, à la fleur de l'âge et riche, à ce qu'on disait; son père menait grand train, et le Musée

ne donnait pas un bal sans que Philippine y parût avec une nouvelle robe à la dernière mode. Ce fut dans un de ces bals que je sentis s'allumer en moi tous les feux de l'amour. J'eus le bonheur, comme ce prince troyen, d'offrir une pomme d'or à ma déesse; c'était une orange, qu'on accepta avec plaisir, fatiguée qu'on était de la danse, et je parvins à faire remarquer ainsi ma petite personne.

L'aimable enfant me demanda si je ne dansais pas. Je répondis timidement que non, parce qu'en effet l'art de la danse n'a jamais eu de grands charmes pour moi. Elle m'engagea à hasarder une valse. Pouvais-je lui résister? Au premier tour, la valse alla mal; au second, mes pieds refusèrent de continuer; au troisième, la tête me tourna, et je dus remercier Dieu d'avoir pour partenaire une aussi robuste valseuse que Philippine. Elle me tira sain et sauf de la foule, plaignit ma mésaventure avec une douceur angélique, et se fit des reproches de m'avoir entraîné dans ce casse-cou. Qui fut jamais plus heureux que moi, au dépit des vertiges et de la honte? Que mes collègues les surnuméraires rient malicieusement en me regardant, — que les officiers chuchottent, — que les dames montrent avec dépit les robes et les bas que mon pied maladroit a mis en lambeaux, l'intérêt de Philippine me rendait insensible à tout. Elle ne me quitta plus; et lorsque son père, avec sa barbe rouge et ses yeux louches, vint lui commander de se retirer, elle me permit de lui rendre une visite, mais d'une manière si gracieuse qu'il aurait fallu être fou pour ne pas profiter de la permission. J'allai donc me délasser chaque jour auprès d'elle des ennuis que me causaient ces maudits Barbaresques; tantôt nous chantions, en nous accompagnant du piano, les airs les plus gais des plus nouveaux vaudevilles, ce qui ne contribua pas peu à donner à mon goût pour la musique une direction avantageuse et décidée; tantôt nous lisions, ou bien nous faisions avec le père une partie de piquet. Nous jasions quelquefois des heures entières, et ce fut précisément dans ces heures d'abandon que s'éveilla en moi l'ardent désir de continuer mes études aux côtés de Philippine. La jolie fille ne paraissait pas

entendre résonner avec trop de déplaisir la corde que je faisais de temps en temps vibrer, mais doucement, à son oreille, — au moins son doux regard semblait me dire : Pourquoi ne pas t'expliquer plus clairement, mon bon ami? — Je ne me sentais pas cependant le courage de parler d'une manière moins obscure. Je voulais en tout cas mettre d'abord à exécution mon grand projet; car l'ultimatum de Philippine aurait exercé sur lui une influence décisive. En cas de réussite, j'aurais eu de la peine à partir. Dans le cas contraire, ma philanthropie aurait reçu un rude échec, et il aurait été fort à craindre que je n'abandonnasse les Barbaresques à eux-mêmes.

III.

Pendant que j'aimais et que j'aimais en secret, de même que je travaillais secrètement, un homme qui m'était cher, me devint odieux, et un autre que je détestais, me devint cher. Le premier, mon ami Albert, surnuméraire comme moi, mais un des employés les plus tourmentés, et en même temps le seul avec lequel je fusse resté lié, prenait avec moi depuis un certain temps un ton tantôt malicieux, tantôt mystérieux, tantôt trop sincère. Je lui aurais volontiers pardonné son air de mystère, qui n'est pas incompatible avec la politique; mais sa sincérité, voisine de la grossièreté et toujours compagne de la malice, me déplaisait souverainement. Si je parlais de mes pénibles travaux de cabinet, n'avait-il pas l'audace de les tourner en ridicule? Tantôt c'était ce proverbe trivial : qui veut manger à toutes les assiettes, oublie sa soupe; tantôt cet autre, plus insipide encore : chacun à son métier; tantôt c'était un conseil; je devais pendre au clou tous les emplois publics et vivre de mes revenus. Avais-je l'air de me fâcher, il me reprochait d'ôter le pain de la main de ceux qui en avaient plus besoin que moi. Je sentais naturellement ma bile s'émouvoir en voyant cette bête de somme de notre directeur douter de ma capacité, dont je ne doutais nullement moi-même. Ce ne fût pas tout encore; il osa pénétrer dans ma vie privée, ce qui était contre toute convenance. Le but de ses querelles grondeuses et de ses

caprices chagrins était surtout mon amour pour Philippine, — je ne comprends pas comment il avait découvert ce secret. A ses yeux, Philippine était une coquette, et moi — je ne devrais pas le dire — un niais. Il appelait le quartier-maître, un homme faux, dont il fallait se défier. A l'entendre, le père et la fille avaient ourdi contre moi quelque complot qui ne devait pas avoir pour résultat le mariage. — Je souriais de pitié à l'expression de ces craintes absurdes; car mon regard physionomique était assurément plus pénétrant que celui du calcul personnifié. J'avouerais que je le vis sans peine s'éloigner de moi. Je reçus de lui un dernier billet, où il m'annonçait que, puisque je ne voulais ni l'écouter ni le voir, il se trouvait contraint de cesser toute relation entre nous. Il ne pouvait voir sans chagrins son ami le méconnaître et mépriser ses conseils. — Je l'envoyai au diable, lui et ses conseils.

L'adjudant était un tout autre homme. Je fis sa connaissance chez le quartier-maître, où il allait souvent pour affaires ou sans affaires. Je m'étais d'abord singulièrement trompé sur le compte de ce jeune héros. Quand je le voyais à la parade mal vêtu au milieu de ses camarades, se moquant des passants, lorgnant les filles, relevant d'un air d'importance ses toutes petites moustaches, frappant sur ses éperons avec son sabre la mesure des marches jouées par la musique de l'état-major, dont il avait l'honneur d'être intendant, ou bien donnant à quelque pauvre diable des coups de plat de sabre à me faire dresser les cheveux sur la tête, j'avouerai que je le trouvais excessivement arrogant et fat. Mais depuis que j'avais appris à mieux le connaître, je m'étais aperçu que tout cela n'était que de mauvaises habitudes, triste commentaire du proverbe: il faut hurler avec les loups; car tout le corps d'officiers de notre garnison ne jouissait pas précisément d'une réputation irréprochable. — En société, l'adjudant était la politesse même. Je ne sais sur combien de champs de bataille il avait déjà illustré son nom; mais auprès de Philippine, c'était un véritable mouton, et un mouton des plus sensible, comme le prouvait son amitié croissante pour moi. Je ne nierai pas que d'abord il ne

m'eût paru dangereux; mais depuis que Philippine m'avait déclaré que, si elle le voulait, elle verrait à ses pieds tous les officiers de l'état-major et tous les sous-officiers du régiment, mais qu'elle préférerait à ces porteurs d'épaulettes un modeste bourgeois; depuis que j'avais senti le regard de feu dont elle accompagna ces paroles, pénétrer dans mon cœur, j'étais parfaitement tranquille, et j'eus lieu de me convaincre que le plus ardent désir de l'adjudant Metzler se bornait à être au nombre des amis de ma bien-aimée. Il devenait plus aimable de jour en jour; il racontait agréablement et volontiers; il parlait de comptabilité avec le quartier-maître; avec moi, de politique, de paix et de guerre; avec Philippine, de bal et de théâtre, et je m'apercevais de son absence, quand les devoirs du service l'empêchaient par hasard d'arriver à l'heure du thé.

Mais ce qui m'attirait surtout auprès de ces trois charmantes personnes, c'était l'amour que je lisais dans les yeux de Philippine, les attentions dont le père m'honorait, et la juste appréciation que ce jeune adjudant, plein de savoir, faisait de mon mérite. « Ce serait bien d'hommage, me disait-il souvent, si tant de talents restaient enfouis dans une ville de province. Votre place est à la résidence, et je crois qu'un succès éclatant ne pourrait manquer de couronner vos travaux. Il faudrait seulement, ajouta-t-il un jour, en riant et en regardant Philippine, que certaine personne se décidât à vous suivre dans la capitale. » Philippine rougit, et se mit à effeuiller un bouquet de violettes qu'elle tenait à la main. Son père prit en souriant une prise, et moi, j'étais sur des épingles; car l'idée seule d'une explication décisive me faisait frissonner. Je ne pouvais renoncer à la régénération d'Alger, de Tunis, de Tripoli, de Fez et de Maroc.

IV.

Il n'échappa pas néanmoins à mon regard perçant de diplomate que la conduite du quartier-maître n'était plus la même les jours suivants, et qu'il se montrait avec moi beaucoup plus grave, plus cérémonieux que de coutume. L'enjouement de Philippine

aussi semblait avoir fui pour faire place à une tristesse dont je ne pouvais deviner la cause. L'adjudant lui-même courait çà et là d'un air inquiet et soucieux, qui piqua encore davantage ma curiosité. Je saisis la première occasion favorable pour l'interroger sur ce changement soudain. « Ah! fit-il, en se frottant le front. Notre ami le quartier-maître est dans une position embarrassante; mais avec l'aide de Dieu il en sortira. » Je ne pus rien en tirer de plus. Philippine ne répondit pas d'une manière plus satisfaisante à mes pressantes questions. « Bon Heimler, me dit-elle, en me tendant sa main potelée avec un épanchement charmant; bon Heimler, il y a des blessures d'autant plus douloureuses qu'on n'ose pas les découvrir. Ce n'est pas à vous qu'il faut vous en prendre, si mon humeur est triste et sombre; mon père a de cruelles inquiétudes. Je l'ai engagé à se confier à nos amis; mais il n'en a pas le courage. Je n'ose vous en dire davantage. » — « Ah! m'écriai-je en soupirant, ne m'avez-vous pas promis maintes fois de me confier vos peines? N'êtes-vous pas plus digne que qui que ce soit d'être heureuse! » — « Je ne trouve mon bonheur que dans celui de mon père, » me répondit l'aimable enfant avec une piété si touchante, que je ne pus m'empêcher de déposer un baiser brûlant sur la main que je tenais. Elle ne la retira pas, et j'allais compléter la demi-douzaine, lorsque le quartier-maître me frappa rudement sur l'épaule. Je le saluai d'un air assez embarrassé, tandis que Philippine s'enfuyait comme un oiseau timide. Il s'assit, en m'engageant à prendre place vis-à-vis de lui. — Je crus que j'allais avoir à subir un pénible interrogatoire; car la mine du papa était sombre, et on aurait dit qu'il cherchait un exorde à grand effet. Il n'en fut rien cependant; il ne me foudroya pas *ex abrupto* de son éloquence; mais remontant plus loin : « Votre présence, mon cher monsieur Heimler, me dit-il, a toujours honoré ma maison et m'a toujours été fort agréable, ainsi qu'à ma fille. Vous savez que je vous ai toujours reçu avec cordialité, quoique dans bien des maisons on fasse peu de cas des jeunes gens de votre état; mais je ne me suis jamais laissé diriger par l'égoïsme. Je ne supposais pas que jamais vous pussiez vous unir à Philippine; j'ai donc été d'au-

tant plus surpris en voyant l'amour naître entre vous, et en entendant ma fille m'avouer sans détour que vous ne lui êtes pas indifférent.» — A ces mots, je ne pus réprimer un mouvement de joie; mais pendant que la joie brillait dans mes yeux, le front du quartier-maître resta tout aussi sombre. Il continua : «Vous me pardonnerez ma surprise, mais elle était naturelle; ma fille seule venait à moi avec confiance. J'aurais attendu cette première démarche de vous, qui êtes un homme; mais puisque vous vous êtes tu jusqu'à présent, je dois croire que vous n'éprouvez pas pour Philippine l'inclination qu'elle a pour vous, et je suis d'avis qu'il vaut mieux déraciner cette passion dès le principe.» — Je restai stupéfait à ces paroles froides, indifférentes, qui retentirent en moi avec l'éclat du tonnerre. Le quartier-maître parut remarquer mon étonnement et mon chagrin; il reprit : «Ne m'en veuillez pas, si je romps aussi brusquement nos liaisons. Mais vous connaissez aussi bien que moi ce nid de corneilles; une jeune fille est facilement exposée aux mauvaises langues. Je dois veiller avec d'autant plus de soin sur la réputation de Philippine, que je me trouve pour le moment dans une situation très-critique. Il serait même possible, selon que les choses tourneront, que je me visse obligé par l'honneur de déconseiller moi-même une union avec elle, quand même les fiançailles auraient déjà eu lieu. Je puis vous parler ouvertement; vous êtes un homme discret. Des avances très-considérables que j'ai faites à des personnes de distinction, et dont j'attendrai le remboursement longtemps encore, je le crains, ont occasionné un déficit dans ma caisse. Je dois rendre mes comptes dans huit jours. Ma caution ne suffit pas pour le couvrir. J'ai donc en perspective l'indigence et la misère, et plus que tout cela, le déshonneur. Voilà où j'en suis réduit. Plus de bonheur pour moi, plus d'espoir de marier ma fille à un homme d'honneur comme vous, par exemple. Et dire que je pourrais me tirer de ce mauvais pas avec douze mille écus — une bagatelle! Mais où les prendre? L'argent est si rare. Le crédit est anéanti, et quoique convaincu de pouvoir me libérer bientôt, je désespère de trouver un ami qui veuille venir à mon aide.» — Le quartier-

maître se tut, appuya douloureusement sa tête dans sa main, et se mit à pousser des soupirs si déchirants, que, pensant aux paroles de Philippine, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Mon cher monsieur Hölderlein, pourquoi vous désoler? Vous avez en moi un ami tout disposé à vous obliger, parce qu'il se fie pleinement à votre bonne foi. » — Le père de Philippine prêta une oreille attentive à mes paroles, des larmes de joie vinrent mouiller ses yeux gris, et ce jour décida de mon sort. Douze mille écus en bons papiers d'État passèrent dans la poche de Hölderlein, qui m'en fit un billet malgré moi. A trois heures après midi le quartier-maître était aussi gai qu'à l'ordinaire; à quatre, Philippine, pour prix de ma belle action, me donnait le premier baiser d'amour; à cinq, l'adjudant me promettait de me recommander chaudement à la résidence; à six, je demandais la main de ma belle; à huit, après le plus agréable de tous les thés, je rentrais chez moi, fiancé à la charmante Philippine.

V.

J'avais beau compter et recompter, j'arrivais toujours à ce résultat, que ce phénix avait été acheté à très-bon marché au prix de douze mille écus, d'autant plus que ce n'était qu'un prêt, dont les intérêts devaient m'être régulièrement payés et le total remboursé en trois ans. Possesseur en perspective de la plus aimable personne de son sexe, j'étais le plus heureux des hommes, et le dey d'Alger, au divan duquel j'en voulais principalement, n'avait qu'à s'applaudir de mon ravissement. Mais mon ami Albert ne parut pas très-content en apprenant la nouvelle. Quelques lignes de sa main m'apprirent que j'avais agi comme un sot, qu'on se moquait partout de moi, que le quartier-maître était un vieux renard, Philippine une coquette d'un caractère très-équivoque, et le doux Metzler son Corydon. — Ce billet me causa quelque dépit, je l'avoue; mais au bout d'une demi-heure mon esprit s'était déjà rasséréné, et je me contentai de rire de la rage d'Albert. Je ne voulus pas le montrer à ma bonne Philippine, qui s'en serait effrayée naturellement. Je ne doutais pas d'ailleurs de

son innocence, et je renvoyai la lettre au calomniateur, en le priant de ne plus m'importuner à l'avenir. Mon domestique rencontra dans l'escalier celui de mon directeur, qui me faisait prier de passer sur-le-champ chez lui. J'obéis, mécontent cependant d'être troublé dans mon intérieur. Je ne l'avais pas vu depuis longtemps. Il me reçut avec bonté, mais en même temps avec un certain air de dignité, très-propre à me préparer à quelque chose de grave. Il m'engagea à m'asseoir, se mit à me parler de la pluie et du beau temps, de la capitale et de la province, du bonheur et de l'infortune, moyen détourné d'arriver au fait, et passant tout à coup à mes projets de mariage, dont il m'assura avoir déjà beaucoup entendu parler. « Vous êtes, me dit-il en riant, mais d'un ton de douce familiarité, vous êtes sur le point de faire une folie; je ne connais personne d'assez hardi, excepté vous, pour épouser mademoiselle Hölderlein. Chacun parle de son goût pour la toilette et les plaisirs, mais personne ne parle de ses vertus. Réfléchissez bien, monsieur Heimler. La bonté de votre caractère ne mérite pas une aussi cruelle déception. » — Le vieux brave homme avait beau faire, je voyais Albert dans chacune de ses paroles, et je savais d'où venait la bourrasque. Je répondis donc d'un air décidé que la langue du monde ne laisse à qui que ce soit un cheveu intact sur la tête, et que le sentiment est le meilleur guide. Comme je persistais dans ma résolution, le directeur dut céder, et il me dit d'un ton grave : « Sans doute, vous êtes votre maître, et votre choix est libre. Mais veuillez permettre que je vous donne un avis. Le nombre toujours croissant des employés du gouvernement a fixé l'attention du prince. Pour obvier à cette surabondance d'aspirants aux places de l'État, surabondance qui rend à chacun en particulier tout avancement impossible, Son Altesse a résolu de renvoyer tous ceux qui ne montrent pas une aptitude particulière pour la branche qu'ils ont choisie, en leur permettant gracieusement de s'ouvrir une autre carrière, avec l'espoir d'arriver aux plus hautes dignités. Qu'en pensez-vous, mon cher monsieur Heimler? Puisque vous possédez de la fortune, et que vous vous disposez à prendre une femme, vous

pourriez renoncer à votre surnumérariat. Ne feriez-vous pas bien de demander votre démission? Dans un mois, ceux qui voudront à toute force rester au service de l'État, devront passer un examen rigoureux.... » — Le mot d'examen me décida; je ne laissai pas achever le directeur, et je lui déclarai que j'étais parfaitement de son avis. Je ne pus m'empêcher cependant de lui dire que j'espérais bien arriver au but par une autre voie; qu'il y a eu et qu'il y a encore grand nombre de conseillers privés et de secrétaires de cabinet qui n'ont pas monté la fatigante échelle de la hiérarchie.... Le directeur me donna pleinement raison, et me quitta en me souhaitant bonne chance. — Ce fut ainsi que je me délivrai de ma lourde chaîne. Maître de mon temps et de mes actions, je pouvais rester à l'affût de la moindre circonstance favorable pour devenir un personnage marquant. Plein d'espérance, j'appris sans jalousie l'avancement rapide du malhonnête Albert, et je courus montrer à mon futur beau-père l'arrêt qui me renvoyait de la chambre, arrêt conçu dans les termes les plus gracieux. Mais le beau-père ne rit pas. Il fut d'avis qu'il fallait m'efforcer d'obtenir quelque autre titre, et Philippine elle-même ne me parut pas être flattée de s'appeler madame Heimler tout court. Ma vanité n'avait pas besoin d'aiguillon, et j'aurais volontiers suivi les conseils qu'on me donnait, si seulement mon traité sur les Barbaresques avait été mis en ordre et achevé, et si d'un autre côté mon ami Metzler ne m'avait assuré qu'il m'avait recommandé à de puissants seigneurs de la résidence, et qu'il ne doutait nullement de la réussite. Je ne devais pas tarder à apprendre tout ce que peut l'amitié véritable. Quelques jours après je reçus une lettre à tête lithographiée; elle contenait ce qui suit:

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

J'ai l'honneur, monsieur, de vous annoncer qu'à la demande d'un ami influent, Son Excellence M. le comte de Texel, ministre de l'intérieur, vous a mis au nombre des employés de son ministère, dans une division où vous appellent votre activité et la nature de vos études. Je m'attends à vous voir bientôt arriver

en personne. Son Excellence a daigné me charger de vous faire part de sa décision avec le plus grand mystère possible.

Haar-Haar, le 12 avril 1826. MYRTENFELD,

Secrétaire du ministre.

Faubourg de la Solitude, n.° 99, au second étage.

Si je gardai longtemps pour moi seul cette lettre digne d'envie, si je tardai à en faire part à ceux qui avaient pris une part si cordiale à mon sort, si je manquai de presser sur mon cœur ce noble Metzler, à qui j'étais redevable de mon bonheur à venir, c'est ce qu'il n'est pas nécessaire de demander. — Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que mon beau-père, ma fiancée et mon ami savaient tout. Peut-être même en aurais-je instruit toute la ville, si l'on ne m'avait pas expressément recommandé dans la lettre le plus grand secret, du mystère! C'est ce qu'il me fallait. Énigme pour mes connaissances, muet et impénétrable, je fis mes préparatifs de départ pour la capitale. Je donnai à Philippine, comme gage de fidélité, une bague de mes cheveux, et Philippine, de son côté, me fit cadeau d'une épingle de chemise en forme de serpent. Le doux Metzler voulut bien accepter une paire de magnifiques pistolets, et mon futur beau-père, tout ému, m'invita à un repas d'adieu. Amour, amitié et champagne! Qui ne connaît la force de cette triple alliance. Mon cœur était tour à tour en proie au ravissement, à la douleur, à l'espérance. Pour mettre le comble à mon attendrissement, la musique de la garnison, nouvelle galanterie de Metzler, commençait sous les fenêtres à faire entendre une symphonie, lorsque mon domestique vint m'annoncer que les chevaux étaient à la voiture. Je me levai, imprimai un tendre baiser sur le front de Philippine, serrai la main de mes amis, allumai ma pipe avec le billet du quartier-maître, et m'élançai hors de la chambre au moment même où les musiciens commençaient le duo des prêtres de la Flûte enchantée de Mozart.

VI.

Je ne parlerai pas de la société que je trouvai dans la diligence. Les uns ronflaient, d'autres babillaient, d'autres enfin ne

faisaient rien du tout. Comme tout le monde de nos jours court les grands chemins, chacun connaît ces espèces d'arches qui souvent méritent si peu leur nom. La nôtre, au moins, ne pouvait avoir aucune prétention à ce titre. Elle s'arrêta deux heures dans une misérable petite ville devant une porte de si chétive apparence, que je ne serais pas même descendu de voiture, sans une nouvelle compagne de voyage qui attendait dans la salle l'instant du départ, et qui, grâce au hasard, devint ma voisine. Ses vêtements annonçaient l'élégance, son langage une bonne éducation; mais son regard languissant, à demi voilé, donnait à son joli minois cette grâce toute particulière que possède la beauté affligée. Ce fut un bonheur pour moi et pour Philippine que je portasse son serpent à ma chemise; car mes yeux s'étant portés sur lui, il m'apprit, ou plutôt me rappela, que mon cœur n'était plus libre. Ma voisine — car nous étions en voiture, la diligence étant sortie de léthargie, et nos compagnons avaient déjà recommencé leur fastidieuse conversation — ma voisine, dis-je, remarqua ce regard; son œil suivit la direction du mien, et sa bouche loua la beauté de l'épingle et le sens qu'elle avait. « C'est sans doute le don d'une main chérie, me demanda-t-elle, d'une main de femme; car ces cheveux soyeux sont incontestablement ceux d'une femme. » — Je répondis que non, mais avec ce sourire mystérieux qui en dit plus que la parole, sans prononcer cependant un oui incommode. — « Ah! reprit ma voisine en soupirant, un vieux proverbe allemand dit que des cheveux de femme sont une chaîne plus forte que le fer, et il ne manque à ce serpent, pour signifier une constance éternelle, que la forme d'un brochet bien apprêté; mais .... » — Elle se tut, et ce fut mon tour de lui demander pourquoi elle n'achevait pas sa pensée. — « Ne me tourmentez pas, répondit-elle, ne me forcez pas à dire du mal de votre sexe. Votre politesse prévenante, à laquelle je suis d'autant plus sensible que ces autres messieurs, comme vous voyez, ronflent ou causent de choses qu'une demoiselle bien élevée ne devrait pas entendre, ne mérite pas une pareille récompense; car je n'aurais à parler que de l'inconstance des hommes. » — « Sujet usé,

m'écriai-je désagréablement affecté ; je puis vous assurer, mademoiselle, que je n'ai commis ni ne commettrai jamais aucune infidélité. » — « Puissent tous les hommes être comme vous ! » murmura ma jolie voisine. Et se tournant vers moi avec plus de confiance, les autres voyageurs ne faisant aucune attention à nous, elle continua : « Bien des malheurs seraient évités, bien des cœurs ne seraient pas brisés, et moi, par exemple, monsieur, je ne serais pas obligée de courir les grandes routes et de maudir la lenteur des diligences, bien que je leur doive votre précieuse connaissance. » — Je m'inclinais profondément à ce compliment et avec le tact d'un rusé diplomate : « Je désirerais que ma connaissance pût vous être utile, mademoiselle. Il s'agirait seulement de savoir quelles affaires vous appellent à la résidence. » — « Les plus désagréables, monsieur ; j'ai certains droits à faire valoir ; la nécessité la plus absolue pourrait seule m'engager à m'expliquer davantage. Je n'ose, ajouta-t-elle, en voyant croître ma curiosité, je n'ose parler plus ouvertement ; ce n'est pas ici un lieu convenable. Je vous dirai seulement que je m'appelle Euryanthe, que je suis née à Unkenau, ville célèbre par son université, et que des affaires importantes m'appellent au ministère de l'intérieur. » — « De l'intérieur ? m'écriai-je, flatté de pouvoir faire parade de l'influence que j'espérais bien obtenir. Que je suis heureux, mademoiselle, de pouvoir vous servir en appuyant votre demande auprès du ministre, dans le cas où vous jugerez à propos de vous ouvrir à moi. » — Euryanthe rougit beaucoup : « Je vous remercie, me dit-elle. Puisse le Ciel m'avoir envoyé en vous un sauveur ! Oui, monsieur, vous saurez tout, aussitôt que nous serons arrivés. » — Je m'informai de l'hôtel où elle se proposait de descendre. Elle avait choisi le Tigre comme moins cher que le Lion. Je me décidai à l'y suivre, quoique j'eusse eu d'abord l'intention de me loger dans ce dernier hôtel, pour faire concevoir une meilleure opinion de moi.

VII.

Nous ne dîmes plus un mot le reste du voyage, qui ne fut pas long, il est vrai ; car quoique Haar-Haar fût précisément situé

au centre du royaume, et que la diligence ne se hâtât pas excessivement, nous franchîmes en douze heures toute la distance depuis l'extrême frontière. On relevait la garde à l'instant même où nous passions sous la porte de la ville, et midi n'avait pas sonné à toutes les horloges, que nous étions entre les griffes du Tigre, ma voisine et moi. Pendant qu'elle faisait la toilette d'usage dans un cabinet particulier, un modeste repas apaisa ma faim dévorante, et j'allai attendre dans un café voisin que les convenances me permissent d'aller surprendre M. Myrtenfeld. Ce ne fut pas sans peine que je trouvai son logis. Son sot propriétaire, ignorant fieffé en fait de hiérarchie, et qui appelait le secrétaire chancelier tout court, m'envoya au second étage, où habitait celui que je cherchais. J'entrai dans un petit appartement, où l'économie, jointe à la propreté, se lisait sur les murs. Un jeune homme se promenait dans la chambre, fredonnant et parlant à son serin; près de la fenêtre était assise, travaillant et rouge comme la hyacinthe-rose qui était près d'elle, une demoiselle que je trouvai excessivement gentille, tout fiancé que j'étais à ma Philippine. Tandis que le jeune homme, qui n'était autre que M. Myrtenfeld, me regardait fixement et secouait la tête d'un air d'importance, la jolie dame répondit à mon salut respectueux par une révérence gracieuse, et devint, je ne l'ai pas oublié, lorsque je déclinai mon nom, aussi rouge que M. Myrtenfeld, son frère, à ce que j'appris bientôt. Ma prompte arrivée les avait surpris; cela se conçoit facilement; mais un employé de ministère reprend bien vite son empire sur lui-même, et M. Myrtenfeld me tendit la main de l'air du monde le plus satisfait, en m'appelant le bienvenu. La connaissance fut bientôt faite; et sa sœur Jenny, qui n'était pas encore bien remise de sa surprise, étant allée chercher quelques rafraîchissements, Myrtenfeld ne tarda pas à entrer en matière. « Les arrêtés de la haute administration, me dit-il, sont tellement laconiques, que les employés s'habituent à le devenir également dans leurs rapports de toute espèce. Je vous apprendrai donc en trois mots ce que Son Excellence a résolu de faire pour vous à la recommandation de votre ami. On a jugé nécessaire

d'établir quelques surveillants des mœurs et du bon ordre. Ils seront chargés de proposer toutes les améliorations qu'ils croiront utiles. Ce sera une espèce de justice occulte, qui dévoilera, mais en secret, à l'autorité supérieure tous les abus, tous les vices qui viendront à sa connaissance. N'allez pas vous croire un mouchard pour tout autant, à Dieu ne plaise. Vous et vos collègues, vous serez des réformateurs, des censeurs du peuple, et vous concevez qu'on ne peut confier une charge aussi importante qu'à des hommes doués d'une perspicacité extraordinaire, unie à des connaissances éminentes, à des hommes tels que vous êtes, en un mot, d'après le portrait d'un ami impartial. Vous serez donc un agent secret, mais sous le sceau du mystère le plus absolu. Chaque semaine vous me remettrez un rapport sur ce que vous aurez observé touchant les mœurs et les actions des habitants de la capitale. Son Excellence veut vous mettre à l'épreuve pendant trois mois, avant que d'entrer personnellement en rapport avec vous. Dans l'intervalle, vous ne toucherez aucun appointement; mais vous pouvez demander qu'on vous dédommage lorsque vous vous serez définitivement arrangé avec le ministre. Quant à votre travail sur les pirates, je le présenterai à Son Excellence aujourd'hui même.»

Je fus ravi de tout ce que j'entendais. Des fonctions pareilles, publiques, variées, et de plus secrètes, me paraissaient charmantes et dignes d'envie. «Pourrai-je savoir, demandai-je, si ma personne ou mieux mon travail a eu l'approbation de Son Excellence?» — «Sans doute, répondit Myrtenfeld, vous pouvez même vous en convaincre. Son Excellence désire vous donner une preuve et un gage de sa haute approbation — sans sortir toutefois de l'incognito. Vous n'avez qu'à vous présenter après-demain à la fête que le ministre donne pour le jour de sa naissance, et où tout employé comme il faut a entrée. Vous pouvez vous placer sur le passage de Son Excellence, et laisser voir, pour preuve de votre identité, le bout d'un mouchoir rouge passé à votre boutonnière. L'œil perçant du ministre vous reconnaîtra à ce signe, et s'il vous salue amicalement, vous êtes sûr de réussir; s'il passait devant vous sans vous saluer, ce dont je

doute fort cependant, vu votre extérieur et le mérite de votre lumineux traité, cela vaudrait mieux en tout cas, que s'il refusait vos services de bouche ou par écrit. Mais gardez-vous, quoi qu'il arrive, de hasarder une seule parole. Le comte veut mettre à l'épreuve votre discrétion, et vous comprenez, habile diplomate que vous êtes, qu'il y a pour un pareil personnage mille motifs qui le forcent à ne pas reconnaître en public une foule d'hommes, ses confidents dans le cabinet. »

Après cette leçon d'ami, et une légère collation préparée et servie par les mains délicates de Jenny, je m'en retournai joyeux comme un enfant, et je n'hésitais pas à me rendre à l'invitation d'Euryanthe, qui me fit demander un instant d'entretien avant le souper.

VIII.

Je la trouvai dans une chambre dont l'obscurité témoignait de sa familiarité avec moi, et je pris place sur un sofa à côté d'elle. « Permettez-moi d'abord, me dit-elle, de vous confier un accident qui vient de m'arriver; vous ne prendrez pas ma demande en mauvaise part, j'espère. C'est un accident comme on en trouve dans les romans. Je me suis aperçue à ma grande frayeur que j'ai perdu ma bourse. Je l'aurai vraisemblablement oubliée dans la voiture et le conducteur s'en sera emparé. J'ai donc fort à craindre de devenir la proie du Tigre, puisque mon séjour ici doit malheureusement se prolonger, et que je ne puis recevoir que dans quelques jours la réponse de mon père, à qui j'écrirai demain. Vous êtes, vous me l'avez prouvé, un grand connaisseur des hommes. Si ma physionomie avait été assez heureuse pour vous engager à me prêter une quinzaine d'écus, votre délicatesse m'épargnerait assurément la honte d'avouer ma position à l'hôte. »

Jamais jeune fille ne m'avait encore adressé pareille demande; aussi m'empressai-je de lui rendre ce léger service. Je pris trois ducats dans ma poche et les jetai en riant sur une petite table devant le sofa. Euryanthe posa dessus son mouchoir de poche d'un air de négligence, s'inclina pour me remercier, et continua:

« Je me regarderais comme coupable, monsieur, si je vous taisais un seul instant de plus le motif qui m'amène, d'autant plus que vous me faites espérer de m'appuyer de votre crédit. Vous voyez devant vous une jeune fille qui appartient à la meilleure société d'Unkenau, et qui pouvait choisir parmi les jeunes gens les plus distingués celui à qui elle voulait donner son cœur. — Un aimable étudiant, fils d'une famille puissante, qui a quitté l'université depuis six mois, a été pour moi cet homme dangereux que toute jeune fille, même la plus prude, voit dans ses rêves. Nos cœurs volèrent au-devant l'un de l'autre, et, selon l'expression de notre meilleur poëte, nous voir et nous aimer fut l'affaire d'un instant. O quels moments délicieux suivirent ces premiers moments si beaux, dont le souvenir reste éternellement gravé dans la mémoire. Nous appartenir à jamais, était notre unique désir; que de fois n'en avons-nous pas fait le serment? Ah! moi seule, je le crains, je conserve ce désir, moi seule je suis restée fidèle à ce serment! Eugène acheva ses études, et partit emportant avec lui le bonnet de docteur et mon cœur. Il devait m'écrire. Le printemps suivant, ce printemps-ci, monsieur, devait, en dépit de tous les préjugés, nous voir unis devant les autels, et depuis son horrible départ, plus une ligne de la main chérie d'Eugène! Quarante lettres envoyées par mon impatience sont restées sans réponse; et cependant, cher ami, cependant je ne puis plus revenir sur mes pas, quelque désir qu'en éprouve ma délicatesse — je ne le puis plus; votre indulgence me dispensera de toute explication. » — Le motif était facile à deviner, et je plaignais la pauvre jeune fille autant que son sort le méritait. Ma compassion lui fit du bien, sa tristesse disparut, et elle reprit bientôt : « Je viens chercher l'infidèle; Eugène est employé au ministère de l'intérieur. » — Je fus stupéfait à ces mots. « C'est sans doute quelque libertin de chancelier ou de secrétaire, demandai-je; en ce cas.... » — « Que pensez-vous? répondit Euryanthe d'un ton de reproche; me croyez-vous capable d'avoir donné mon amour à un employé subalterne? Mon ambition se proposait un but plus noble. » — « Peut-être est-ce un chef de division? » —

« Mon amant est plus que cela encore. » — « Ce n'est pourtant pas Son Excellence elle-même ? » — « Eh ! pourquoi non ? répliqua-t-elle avec dépit. Mais vous ne réfléchissez pas, excellent Heimler, que le ministre a passé la cinquantaine et qu'il a fini ses études depuis trente ans. C'est son fils, mon ami ; oui, son fils, voilà le traître chéri qui me désespère. Il a quitté la capitale depuis quelques mois, à ce que j'ai appris, et est attaché à l'ambassade de M... » — « C'est vraiment abominable ; quitter une aussi jolie personne pour une ambassade ! Mais on voit par là, ajoutai-je, en faisant une comparaison qui n'était pas exempte d'envie, ce que produisent la fortune et les titres. Il ignore peut-être en quelle année la paix de Ryswick a été conclue, et cependant .... » Je m'arrêtai dans ma comparaison chagrine, en réfléchissant à la large voie que mon traité sur les Barbaresques m'ouvrirait vers les honneurs et les dignités. — « Que me conseillez-vous donc ? me demanda Euryanthe, en me mettant familièrement la main sur l'épaule. A qui dois-je m'adresser ? faible jeune fille que je suis. » — « Au ministre lui-même, sans aucun doute, répliquai-je. Il est, dit-on, l'homme le plus noble qui existe. » — « Et aussi le plus inabordable, répondit Euryanthe. Une lettre de ma part n'arrivera pas jusqu'à lui sans intermédiaire, et alors — la colère d'un père.... » — « Eh ! il faudra bien qu'il cède au bon droit. Vous avez une promesse de mariage, je présume. » — Elle tira de son sein un papier mal écrit et d'un style curieux. « Si vous voulez me confier ce titre, ajoutai-je en me targuant d'un crédit à venir, je pourrai peut-être.... Mais ce ne sera que dans trois jours.... » — « C'est assez tôt pour apprendre la décision de mon sort. » — Je lui promis donc ma protection, et affamé comme un loup, je courus, malgré sa naïve prière de rester encore un peu auprès d'elle dans l'obscurité, à la table de l'auberge, d'où je gagnai ma chambre pour écrire une longue lettre à Philippine et me coucher ensuite, espérant bien me voir en songe courant le pays comme agent secret du ministre, ici louant, là blâmant ; ici améliorant, là consolidant, et recevant enfin, pour prix de mes services, la croix de mérite civil, qui ne pouvait manquer de faire un excellent

effet à côté des ordres que leurs Hautesses d'Alger et de Tunis m'enverraient sans aucun doute en récompense de mes efforts pour leur bonheur.

IX.

Le jour de naissance de Son Excellence était passé. Le ministre m'avait remarqué habillé de noir des pieds à la tête, comme un corbeau, et le bout d'un mouchoir rouge à une boutonnière; il avait même répondu avec bonté à mon profond salut. Je m'étais retiré tout ému, et j'avais reçu les félicitations les plus sincères de Myrtenfeld. Dès le lendemain, j'étais entré en fonctions, mais si mystérieusement qu'un sorcier seul aurait pu découvrir en moi un réformateur des mœurs. Tel qu'un lynx, je me glissai dans les rues et les promenades, dans les cafés et les églises, ou je trouvai bientôt une abondante matière pour un rapport. Il ne me fallut pas bien longtemps pour me convaincre que ceux qui se plaignent de la corruption des mœurs, ont parfaitement raison; et que rien n'est plus nécessaire que de surveiller secrètement les actions des hommes. La résidence offrait une vaste carrière à mes opérations. Bientôt je ne me bornai plus au rôle d'observateur; mais j'entrai ici ou là comme un ange protecteur, heureux de pouvoir satisfaire mon goût pour la paix et la concorde. Un jour, j'arrachai une pauvre femme d'entre les griffes de son mari, qui la maltraitait; le lendemain, je délivrai un malheureux des mains de la justice, qui faisait saisir ses meubles. Plus d'une fois je me mis à prêcher la morale à une demi-douzaine de jeunes filles qui, sous les allées ombragées du parc, ne me semblaient pas suivre la meilleure voie. Dans une fête, j'allai jusqu'à arracher des pipes allumées de la bouche de petits polissons, qui brûlaient déjà de prendre les mauvaises habitudes des hommes faits; et je les renvoyai à la maison apprendre l'abécé, après leur avoir lavé la tête. Il est vrai, que dans ces expéditions il me fallait faire abnégation complète de moi-même, et que je me voyais forcé quelquefois à des sacrifices d'une autre espèce. Je dus donner de douces paroles au mari battant; je dus payer les dettes du malheureux qu'on expropriait; il me fallut essuyer les railleries des Phryné, et les

faire taire au moyen d'un don convenable; il me fallut même menacer de la police les gamins que je désirais dégoûter de la pipe, pour leur fermer la bouche. J'aurais volontiers renversé toute opposition par le nom du ministre, mais la discrétion m'en empêchait. Cependant l'activité que je déployais, et les motifs mêmes que je devais donner à ma conduite, ne pouvaient manquer d'attirer sur moi l'attention générale; mais je supportais tout avec patience, même le mépris, car je voyais déjà s'ouvrir devant moi la porte des honneurs. Je me voyais en idée censeur général, ou initié à tous les secrets diplomatiques, ou bien encore ambassadeur auprès de quelque cour, où j'aurais à observer des choses bien autrement importantes. Il n'y a donc rien d'étonnant, si, uniquement occupé de mes fonctions nouvelles, j'oubliai pendant quelques jours ma jolie voisine du Tigre; et si même je ne pensai pas aussi souvent qu'auparavant à ma fiancée Philippine, un autre motif contribuait d'ailleurs à cet oubli. La charmante Jenny m'offrait chaque jour une tasse d'un café digestif, et ses yeux s'étaient mis avec les miens dans une espèce de rapports qui agissaient plus délicieusement sur mes sentiments que la liqueur orientale sur mon palais. J'aurais été mauvais physionomiste, et connaisseur plus mauvais encore du cœur féminin, si je n'avais pas deviné ce changement subit qui s'était opéré dans le cœur de Jenny. Le lecteur se souvient que, dès notre première entrevue, j'avais été frappé et de la beauté de cette jeune fille, et de la timidité pudique qui avait teint ses joues en rose. Cependant, j'avais remarqué aussi autour de sa bouche quelque chose d'ironique et de moqueur, qui — chose étonnante! — reparaissait toutes les fois que je lui adressais la parole. J'ose dire, que cela ne me plut pas, quoique je n'y fusse certainement pour rien; car je m'étais fait habiller par le meilleur tailleur de la capitale; j'avais orné mes doigts et ma cravate d'une aussi grande quantité de bijoux que pouvait le désirer la femme la plus exigeante; j'avais parfumé ma chevelure, et je m'étudiais à ne lui dire que des choses aimables, qui coulaient de mes lèvres comme la poussière des fleurs du calice. J'étais trop galant pour laisser voir aux dames le front

chargé de soucis de l'homme d'affaires. Ce fut, sans doute, à mes soins pour lui plaire, que je dus de la voir devenir plus familière avec moi de jour en jour, quoiqu'elle n'ignorât pas que j'étais fiancé. Mais qui peut commander à son cœur! J'apercevais dans tous ses gestes, dans toutes ses paroles, l'inclination qu'elle avait pour moi; et vraiment je ne pouvais me courroucer contre cette excellente fille quand, tandis que je parlais à son frère, qui était prompt et vif comme la poudre, par un regard de côté, elle me faisait voir son doux — que dis-je? — son triste regard de colombe attaché sur moi. Alors le rouge de la honte descendait sur son front; ses yeux se baissaient. Il m'était, dis-je, impossible de me courroucer contre cette excellente fille, quoique lié à ma Philippine par les chaînes de l'amour et de douze mille écus. Sa tendre amitié me faisait du bien, comme la rencontre d'une femme honnête en fait à tout homme; mais mon cœur de diplomate devait rester aussi froid que le marbre. — J'étais bien résolu à ne pas m'attendrir, dût Jenny me servir encore mille fois du café, dussé-je moi-même demeurer des années encore avec la séduisante Euryanthe entre les griffes du Tigre.

X.

Cinq jours pouvaient s'être écoulés depuis que je faisais partie des employés secrets du ministère, lorsque Myrtenfeld me confia d'un air moitié embarrassé, moitié riant, que le ministre, très-content du reste de mon premier rapport, qui lui avait déjà été présenté, n'était pas tout à fait aussi satisfait de ma manière d'agir, ma conduite pouvant compromettre le mystère, condition indispensable de mes fonctions. De tous côtés, en effet, s'étaient élevées des clameurs contre moi. On ne concevait pas quelle raison un simple particulier pouvait avoir de critiquer le mode nouveau d'éclairage au gaz; de blâmer les règlements sur les incendies; d'empêcher un mari de battre sa femme, au risque de se faire battre lui-même. On ne trouvait rien à redire à ce que j'eusse payé les dettes de l'exproprié, quoique ce fût un vaurien; on se contentait d'appeler ma générosité une folie. On ne m'enviait pas

le plaisir de faire le missionnaire auprès des nymphes des rues, ou le pédagogue auprès des gamins mal élevés; mais on voyait, par contre, de très-mauvais œil mes autres opérations. On avait pris surtout fort mal la tentative que j'avais faite le jour même pour apprendre la politesse à un agent de police assez peu galant pour enlever à une dame, sur une promenade publique, son petit chien, qui n'était ni muselé, ni tenu à l'attache. Myrtenfeld m'assura même que je trouverais au Tigre une invitation à me rendre à la police. « Je comprends fort bien votre bonhomie; vous marchez sur le sentier de la justice, et, en cas de nécessité, le nom du ministre vous servirait de tête de Méduse pour pétrifier la police tout entière, depuis le chef jusqu'au dernier agent. Vous ne vous trompez pas; mais un homme d'État aussi distingué que vous, doit concevoir que Son Excellence ne peut pas se commettre avec de pareilles gens. Le mal que votre zèle trop ardent pour le bien a causé, Son Excellence veut le réparer pendant qu'il en est temps encore. Vous ne tiendrez aucun compte de la citation qu'on vous a sans doute fait porter, et demain de grand matin vous partirez pour Pétersweiler, où vous resterez jusqu'à ce que Son Excellence juge à propos de vous rappeler ou de vous avouer. Le comte espère que vous obéirez le plus promptement possible, et vous recommande de continuer là-bas le cours de vos observations; mais en vous en tenant aux généralités, et en vous gardant bien de vous attirer de nouveaux désagréments en vous immisçant dans des affaires qui ne vous concernent pas directement. » Myrtenfeld en était là, lorsqu'une affaire subite exigea sa présence dans les bureaux. Comme l'hôtel du ministre n'était qu'à quelques pas, et qu'il espérait revenir bientôt, il me pria d'attendre son retour auprès de sa sœur. J'acceptai volontiers cette proposition. Jenny venait d'entrer, et elle était allée s'asseoir à son ouvrage près de la fenêtre. Elle ne parlait pas, mais elle me lançait de temps en temps un regard plein d'intérêt. De mon côté, je n'osais entamer la conversation, troublé comme j'étais, et tout occupé de graves pensées auxquelles se mêlait une certaine confusion. — Je sentis alors combien il est difficile de faire

naître un sujet de conversation, et je laissai ce soin à ma jolie voisine.

XI.

Après avoir longtemps porté ses regards alternativement sur son travail, sur ma personne et dans la rue, elle prit enfin un air de résolution, rejeta en arrière les boucles qui retombaient sur son front, et dit, mais à demi-voix seulement: « Mon cher monsieur Heimler, j'aurais quelque chose à vous confier, si vous vouliez m'accorder un instant d'attention. » Le cœur me battit violemment; car, que pouvait-elle avoir à m'avouer, sinon une passion malheureuse! Je répondis cependant: « Je suis à vos ordres, mademoiselle. » — « Je ne voudrais pas, reprit-elle en hésitant, que ma conduite vous parût sous un faux jour, car votre noble caractère.... » — « Pas de louange, interrompis-je bien vite; vous serez toujours pour moi un ange. » Mais ce fut à mon tour à rester muet, car Jenny ne me laissa pas achever. « Ah! monsieur Heimler, s'écria-t-elle, cela ne durera pas toujours, vous finirez par tout apprendre; mais que...., que.... » Elle se tut de nouveau en poussant un soupir. « Parlez, lui dis-je; hâtez-vous de soulager votre cœur et profitez du moment, car demain je pars pour Pétersweiler, et qui sait si je vous reverrai jamais. » — « Ah! répondit Jenny, c'est ce voyage même! Retournez plutôt dans votre ville natale; c'est là que votre présence est le plus nécessaire. » — « Je le crois, dis-je en riant, là m'attendent ma fiancée, d'excellents amis et une maison toute montée; mais, chère demoiselle, le devoir avant tout, et c'est le devoir qui m'appelle à Pétersweiler. » — Oh! mon Dieu, s'écria Jenny en proie à une singulière anxiété, et cherchant vainement, à ce qu'il me parut, des paroles pour exprimer ses sentiments; vous ne me comprenez pas. C'est précisément votre fiancée! ce sont précisément vos amis! Mon Dieu, pourquoi n'osé-je pas parler plus clairement! pourquoi ne voulez-vous pas me comprendre! »

Cette déclaration ne me laissa aucun doute sur l'état de son cœur. Profondément ému et par la peine que m'inspirait son agitation, et par la pensée que le hasard seul commande aux affec-

tions humaines, je lui pris la main, et lui dis pour la consoler: « Épargnez-vous un aveu désagréable; je vous comprends, et je vous plains du fond de mon cœur. Pourquoi ne vous ai-je pas connue plus tôt, vous, la personne la plus accomplie de votre sexe! Mais la parole donnée par un homme à une femme irréprochable, est sacrée, et vous sentez que je ne puis revenir sur mes pas; ainsi tranquillisez-vous et oubliez. » Jenny me regarda fixement, les yeux tout grands ouverts et secouant lentement la tête: « Je ne saisis pas bien le sens de ce que vous venez de dire, repliqua-t-elle; mais il est évident que nous ne nous comprenons pas. Je dois donc m'expliquer plus clairement. Ce que vous dites de la parole d'un homme est noble et vrai. Mais — ici, ce n'est pas vous qui êtes coupable d'infidélité — votre fiancée elle-même, — vos amis eux-mêmes, monsieur Heimler, — ce sont eux qui vous manquent de parole et de foi. » Cette imposture me mécontenta. « Eh! mademoiselle, m'écriai-je d'un ton improbateur; je conçois que votre malheureuse passion vous fasse voir sous un jour défavorable la bonne Philippine Hölderlein; mais je ne puis faire accorder avec le caractère essentiellement bon de la femme que vous calomniez votre rivale. » — « Ma rivale, s'écria Jenny en me jetant un regard dédaigneux. Vous ne voulez donc pas croire que l'artificieux adjudant?.... » — « Ma chère demoiselle, repris-je en l'interrompant, comment notre ami commun, le bon Metzler, se trouve-t-il mêlé à tout ceci; mais vous me donnez là une excellente idée. Si je pouvais avoir le bonheur de vous uuir à lui! ce ne serait pas la première fois qu'une jeune fille aurait chéri comme époux celui qu'elle ne pouvait souffrir auparavant. » — « L'adjudant? s'écria Jenny, en faisant presque le signe de la croix. Dieu m'en préserve! ses liaisons avec mon frère, l'artifice qu'il lui a suggéré, le chagrin qui ne peut manquer d'en résulter. — C'est vous qui me rendez odieux cet homme faux. » Pendant que je réfléchissais à ce que je devais répondre, Jenny fit tout à coup une profonde inclination de tête à un jeune fashionnable qui passait dans la rue d'un pas rapide. Il la salua à son tour et s'arrêta pour lire l'affiche du spectacle. Les yeux de Jenny restant atta-

chés sur lui, je sentis — l'homme est si changeant, même le plus raisonnable! — je sentis les picotements de la jalousie depuis mes pieds jusqu'au sommet de ma tête, et je ne pus m'empêcher de demander si ce jeune homme ne serait pas par hasard le futur époux de Jenny. Elle me répondit en souriant, que la demoiselle choisie par ce monsieur pour épouse, devait s'estimer digne d'envie; mais que, pour prétendre à ce titre, il fallait posséder un plus haut rang et une plus grande fortune que ceux qui lui avaient été départis par le sort. « Ah! fis-je. Et qui est donc ce jeune Apollon dont on estime la fiancée si heureuse, avant même qu'il n'ait fait un choix? » — « C'est le jeune comte de Texel, » répondit Jenny avec naïveté. Je restai stupéfait. « Eugène de Texel, le fils du ministre? » demandai-je. « Lui-même, » répondit Jenny. « Celui qui était attaché à l'ambassade de M....? » — « Lui-même. » Ce mot tomba comme un poids énorme sur mon cœur. Il me rappela les prières si indignement oubliées de la belle Euryanthe, d'Euryanthe, séduite par ce fat; et l'innocente Jenny ne pouvait-elle pas devenir aussi la victime de ce libertin? Le salut par la fenêtre me faisait tout craindre; car ces relations éloignées peuvent amener des relations plus intimes. N'avais-je pas conquis le cœur de Philippine par mon peu d'habileté à la danse; et elle-même n'avait-elle pas subjugué le mien par un soupir de compassion? Je devais m'opposer aux projets de ce séducteur; je devais tenir la promesse que j'avais faite à Euryanthe, et cela sur-le-champ, car le comte allait s'éloigner; il avait fini de lire l'affiche, sans prendre congé de Jenny, — je n'osais perdre de vue ce Lovelace; — je saisis ma canne, mon chapeau, et en deux sauts je fus dans la rue, malgré les cris de Jenny effrayée. Il ne me paraît pas inutile de dire que j'avais bu à dîner une bouteille et demie de Bourgogne, je dis, une bouteille et demie, parce que j'avais tellement été surpris de trouver d'aussi bon vin dans les caves du Tigre, que je n'avais pu résister au désir de m'assurer s'il était effectivement aussi bon qu'il le paraissait. Si l'on songe à la force du vin, à l'excellent café que j'avais pris, au long entretien que j'avais eu avec la plus jolie fille de la rési-

dence, au souvenir de la douleur d'Euryanthe, qui me poursuivait comme un remords, — on ne sera pas étonné lorsque je dirai qu'au bout de cinq minutes j'avais atteint mon homme. Heureusement pour moi, un filet inévitable avait retenu le papillon; c'était une corbeille de fleurs, devant laquelle était assise une fraîche jeune fille de seize ans, dont le teint paraissait insulter à l'incarnat des hyacinthes. Le Don Juan de Haar-Haar marchandait un joli bouquet, et jouait l'avarice pour rester plus longtemps près de la petite bouquetière, et pouvoir ensuite jeter dans son tablier le double de ce qu'elle demandait; mais son mauvais génie approchait avec la rapidité de la tempête. C'était moi qui me jetai avec impétuosité sur ses éperons; le jeune comte se retourna surpris et irrité. « Êtes-vous aveugle, monsieur, me demanda-t-il d'un ton rude, en regardant avec dépit ses éperons brisés; ou bien êtes-vous fou ou soûl? » — « Ni l'un ni l'autre, répondis-je avec non moins de hauteur. Vos éperons sont cassés, mais vous aussi, monsieur le comte; un malheur vous menace, je puis vous en donner avis. » Le comte me regarda d'un air ébahi et me dit sèchement : « Ayez la bonté de ne pas aggraver votre impolitesse par un inutile verbiage. Parlez. » — « Entre quatre yeux. » — « J'y consens. »

Nous étions dans une petite rue écartée, bordée d'un côté par des étables, et de l'autre par des murs de jardins. Excepté nous, on n'y apercevait pas un être vivant. Je nommai Euryanthe d'Unkenau. Une légère rougeur colora les joues du jeune homme. Je poursuivis donc hardiment. Je lui peignis la situation de cette jeune fille, ses espérances déçues, sa douleur. Je l'adjurai de ne pas oublier ses serments. Lorsque j'eus achevé, sans être interrompu, mon petit discours pathétique, le comte fronça les sourcils d'un air d'ironie : « Vous me rappelez, me dit-il, une liaison à laquelle en effet je ne pouvais plus penser, puisque — soit dit franchement, — elle me déshonorait. Mais comment ces amourettes d'étudiant pourraient-elles influer sur le reste de ma vie, c'est ce que je ne comprends pas. Tout était fini entre nous avant mon départ d'Unkenau, et mon amour n'avait pas survécu à la

possession plus de quelques mois, comme cela arrive toujours entre des coquettes perdues de réputation et des jeunes gens trompés. » — « Vous osez appeler ainsi une jeune fille que vous avez aimée ? » m'écriai-je d'un ton d'autorité. « C'est une folle que je méprise, répondit le comte. Je lui ai renvoyé, sans les ouvrir, une innombrable quantité de lettres ; elle m'a forcé par ses importunités à quitter pendant quelque temps cette ville, et j'espérais m'être mis à l'abri de ses poursuites par les ordres sévères que j'ai donnés à mes gens. Pourquoi cette malheureuse s'acharne-t-elle ainsi après moi ? Pourquoi s'expose-t-elle à la honte d'avoir à rendre compte de son impudente folie, elle qui n'a pas de droit, pas le moindre ? » — « Pas de droit ? répondis-je. Et votre enfant, jeune homme ! ce gage de l'amour que la pauvre fille porte dans son sein. » Eugène éclata de rire. « Mon excellent monsieur, s'écria-t-il, il y a eu hier précisément un an que j'ai écrit pour la dernière fois à Euryanthe ; je ne l'ai pas revue depuis. Allez donc droit au but, et dites-moi quel motif vous a porté à m'attaquer aussi insolemment en pleine rue ? Êtes-vous un parent de cette impudente ? ou peut-être son sigisbée ? » — « Je ne suis ni l'un ni l'autre, répondis-je en colère ; je suis tout simplement un ami de votre victime, et je possède la promesse de mariage que vous lui avez faite, et que je saurai faire valoir si vous ne consentez pas à réparer vos torts. » Le jeune homme me toisa des pieds à la tête ; et moi, je me promis un heureux résultat de ce moment décisif que j'avais su préparer. « Où est-elle, cette promesse de mariage ? » me demanda-t-il, en jetant sur moi un regard perçant. « Je vous la montrerai aujourd'hui, ce soir même, » répondis-je avec orgueil. — Nouveau silence, nouvel examen de ma petite personne. — Puis le comte reprit d'un ton dédaigneux que les petits ont souvent à supporter de la part des grands, surtout quand ils ont le bon droit pour eux : « Vous êtes un menteur, monsieur, ou le plus grand idiot que je connaisse. Je vous attends à neuf heures, à la sortie de l'opéra, dans l'hôtel de mon père. » Je fis un signe de consentement. « Votre nom ? » — « Jean-Christophe Heimler. » — « Votre

état?» Je levai les épaules, la discrétion m'empêchait de parler. Eugène aussi leva les épaules, mais d'un air d'ironie, et s'éloigna sans me saluer.

XII.

«Justice! dût le monde périr! m'écriai-je d'un air joyeux en me précipitant dans la chambre d'Euryanthe. Consolez-vous, pauvre abandonnée; le moment de votre triomphe a pu être retardé, mais ce soir même le verra éclore. Donnez-moi l'importante promesse de mariage; elle me rendra des services.» — «Serait-il possible! s'écria Euryanthe avec ravissement. Vous ne m'avez pas oubliée; vous voulez agir pour moi. J'ai douté de vous. Aujourd'hui même, j'ai mis en œuvre tous les moyens possibles pour arriver jusqu'au ministre ou à son épouse; mais mes démarches ont été inutiles, et j'allai partir demain. Mais si vous.....» — «Sans doute, répondis-je, je veux vous servir; j'en brûle d'envie. Où est la promesse de mariage?» Euryanthe me la donna d'une main tremblante. «Que Dieu bénisse vos efforts! dit-elle. Puisse votre influence m'obtenir seulement une audience du ministre, et je serai trop heureuse!» — «Que parlez-vous d'Excellence? répondis-je d'un ton superbe; que parlez-vous d'audience? L'affaire sera portée devant celui qui peut le mieux vous satisfaire; quelquefois, en politique, le chemin le plus droit est le meilleur. Je remettrai ce papier à votre séducteur lui-même.» Je crus qu'Euryanthe allait tomber à la renverse, et je fus loin de lui faire un crime de sa frayeur. «Il est ici?» murmura-t-elle en se laissant aller sur le sopha. «En personne.» — «Alors je suis perdue.» — «Ne craignez rien, lui dis-je, prêt à prendre de nouveau mon essor; je cours, avant que la cloche ait sonné neuf heures et demie, je serai de retour.» — «Au nom de Dieu, murmura-t-elle, mon papier, — la promesse de mariage; — rendez-la moi, — vous allez faire mon malheur.» Il était évident que cette pauvre jeune fille était en proie à un délire causé par l'étonnement et la joie. Quelque envie que j'eusse de la secourir, j'étais trop inhabile garde-malade, et je sortis pour lui envoyer

quelqu'un. Mes cris donnèrent des ailes à une lourde servante, et à un jeune élégant, qui glissa près de moi dans l'obscurité, se dirigeant tous deux vers la porte du n.° 19. « Quel est cet homme? » demandai-je au garçon qui courait vers la salle des hôtes une lumière à la main. « Hem! répondit-il en souriant; c'est le cousin de la demoiselle du n.° 19. Il vient la voir régulièrement tous les jours à cette heure-ci. » — « Un cousin », pensai-je en moi-même, et je me sentis tranquillisé. L'infortunée avait au moins trouvé un parent qui s'intéresserait à elle. Un cousin! comme cela s'est bien rencontré! Mais, qu'elle a bien fait de m'accorder sa confiance; à moi, qui jouis d'une si grande influence, plutôt qu'à ce cousin qui n'a pas accès au ministère.

Je regardais ma montre sur la porte du Tigre, lorsque l'hôte, m'apercevant à travers une porte vitrée, accourut avec l'empressement et la civilité obligeante de ces sortes de gens. « Monsieur, me dit-il, avec une volubilité peu commune, j'ai quelque chose à vous dire; voici d'abord une lettre à votre adresse. En second lieu, voici une citation de la police; mais sûrement c'est une méprise. Enfin, le chancelier Myrtenfeld est déjà venu deux fois vous demander. Il vous fait prier de passer chez lui aujourd'hui même. » Comme ma montre indiquait l'heure du rendez-vous, je mis en poche la lettre de Philippine sans la lire, déchirai la citation avec toute l'arrogance d'un grand seigneur, fis un léger salut à l'hôte, et pris la route de l'hôtel du ministre, devant lequel je rencontrai l'équipage du jeune comte, qui revenait de l'opéra.

XIII.

« Au risque de perdre la délicieuse impression que m'a faite le chef-d'œuvre de Mercadante, je suis prêt à vous écouter, me dit Eugène, après m'avoir conduit dans un boudoir, et fait signe à ses gens de se retirer. Je suis curieux de savoir le fond de toute cette histoire. » Cette conduite traitable me donna bon espoir, et je tirai de mon porte-feuille, avec toute l'importance que commandait l'affaire, la promesse de mariage, que je lui pré-

sentai. Je m'attendais à le voir terrifié; mais il n'en fut rien. Il lut attentivement l'écrit, et un sourire traversa son visage. Ah! ah! pensai-je, c'est le sourire méphistophélétique de la mauvaise conscience. Mais le sourire ne dura qu'un instant, et fit place à l'expression du plus profond mépris. «Ce chiffon est faux, me dit-il d'une voix rude; faux, et m'avoir supposé capable d'une pareille œuvre, c'est me faire une double offense. Monsieur, vous êtes l'homme le plus effronté, ou la plus grande dupe du monde. J'aime mieux m'arrêter à cette dernière supposition, puisque cet écrit n'était évidemment pas destiné à passer sous mes yeux; mais sous ceux de celui qu'on voulait essayer de tromper en mon absence.» — «Monsieur le comte, balbutiai-je transporté de colère, vous oubliez que vous parlez à un honnête homme qui connaît ses devoirs, et qui ne mérite pas de pareilles épithètes.» — «Il faut m'en convaincre, répondit le jeune comte irrité. Jetez votre masque; dites-moi qui vous êtes, votre état, votre famille? Votre existence mystérieuse a quelque chose de suspect, et j'aime à savoir à qui je parle.» — «Je déclinai mon nom, le lieu de ma naissance, et mon ancien emploi dans la chambre.» — «Délicieux! s'écria le jeune homme. Pour le moment, vous n'êtes rien; vous ne faites rien que vous charger des affaires de filles prostituées qui ne vous remercieront certainement pas de vos peines.» — «Monsieur le comte, répondis-je sans réflexion, vous m'insultez, et je vous avertis sérieusement de cesser ces invectives, sinon je m'adresserai à votre père, qui sait suffisamment ce que je fais dans la résidence.» — «Mon père, s'écria Eugène. Très-bien, nous éclairerons promptement tout cela; car, pour le convaincre de mon innocence, je l'ai prié de venir dans ce cabinet, où il a assisté sans doute, sans être vu, à toute notre conversation.»

Le changement subit de décoration m'ôta toute envie de plaisanter, et la sueur de l'angoisse sur le front, quoique avec la conscience de mon bon droit dans le cœur, je vis le jeune comte ouvrir la porte du cabinet, et le ministre en sortir avec un air de dignité imposante. Son Excellence jeta sur moi un regard per-

çant, et je restai tout hébété, attendant ses questions. « Vous en appelez à moi, dit-il enfin; je dois d'abord vous demander de vous expliquer, car je ne vous connais en aucune façon. » — « Mais, Votre Excellence, » balbutiai-je, d'un ton aussi humble que possible, et mon regard suppliant restait attaché sur le sien qui était aussi sévère et aussi sombre qu'auparavant. « Parlez donc, continua le vieux comte. Songez que votre silence vous place dans un jour peu favorable. Si, dans le premier moment d'inquiétude, vous avez dit un mensonge, convenez-en. Avouez hardiment que je ne vous connais pas. » — « Si Votre Excellence l'ordonne, répondis-je timidement; la discrétion veut que je me taise. » — « Qu'est-ce à dire, s'écria impétueusement le ministre. Vous avez assez d'impudence pour soutenir ce que vous avez avancé. Comme je ne puis permettre que les agents d'une femme perdue abusent ainsi de mon nom, je vous ferai livrer avec cette fourbe au juge compétent. » Cette menace me fit frissonner, et je me sentis saisi d'un étonnant courage en présence de cet homme puissant. « Non, m'écriai-je, la retenue diplomatique ne peut pas aller si loin! Votre Excellence m'appelle l'agent d'une femme perdue, et cependant elle sait que je suis le sien dans le but le plus moral. Vous voulez me perdre, moi, ce Heimler dont Myrtenfeld a reçu le serment; moi, l'auteur du traité sur les Barbaresques; moi, le beau-fils du quartier-maître, et de plus une âme loyale. Mais — c'est évident comme le jour, — on veut réformer les mœurs, et on ne veut pas commencer par réformer les siennes. Euryanthe et moi nous serons perdus, parce que son séducteur est votre fils, monsieur le comte. » — « Comprends-tu quelque chose à ce galimathias? » demanda le ministre à son fils. Celui-ci haussa les épaules et posa le doigt sur son front, comme pour dire que j'avais perdu l'esprit. Cependant, le vieux comte répondit: « Mais non, il y a quelque chose de caché là-dessous; ce jeune homme a prononcé le nom de Myrtenfeld, qui pourra vraisemblablement nous en apprendre davantage. » Après m'avoir demandé l'adresse d'Euryanthe, il m'ordonna d'attendre tranquillement, et sortit avec Eugène.

XIV.

J'avais beau mettre en œuvre toute la perspicacité dont j'avais été doué par la nature; j'avais beau réfléchir sur cette scène extraordinaire, — je n'y concevais rien. La lettre que j'avais reçue le soir même, et que je trouvai dans ma poche en cherchant mon porte-feuille, m'apprit enfin le mot de l'énigme. Je reconnus l'écriture d'Albert. Voici ce qu'elle contenait:

« Malheureux ami, comme on t'a trompé! à l'heure même où je t'écris, la fille du quartier-maître, ta fiancée, est mariée à l'adjudant Metzler. Un ami de ce dernier m'a avoué qu'on s'était amusé à tes dépens, et qu'on t'avait fait courir à la résidence pour ne pas avoir à craindre ici tes réclamations. Le plus grossier bel-esprit de la capitale s'est chargé de te faire jouer un rôle qui ne peut manquer de te rendre ridicule. — L'argent que tu as prêté au vieux renard s'en est allé en fumée avec sa reconnaissance, et tu n'en recouvreras pas un sou; car le quartier-maître prétend que tu lui dois cette somme pour avoir renoncé à la main de sa fille, en t'attachant dans la résidence à une fille perdue de réputation que tu es sur le point d'épouser. L'argent n'est sans doute qu'une affaire secondaire; mais te sauver, te retirer de cet infame guet-apens, c'est mon devoir. Je pars donc pour voler dans tes bras. »

J'aurais fait un superbe pendant à la femme de Loth ou à la statue de Memnon, après avoir lu la plus affreuse de toutes les lettres. Maudit quartier-maître! Abominable Metzler! Fidèle Albert! Ces mots s'échappèrent de ma bouche, et des larmes inondèrent mes yeux. Jamais élève de la diplomatie avait-il été aussi horriblement trompé! aussi aurais-je dix fois plus volontiers paru devant le dey d'Alger, que devant le ministre, qui me fit bientôt appeler. Heureusement cet homme terrible n'était pas seul avec son fils; car Myrtenfeld, pâle et les traits bouleversés, se tenait là comme frappé de la foudre. « La lettre que vous avez de cet homme, » me demanda Son Excellence d'un ton bref et sévère. Je la lui donnai. « Vous avez, ajouta le comte, en se tournant

vers Myrtenfeld, vous avez pris toutes vos sûretés. Cette lettre n'est pas de votre main; mais votre mauvaise conscience se lit sur votre visage. Vous vous êtes perdu.» — «Pardon,» s'écria Myrtenfeld d'une voix suppliante en se jetant aux pieds du ministre. J'étais immobile comme un terme, et je compris enfin, mais non sans peine, que j'étais effectivement le plus secret de tous les agents, puisque personne, à l'exception de Myrtenfeld, ne me connaissait. J'appris, en outre, que le chancelier — et non pas le secrétaire — avait résolu de m'envoyer à Pétersweiler de sa propre autorité, de crainte que cette maudite affaire n'arrive d'une manière ou de l'autre aux oreilles du ministre. J'appris enfin qu'Euryanthe, cause innocente de la découverte de cette belle énigme, avait jugé à propos de s'esquiver avec son cousin, parce qu'elle n'entendait nullement entrer en collision avec le jeune comte. Tout ce qu'elle avait voulu, c'était d'obtenir une audience du ministre, sur l'intérêt duquel elle comptait pour une jeune et jolie suppliante. L'impudente n'avait pas mal calculé, comme j'eus l'occasion de m'en convaincre; car, quoique Son Excellence eût résolu de laisser tomber toute sa colère sur le chancelier, de le chasser et de le faire mettre en prison, pour le punir d'avoir abusé de son nom, les prières de la douce Jenny, qui était accourue poussée par l'inquiétude, parvinrent à retenir la foudre dans la main du Jupiter tonnant. Eugène lui-même, séduit par les charmes de la jeune fille, joignit ses instances aux siennes; et moi, bonne bête que j'étais, je me mis à supplier aussi le ministre de pardonner à celui qui avait voulu me ridiculiser. Son Excellence s'adoucit, mais elle menaça le coupable du plus sévère châtiment, si pareille chose se renouvelait jamais; après quoi elle nous quitta, et nous recommanda le plus profond silence sur tout ce qui s'était passé. Il n'était de l'intérêt d'aucun de nous de le rompre.

Albert arriva le lendemain; il me trouva plongé dans la contemplation de l'épingle que Philippine m'avait donnée. «C'est son portrait, me dit-il, en me montrant le joli petit serpent; mais ce doit être aussi ton remède, — comme le serpent de Moïse.

Souviens-toi toujours de l'infidélité et de la fausseté des femmes. Fais comme moi, ne te marie jamais. »

Si j'avais voulu faire comme lui, je me serais marié dès l'année suivante. Après avoir voulu tordre le cou à Myrtenfeld, — grâces en soient rendues à mes prières, à celles de Jenny et au repentir sincère du coupable, s'il n'en fit rien! — Albert avait trouvé bon de faire sa cour à la jeune fille. Le mariage se célébra dans ma ville natale, où je n'étais pas retourné depuis, tant je craignais les moqueries des gens impitoyables, le blâme de mes amis, et la rencontre d'un couple odieux. — Mais alors les choses avaient changé de face. Le vieux coquin d'Hölderlein était mort; le régiment était parti; Metzler et Philippine l'avaient suivi; les mauvaises langues s'étaient tues depuis longtemps. J'osai donc être témoin de l'heureux mariage d'Albert, et le célébrer dans ma propre maison. Mon grand-père, le secrétaire du cabinet, souriait doucement à son petit-fils, — bien qu'il ne pût être qu'amateur en fait de diplomatie. Les yeux de Jenny et d'Albert me remerciaient d'une heure de bonheur; — j'étais ravi, et ma joie ne fut pas même troublée lorsqu'au dessert la porte s'ouvrit, et que je vis Metzler entrer en uniforme de major. « Pas de rancune, me dit-il en me tendant la main. Je passe par ici, et je viens vous demander l'hospitalité; je ne me suis arrêté dans cette ville que pour vous voir. J'ai eu des torts envers vous, mais je ne suis coupable qu'à demi. Je voulais épouser Philippine, — son père était au-dessous de ses affaires; il me manquait une caution. Vos douze mille écus sont venus à mon aide. Jamais Hölderlein ne vous les aurait rendus; mais l'honneur d'un officier ne souffre aucune souillure. Permettez-moi donc de vous remettre la somme avec les intérêts; — j'ai hérité d'un frère très-riche. » Cette fois les paroles de Metzler étaient aussi vraies que la dette; et je lui secouai cordialement la main, tout en poussant sous l'assiette de Jenny les douze mille écus que j'avais crus si longtemps perdus.

« Ami, que fais-tu? s'écria Albert. Ta folle prodigalité te réduira à la misère, et que deviendras-tu alors? » — « J'irai chez

vous, répondis-je en riant; mais jusque-là laissez-moi oublier la rancune et les soucis.»

Le major partit chargé de mes vœux pour son bonheur. Je portai même la santé de sa femme qui m'avait été infidèle.

«Mais, Heimler, me dit Albert, tu jettes l'argent et les fiancées avec toute l'insouciance d'un enfant; ou tu te les laisses enlever sans résistance. Que te restera-t-il finalement?»

«Votre amitié, répondis-je; mon traité sur les États barbaresques, et la conscience de pouvoir occuper une place, sinon dans la *chambre*, au moins dans le *cabinet*. Le ministre aurait dû me remarquer après mes fonctions de six jours; mais — mes contemporains ne me comprennent pas; aussi je me retire comme le mérite doit le faire. — Quant à vous, fiancés, vous Jenny, qui m'avez averti; toi Albert, qui m'as secouru; vivez heureux!

HAAG.

LE ROSSIGNOL DE MUROM,

NOUVELLE RUSSE,

TRADUIT DE L'*EUROPA* D'A. LEWALD.

C'est le jour de Saint-Jean, la grande fête des Russes: l'office du soir est achevé; les villageois sortent de leur petite église, et la soirée sera trop belle pour qu'ils songent à regagner sitôt leurs foyers. Mais le jour, chez les Russes, est si sacré qu'ils n'oseraient le profaner par une joie bruyante; ce soir, après la prière, les vieillards et les matrones du village causent assis devant leurs maisonnettes, tandis que les jeunes gens des deux sexes prennent le frais en se promenant sur la place communale.

De la demeure du starchin sort Maschinka, la fille de la maison, accompagnée d'une jeune étrangère, venue de Nouveau-Tscherkask lui rendre visite. Tout le monde accueille l'étrangère avec une tendre bienveillance, avec déférence même; car elle est remplie de grâces. Les parents qui ont des fils à marier, n'ignorent pas que son père a de belles terres, une pêcherie considérable, et dans sa cave de grands pots de fer remplis de thalers prussiens et de pièces d'or, que le grand-père rapporta de la guerre de sept ans; mais ce ne sont ni ces trésors, ni son brillant costume, ni les médailles qui ornent son cou et sa coiffure, qui la rendent belle aux yeux de tous; c'est sa modestie, sa douce piété. Elle semble être honteuse de son éclat à côté des jeunes villageoises moins favorisées de la fortune, honteuse même des charmes dont la nature l'a si richement dotée: de longs cils couvrent ses yeux, qu'elle n'ose lever; un sourire mélancolique annonce seulement qu'elle a déjà connu la douleur. Elle se dirige d'un pas léger, au bras de sa compagne, vers un bosquet voisin, où toute la jeunesse, comme entraînée par une force magique, les suit d'un peu loin. Là, sur la mousse, est étendu un jeune

homme pâle, immobile, les bras croisés sur la poitrine; la balalaika russe repose à ses côtés. Il rêve; mais ce n'est pas un songe heureux qui l'agite, les deux jeunes filles le sentent bien, et pourtant elles n'osent l'éveiller; et la plus riche, tremblante, tient sa petite main pressée contre son sein, sa respiration est pénible, et une larme voile son regard. Cependant Maschinka s'enhardit: « Alexandre, dit-elle, toujours rêveur! » et sa main, s'ouvrant au même instant, laisse échapper une pluie de feuilles, qui inonde le visage du jeune homme. Celui-ci sort brusquement de sa rêverie; mais son regard ne sourit point à l'aspect de ces deux têtes gracieuses, il s'obscurcit même davantage. La jeune fille alors se trouble et rougit: d'autres villageois arrivent alors, tous se couchent sur l'herbe fleurie, mais la conversation a peine à s'engager; il semble que le babil si communicatif des Russes soit enchaîné. Peut-être est-ce l'effet du saint jour; peut-être aussi craignent-ils de déplaire à la jeune étrangère.

Voici le pope du village. Il a déposé son large caftan, et s'avance vêtu d'une robe étroite qui descend jusqu'aux talons; il entre dans le cercle, pour goûter le frais du soir au milieu de ses ouailles. Cet homme est beau, il est dans la force de l'âge; sa longue chevelure d'apôtre encadre une figure amaigrie, mais expressive. Il y a dans sa voix un charme irrésistible, et bien qu'il ne soit que depuis peu le pasteur de ce pieux troupeau, tous l'aiment déjà; car sa bouche n'enseigne rien que son cœur n'ait déjà pratiqué.

Les villageois s'étaient levés devant lui, l'avaient salué avec respect, et avaient baisé sa main qu'il leur tendait. L'étrangère avait été la dernière à accomplir ce pieux devoir. La vue de cette femme si modeste dans le brillant costume des jeunes filles cosaques, frappa le prêtre. En posant la main sur son front, comme pour la bénir, il lui dit: « Comment t'appelles-tu mon enfant? » L'étrangère tenait ses yeux baissés, et avant qu'elle n'eût pu répondre, la vive Maschinka, lui arrachant une rose qui ornait son corsage, la présenta au pope, et lui dit en souriant: « C'est ainsi qu'elle s'appelle, mon père. » Le visage du prêtre prit une

expression singulière, et d'une voix tremblante il s'écria : « Rosa! tu t'appelles Rosa? » — « Oui, mon père, » répondit l'étrangère. — « Ce nom vous est-il cher, » demanda Maschinka?

« Il est tout pour moi : il réveille les souvenirs les plus doux, comme aussi les plus tristes de ma vie. » Se tournant alors vers la jeune étrangère, il continua d'une voix pressante : « Tu peux avoir dix-sept ans, n'est-ce pas, mon enfant? Dis-moi quelle était ta marraine? » — « Rosa Sémenow, » répondit la jeune fille, que ces questions embarrassaient. — « Rosa Sémenow, répéta le prêtre! Tu es donc la fille d'Andrei Iwanow? » — « C'est le nom de mon père; le connaissez-vous? » Le pope ne répondit point, il répéta seulement à voix basse le nom de « Rosa Sémenow; » et comme s'il allait faire une question coupable, il ajouta en hésitant : « Dis-moi, mon enfant, comment coulent ses jours? » — « Elle passe une vie calme et retirée dans le village de Sparnaja-Darewno. »

« Que le Ciel lui donne la paix, dit le prêtre profondément ému! et si tu la revois un jour, porte-lui le salut d'Eucharius. » Il ne put achever, la voix lui manqua; et se couvrant le visage de ses deux mains, il voulut s'éloigner du cercle qui l'entourait. Mais Martha, la mère de Maschinka, le retint : « Vous souffrez, bon père, lui dit-elle; soulagez votre cœur, en nous faisant part de vos afflictions; à nous, qui vous aimons, et qui vous confions si souvent nos propres douleurs. Le pope se décide enfin, et s'assied : « Écoutez-moi, dit-il aux villageois et à l'étrangère, et que la confiance du pasteur serve à lui gagner celle de vos cœurs. Pourquoi ne vous révélerais-je pas une blessure qui saigne encore dans mon cœur! »

Les villageois se serrèrent autour de lui, avides d'entendre les paroles de celui dont ils révéraient les hautes vertus, mais dont ils allaient aussi connaître les misères.

« Il y a dix-sept ans, dit Eucharius, juste l'âge de cette aimable enfant qui est assise en face de moi, on célébrait la fête du Jourdain sur l'Akssai. Autour d'une ouverture pratiquée dans la glace, pour la bénédiction du fleuve et pour le baptême des nou-

veau-nés, s'élevait un temple soutenu par de sveltes colonnes, et orné de l'image du saint de notre église; une colombe d'argent se balançait à la voûte au-dessus de l'autel, et les pieds du prêtre foulaient des tapis de Perse, riches offrandes de la piété publique. De tous côtés, des villes comme des villages, des pèlerins accouraient à la fête. Le nombre des enfants favorisés du Ciel, qui devaient recevoir le baptême dans les flots bénis de l'Akssai, était prodigieux ce jour-là. Le clergé, déjà souffrant du froid, devait procéder à la bénédiction du fleuve : une grande caisse de fer, pleine d'eau bénite et percée de trous, est plongée dans l'ouverture; elle coule au fond, tandis que l'eau qu'elle contient, se mélangeant avec les eaux du fleuve, leur communique sa bénédiction et sa vertu. Vous savez qu'on ne néglige aucune des précautions nécessaires pour la cérémonie dans une saison aussi rigoureuse; mais le froid s'accroissant de plus en plus, les vénérables protopopes, affaiblis par l'âge, les pénitences et les jeûnes, se trouvèrent déjà presque engourdis après la bénédiction; et je voyais ces faibles vieillards trembler, et jeter des regards désolés sur le grand nombre des enfants qui attendaient le baptême. J'étais le plus jeune des prêtres désignés pour exercer ces saintes fonctions : je m'avançais résolument, implorant du Ciel les forces nécessaires pour accomplir cette grande tâche; je me mis de suite à l'œuvre, car il n'y avait pas de temps à perdre. Déjà j'avais plongé trois fois dans les eaux du fleuve le quatrième enfant, et le froid avait anéanti mes forces, lorsqu'on me présenta le cinquième, beau comme le jour, enveloppé dans de riches étoffes; c'était une fille. L'enfant souriait, car le froid glacial ne l'avait pas encore atteinte; mais moi, je sentais dans mon cœur une angoisse que rien ne saurait dépeindre. J'en pressais d'autant plus l'exécution de mon ministère; mais lorsque, en prononçant les mots : «*au nom du Père*,» je l'eus plongée et retirée des eaux, son gracieux sourire avait fait place à la douleur; et comme l'onde glaciale la reçut une seconde fois pendant que je dis : «*au nom du Fils*,» toute vie l'avait quittée; je ne tenais plus entre mes mains qu'un corps engourdi et bleuâtre. J'allais la plonger pour

la troisième fois, lorsque les paroles « *au nom du Saint-Esprit* » expirèrent sur mes lèvres; mes mains étaient vides, pâles comme la neige, et sans sentiment aucun. L'enfant s'en était échappée.....; les flots l'avaient engloutie..... Je sentis la glace craquer sous mes pieds, les flots mugissaient sourdement, et les colonnes du temple chancelaient autour de moi. Je n'entendis pas les cris du père, ni des parents; car une voix, mille fois plus déchirante que la leur, la voix de ma conscience me criait: meurtrier! meurtrier au pied de l'autel!

« Mais une femme, que dis-je, un ange! était tombée à genoux, se penchant au-dessus du gouffre, et en avait retiré l'innocente créature, qu'elle me présentait en tremblant. De pieuses larmes brillaient dans ses yeux, et la sainte joie qu'elle éprouvait donnait à son visage une expression céleste. Ce ne fut pas moi, mais un esprit plus pur que celui d'un faible mortel, qui prononça par ma bouche les dernières paroles du baptême, et accomplit l'œuvre que le Sauveur a prescrite. La force du Seigneur était revenue en moi, le froid s'était retiré de mes membres engourdis, et tous les enfants qui attendaient encore, furent baptisés par moi, sans courir désormais le moindre péril.

« La cérémonie achevée, je sortis des rangs du clergé, et m'approchant de celle qui m'avait sauvé d'un remords, je lui demandai : « Êtes-vous parente de l'enfant qui vous doit la vie? » — « Non, me répondit-elle; je ne suis que sa marraine. »

Eucharius, s'étant levé à ces dernières paroles, s'avança vers Rosa : « L'enfant qui a failli périr par ma faute, et qui ne dut son salut qu'à un miracle, cet enfant, c'est toi, ma fille! que le Seigneur te bénisse aujourd'hui comme en ce jour! » Le prêtre étendit ses mains sur la tête de la jeune fille, qui pleurait doucement. Tout le monde était attendri, et Martha dit : « La clémence du Seigneur est infinie; et toi, ma fille, tu l'as visiblement éprouvée. »

Le pope revint à sa place; et comme si, oubliant l'auditoire qui l'entourait, il eût voulu rappeler pour lui seul ses souvenirs, il continua d'une voix à peine intelligible : « Rosa Sémenow était

la fille d'un riche marchand de fourrures; ce jour qui, sans elle, me serait devenu si funeste, nous rapprocha. Au commencement je n'allais d'abord chez son père que les dimanches; puis deux fois par semaine, puis je la vis tous les jours. Rosa paraissait m'aimer; elle me souriait avec grâce quand j'arrivais. A mon départ, ses regards me suivaient encore longtemps; j'étais heureux, je me berçais de si douces illusions! Hélas! elles se sont toutes évanouies! Dès que Rosa pressentit ce qu'elle était pour moi, son front, auparavant si serein, se rembrunit; sa conversation perdit cette innocente gaîté qui m'avait tant charmé; ses paroles semblaient cacher une douleur intime. Quelquefois, cependant, ses yeux se fixaient sur moi avec toute l'expression d'une vive tendresse. Je m'imaginai alors que ses parents s'opposeraient peut-être à notre union, vu que j'étais pauvre; le revenu de ma cure suffisant à peine à mon entretien. Bien des fois cependant j'avais entendu dire à sa mère, que sa fille chérie était bien assez riche pour épouser l'homme qu'elle aimerait, pourvu qu'il fût probe et capable de la rendre heureuse. Ne pouvant plus enfin supporter le doute qui me tourmentait sans relâche, je résolus de parler, de connaître mon sort. Un soir donc, après avoir adressé à Dieu une fervente prière, je me rendis chez elle. Je la trouvai seule : elle était plus douce encore qu'à l'ordinaire; elle semblait pressentir le but de ma visite. Je lui fis l'aveu de mes sentiments. Elle leva sur moi un regard.... Oh! il y avait dans ce regard tout un ciel d'amour..... J'allais saisir sa main et la serrer dans les miennes, mais elle devint pâle comme la mort; et, d'une voix éteinte, ses lèvres tremblantes murmurèrent: « Je suis veuve. [1] »

« Adieu mes rêves de félicité! adieu mon bonheur, à jamais évanoui! »

1 Le prêtre russe ne peut épouser qu'une vierge. Si sa femme meurt, il ne peut plus se remarier; il perd presque toujours sa cure, étant obligé de s'enfermer dans un couvent, où on l'appelle *Hiéromonach*, pour le distinguer des autres moines. Voilà pourquoi il est si circonspect dans le choix d'une épouse, dont la perte est pour lui irréparable, et le cloître sans retour dans une sombre cellule. Il résulte de là que la femme du pope est toujours la plus heureuse du pays.

Eucharius se tut un moment, accablé de ses tristes souvenirs; mais, comme s'il eût voulu dompter l'angoisse qui l'étreignait, il continua d'un ton de voix plus élevé : « Cet amour, cet amour que je ne pouvais plus vouer à aucune femme, je le reportai sur ma patrie; et pourquoi ne l'aimerais-je pas, cette patrie. N'est-elle pas grande et belle, plus qu'aucun pays de la terre? N'y voit-on pas briller les glaces éternelles, limites de toute vie, de toute végétation, où s'éteint jusqu'à la mousse légère, jusqu'au rampant lichen? N'y voit-on pas aussi fleurir l'olivier et mûrir la grappe vermeille? N'est-il pas le seul pays de la terre qui produise les blés dorés presque sans la main de l'homme? Ne l'aimerais-je donc pas, cette terre qui a bu le sang de mes pères, et où reposent les cendres de mes parents. Oh! la Russie a toujours été grande dans l'adversité, comme aux jours de victoire? L'histoire connaît-elle une époque qui déshonore son nom? »

A ces mots, les regards des hommes brillèrent soudain; leurs tailles semblèrent grandir, et la rougeur d'un noble orgueil colora leurs joues. Eucharius reprit après une pause : « Je confessai à l'évêque mon désespoir : il eut pitié de moi et me confia une autre cure; depuis ce jour je n'ai plus revu Rosa Sémenow. » Quand le pope eut cessé de parler, un silence profond régna parmi les villageois : personne n'avait osé l'interrompre; aucun de ces hommes simples ne songeait à lui prodiguer des banales consolations; pourtant, tous souffraient de ses souffrances! La nuit était venue, les pâles rayons de la lune scintillaient au-dessus de l'assemblée silencieuse. Un son s'échappa de la balalaika d'Alexandre : Rosa en frémit; mais, se tournant aussitôt vers le jeune homme rêveur, elle lui dit d'une voix timide : « Chante Alexandre! car ce silence me tue. » — « Tu as tort de le prier, lui dit tout bas Maschinka; ne sais-tu pas que ses chants sont toujours pleins d'ironies amères contre notre sexe. » — « Eh bien, réplique Rosa, la douleur qui trouve des paroles soulage le cœur; et il n'y a que celle qui reste muette, qui tue. Quand j'entends sa voix mâle et douce chanter ces paroles qui semblent nous accuser toutes, je sens mon cœur inondé d'affliction; et pourtant,

je suis dans ces moments moins malheureuse que jamais. Chante, oh chante! répéta-t-elle d'une voix suppliante.» Alexandre posa la main sur son front; «je ne saurais, dit-il, me rappeler aucune chanson en ce moment.» — «Eh bien, chante ce que tu sens, ce que tu éprouves,» reprit Rosa. Alexandre se leva, et l'on put voir alors qu'il était mutilé. Il prit sa balalaika, et, après avoir préludé pendant quelques minutes, il allait chanter, lorsque des accents d'un ravissant éclat se firent entendre au-dessus de lui, comme pour marier leurs modulations aux sons expirants de l'instrument. C'était le chant d'un rossignol, qui, attiré par la musique, venait y mêler ses accords plaintifs : chacun retint sa respiration, aucun n'osait faire le moindre mouvement, de peur d'effaroucher l'oiseau; Maschinka seulement dit à voix basse : «C'est aujourd'hui la Saint-Jean; on dit que le rossignol chante ce jour-ci pour la dernière fois. Voici, peut-être, les dernières mélodies de celui-ci; il restera muet le reste de l'année.» — «Peut-être toujours, ajouta Rosa, à voix basse. La mort peut l'atteindre avant le retour du printemps. Ne dit-on pas aussi qu'il chante quelquefois jusqu'à ce que son cœur se brise, et qu'il meurt en chantant?» — «Avez-vous entendu parler du rossignol de Murom,» s'écria le frère de Maschinka! «Ne nomme pas ce lieu de malheur, dit brusquement Alexandre; ce lieu renommé dans les sanglantes annales de notre patrie, lorsque le prince et le peuple se combattaient, et que le frère versait le sang du frère! Ne nomme jamais ce lieu, enfant! Des temps plus doux ont enseveli son nom dans l'oubli, d'où il n'aurait jamais dû sortir. Ne le rappelle pas, ce nom! car il porte malheur!» — «Ce n'est pourtant pas à toi, dit le pope; ne t'a-t-il pas apporté la gloire et l'honneur!» — «Tu veux parler de la décoration qui brille sur ma poitrine, reprit Alexandre d'un air sombre; hélas! je l'ai achetée au prix du sang de mes frères, dans un moment où Dieu avait détourné ses regards de nous!» — «Ne blasphème point, s'écria le pope. Raconte, oh raconte, Alexandre, cette heure terrible de ta vie.»

Le cercle se serra autour d'Alexandre, pour ne rien perdre de

ses paroles. Le mutilé, après avoir passé sa main sur une large cicatrice qui sillonnait son front, parut chercher ses souvenirs, puis il commença ainsi en baissant la voix :

« C'était le jour de la bataille de Kulewtscha, dont la victorieuse issue ouvrit à nos armées le chemin du Balcan, de ce Balcan, derrière lequel les Moslémites se croyaient si couverts; et dont aucun ennemi n'avait franchi la cime depuis des siècles. Le combat, qui durait déjà depuis six heures, devenait de plus en plus indécis et sanglant. Les Turcs ne faisaient plus de prisonniers; les blessés même étaient massacrés sans pitié. Il n'y avait que des morts, rien que des morts, sur le champ de bataille. Dans les premières heures du combat, l'ennemi avait abandonné une hauteur flanquée d'une batterie. Le deuxième bataillon du régiment de Murom reçut l'ordre d'occuper cette hauteur, de concert avec un régiment de hussards. Le « hurrah » fut unanime, c'était le dernier cri de nos braves. Nous traversons le ruisseau, et nous montons la colline au pas de charge; mais, au plus fort de nos cris de victoire, toute la formidable masse de l'ennemi sort des forêts et fond sur nous. Vingt Turcs combattent contre un Russe. Le régiment de hussards prend la fuite, abandonnant deux pièces de canon [1], qui sont aussitôt braqués contre nous. Le cavalier turc, enivré d'opium, n'est plus un être humain; c'est un démon ailé, qui apparaît, extermine et disparaît. Ce n'était plus un combat, c'était une tuerie horrible, tuerie sans agonie! Le sable n'était plus qu'une boue de sang. Nous ne fûmes pas vaincus, mais écrasés sous les pieds des chevaux et assassinés! En moins de temps que je n'en mets à vous le raconter, de six cents hommes il n'en restait plus que huit, tous couverts de larges blessures. Ce sont aujourd'hui des mutilés, des ombres d'hommes, incapables à jamais de faire tête à l'ennemi! N'eût-il pas mieux valu pour eux qu'ils eussent partagé le sort de leurs frères? »

Alexandre, dont la voix, basse d'abord, était devenue plus vé-

1 Dans la guerre dont il est question, on avait souvent donné des canons à la cavalerie légère.

hémente à mesure que les sanglantes images de cette affreuse journée se déroulaient à son esprit, prononça ces dernières paroles entrecoupées par la douleur; puis il se tut, mais sa poitrine était violemment agitée, et son œil sombre cherchait le sol, comme s'il y eût vu encore le sang des braves dont les corps étaient restés sans sépulture.

Le rossignol n'avait pas interrompu son chant, dont la mélancolique complainte adoucit un peu l'horreur qui glaçait le cœur des auditeurs. Comme Alexandre se taisait toujours, le prêtre reprit la parole : « Sous les pieds d'un cheval turc, gisait un guerrier russe couvert de blessures; l'animal, animé de la rage de ses maîtres, mordait et frappait tout autour de lui. En ce moment, le porte-drapeau russe tombe mort à côté du blessé. Les Turcs, voyant à terre la bannière des Russes, jettent des cris sauvages d'allégresse. Mais le guerrier blessé fait un effort inouï : de sa droite sanglante il arrache le drapeau de la lance; et de sa gauche il enfonce à plusieurs reprises son couteau dans les aînes du cheval. L'animal se cabre dans sa douleur; mais avant qu'il n'eût refoulé le blessé sous ses pieds, celui-ci s'est levé de terre, et tenant l'enseigne sacrée roulée autour de son corps, il se précipite en courant vers un massif d'arbres. Les balles des Osmanlis sifflent derrière lui; il tombe à moitié chemin, les jambes fracassées. Mais, ne songeant qu'à la bannière de son régiment, il défie les balles qui le poursuivent; il rampe péniblement sur ses mains, laissant derrière lui une longue trace de sang. Enfin, il atteint le massif sauveur; et là, ses forces l'abandonnent. Lorsqu'il revient de son évanouissement, la bataille dure encore, toujours sanglante et furieuse; les Russes sont refoulés, et la victoire semble se décider pour les Turcs. Il voit, à travers le feuillage qui l'abrite, des masses qui fuient : ce sont les Russes; des cris d'allégresse frappent son oreille, ce sont les cris des Turcs. Il voit les grosses pièces qu'on emmène, et il entend ces mots : Tschirkowna est au pouvoir de l'ennemi!..... Alors, un sourire amer crispe ses lèvres, et ses dents se serrent comme celles d'un homme en fureur. De sa main gauche, le seul de ses membres qui ne soit pas

blessé, il se met à creuser la terre; que va-t-il faire, le malheureux? Veut-il creuser sa propre tombe? Non, non; le brave veut soustraire son drapeau à la profanation de l'ennemi; et son œuvre achevée, il se couche sur la fosse. Ses paupières tombent pesantes comme le plomb; il s'assoupit: c'était le sommeil de la mort...

« Soudain il est secoué, arraché de son mortel sommeil, et rappelé à la vie non sans peine. Ses camarades sont autour de lui: la bataille est finie; les chances sanglantes ont tourné; la victoire chèrement achetée est restée aux Russes. Les blessures du brave sont pansées, et ses compagnons s'occupent à tresser une litière de branchages, pour l'emporter au camp; mais le guerrier ne veut pas qu'on l'emporte de cette place, il se cramponne au sol. Frappés d'étonnement, les soldats l'entourent; ils ne comprennent pas les sons inarticulés qu'il profère avec peine, et ils pensent que l'ardeur de la fièvre a aliéné son esprit. Un chef, cependant, croit comprendre ses désirs. « Creusez, dit-il aux soldats; sous cette terre remuée il aura probablement enfoui de l'or ou quelque riche butin. » Ses ordres sont exécutés; on découvre le drapeau du régiment de Murom. A la vue de leur drapeau sauvé, ces mâles guerriers fondent en larmes; c'est avec le plus vif enthousiasme qu'ils enlèvent le blessé; le couchent doucement sur la litière, le couvrent du drapeau du régiment, et le portent à la tente du général. La place était encombrée des trophées de la victoire de la veille, car on était déja au lendemain de la bataille. On y voyait quarante-huit pièces de canon, des chariots sans nombre, des chevaux magnifiques, et une multitude d'objets de grand prix, étalés dans un brillant désordre. Le cortége se fait place à travers la foule des officiers généraux, et dépose la litière du blessé aux pieds de Diébitsch, qui, après avoir entendu l'histoire du brave, s'écrie d'une voix émue: « Plus que tout ce riche butin, plus que toutes ces armes brillantes, le drapeau sanglant des héros morts pour la patrie, honorera notre victoire! »

Le prêtre termina son récit par ces mots: « Le guerrier qui sauva le drapeau, ce guerrier, c'est notre Alexandre! »

« Alexandre! » s'écrièrent tous d'une voix unanime, tournant leurs regards vers le jeune homme, qui, toujours silencieux et sombre comme auparavant, les joues toujours pâles et l'œil inanimé, ne révélait aucun signe de satisfaction. Le frère de Maschinka courut alors à lui, avec la vivacité de son âge, et saisissant de ses petites mains la main du guerrier, il s'écria : « C'est toi, Alexandre, qui as fait cela? » — « Oui, reprit le jeune homme, c'est moi qui l'ai fait; mais ne croyez pas que ce fût par vaillance, par héroïsme, non; j'aurais désiré me débarrasser de la vie qui m'est à charge. » — « Ne mens pas, s'écria le pope dans une noble colère; car le menteur ne verra pas un jour le visage de Dieu! Quoi, ton cœur n'était animé d'aucun sentiment sacré dans ce moment! le péché seul t'eût poussé à cette action! tu n'aurais pas songé à ton peuple, à ta patrie? » Alexandre se tut un moment, comme pour interroger son propre cœur; puis il dit en hésitant et comme malgré lui : « Oui, mon père, je songeais à ma patrie! »

Tous lui serrèrent énergiquement la main. Rosa, qui s'était aussi approchée, n'osait tendre la sienne à ce froid jeune homme. Elle saisit seulement celle de l'enfant, qui avait été sanctifiée par le contact de celui qu'elle aimait, et dit d'une voix timide : « Je n'entendrai plus désormais le nom de Murom sans frissonner. » — « Peureuse! lui dit Maschinka en souriant, pâle elle-même de frayeur; que serait-ce donc, si tu entendais la légende du rossignol! »

« La vérité est ici, répliqua Rosa; mais une légende n'est qu'un conte qui ne saurait me faire trembler. »

La vieille Martha, se tournant alors vers le pope : « Mon père, lui dit-elle, ne croyez-vous pas aux miracles de nos légendes? »

Le prêtre répondit : « Nous adressons tous les jours nos prières à un Être tout-puissant, inconcevable. Ne fait-il pas sans cesse des miracles devant nos yeux? La semence qui germe, la fleur qui exhale son parfum, le retour des saisons, sont autant de miracles. Il y aurait plus que de la témérité à l'homme, né de poussière, de vouloir tout approfondir avec sa raison, qui n'est qu'un

faible rayon de la lumièrr divine. Quant à la légende dont vous parlez, est-elle autre chose qu'une recommandation d'observer le premier commandement de Dieu, et de ne jamais dévier de sa route? » Tous les yeux, fixés sur le prêtre, semblaient dire en suppliant ce que les bouches n'osaient exprimer. Le pope comprit ce langage muet, et dit : « Je vais vous raconter la légende, telle que je l'ai apprise dans mon enfance. Votre raison appréciera ce qui peut en être vrai, et ce qui ne l'est pas. Il est possible que l'oiseau qui vient de cesser sa complainte, chante jusqu'à ce que son cœur se brise; mais avez-vous jamais entendu dire qu'une infortunée ait chanté à l'heure la plus terrible de sa vie, chanté alors qu'on versait le sang de ce qu'elle avait de plus cher au monde, et chanté jusqu'à ce que son cœur se brisa, jusqu'à ce qu'elle mourut comme le rossignol? »

(La fin au prochain numéro.)

Politique.

DE QUELQUES ABUS

DE

LA PRESSE POLITIQUE EN FRANCE.

(Lettre adressée aux Rédacteurs de la Revue germanique *par le docteur E. G., de Vienne.)*

Vienne, 14 août 1837.

Messieurs et Amis,

Il y a déjà plusieurs mois que je suis rentré dans la solitude où j'aime à vivre, et que je ne quitte parfois que pour mieux apprécier ensuite les charmes du retour, quoique je n'aie pas oublié l'accueil cordial que je reçus de vous pendant mon séjour à Paris, séjour qui m'a semblé trop rapide pour satisfaire complétement aux vœux de l'amitié; mais aussi beaucoup trop long pour supporter avec patience la vue de tous les abus, de toutes les tribulations qui remplissent votre grande ville.

Je partage bien sincèrement, vous le savez, votre attachement aux principes constitutionnels, les seuls à mon avis qui puissent assurer à la nation la jouissance de ses droits, la prospérité de son développement industriel et moral.

Accoutumé que je suis à coordonner mes notes, mes observations, mes souvenirs, je m'étais complu, il y a quelque temps, à rédiger sans but déterminé quelques vues sur les abus dangereux où la presse française est entraînée par la liberté, je dirai même la licence qu'elle s'attribue trop impunément.

Il est résulté de ce travail une espèce d'article dont l'impression m'a été refusée par nos gazettes ; vous connaissez assez les rigueurs de notre censure, pour que je me dispense de vous en faire le détail.

Pensant que dans votre France si libre et si éclairée mes remarques fugitives pourront éveiller quelque sympathie, je vous adresse ces feuilles volantes ; faites-en tel usage que vous croirez convenable. Il ne sera peut-être pas sans intérêt pour vos lecteurs d'apprendre quel jugement un *paysan du Danube*, comme disait votre Lafontaine, a porté sur l'état actuel de votre presse politique.

J'ai parcouru les salons politiques de Paris les plus remarquables ; j'y ai trouvé chaque coterie imprégnée d'égoïsme ; j'ai lu vos feuilles quotidiennes ; elles m'ont semblé, pour la plupart, bavardes jusqu'à l'excès, ou sans portée, ou grossières.

Pour un peuple qui jouit d'une si vaste réputation d'urbanité, les Français sont parfois vraiment trop Anglais. Ceci soit dit en passant.

La liberté de la presse est une des questions organiques de l'état social, tant de fois réclamée, censurée, puis rendue, plutôt à la force matérielle des partis, qu'aux besoins réels des masses toujours aveugles, toujours prêtes à s'insurger pour défendre ces fantômes qu'elles appellent leurs libertés. Elle réduit l'observateur à remettre en balance les arguments émis pour et contre son maintien, depuis qu'elle sert d'armes à des spéculations égoïstes, aux dépens des esprits faibles qui deviennent à leur insu l'instrument avec lequel quelques agitateurs travaillent à s'ouvrir les voies de la fortune.

A l'époque de progrès où votre civilisation semble être parvenue, il est bien facile de reconnaître que les éléments qui s'opposent encore à l'harmonie politique, sont les résidus des mélanges de la vieille société française du dix-huitième siècle, qui, dans le travail irrégulier et fantasque de sa constitution naturelle, n'avait abouti qu'au chaos. Il n'était pas alors, dit un savant magistrat

(M. Guyho), il n'était pas alors une institution, pas une coutume, pas une maxime dite fondamentale, qui n'eût été tour à tour proclamée et étouffée dans les luttes incessantes et les triomphes alternatifs de la royauté et des parlements.

Comment découvrir la vérité perdue dans toutes ces couches superposées d'abus, de préjugés et d'usages contradictoires? Et comment, à moins d'être, comme Montesquieu, complice par sa position de cet ordre de choses, ne pas s'en détacher avec dégoût? Aussi remarquait-on vers cette époque une tendance générale à se séparer des réalités pour chercher dans les abstractions la solution du problème social. La révolution qui s'était faite dans l'ordre des idées religieuses et des idées philosophiques, en appelait une aussi dans la sphère des idées politiques. Luther et Descartes attendaient un autre réformateur. Rousseau parut.

Rousseau, sans se préoccuper des faits, se jeta dans le vaste champ de l'hypothèse, où rien ne devait l'arrêter. D'après son système, tous les hommes naissent libres, indépendants entre eux, maîtres absolus de leurs personnes et de leurs actions. Placés l'un vis-à-vis de l'autre, dans un état d'égalité et d'indépendance complète, leur volonté seule pourrait modifier cette indépendance et cette égalité. L'établissement de la société n'est donc que le résultat d'une convention tout à fait libre de leur part. Par cette convention, chaque individu se donne tout entier à la communauté; cependant, comme il est en même temps membre du souverain, il acquiert sur tous les autres les mêmes droits qu'il leur accorde sur lui-même. De la sorte, il demeure aussi libre qu'auparavant; car, d'une part, il retrouve toujours sa propre volonté dans la volonté générale; et de l'autre, il gagne l'équivalent de ce qu'il perd, avec plus de force pour conserver ce qu'il a. La souveraineté ainsi constituée par l'accord de toutes les volontés est inaliénable, indivisible, infaillible, absolue. Elle réside essentiellement dans chacun des membres qui forment le corps politique; et ceux-ci étant tous égaux entre eux, doivent *également*, et au même degré, prendre part à tous les actes par lesquels s'exerce la souveraineté proprement dite.

Telle est la donnée fondamentale du système de Rousseau, qui n'est autre chose que le pouvoir absolu ramené à l'individualisme. L'école théologique avait accordé aux papes et aux rois l'infaillibilité; l'école rationaliste, dont J. J. Rousseau est l'interprète le plus radical, fait descendre cette infaillibilité dans le peuple. La première enseignait que les rois n'étaient pas liés par les lois qu'ils avaient faites; la seconde professe la même doctrine, en l'appliquant au souverain multiple qu'elle a créé. L'une poursuivait dans ses derniers retranchements la personnalité humaine, qu'elle finissait par écraser sous un despotisme étouffant; l'autre, entraînée par cette réaction inévitable qui est la loi du développement de l'esprit humain, est conduite à un résultat analogue par une route tout opposée.

Le vice de ces deux écoles était d'avoir méconnu l'une des formes essentielles par lesquelles l'humanité se produit; la faute qu'elles ont commise a été de jeter dans la société une somme de pouvoir plus grande que celle qu'il lui est donné de supporter. Elles avaient ainsi placé son berceau entre deux fantômes qui menacent sans cesse de la détruire, le despotisme et l'anarchie.

En effet, si le droit divin a pour conséquence immédiate le despotisme, il a pour remède extrême et inévitable l'insurrection; si la souveraineté du peuple a pour conséquence immédiate l'anarchie, elle a pour remède extrême et inévitable le despotisme.

L'histoire est là, pour proclamer cette double vérité; qu'on jette un regard sur le passé, toutes les révolutions qui le remplissent, n'ont été produites que par l'action et la réaction de l'un de ces principes sur l'autre. Le but de chacun d'eux fut d'abord de détruire le principe rival, afin de régner seul; mais toutes leurs tentatives pour atteindre ce but, étant venues se résoudre dans l'impuissance, il arriva un moment où ils furent obligés de reconnaître qu'ils étaient l'un et l'autre immortels et indestructibles comme l'humanité elle-même; et que, condamnés à exister ensemble, ils devaient, au lieu de se combattre sans cesse, s'accorder pour mettre respectivement leurs droits sous la garantie d'une transaction, qui fît avec équité la part de chacun.

Les phénomènes de la vie morale ont prouvé d'une manière incontestable, que la souveraineté ne pouvant se manifester, sous quelque forme qu'elle adopte, que par la raison faillible et contingente de l'homme, et étant toujours subordonnée au droit, ne saurait être absolue et illimitée; nous savons ainsi que cette souveraineté ne réside pas essentiellement dans tel ou tel élément social, dans la royauté ou dans le peuple. Si nous voulions en donner une définition dans sa notion abstraite et philosophique, nous dirions qu'elle n'est autre chose que la justice sociale promulguée par la raison et servie par la force; ceci s'explique par les phases du développement de la société. La première est celle d'un développement *spontané;* l'autre, d'un développement *réfléchi.* Dans la première, la raison humaine, n'étant point encore arrivée à son âge philosophique, n'agissait qu'indirectement sur les faits; dans la seconde, elle revendique ses droits, se pose souveraine, et aspire à diriger seule la société vers des fins qu'elle a marquées d'avance. Dans l'une, on trouve les constitutions *naturelles;* dans l'autre, les constitutions *écrites.*

L'homme, dans son état naturel, est une créature faible, aimante, disposée à la pitié, à la bienveillance, à la sympathie, et liée à tout ce qui l'entoure, non-seulement par ses besoins immédiats, mais encore par les sentiments que la nature a mis en elle. Bien qu'il y ait, comme on l'a dit, comme on ne cesse de le répéter à satiété, bien qu'il y ait entre tous les hommes égalité absolue, leur organisation physique et morale est essentiellement diverse; ils sont plus ou moins actifs, plus ou moins moraux, plus ou moins intelligents. Ces variétés, qui modifient à l'infini l'égalité primitive et fondamentale qui résulte de la communauté de leur origine et de leur fin, établissent entre eux, aussitôt qu'ils sont en contact, des rapports de subordination, de supériorité ou d'infériorité hiérarchique.

Quand donc par le concours de diverses causes, et sous l'influence de certaines circonstances matérielles et morales, la société vient à se former, comme elle rencontre ces inégalités naturelles déjà fortement accusées, elle est obligée de les accepter

et d'en tenir compte. Qu'arrive-t-il alors? Que parmi tous ces hommes classés et étagés, ceux qui se trouvent au-dessus des autres, par le développement de leur activité, de leur intelligence et de leur moralité, prennent *spontanément* et *très-légitimement* la direction de l'existence commune, dont ils ont un sentiment plus vif, et qui se reflète en eux d'une manière plus complète. La souveraineté se constitue naturellement au sommet de la société, dans les régions les plus élevées et les plus éclairées, et cela avec l'assentiment général; mais sans le concours exprimé des volontés individuelles.

La souveraineté ainsi constituée est conforme à la justice; car les droits qu'elle pourrait violer sont mis en lumière et garantis par des textes, qui brillent comme autant de phares sur les écueils où le vaisseau de l'État pourrait faire naufrage. La souveraineté constitutionnelle est promulguée par la raison, puisque l'exercice de ses pouvoirs est confié à l'ordre hiérarchique des hommes les plus éclairés, et elle doit avoir la force pour auxiliaire; car elle satisfait aux intérêts généraux, qui ne sont que le retentissement du droit dans l'ordre matériel, et un autre nom donné à la justice. Cette forme gouvernementale résume tout à la fois le passé, le présent et l'avenir; son influence active est mobile, progressive, et tend à se répandre à mesure que l'instruction générale se répand elle-même et pénètre plus profondément dans les masses. Elle s'améliore et se perfectionne en ouvrant son sein à toutes les capacités véritables, sans faire acception de personnes; en aspirant et s'appropriant toute la séve, toutes les forces vives de la société.

Les capacités sociales se révèlent spontanément, et prennent, avec l'assentiment général, la direction de la vie commune. Cette vérité s'applique également à la société qui se constitue et à celle qui se régénère au creuset des révolutions.

Comme les révolutions fondamentales ne se font jamais qu'au profit des capacités inconnues que repoussaient des institutions en arrière de l'état moral et intellectuel du pays, ces capacités se trouvent nécessairement à la tête de la société, le jour où la révolution éclate et triomphe.

C'est ce qu'ont prouvé les résultats de la révolution française en 1830.

Qu'arrive-t-il alors? Ceux qui se voient *légitimement* investis par la force des choses de la souveraineté qui résulte de la réaction naturelle du *droit* contre le *fait*, s'attachent à régulariser, à fonder d'une manière stable ce résultat né de la puissance naturelle de la vérité; ils avisent aux moyens d'en assurer la possession aux *capacités* à venir, en déterminant d'une manière fixe les signes auxquels on pourra les reconnaître. Ces signes, entre autres, sont les conditions d'âge, de profession, de fortune territoriale, ou d'aptitude relative.

La législation constitutionnelle est donc essentiellement variable et mobile, afin de s'approprier aux diversités de chaque pays, et aux modifications qu'apportent dans leur situation morale et matérielle les progrès de la civilisation et des lumières; et elle approchera d'autant plus du degré de perfection qu'il est accordé à l'homme d'atteindre, qu'elle s'occupera plus rigoureusement de n'accorder l'exercice des pouvoirs politiques qu'aux *signes* qui représentent le plus exactement les forces réelles de la société.

Ce principe, substitué aux principes également usés du *droit divin* et de la *souveraineté populaire*, est évidemment le seul qui ne répugne à aucun fait, et ne voue à l'ostracisme aucune époque de votre histoire; c'est aussi le seul qui puisse expliquer, d'une manière rationnelle, le sens de vos institutions et de tous les grands faits politiques que la France a vus s'accomplir depuis vingt ans. C'est, enfin, le principe que M. Guizot et l'*école doctrinaire*, dont il est le chef, avaient bien compris; mais dont ils n'ont pas développé victorieusement l'excellence, parce qu'embrassant d'un coup d'œil trop rapide le principe et la fin, ils ont voulu obtenir cette fin trop vite; et parce que, au lieu d'y tendre par la route plus lente, mais plus sûre, des améliorations progressives, ils se sont presque égarés dans les voies du rigorisme.

La palingénésie politique serait la moins dangereuse des utopies, si on s'obstinait à la réaliser.

Si ces doctrines générales sur les bases de la souveraineté

rationnelle doivent essuyer bien des objections, qu'il serait trop long d'énumérer et de résoudre, je crois au moins pouvoir affirmer qu'il n'en est pas une qui résiste à un examen approfondi. Ce travail intéressant rentre dans le cadre du journalisme quotidien, qui est à même d'appliquer les théories spéculatives aux actes du gouvernement existant, et de déduire de ces exemples vivants les conséquences qui préparent l'avenir; ce serait l'usage le plus noble, le plus utile de la liberté de la presse. Mais loin qu'elle produise, loin même qu'elle puisse laisser l'espoir de ce résultat, n'est-il pas affligeant de la voir servir chaque jour de trompette aux ridicules déclamations des factions frappées d'impuissance par l'accord des hautes intelligences, coalisées contre l'invasion des idées rétrogrades?

Où trouver, je vous le demande, entre le deuil porté d'un air si boudeur par les partisans du droit divin renversés, et les insinuations si mal déguisées par les organes du légitimisme en exil; entre les proclamations naguère si ardentes, si frénétiques, et le radotage expirant de cette néo-république, étouffée dans son berceau de barricades, et dont l'oraison funèbre s'acheva sur la tombe d'Armand Carrel; où trouver, entre les fadaises du juste-milieu, et les utopies des apôtres de la *fourriéromanie*, qui compte une trentaine de prosélytes découragés; où trouver, entre toutes ces idées divergentes, dont les représentants agitent pour étendard: les uns, la *Gazette de France;* les autres, la *Quotidienne;* ceux-ci le *National*, l'*Europe* ou le *Bon sens;* ceux-là, le *Monde* ou la *Phalange;* d'aucuns, l'immense pancarte des *Débats;* un tout petit nombre, les déclamations asthmatiques du *Constitutionnel;* où trouver, je vous le demande, un fonds de doctrine solide que les palinodies n'aient jamais bouleversée? une tendance vierge de toute atteinte extérieure, indépendante, à toutes les époques, de toute coterie, de toute subvention, qui n'ait pour but immédiat que d'accélérer le progrès constitutionnel et d'harmoniser tous les partis?

Où conduirait, après tout, la polémique, engagée sur tous les points, si elle venait demander à chaque organe de la presse

compte de ses erreurs obstinées? Je ne prétends certes pas avancer qu'ils jettent dans l'ordre social des brandons allumés de discorde ou de troubles politiques; car alors il y aurait des lois toutes prêtes à réprimer les attaques directes contre le pouvoir, et ce serait justice. Mais, quoiqu'on dise assez généralement que l'esprit public est sain, qu'il est attaché au progrès, il me semble que les levains de discorde qui fermentent, corrompent en secret et peu à peu ce même esprit; les provocations spontanées sont moins à craindre que les opinions de parti qui, sous le spécieux et banal prétexte de défendre, les unes la liberté, les autres l'autorité, exaltent chaque jour des hommes qu'il faudrait calmer, leur inspirent de fausses craintes et d'injustes défiances, en exagérant à leurs yeux les principes et les conséquences.

L'émancipation de la presse quotidienne et périodique fait naître sans cesse des craintes, même parmi ceux qui l'ont désirée le plus vivement, par les motifs les plus honorables, les plus dévoués au bien général; c'est que l'expérience est plus puissante que les idées spéculatives.

Tous nos souvenirs, depuis plus de trente années, associent à la liberté indéfinie des journaux des idées de scandale et de dérision, qui sont aujourd'hui devenues des faits. Les moments de relâche et de calme ont été ceux où cette liberté a été sagement limitée.

La liberté des journaux est, dit-on, une des nécessités du gouvernement représentatif : d'accord, si l'on veut parler de la publicité; mais cette publicité peut exister sans exiger la liberté indéfinie du journalisme. Y a-t-il rien de caché de ce qui se passe dans vos Chambres législatives, de leurs discussions, et des pétitions ou mémoires que leur adressent les citoyens? Le compte que les journaux en rendent, n'est-il pas exempt de la censure? Toutes les publications autres que celles des journaux, ne sont-elles pas indépendantes de toute mesure préventive? La querelle sur l'émancipation des journaux n'enfantera jamais de luttes qu'à Paris, parce que là sont incessamment les intérêts de

ceux qui les entreprennent, et qui cherchent dans la plus entière indépendance des moyens de s'accréditer auprès des partis dans le sens desquels ils écrivent.

La question serait de savoir si les journaux, restreints dans de certaines limites qui proscriraient l'abus de la liberté qui leur est aveuglément prodiguée, pourraient toujours suffire à vos droits, à vos nécessités. Non, répondront ceux qui aiment à satisfaire leur défiance ou leur malignité; non, répondront ceux même qui, animés de sentiments plus généreux, déduisant à outrance les conséquences du principe de la liberté de la presse, et refusant d'en distinguer l'action de la presse périodique, s'obstinent à préférer une théorie séduisante à l'expérience. — Mais tous ceux, et je crois fermement que c'est la pluralité, qui ont suivi attentivement les résultats d'une licence inconsidérée, conviendront sans hésiter que le droit qui, en vertu de la Charte française, appartient à chacun de publier par écrit, et de faire imprimer ses opinions, ne peut s'étendre raisonnablement jusqu'à la liberté illimitée de divaguer en tous sens sur les matières politiques. La Constitution française, promulguée par la Charte, fut un traité de paix entre des opinions contraires, une transaction solennelle entre les espérances fondées sur les nouvelles idées du siècle, et les craintes que ces mêmes idées pouvaient inspirer encore. Mais, si tous les jours des journaux font le procès, tantôt à la gloire, tantôt au repentir; si, tous les jours, les uns accusent les hommes qui se sont montrés actifs à telle ou telle époque; les autres, ceux qui ont habité telle ou telle contrée, il ne saurait y avoir ni tranquillité stable, ni conciliation positive. S'ils prennent à tâche, non de publier de véritables griefs, fondés en raison, contre certains actes émanés du pouvoir, ce qui est utile et licite, mais de présenter les personnages investis du pouvoir comme des ennemis publics, de ridiculiser leur caractère et de suspecter leurs intentions, et cela tous les jours, de plein gré et sans crainte de mesures coërcitives, on finira tôt ou tard par retomber dans les désordres de l'anarchie; car, après tout, il est manifeste que cette liberté de la presse, dégé-

nérée en si dangereuse licence, n'est que le monopole chèrement rétribué d'une douzaine d'écrivains aux gages du même nombre de journaux; d'où il résulte que, s'il existe de temps en temps parmi eux des hommes ambitieux et passionnés, mécontents de tout, parce qu'ils le sont d'eux-mêmes, ces hommes travaillent avec audace à soulever toutes les passions, à irriter toutes les plaies. Si leur pouvoir se brise contre l'esprit des masses, s'ils ne parviennent pas à circonvenir la jeunesse et l'armée, ils les fatiguent par d'incessantes alarmes; n'ayant pu réussir à corrompre, ils s'attachent à tromper, et, dans leurs mains, le journalisme est une arme empoisonnée.

La liberté de la presse doit avoir ses bornes; le droit d'exprimer ses opinions n'est pas celui d'égarer les opinions d'autrui; il faut des prévoyances contre un pareil abus, et des garanties qui, jusqu'à ce jour, n'ont pas existé dans notre pénalité. Quand un homme en tue un autre, le supplice du meurtrier ne rend pas la vie à sa victime; ce qui est de l'ordre physique, ne peut-il pas bien s'appliquer à l'ordre moral? Qu'importe que vous infligiez amende et prison au gérant responsable d'un journal politique; si l'article incriminé est déjà connu; si le talent qui l'a rédigé décuple le danger de son influence? Quand des lois préventives sont urgentes, pourquoi discuter sur des mots?

Il faut à la presse la liberté de dire ce qui est mal, de proclamer le bien, et de proposer et discuter le mieux! Mais elle doit proscrire comme pernicieux, tout ce qui tend d'une manière plus ou moins directe, plus ou moins artificieuse, à lutter contre l'ordre établi.

Vainement cherchera-t-on à objecter que, si de mauvais principes sont émis dans quelques journaux, ils seront combattus par d'autres; c'est une folle erreur de croire à l'efficacité d'un tel remède. Ce que la loi ne fait pas, par impuissance ou dédain, sera-t-il fait par un écrivain isolé?

En résumé, la liberté déréglée d'écrire en matière politique, est un véritable état de guerre; tous les peuples civilisés et libres ont été convaincus qu'il fallait des lois fortes pour empêcher

que cette guerre devînt funeste au bon ordre et à la tranquillité publique. Mais pour être puissantes et efficaces, il faut que ces lois s'harmonisent avec les mœurs de la nation qu'elles doivent régir : en France, où les mœurs sont douces, on regarde souvent comme contraire à l'humanité la poursuite d'un délit de presse qu'on aurait pu prévenir ; il est donc nécessaire d'adopter des moyens préventifs, dont l'emploi soit remis à un conseil de personnages honorables, investis de l'estime et de la confiance publique.

L'universalité de la langue française commanderait ces mesures en France, en supposant même que la presse fût libre dans tous les autres États de l'Europe.

Leur emploi est devenu de la plus extrême urgence, depuis, surtout, que, par un dangereux mépris de leur obscurité, le gouvernement a toléré les écarts de certaines feuilles, qui ne rougissent pas, encouragées qu'elles sont par l'impunité dédaigneuse qu'on leur jette, d'insulter journellement tout ce qu'il y a d'honorable et de haut placé dans l'État ou dans la société.

Nous détestons hautement l'infamie des personnalités ; et nous demanderons à quelques-unes de ses feuilles, telles que le Charivari, le Corsaire, le Figaro et consorts, si les inventeurs de leurs plaisanteries de carrefours, supporteraient froidement de se voir l'objet de semblables diffamations ? Ces Messieurs, qui se sont enivrés de la lie de tous les ridicules, pourraient, il est vrai, rester impassibles, et cela se conçoit. Ils ont perdu, avec l'esprit français, si fin, si délicat, si plein d'urbanité, le sentiment de leur dignité personnelle. — Mais qui donc alors se chargera de les forcer au respect qu'ils doivent à la dignité nationale, de cette France qui prétend à la suprématie européenne, et qui se laisse bafouer aux regards de toutes les puissances, par les histrions du bas journalisme ?

Est-ce donc aux citoyens honorables, aux hommes d'État, aux fonctionnaires publics, à descendre de leur position, pour se souiller par le contact d'ignobles querelles avec quelques misérables sans nom, qui jettent de la boue jusque sur les marches du trône ?

Et quelle considération oseront réclamer les écrivains assez insouciants pour admettre dans leurs feuilles la responsabilité de pareilles turpitudes? L'aveuglement et l'oubli de ce qu'on se doit à soi-même, fut-il jamais poussé plus loin?

Mes paroles sont rudes; mais à quels ménagements ont droit de s'attendre ceux qui n'ont rien su respecter, et qui peut-être viendraient machinalement sur le pré jouer des jours salis contre une existence utile, riche de considération sociale, ou respectable par un passé plein de nobles souvenirs!

De tels hommes peuvent avoir le lâche courage du spadassin; à l'abri des lois qui ne les atteignent pas, qui sait si un affreux hasard ne leur livrerait pas encore la vie de ceux qu'ils ont déjà assassinés moralement; — leur triomphe alors serait complet!

Quel remède apporter, pour le présent, à une plaie si vive, si profonde, dont chaque jour élargit les bords? Quand le duel ne répugnerait pas à la raison pour des cas semblables, ses chances, loin de réparer l'offense, ajoutent le meurtre à l'insulte; le duel est une anomalie dans la civilisation de l'Europe actuelle.

Prendrez-vous exemple chez vos voisins?

On raconte du docteur Olivier Goldsmith, qui se fit un nom si remarquable en Angleterre comme poëte ou romancier; puis comme auteur comique et moraliste, et enfin comme critique et historien, qu'il se conduisit en pareille occurrence d'une manière qui, si elle trouvait des imitateurs, ne serait certainement pas sans influence sur les vautours de la presse quotidienne.

Des deux seules comédies de cet écrivain qui soient restées à la scène, l'une intitulée : *Les méprises d'une nuit*, avait obtenu un si grand succès de vogue, qu'elle excita la jalousie d'un auteur envieux, qui fit insérer dans un journal un article renforcé de quelques personnalités assez injurieuses pour Goldsmith; celui-ci était sujet parfois à des accès de colère passagers, mais très-violents. A la lecture de l'article, il entra dans un si terrible paroxysme de fureur, que, sans plus de réflexion, il courut chez le publiciste qui avait autorisé l'insertion, et, se donnant à peine

le temps d'expliquer le motif de sa visite, il tomba sur lui à coups de canne, et satisfit complétement sur ses épaules la colère qui l'agitait. Le lendemain, tous les journaux retentirent de l'inconvenance flagrante de cette manière de se venger, qui semblait une violation manifeste du Droit des gens. Alors Olivier Goldsmith, encore irrité, mais plus calme, écrivit au *Daily advertiser* cette réponse justificative : « La presse est la protectrice la plus réelle de notre liberté, la seule gardienne certaine et vigilante des droits du faible, qu'elle défend contre les empiétements du fort; mais il est malheureusement vrai que, depuis peu, elle s'est détournée de l'intérêt public, qui est sa véritable voie, pour s'égarer dans celle des personnalités de la vie privée; qu'elle a cessé de combattre le fort pour accabler le faible. Nulle condition, quelque ignorée, quelque obscure qu'elle soit, n'est épargnée par elle; partout elle fait peser ses abus; et ses armes, jusque-là si utiles, si salutaires, sont devenues tout à coup des armes de tyrannie et de honte. Ainsi la presse va semant chaque jour autour d'elle les éléments de sa propre ruine. Les grands lui sont devenus hostiles par principes, les petits par terreur; et bientôt tous les rangs de la société, forcés de renoncer aux bienfaits que naguère elle répandait, se borneront à ne réclamer d'elle d'autre faveur que celle d'une sauve-garde contre ses insultes. Que faire pour mettre un terme à cette licence, qui frappe indistinctement sur tous les membres de la société, et laisse le vice sans surveillance et sans frein? — Je l'ignore; mais tout ce que je puis dire, c'est qu'il est à désirer que, puisque la loi ne nous accorde aucune protection contre les insultes de la presse, elle consente, pour la même raison, à n'accorder aucun abri au calomniateur contre le châtiment qu'il aura provoqué. Les injures reçues publiquement sont avec raison les plus amères, les plus sensibles; n'y répondre que par le silence du mépris, c'est ne mettre, en apparence du moins, qu'une faible importance à l'opinion du monde; recourir à la puissance de la loi, c'est l'exposer trop souvent à se dévoiler au grand jour dans tout son état de faiblesse et d'insuffisance, ce qui devient une morti-

fication et une amertume de plus pour la société. Tout membre de cette société doit donc se considérer comme gardien de la liberté et de l'honneur de la presse, et s'efforcer de tout son pouvoir d'empêcher la licence éhontée d'usurper la place de la véritable liberté. »

Si les paroles que je viens de citer, ont leur prix, la correction qui les précéda fut sans doute encore plus efficace pour le D.[r] Goldsmith.

Je me borne à ajouter, pour terminer enfin cette longue lettre dont le sujet eût aisément fourni la matière d'un gros volume, qu'une loi contre les abus scandaleux de la presse politique, est une des plus urgentes nécessités de la France actuelle.

Cette loi seule, rigoureusement exécutée, pourra lui rendre cette haute position sociale qu'elle veut occuper en Europe, et qu'un esprit national beaucoup trop léger, ou trop insouciant, l'expose à compromettre.

E. G.

Mélanges.

INFLUENCE DU CHRISTIANISME
SUR
L'AVENIR DES BEAUX-ARTS.

Il y a bientôt vingt siècles que le Christ a passé parmi nous. A cette grande époque de rénovation, quand le paganisme, âgé aussi de deux mille ans, couvrit la terre de ses ruines, tout ce qui restait encore fidèle à l'antique foi des sens, se réunit en un faisceau sublime. Ce fut le néo-platonisme. Des génies, prodigieux comme universalité, parurent. On parla, on écrivit, on persécuta, on fit aller en même temps la plume des philosophes et la hache des bourreaux. Pour sauver les dieux, on les reporta dans le saint Orient, d'où l'on évoqua l'art, la poésie et le culte primitifs. Les imposants symboles du commencement reparurent; l'antiquité, en apparence rajeunie, brilla un moment de toutes ses splendeurs passées; mais c'était la lampe mourante, qui jette une dernière flamme avant de s'éteindre.

Aujourd'hui les esprits frivoles, qui trouvent plus commode de douter que d'approfondir, croient apercevoir dans le catholicisme les mêmes symptômes d'agonie. Ils osent dire qu'il ne fut qu'une idolâtrie raffinée, qu'une seconde déception jetée au monde, et qu'enfin le voile imposteur s'est déchiré.

Notre siècle orgueilleux a donc appelé le Christ à se justifier devant lui, en philosophie, en art, comme en toute chose, comme autrefois les juges se sont assis, demandant d'un air ironique: qu'est-ce que LA VÉRITÉ?

Et devant leur tribunal, l'Éternel accusé, avec ses défenseurs, s'est livré pour être de nouveau crucifié avec dérision, ou reporté en triomphe au Capitole.

Mais de toutes les parties du grand arbre social, fécondé par son sang, et qui poussa durant quinze siècles des rameaux si vivaces, aucune branche peut-être ne fut plus desséchée que celle de l'art. Et en effet, la beauté, fille de la foi, a dû s'enfuir dès les premières attaques dirigées contre sa mère, et au lieu de cette lumière divine qu'elle versait sur nos pères, elle a laissé de froides ténèbres qui couvrent partout nos arts frappés de stérilité.

Depuis quelques années cependant un léger crépuscule reparaît. On cherche à ranimer l'inspiration éteinte, à rouvrir les sources chrétiennes de la littérature et de l'art. Mais on tâtonne sans pouvoir les retrouver.

Une des questions vitales de l'époque actuelle est donc de formuler clairement l'esprit du christianisme, et les tendances natives et indestructibles dans l'art comme dans la société; chaque peuple a dans le plan de Dieu sa destinée native, imprescriptible, qui est toujours bonne et belle. Libre à lui de la dénaturer, d'en faire une destinée d'anarchie et de destruction; car cette terre est un champ de liberté pour le bien et pour le mal. Seulement, tant que les comètes errantes sont en conflit avec l'astre central, il faut qu'il y ait éclipse. C'est ce qui est arrivé quand les races grecque et allemande ont brisé l'unité chrétienne. Mais les comètes passent, l'éternel soleil reparaît, et l'ordre est rétabli, sans que les comètes ni le mal soient détruits; car ils servent au but de Dieu.

Les notions du mal et de l'erreur, une fois organisées, ne périssent pas plus physiquement que les notions du bien et de la vérité. Le serpent et le tigre ont leur place au soleil, comme le noble coursier.

Nous croyons, il est vrai, que dans le Nord, appelé déjà par l'antiquité la fabrique du genre humain, il n'y a eu jusqu'ici que des agglomérations factices, une humanité en quelque sorte compilée à force de travail et de patience; mais il pourrait s'y former

des peuples : car le Nord est par essence ennemi des entraves. Mais il faut auparavant qu'il détruise dans son sein le despotisme du glaive, qu'il se démocratise, qu'il érige la liberté de la presse contre la momie du schisme, que le protestantisme s'y dissolve comme puissance morale. Jusqu'à ce que cela arrive, l'Allemagne ne connaîtra point de véritable progrès. On n'ignore pas quels éloges peuvent être, avec raison, donnés à sa littérature et à son esprit critique.

Dans d'autres circonstances nous serions les premiers à célébrer les puissances intellectuelles du Nord. Mais ce n'est pas au moment où ce génie nous menace comme d'une seconde invasion de son protestantisme suranné, qu'il faut se prosterner devant lui. Sans doute, si l'Allemagne peut un jour rentrer dans l'unité, ses penseurs si profonds deviendront les premiers philosophes du monde; mais jusque-là ils tourneront captifs dans le cercle glacé d'un panthéisme mystique, terme nécessaire de leur christianisme individuel.

Quelques écrivains catholiques, isolés et impuissants, continueront de faire briller parmi ces nations perdues de l'absolutisme politique et de l'anarchie spirituelle, de beaux rayons, égarés faute d'un centre religieux. A ces grandes âmes qui devancent le temps, gloire sera rendue dans l'avenir. Mais tant qu'il n'y aura pas dans ce pays une majorité d'idées universelles, c'est-à-dire complétement chrétiennes, Allemagne et protestantisme ne cesseront pas d'être synonymes. C'est pourquoi il est dangereux que la France se tourne vers ces régions, où elle puiserait toujours de plus en plus le germe de l'esprit solitaire et d'une mélancolie qui n'est pas l'amour.

D'ailleurs les Allemands et les Français n'ont dans leur art que très-peu d'affinité; les premiers peuvent se vanter d'avoir eu en musique des compositeurs sublimes, et en architecture des génies prodigieux. La cathédrale et l'orgue, sa grande voix, ont été en partie leur ouvrage. Mais entre le corps et sa parole il y a bien des choses; la cathédrale teutonique tend toujours à rester nue. En sculpture, à peu d'exceptions près, ce génie s'est traîné sans

originalité; en peinture, il n'a guère produit que des travaux de patience, dans ce que l'on appelait autrefois le *petit genre;* au lieu que les Français ont de tout temps exercé la fresque et la peinture monumentale, et ont constamment cherché la force de leurs effets dans la couleur et la vivacité de l'expression. Fille de Rubens et de Rome, leur école ne peut que perdre en se fondant avec l'allemande.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'il ne soit presque indispensable de connaître l'art et la littérature du Nord. Nous croyons d'ailleurs que les artistes de toute l'Europe sont appelés à se donner la main pour fonder un art commun, de plus en plus universel ou chrétien, mais sans préjudicier aux exigences locales. Or, par l'adoption du système réaliste ou historique comme fond, non pas exclusif, mais dominant, de ces travaux, l'art obtient deux avantages : le premier, c'est de redevenir partout national, en même temps qu'il se rattachera plus intimement que jamais à un centre commun, qui sera l'histoire universelle ou divine. De cette manière il reprendra sa popularité et sa puissance. En entrant dans un domaine plus vaste, son affranchissement ira croissant; et par le retour aux types hiératiques et consacrés, il parviendra à une grande réalisation de la vérité. Ainsi l'on ne pourra plus représenter le Christ dans la pompe matérielle d'un dieu grec; on ne lui donnera plus, lorsqu'il expire sur la croix, l'orgueil sensualiste des formes de Mars ou d'Apollon; pas plus qu'on ne le représentera à la flagellation, succombant tristement, comme un homme vulgaire, sous le fardeau des douleurs, puisque dans la réalité la divinité le soutenait incessamment et rayonnait sur son front calme. Mais aussi l'on ne cédera point à la fausse sentimentalité de certaines âmes qui ne voudraient plus voir le Sauveur en croix, et s'appuient de l'exemple des premiers chrétiens, qui, dans leur soumission aux convenances et au symbolisme de l'art antique, n'avaient encore osé proclamer cette magnifique base du réalisme moderne.

Tandis que l'art des anciens n'était fait que pour les heureux, celui des chrétiens est destiné à consoler, à exalter au-dessus de

la souffrance : c'est pourquoi, tant qu'il y aura des pleurs à sécher, le crucifix restera, seulement de plus en plus majestueux et serein, à mesure que l'humanité deviendra plus libre et plus heureuse.

Ainsi la Magdeleine pénitente ne se tordra plus comme une femme en délire ; mais on ne lui donnera pas, néanmoins, comme a fait le Guide, la pose et les attraits d'une nymphe dans sa grotte ; pas plus qu'à l'ermite chrétien l'absurde immobilité d'un bonze, au charitable missionnaire le visage stoïque du pharisien, ou l'air composé du philosophe doctrinaire ; pas plus que l'architecture n'ira copier le Panthéon, comme on a fait à Paris, ou emprunter ses péristyles à l'Égypte, à Athènes les propylées, les minarets à Mahomet, pour en environner les tabernacles de l'homme-Dieu.

Mais on ne comprend pas encore pourquoi cela est mal. L'éclectisme, dit-on partout, est la seule voie, et vite on se jette dans l'étude de tous les styles, cherchant à allier les plus inconciliables extrêmes. La raison d'un tel délire, c'est que l'art moderne a tout perdu, en perdant les types sacrés de l'origine ; et il n'y a plus pour lui que la volupté ou la souffrance, l'orgueil des sens ou l'abattement de la chair, et le lourd découragement de la vie.

C'est le Sauveur suant avec effort des sueurs toutes terrestres, courbant d'un air lugubre le dos sous la croix, gémissant nu sous le fouet d'Hérode. De toutes parts on étale le côté rebutant du sacrifice, la victime vaincue par les tortures et les bourreaux, au lieu de ces martyrs triomphants de l'histoire, au regard tranquille, au front ravi qui plane dans l'extase ; au lieu des scènes si douces et si tendres de l'art chrétien d'autrefois ; l'annonciation à la jeune et timide vierge par l'ange qui tient le lis embaumé ; la naissance de l'enfant-Dieu dans la crèche, parmi les cris d'*Alléluiah* des séraphins et des bergers ; l'adoration des mages ; l'entrée triomphale dans la cité au milieu d'une forêt de palmes couvrant les têtes du peuple ; la transfiguration ; la résurrection lumineuse à travers les ténèbres de la nuit : tels étaient les sujets dont s'inspiraient autrefois les artistes chrétiens ; pour eux l'avenir et le passé, enchantés par la foi, étaient également remplis de doux sourires. Leur vie dorée d'espérance se versait sur la nature comme

une passion sublime, comme une coupe d'un vin exquis, où nulle main n'avait mêlé le fiel du doute. Quand ces temps reviendront-ils, agrandis par l'expérience, illuminés de nouveaux feux?

Quant à l'architecture, traînée comme à la remorque par les autres arts, depuis qu'elle n'est plus chrétienne, il est moins facile d'en préjuger les futures destinées. Sa rénovation ne peut venir que tard; car cet art est plus qu'aucun autre subordonné au progrès de la science. Du reste, à quelque époque qu'arrive cette palingénésie de l'architecture, elle ne s'accomplira certainement que par la réunion harmonique des deux faits dominants de l'esprit moderne : la liberté et la raison, qui est l'ordre; c'est-à-dire, qu'elle achèvera de débarrasser cet art du symbole pour le placer dans la raison pure, mariée à une imagination sans entraves.

Il s'ensuit que les monuments gothiques n'auront été à cette architecture de l'avenir que ce que furent dans l'antiquité l'Inde et la Perse au mouvement grec et romain. En effet, le moyen âge, quoiqu'il fût un immense soupir, gisait encore à moitié dans l'ombre de l'hiéroglyphe. Son architecture ne s'explique bien que comme l'image, le reflet dans la pierre des subtilités puissantes de la philosophie scolastique. C'est ainsi que plusieurs églises normandes avaient leur chœur symboliquement penché en dehors de la ligne droite, du côté où le Sauveur mourant était cru avoir incliné sa tête; en même temps, au centre de la nef, dans la partie censée correspondante au flanc percé du Christ, s'ouvrit une rosace ardente, à couleurs d'un rouge de sang. Ces puérilités sublimes, fruit d'un spiritualisme audacieux, qui voulait transformer la cathédrale même en un être animé, anthropomorphique, et qui voulait faire de l'église matérielle une espèce d'homme gigantesque, ne peuvent plus revenir, les progrès de l'esthétique s'y opposent. L'art occidental a mûri, nous ne sommes plus dans ces siècles jeunes, où l'antique merveilleux, venu de l'Orient et de Byzance, préoccupait encore les modernes. L'application sévère des lois de la plus saine technique fera bien plus sûrement monter l'intelligence vers l'infini et l'incréé, que les effets

d'illusion et de perspectives fantasmagoriques, transmises des antiques sacerdoces. Mais la liturgie architecturale chrétienne n'en sera que plus rigoureusement maintenue. L'art ne peut progresser dans le christianisme que par la fidélité aux traditions de l'Église, c'est-à-dire par la conservation de tout ce qu'il y avait de réel et de grand dans les trois principales époques d'architecture, romaine, néo-grecque et gothique, qui nous ont précédé, et qui devront servir de base à la réorganisation. La tour surtout, ce muet *Phallus* de la terre ancienne, qui, spiritualisé par le Christ, est devenu retentissant de tous les tonnerres de Jéhovah et de tous les soupirs de l'air; la tour, loin de s'affaisser, devra prendre un nouvel élan : car en elle est le triomphe des mathématiques et de la science inspirée. Elle complétera avec ses cimes l'harmonie des colonnades et des galeries ouvertes à la base de l'édifice, harmonie que le style gothique, qui comprenait peu l'effet des colonnes, avait négligée.

Mais l'allégorie proprement dite, dont se composa la presque-moitié des conceptions d'art du moyen âge, étant un débris du paganisme, ne peut plus être réadmise; elle n'a pas en elle assez de réalité. Ce n'est, a dit M. Guizot, qu'en empiétant sur les droits de la poésie que la peinture se permet l'allégorie, et cet empiétement est presque toujours malheureux. Pour comprendre un tableau, nous avons besoin le plus souvent qu'on nous en indique le sujet; que sera-ce, si le sujet lui-même a besoin d'être expliqué? Tout l'intérêt d'une allégorie repose sur son développement, sur son application, et la peinture ne peut ni développer ni expliquer : elle se borne à faire voir.

Cette dernière transformation du primitif et impuissant symbole a eu son époque de triomphe avec Rubens. Quelle beauté morale, quels effets sérieux l'un des plus grands génies de l'art en a-t-il su tirer? Cela nous élève-t-il à l'amour de la vérité? Et pourtant sans valeur morale point de réalisme, ni d'utilité proprement dite, et sans utilité l'art ne peut atteindre à nulle philosophie; il demeure un jeu frivole, un pénible travail d'enfant. Le plagiat de l'antiquité n'a plus de sens, il est arrivé à son

terme; le style grec, quand même on le reproduirait dans sa pureté première, ne pourra plus jamais arriver à de grands effets. Cet art, quelque sublime qu'en soit la simplicité, est trop restreint dans ses lois et ses moyens d'action pour émouvoir l'humanité actuelle; elle est désormais bien au delà. Quel enthousiasme produit à Paris la *Magdeleine*, avec son style pur et correct, sa magnifique simplicité et son silence d'expression? On se dit froidement en la voyant: c'est une belle chose! et l'on passe. Le style gothique, par sa richesse, son inépuisable variété et son ardente passion, satisferait bien mieux nos besoins, s'il était possible que quelque chose se répétât dans le monde sans produire la mort.

Mais jusqu'à nouvel ordre on fera du byzantin, du gothique, des basiliques romanes. Et tant que de ce chaos ne sortira pas un âge organique, tant que Dieu ne soufflera pas sur toutes ces cendres, il sera bien qu'il en soit ainsi; car ce sont de saints débris, ils inspirent de pieuses pensées, qui ne se révèlent point au même degré dans l'art profane des Grecs. Par là, du moins, on retourne aux types, qui deviennent de plus en plus populaires, en attendant que le génie des masses parvienne à se faire homme, et sache de types morts tirer une vie nouvelle. Ainsi la tâche actuelle est de reconquérir la tradition, sans laquelle tout demeure isolé. Ce dernier travail, qui nous reste à accomplir, avant d'atteindre la période palingénésique, est encore à la vérité une œuvre d'éclectisme, mais d'éclectisme croyant. L'art futur ne peut naître que quand la société aura recouvré des dogmes; l'édifice de l'art, une fois écroulé, ne se relève que quand l'édifice social est debout. Mais apporter les pierres une à une, c'est déjà commencer le temple; ce n'est plus de l'éclectisme comme on en avait fait jusqu'ici.

La réaction spiritualiste marche donc à pas de géant. On ne comprend déjà plus tous ces malheureux plafonds mythologiques du Louvre, commandés par la restauration, et auxquels Fragonard, Heim, Alaux, Drolling ont comme par un triste sort attaché leurs noms. Le christianisme est en voie de reconquérir le monde,

surtout si l'enthousiasme aveugle du moyen âge ne vient pas rabattre l'élan et créer un nouveau symbolisme académique. Car le symbolisme, c'est l'art momie, c'est Byzance la schismatique, c'est le reflet d'une religion morte qui s'est survécue à elle-même.

L'objet éternel de l'art sera de marier la plus pure forme à une passion toujours plus haute. S'il manque dans son essor l'un ou l'autre de ces termes, il n'est plus qu'une débauche des sens ou un hiéroglyphe glacé. Ainsi les antiques, ayant *comme forme simplement physique* une beauté réelle, ne peuvent cesser d'être étudiés dans tous les âges. En vain quelques hommes prétendent que le christianisme asservit la chair et dédaigne les choses matérielles; s'il ne pouvait unir les plus belles formes aux plus sublimes vérités, satisfaire à la fois l'âme et les sens, et par conséquent donner à l'homme, dès ici-bas, la plus grande somme de bonheur possible, il serait au-dessous du paganisme. La civilisation moderne n'aurait été que la fille bâtarde de l'ancienne.

(*Morgenblatt.*)

DE LA DESTINATION DU SAVANT,

DE FICHTE.

Celui qui examine la société, et qui se demande à quoi servent les différents états qui la composent, y trouve une classe d'hommes qui, tandis que toutes les autres travaillent à satisfaire les besoins physiques et matériels de la race humaine, absorbée dans l'étude et la méditation, semble vivre entièrement isolée et sans action en dehors d'elle-même; cette classe formée d'hommes qui se livrent aux travaux de l'esprit, plusieurs l'ont regardée comme un rameau parasite du corps social, parce qu'ils ne voyaient pas une application immédiate de leurs œuvres. De quelque brillants sophismes qu'ils aient revêtu leur opinion, ils ne pourront jamais nous persuader que ce qu'il y a dans l'humanité de plus noble et de plus grand soit chose inutile.

Dans ses leçons sur la *destination du savant*, Fichte a envisagé

cette question d'un point de vue très-élevé; et elle s'est naturellement trouvée liée aux plus importantes questions de philosophie sociale morale. Les hautes idées développées dans cet écrit, nous ont paru offrir un vif intérêt; et, en attendant qu'il soit traduit en français, nous allons essayer d'en exposer les principales idées.

Il s'agit de montrer ce qu'est et ce que doit faire cette classe d'hommes qu'on désigne sous le nom générique de savants. Dès qu'on parle de savants, on entend par cela même qu'ils vivent au milieu d'autres hommes qui ne le sont pas; car, si tous avaient la même science, personne ne se distinguerait comme savant. Le savant, faisant partie de la société, ne peut être destiné à produire quelque chose que pour elle et en elle: sa fonction doit être intimement liée à celle de la société entière; elle ne peut même en être qu'une partie. — Il est donc d'abord nécessaire de savoir quelle est la destination de la société.

Mais pour résoudre cette question, il faut remonter à une plus haute, et chercher quelle est la destination de l'homme.

L'homme n'est pas une machine destinée à produire certains effets au profit d'autres êtres que lui: il en a le sentiment intime, il vit pour lui-même et non pour autrui; il est une libre personnalité. Mais avant que cette libre personnalité soit consciente et capable d'agir, les choses extérieures lui impriment certaines déterminations, qui lui enlèveraient sa liberté, s'il ne parvenait à s'en dégager. Il doit arriver à être indépendant du monde extérieur; il y a plus encore, il doit le dominer, le mettre en harmonie avec lui-même, car il est instinctivement poussé à l'unité. Le perfectionnement, autant pour lui que pour les choses en dehors de lui, telle est sa destination; il est appelé à arriver à la perfection, et à y conduire le reste de la nature.

Arriver à la perfection, c'est devenir Dieu; mais quelque près que l'homme puisse s'approcher de Dieu, il en est toujours séparé par une distance infinie; aussi la dernière destination de l'homme est infinie, c'est-à-dire, en réalité impossible à atteindre.

Si l'homme, en tant qu'homme, ne peut devenir Dieu, il doit tendre sans cesse à le devenir, c'est-à-dire, il doit se perfection-

ner infiniment; ainsi, sur la terre sa vocation est de se rendre toujours moralement meilleur, et de rendre en même temps également meilleur tout ce qui l'entoure.

Il y a autour de lui des êtres qui lui ressemblent, qui, comme lui, sont de libres personnalités; un de ses plus puissants instincts est de vivre en société avec eux. Considéré dans cet état de société, il ne peut avoir d'autre vocation que celle qui vient d'être déterminée. Sa destination sur cette terre est de s'élever lui-même et d'élever les autres hommes à l'idéal qu'il se fait de l'humanité; et comme chaque homme se fait un idéal de l'humanité, chacun exerce ou doit exercer sur les autres une certaine influence; aussi, il y a dans la société un commerce incessant entre tous les individus, commerce qui tend à les rendre tous parfaits. C'est une action constante et générale de toute l'humanité sur elle-même; c'est un travail continuel par lequel chacun donne aux autres ce qu'il a de plus noble en partage, et reçoit des autres ce qu'ils ont de meilleur en eux. Dans cette action et cette réaction des esprits, celui-là triomphe toujours qui est le meilleur; et ainsi s'accomplit dans la société et par la société le perfectionnement de l'espèce humaine.

Mais dans son action sur les autres, l'homme ne doit pas oublier qu'il agit sur des hommes, c'est-à-dire sur des personnalités libres. Aussi le plus puissant en science et en moralité ne doit jamais, en cherchant à élever les autres jusqu'à lui, employer la force, dût cette force servir à leur développement; autrement il ne ferait de ses semblables que des machines; il les dégraderait; il se dégraderait lui-même.

« L'homme, dit Fichte, peut se servir des choses privées de raison comme de moyens pour atteindre son but, mais jamais des êtres raisonnables : il ne doit pas même s'en servir comme de moyens pour leur faire atteindre leur propre but; il ne doit jamais agir sur eux comme sur une matière morte, ou comme sur l'animal, de sorte qu'il atteigne son but par leur moyen sans avoir tenu compte de leur liberté. Il ne peut pas rendre un être raisonnable vertueux ou sage ou heureux contre sa propre

volonté; sans compter que ce serait peine perdue, et que personne ne peut devenir vertueux ou sage ou heureux que par ses propres efforts, il ne doit pas le vouloir, quand même il le pourrait ou croirait le pouvoir; car c'est injuste, et il se met par là en contradiction avec sa propre nature. »

Perfectionnement de soi-même par l'action librement reçue des autres sur vous, et perfectionnement des autres par notre réaction sur eux comme sur des êtres libres : voilà notre destination dans la société.

Il est peu d'idées plus relevées que celle d'une action générale de toute l'humanité sur elle-même, de cette vie et de ces efforts incessants, de cette émulation à donner et à recevoir ce que chacun peut avoir de plus noble en partage, de cet engrenage général d'innombrables rouages, dont le ressort commun est la liberté, et de cette belle harmonie qui en résulte. « Qui que tu sois, peut dire chaque homme, toi qui portes une figure humaine, tu es membre de cette grande communauté; quelle que soit l'infinité des membres qui opèrent cette action, j'agis aussi sur toi, et toi sur moi; quiconque porte sur sa figure la marque de la raison, quelque grossièrement qu'elle y soit gravée, n'existe pas en vain pour moi. Je ne te connais pas, et tu ne me connais pas encore; mais, aussi certainement que nous sommes appelés à être bons et à devenir meilleurs, il viendra un moment, quand ce serait après des millions et des milliards d'années — qu'est-ce que le temps? — il viendra un moment que je t'entraînerai dans ma sphère d'activité, que je serai pour toi un bienfaiteur, et que je recevrai de toi des bienfaits, et que mon âme sera liée à la tienne par le plus beau lien d'une action mutuelle. »

Chaque homme doit donc travailler au perfectionnement de l'humanité tout entière. Mais ira-t-il s'attaquer à toute la nature? Viendra-t-il perfectionner tout et sous toutes ses faces? Voudra-t-il faire avancer l'humanité dans tous ses besoins, dans tous ses desseins, dans toutes ses facultés? — S'il l'entreprend, il échouera; il n'a ni assez de force, ni assez de temps pour cette tâche im-

mense. Cette tâche, ce n'est pas celle de chacun; c'est celle de tous, et il faut que tous se la partagent entre eux, et que chacun en prenne une partie, en rapport avec ses facultés dominantes.

De là nécessité d'états différents dans la société; et cette diversité d'états est demandée non-seulement par la diversité des facultés, mais encore par la diversité des besoins, qui tous doivent être satisfaits.

Il y a diversité de facultés et de besoins chez les hommes. En tous sont bien en germe tous les instincts; mais en tous ils ne sont pas également développés. Les choses extérieures, en agissant sur nous avant que nous puissions diriger ou empêcher cette action, nous façonnent de différentes manières; et de là dérive une inégalité à laquelle nous ne contribuons en rien, et qu'il faut accepter comme un fait. A ces différents besoins doivent répondre des moyens différents de les satisfaire; à ces diverses facultés, des moyens divers de développement et d'action.

Mais les états divers, par une solidarité nécessaire et naturelle, contribuent tous au bonheur et à la satisfaction de la race humaine entière. Personne ne peut travailler pour soi sans travailler en même temps pour tous les autres, ou travailler pour tous les autres sans travailler en même temps pour soi. « Chacun peut se dire : mon existence n'est pas inutile et sans but; je suis un anneau nécessaire de la grande chaîne qui s'étend du moment que le premier homme arriva à avoir conscience de son existence, jusque dans l'éternité. Tous ceux qui, au milieu des hommes, ont fait quelque chose de grand, de sage, de noble, ces bienfaiteurs de l'humanité, dont je lis les noms illustres dans l'histoire des nations, tous ceux dont les services ont survécu à leurs noms, tous ont travaillé pour moi; je suis venu au milieu de leur moisson sur la terre qu'ils ont habitée; je suis les traces marquées de leurs bienfaits; je puis, dès que je le veux, entreprendre la même tâche qu'ils ont remplie, de rendre toujours plus sage et plus heureuse la race de mes frères; je puis continuer ce qu'ils furent obligés de cesser; je puis élever plus haut les murs du magnifique temple, qu'il leur a fallu laisser inachevé. »...

Aussi, chaque individu doit choisir dans la société un rameau particulier de la culture générale, et attendre que ceux qui cultivent les autres le laissent prendre part aux fruits de leurs travaux, comme il les laisse prendre part aux avantages des siens. En faisant un recensement complet des facultés et des besoins de l'homme, on pourrait établir rationnellement la division et le nombre des différents états.

Mais dans une société imparfaite, telle qu'est la nôtre, il est à craindre ou que des besoins et des facultés soient négligés, et que l'on n'ait pas des états qui leur correspondent, ou que quelques-uns de ces états ne soient pas à la hauteur des autres, et qu'ainsi le développement qui doit être uniforme, ne soit que partiel ou mal réglé. Pour éviter le mal, il est nécessaire que quelques-uns se consacrent à l'étude des facultés et des besoins de l'homme; qu'ils étudient à quel degré est arrivée la culture de leurs semblables, et qu'ils acquièrent l'art de la pousser plus loin. Ceux qui se livrent à ce travail, sont appelés des *savants*. Et cet état repose, comme tous les autres, sur un instinct, sur une faculté; car chacun a le désir de connaître, et chez quelques hommes ce désir se manifeste avec une très-grande force. Ceux qui obéissent à cet instinct secret, sont en même temps éminemment utiles à la société.

Il n'est pas difficile de voir maintenant quelle est la fonction des savants dans la société. Remarquer quels sont les besoins et les facultés des hommes, jusqu'à quel degré la culture est arrivée; étudier par quels moyens on peut les développer encore; enseigner aux autres le résultat de leurs travaux, telle est la tâche qu'ils doivent remplir.

Le savant est ainsi toujours à la tête de l'humanité : il la précède, la guide, lui fraye le chemin; il est son instituteur, son directeur, son modèle; il lui apprend par ses paroles et par ses actions ce qu'elle doit faire pour accomplir sa destination. Par là il remplit vraiment lui-même la destination, toute la destination de l'homme, dont il est le plus noble représentant. « Sort heureux, s'écrie Fichte, d'être destiné par état particulier à faire

ce que par vocation générale on est tenu, comme homme, de pratiquer; de n'employer son temps et ses forces qu'à la chose pour laquelle nous ménagerons avec avarice notre temps, notre force; de n'avoir pour affaire, pour occupation, pour œuvre journalière de toute sa vie, que ce qui serait pour d'autres un doux délassement du travail! Tous ceux de vous à qui leur vocation est chère, peuvent avoir cette haute et fortifiante pensée: à moi aussi est confiée en partie la culture de mon époque et des âges suivants; mon travail aussi contribuera à faire avancer les races futures et l'histoire universelle des nations. Je suis appelé à rendre témoignage à la vérité : ma vie n'est rien; mais de mes efforts dépendent une infinité de choses. Je suis prêtre de la vérité; je suis à son service; je me suis engagé à tout faire, tout oser, tout souffrir pour elle. Si pour elle je suis haï et persécuté, si je dois mourir à son service, ferai-je rien de plus particulier, rien autre que ce qu'il me fallait absolument faire?»

D'après ce qu'on voit que les savants ont à faire, on peut établir *à priori* que les sciences se divisent en sciences philosophiques, qui doivent faire connaître les facultés et les besoins de la nature humaine; en sciences historiques, qui doivent exposer quel est le degré de culture atteint, et en sciences à la fois historiques et philosophiques, qui doivent juger les moyens les plus convenables à chaque moment donné pour avancer cette culture, et apprendre à les appliquer.

«Le soin qu'on doit prendre de développer uniformément toutes les facultés de l'homme, suppose d'abord la connaissance de toutes ces facultés, la science de tous ses penchants, de tous ses besoins, la mesure prise déjà de tout son être..... Mais la connaissance des facultés et des besoins de l'homme, sans celle des moyens de les développer et de les satisfaire, serait une science non-seulement triste et accablante, mais encore vide et tout à fait inutile. Celui-là n'agirait pas en ami envers moi, qui me montrerait ce qui me manque sans m'enseigner en même temps le moyen d'y remédier, qui me ferait sentir mes besoins sans me mettre en état de les satisfaire; il aurait mieux fait de

me laisser dans mon ignorance animale; en un mot, ce ne serait pas là cette connaissance que demande la société, et pour laquelle elle doit avoir un état particulier, qui soit en possession de la science, puisqu'elle ne tendrait pas au perfectionnement du genre humain.

« A cette connaissance des besoins doit donc se joindre en même temps celle des moyens de les satisfaire; et cette connaissance appartient avec raison au même état, puisque l'une ne peut pas être complète sans l'autre, et encore moins active et vivante. La première de ces connaissances se fonde sur de purs principes de la raison, et elle est philosophique. La seconde s'appuie en partie sur l'expérience, et par conséquent elle est philosophique et historique (non pas seulement historique, car il faut mettre en rapport avec les circonstances données par l'expérience les buts, qu'on ne peut trouver que philosophiquement, pour pouvoir juger les premières comme moyens d'atteindre ces derniers). Cette connaissance doit être utile à la société : il ne s'agit donc pas seulement de savoir quelles facultés l'homme possède, et par quels moyens il peut en général les développer; une telle connaissance resterait toujours stérile. Elle doit faire un pas de plus, pour être utile; il faut savoir à quel degré de culture la société dont on est membre, se trouve à une époque déterminée, à quel degré déterminé elle peut s'élever de celui-là, et quels moyens elle doit employer pour y arriver. On peut sans doute calculer la marche de l'humanité rationnellement, en supposant en général une expérience; mais avant toute expérience déterminée, on peut donner les différents degrés de développement par lesquels elle doit passer pour atteindre un degré déterminé; mais indiquer le degré sur lequel elle se trouve réellement à une époque donnée, c'est ce que la raison seule ne peut apprendre. Il faut consulter l'expérience; il faut examiner les circonstances antérieures, mais toujours dans un esprit philosophique; il faut porter ses regards tout autour, et observer ses contemporains. Cette partie de la connaissance nécessaire à la société, est par conséquent seulement historique.

« Ces trois genres de connaissances unis ensemble — et sans être unis ils ne seraient que de peu d'utilité, — forment ce qu'on appelle la science, ou du moins ce qu'on devrait exclusivement appeler de ce nom ; et celui qui consacre sa vie à les acquérir, est un savant. »

Encore ici la division du travail est nécessaire : chaque savant ne peut embrasser tout le champ de la science ; chacun doit en cultiver une partie, mais la cultiver sous le triple point de vue philosophique, historique et philosophique historique.

Telle est la destination du savant : il doit avoir soin que toutes les facultés de l'homme soient développées et agrandies ; il doit veiller d'en haut sur le progrès réel de l'humanité en général, et sur le continuel développement de cette marche progressive. Ainsi le savant est toujours à la tête de la civilisation ; c'est lui qui conduit l'humanité à l'accomplissement de ses destinées. La science, la science seule est le principe de tout développement ; de ses progrès dépendent immédiatement ceux de l'humanité.

De quel nom flétrir celui qui s'opposerait à la science, et par conséquent au progrès, au bonheur de l'humanité, à l'accomplissement de sa destinée ? Quel caractère prendrait-il en face de son époque et de toute la postérité ? « Plus haut que mille voix, ses actions crient au monde et à l'avenir : Les hommes ne doivent pas devenir plus sages, meilleurs, du moins tant que je vivrai ; leur marche violente m'entraînerait malgré moi, et c'est ce que j'ai en horreur. Je ne veux pas m'éclairer davantage ; je ne veux pas m'ennoblir davantage ; les ténèbres et la dépravation sont mon élément, et j'emploierai mes dernières forces à ne pas m'en laisser arracher.

« L'humanité peut se passer de tout : on peut lui tout enlever sans blesser sa vraie dignité ; on ne peut lui enlever la possibilité de se perfectionner. Froids et rusés, comme cet ennemi de l'humanité que nous peint la Bible, ces hommes ont calculé, supputé, cherché au fond de ce qu'il y a de plus sacré par où ils pourraient prendre l'humanité pour l'écraser dans son germe, et ils l'ont trouvé. — L'humanité se détourne involontairement de leur image. »

Mais, quels que soient les efforts de ces ennemis du bien et du progrès, le savant remplit sa vocation. A chaque époque, en chaque lieu, il voit les besoins qui se montrent dans des circonstances déterminées, et il indique les moyens précis d'atteindre le but donné. Il ne voit pas seulement le présent, mais aussi l'avenir, mais aussi le point où doit tendre l'humanité, et il a soin qu'elle reste sur la route qui mène à son but final, qu'elle ne s'en écarte pas, qu'elle ne recule pas. Il ne peut vouloir l'entraîner d'un seul bond au point qui brille à ses yeux; car il sait qu'elle ne peut franchir d'un seul bond toute sa route; mais il veille à ce qu'elle ne rétrograde pas, et qu'elle ne s'arrête pas. C'est lui qui fait l'éducation du genre humain.

MICHEL NICOLAS.

Critique littéraire.

LIVRES FRANÇAIS.

Lettres sur l'Islande, par M. X. Marmier. Paris, 1837.

Tous nous sommes passionnés pour la lecture des voyages. Est-ce amour de la science? Est-ce sympathie pour nos sembables disséminés sur le globe? Est-ce besoin de notre imagination, ardente à poursuivre dans des contrées lointaines le songe d'une félicité qui n'a point été donnée à la terre? Est-ce curiosité vive et indiscrète? Est-ce faiblesse de notre nature, qui toujours tend à se distraire des misères du présent? C'est tout cela tout ensemble. Aussi aimons-nous à trouver, dans ces sortes de compositions, la profondeur des recherches scientifiques et les sentiments d'un cœur plein d'humanité, le piquant des anecdotes et l'intérêt du roman, les rêves du poëte et la sévérité de l'histoire.

Or, voilà précisément ce que nous avons été heureux d'admirer dans le livre de M. X. Marmier. Ce n'est pas que nous n'ayons d'abord un peu de mal à en dire, et nous le dirons : le titre de *Lettres sur l'Islande* manque de justesse; nous n'avons rien vu qui appartînt aux formes épistolaires; ajoutons que nous n'en avons pas été peiné; mais aussi pourquoi appeler *Lettre* ce qui n'est pas *Lettre?*

Une introduction simple et claire rappelle le malheureux voyage de la *Lilloise* dans les mers du Nord, et les recherches infructueuses entreprises dans le but de découvrir quelque indice sur ce bâtiment; mais déjà la brillante description de la banquise et des mœurs des Esquimaux annonce que l'écrivain courageux, chargé par l'Académie française d'aller étudier la littérature de l'Islande, est pleinement digne de ce glorieux mandat. A la suite de l'introduction vient une liste de documents historiques, et c'est là un procédé plein de loyauté et de

franchise : on comprend qu'en indiquant ainsi les sources où il a puisé, l'auteur n'a voulu ni s'arroger un mérite qui lui était étranger, ni cacher à de futurs rivaux la trace de ses pas.

Dix chapitres (nous n'avons pas vu de lettres) constituent le corps de l'ouvrage. En voici les titres : Reykiavick. — Le Geyser et l'Hécla. — Instruction publique. — Découverte de l'Islande. — Les Scaldes. — Mythologie (partie historique) : les deux Edda. — Les Sagas (partie historique). Les Sagas (morceaux traduits). — Langue et littérature.

Mais on se tromperait beaucoup, si l'on croyait ne trouver sous ces titres que ce qu'ils promettent. Mille accessoires viennent se grouper dans un ordre méthodique et naturel autour de ces points capitaux : détails sur les arts, sur le commerce, sur l'agriculture ; peintures de mœurs, descriptions de lieux ; portraits dessinés avec vigueur, réflexions morales, tableaux d'une teinte mélancolique et douce ; souvenirs classiques sans pédantisme, remarques caustiques sans amertume, comparaisons littéraires enrichies d'une érudition de bon goût ; sages écarts d'une imagination poétique et brillante ; étincelles d'esprit, observations dictées par le bon sens ; renseignements classés avec la précision d'une statistique rigoureuse ; faits historiques cités à propos ; narrations rapides et originales.

Le lecteur accompagne donc avec plaisir M. Marmier dans son voyage sur cette terre d'Islande, terre aride et volcanique, couverte de cendres et de laves, sans fleurs ni plantes, dominée par des montagnes de glace. Ni le sol coupé par des ravins, par des marais et des rivières, et ceint d'une mer orageuse ; ni l'odeur nauséabonde qu'exhale le poisson séché en plein air ; ni la faiblesse d'un gouvernement que douze matelots suffirent un jour pour renverser ; ni la misère de ces gîtes de pêcheurs, où l'on ne trouve pour s'asseoir près d'un feu de tourbe, qu'une tête de cheval ou quelque ossement de baleine, ne peuvent empêcher d'admirer un peuple qui ne connaît ni le vol ni l'usure, qui paye ses impôts en gros draps et en queues de morues.

L'Islandais aime sa patrie, et ne vous en étonnez pas. Chaque rocher du rivage, chaque ruisseau de la vallée, chaque lac, chaque bande de prairie où s'élève un pauvre *boer*, lui rappelle des traditions chéries. Souvent il trouve dans sa femme une compagne gracieuse et jolie, aux yeux bleus, aux cheveux blonds et flottants ; sur le toit verdoyant de sa chaumière il peut quelquefois contempler avec amour ses enfants qui jouent sous un ciel d'azur, aux rayons du soleil du soir. Et,

d'ailleurs, si le manque de fourrage le force de tuer ses chevaux, s'il va vendre à Reykiavick les poissons suspendus à l'arçon de sa selle, et que l'eau-de-vie du marchand danois lui fasse perdre en route tous les fruits de ses longues pêches; si le ciel est sombre, si les vagues mugissent, si le volcan gronde et menace de tout engloutir : n'a-t-il pas une petite chaumière en terre et surmontée d'une croix, où il peut aller pleurer et prier?

Sans doute il faut souhaiter du courage aux voyageurs qui veulent toucher de leurs mains les *eaux bouillantes du Geyser* et la *robe blanche de l'Hécla*. Ils marchent des jours entiers sans rencontrer une seule habitation; ils traversent des landes désertes, dont le silence n'est troublé que par les cris du pluvier; leurs chevaux franchissent les rivières à la nage. Mais aussi sur la route l'intérêt varie, pour ainsi dire, à chaque pas, et ne s'affaiblit point.

Dans les plaines arides se rencontrent les caravanes : quelle joie, quels embrassements, quelle naïveté de récits! De ce torrent s'envole une troupe de cygnes; ce sont les walkyries, les vierges guerrières, qui, selon l'antique croyance, charment les héros dans le paradis scandinave. Cette vallée étroite s'appelle *Thingvalla;* c'est le lieu le plus célèbre de l'Islande); en l'an 1000, le christianisme y fut adopté à la majorité des voix. Ne dédaignez point ces quelques maisons en ruines; vous voyez ce qui reste de Skalholt, de l'Athènes des landes du Nord; au douzième siècle un évêque y surprit, dans une des écoles, un élève qui lisait l'*art d'aimer* d'Ovide.

Sous le rapport de l'instruction, Il'slande pourrait bien donner quelques leçons aux peuples les plus civilisés de l'Europe. Tous ses habitants savent lire et écrire. On y fait des études classiques; mais si les écoliers ne sont pas reçus, après examen, à l'université de Copenhague, leurs maîtres sont mis à l'amende.

L'île des réfugiés norwégiens possède une bibliothèque; mais les livres ne sont pas enfouis dans des espèces de catacombes; ils sortent de leurs rayons, ils circulent dans toute la contrée; et comme pour enseigner que la religion et la science doivent toujours rester unies, l'échange de ces livres se fait dans l'église; un prêtre qui sait quatre ou cinq langues, qui connaît les meilleurs poëtes modernes et les classiques anciens, en règle l'usage, en surveille la distribution. Pendant les longues nuits d'hiver, lorsque la neige tombe et que l'ouragan se déchaîne, le pêcheur, emprisonné dans sa cabane, s'occupe

d'orfévrerie et de ciselure; il lit la Bible et les Sagas; il récite des fragments de poëmes, il raconte les traditions d'autrefois.

Point d'histoire de l'Islande sans la connaissance de ses poëtes, appelés *Scaldes;* point de poëtes sans mythologie. Lors donc que M. Marmier a esquissé à grands traits les principaux événements de cette histoire puisée dans les œuvres des rapsodes du Nord, lorsqu'il nous a montré les Scaldes mêlés à la vie politique de leur pays, attendus impatiemment dans la salle de festin de chaque prince, et quelquefois élevés jusque sur le trône, il arrive tout logiquement à nous entretenir des mythes scandinaves.

Ici nous croyons devoir déposer le scalpel d'une froide analyse, et mettre sous les yeux du lecteur une page de ce livre constamment écrit avec pureté, avec élégance, avec énergie.

« Le paganisme des hommes du Nord présente plus d'un point de rapprochement avec les traditions religieuses de l'Orient. Mais il ne faudrait y chercher ni ces riches et fécondes créations de l'Inde, ni les mystérieux symboles de l'Égypte, ni les charmantes fables de la Grèce.

« La théogonie orientale s'est amoindrie en passant dans les régions hyperboréennes. Le vent du Nord a effrayé toutes ces myriades de nymphes, de sylphes, d'anges ailés, qui voltigent à travers les forêts de l'Himalaya et les vertes vallées de Kachemire. Quand cette armée de dieux s'en venait avec les bataillons d'Odin, la plupart n'ont pas eu le courage de continuer une si longue route, et sont retournés vivre dans leur paradis de fleurs. Les autres ont perdu le long du chemin leur manteau de pourpre, et les déesses ont laissé tomber leur écharpe d'or et leur ceinture magique. Le ciel scandinave est pauvre; on n'y mange que du sanglier, on n'y boit que du lait et de la bière, et les dieux qui l'habitent sont les plus malheureux dieux que je connaisse....

« La religion des Indiens est une religion sacerdotale, toute pleine de combinaisons philosophiques, de systèmes ingénieux; celle des Scandinaves, au contraire, a été faite pour un peuple de soldats; elle est austère et sans art, énergique et farouche. Son dogme ressemble à un code martial. Ses hymnes sont des cris de guerre. Ses jours de fête sont des batailles. Dans ses temples ruisselle le sang des victimes, et le bonheur qu'elle promet à ses héros, c'est l'éternel combat du Valhalla. Les mythes indiens se sont développés comme des rameaux

de fleurs sous un ciel d'azur, sur une terre riante. Les mythes scandinaves sont restés sombres comme les nuages qui flottent au-dessus de la mer Baltique, tristes comme le vent qui gémit dans les montagnes de Norwége ou dans les plaines désertes de l'Islande.»

Les deux Edda forment le recueil le plus complet des mythes religieux de l'Islande. La première s'appelle *poétique*, et renferme des épopées païennes, conservées longtemps par la parole; la deuxième, nommée *prosaïque*, expose l'art des rhéteurs scandinaves; l'une est l'œuvre, l'autre n'est que le précepte. Rien de plus habile et de plus gracieux à la fois que le tableau de transition tracé par M. Marmier au moment où il va nous expliquer l'origine et la valeur de ces deux ouvrages.

« Dans un des districts les moins désolés de l'Islande, sur la route de Breidabolstad à Œrebak, après avoir chevauché à travers une plaine marécageuse, le voyageur aperçoit, au haut d'une colline doucement inclinée, un groupe de maisons entourées de verdure. Une muraille de gazon les protége; une grande porte en bois s'ouvre au milieu de ce rempart agreste. D'un côté apparaît la chapelle avec ses saints de bois sur le portail; de l'autre, l'habitation du paysan, celle du pasteur.

« J'entrai dans l'église, où l'on me montra avec orgueil quelques ornements d'autel qui dataient d'un temps ancien; j'entrai dans la demeure du prêtre : c'était un homme instruit et modeste, comme j'en ai rencontré plusieurs dans cette pauvre terre d'Islande. Tandis qu'il me faisait voir, avec une vraie joie de savant, sa collection de livres qu'il avait amassés l'un après l'autre, en s'imposant toujours de nouveaux sacrifices, sa jeune femme, douce et blonde comme les jeunes femmes des bords de l'Elbe, mettait une nappe blanche sur la table, et préparait la jatte de lait et les tasses de porcelaine. Je m'assis entre eux, et les voyant tous deux si jeunes et si heureux, l'idée me venait de leur demander, sans crainte de l'anachronisme, si le vieux Voss n'avait pas songé à eux en écrivant sa Louise, ou s'ils n'étaient pas de la famille de Herrmann et Dorothée? D'un côté s'élevaient devant nous les montagnes blanches qui environnent l'Hécla; de l'autre, la mer formait comme autant de lacs entre les baies où elle vient se jeter, et tout était calme et silencieux. Pas un bruit dans l'air, pas une voix importune, pas un souvenir du monde lointain; et quand je regardais cette solitude, si belle dans sa pauvreté, si douce dans son repos, je me disais qu'on pourrait bien renoncer à toute

ambition, quitter toute folle vanité, et venir vivre là, comme le poëte espagnol, sans rien envier, et sans être envié : *Ni envidiado, ni envidioso*. . . . .

« Cette retraite, où je passais une matinée de poésie, avait été habitée par deux des plus grands hommes de l'Islande; c'était Odda. C'est de là que nous sont venues les deux Edda. C'est là que vivait, au onzième siècle, Soemund le Savant (auteur de la première Edda); au douzième, Snorri Sturleson, le poëte et l'historien (auteur de la deuxième Edda). »

Il serait facile de multiplier les citations; car ce livre abonde plus qu'aucun autre en pages brillantes. Nous aimerions surtout à reproduire ici la découverte de l'Islande en 861, un passage savant sur la métrique des Scaldes, un autre presque sublime sur l'importance des traditions; le parallèle des Niebelungen et de l'épopée de Sigurd, et plusieurs autres modèles de littérature comparée. Nous serions tentés de transcrire aussi quelques extraits des Sagas, de cette poésie rude et homérique, au sein de laquelle revivent, et les géants scandinaves dont l'*ouïe fine entendait croître la laine des agneaux et l'herbe des prairies*, et ces guerriers qui *nageaient comme des phoques, qui ne connaissaient de parure que la cicatrice et l'épée*. . . . .

Mais nous ne devons pas oublier quelles sont les bornes d'un simple article. . . . .

La dixième *lettre* débute par des considérations pleines de justesse, d'érudition et de profondeur sur les rapports qui existent entre l'islandais et les dialectes grecs et germaniques. Elle contient des explications précises sur les runes, les hiéroglyphes du Nord; enfin un résumé rapide de l'histoire littéraire de l'Islande. Deux pièces de poésie traduites de Thorarensen, poëte contemporain, couronnent l'œuvre; elles intéressent à la fois par le fond des idées, et par une versification ferme et pure. . . . .

En somme, M. Marmier nous semble mériter qu'on le félicite d'avoir compris le mot d'un roi scandinave aux Scaldes : « Placez-vous au premier rang sur le champ de bataille, afin de chanter ce que vous aurez vu, et non ce que vous aurez entendu raconter. » Son ouvrage nous a paru fort remarquable, parce qu'il offre au lecteur mieux encore que du neuf, mieux que de l'esprit, mieux qu'une disposition nette et judicieuse des matières, mieux qu'une diction riche et saine, mieux que de la science réelle et compacte; nous voulons dire les

émotions d'une âme aimante et douce, et les vues élevées d'une intelligence qui, en politique, en littérature, en religion, plane au-dessus de tout dogmatisme mesquin, et saisit le véritable, l'unique principe du progrès de notre époque, la fusion harmonique de tous les éléments divers utiles à l'humanité. F. C.

LES NUITS D'EXIL, — GRAJINA, — LES AMOURS DES ANGES, par J. OSTROWSKI. Paris, à la librairie polonaise.

La Pologne nous est encore fort peu connue, parce qu'elle n'a jamais tenu le sceptre de l'intelligence humaine; on serait tenté de croire qu'elle n'a pas de littérature, et qu'elle est sous ce rapport aussi peu avancée que la Russie. Détrompons-nous. Cette contrée a eu ses jours d'efflorescence littéraire, comme ses jours de combats glorieux.

Le mouvement intellectuel qui, sous les deux Sigismond, produisit Rey, de Naglowic, Jean et Pierre Kochanowski, n'était certes pas sans valeur et sans éclat. Celui qui, sous le règne néfaste de Ponatauski, produisit l'historien Naruszewicz, le publiciste Kolatay, les poëtes Krasicki, Trobecki, Karpinski, Kniaznin, mérite également d'être remarqué. Ce n'est pas un homme vulgaire que ce Niemcewicz, qui a chanté pendant plus d'un demi-siècle les gloires et les douleurs nationales, et dont les vers sont pour une bonne part dans l'héroïsme de 1830. Ce ne sont pas des hommes vulgaires que des Zaleski et des Soreski. Dieu n'a pas dénié les dons du génie à la nation qu'il a dotée d'un Mickievicz.

Il faut aujourd'hui ajouter un nom à cette liste glorieuse. Un jeune réfugié qui, par un prodige véritable, manie déjà notre idiome en maître, vient de donner, par des œuvres qui lui appartiennent tout entières, et par d'autres, traduites de sa langue natale, une preuve nouvelle que sa patrie peut compter des gloires de plus d'un genre.

Les *Nuits d'exil* et les *poésies diverses* sont puisées à plusieurs sources d'inspirations à la fois. L'amour marche à côté du patriotisme. Ses chants se mêlent au bruit des batailles. Ce n'est pas seulement un proscrit qui pleure sur les misères de la terre étrangère, c'est aussi une âme désenchantée qui gémit sur ses illusions détruites; sa voix plaintive devient souvent rivale du poëte sublime des Méditations.

Débarrassons-nous tout de suite du peu de critiques qui sont à faire. Ce qui est mélancolie, manque généralement de naturel, et détruit

par son mélange intempestif l'effet que produirait la mélancolie plus réelle de l'exilé. Les chagrins qu'il veut avoir nuisent à ceux qu'il a. Du point de vue où le poëte s'est placé, les descriptions de sa terre natale sont d'une poésie plus haute, plus idéale, plus éthérée, l'enthousiasme spiritualiste qui l'anime fait qu'il y rattache des idées de l'ordre le plus élevé. Mais ce n'est plus la terre de la patrie avec sa physionomie propre, avec l'originalité de ses glaces et de ses frimas; c'est la nature riche et riante de tous les poëtes : ce n'est pas une nature septentrionale, ce n'est pas une nature polonaise; il n'y a pas une poignée de neige dans tout le recueil. Le point de vue une fois accepté, si l'on trouvait encore quelque chose à reprocher, ce serait trop de fécondité, une imagination trop vive, qui ne sait pas s'enfermer dans l'unité du sujet et s'astreindre à l'enchaînement naturel des idées, ce serait une profusion trop luxuriante d'images et d'ornements qui couvre quelquefois la pensée au lieu de la parer. C'est toujours, il est vrai, d'un nuage d'or et d'azur qu'elle est parfois enveloppée. Mais ne vaudrait-il pas mieux que le voile fût un peu plus transparent, quitte à perdre de son éclat. Ces légers défauts, qu'on pourrait du reste appeler des défauts heureux, sont plus que rachetés par l'harmonie perpétuelle du vers, qui répond toujours à la richesse du fond. Voici quelques exemples pris au hasard :

> Ainsi la jeune fille, en désertant la fête,
> Détache de son sein le collier chatoyant,
> Et rêveuse, distraite, effeuille en souriant
> Des roses de son front l'inutile parure.
> Libre de ses liens, sa blonde chevelure,
> Sur ses bras dépouillés, s'épanche en rayons d'or.
> N'est-elle pas ainsi plus attrayante encor
> Par la beauté de l'âme et que l'âme devine,
> Que par le talisman de sa forme divine?

Et ce portrait du temps :

> C'est donc toi que j'invoque, ô fantôme géant!
> Toi, sans forme et sans nom, mystérieux géant.
> Abritant le chaos sous des ailes immondes,
> Sombre époux de la mort! tu déroules les mondes,
> Qui dans leur vol brillant sur l'arène des cieux,
> Comme des chars vieillis ont rompu leurs essieux.
> Rival du Créateur! tu vois avec envie
> Ces astres rayonnants de jeunesse et de vie,

Que son pouvoir jadis de ton sein fit sortir,
Et qu'à l'heure suprême il doit anéantir.
L'esprit faible et troublé de l'homme qui succombe,
S'arrête à ton aspect sur le bord de sa tombe....

En lisant ces vers, on y reconnaît des beautés réelles de pensée, et l'on peut affirmer que le jeune poëte n'a pas trop osé, en se posant en quelque sorte entre sa patrie et la France; car il pourrait bien être réclamé par toutes les deux.

Parmi les morceaux qui semblent plus spécialement inspirés par le patriotisme, la romance de l'exilé se distingue par un mérite véritablement hors de ligne. La simplicité si éloquente des grandes douleurs et la grâce de la ballade s'y trouvent réunies à l'élévation de l'ode. Cette romance est un de ces beaux fragments de poésie que tout le monde veut graver dans son souvenir.

Les traductions de M. Ostroswki sont un prodige plus étonnant encore que ses compositions. Il faut une dextérité, une habileté plus grande dans le maniement de la langue pour traduire que pour composer. La traduction des *Amours des Anges* a toutes les qualités des autres compositions, sans en avoir les taches légères. Les entraves du texte modèrent et dirigent l'imagination du traducteur, sans le gêner et l'échauffer. Son pinceau devient plus habile, en devenant malgré lui plus sobre. On ne croirait jamais lire une traduction, tant l'allure est libre et dégagée. La mélodie du vers toujours suave n'a rien cette fois à racheter.

Les Polonais font grand cas des Œuvres de Mickieviçz. A juger de la pièce originale par sa belle traduction, elle est animée du souffle poétique le plus véhément. Quand le sujet et l'épigraphe ne rappelleraient pas le Mazeppa de Byron, l'impétuosité imitative du style et de la pensée y ramènerait le lecteur. Pourquoi le sens général du morceau n'est-il pas plus net et plus saisissable! si la poésie n'est obligée qu'à se faire sentir, et pas absolument à se faire comprendre.

Quant aux strophes adressées à une mère polonaise, elles sont sublimes. Il n'y a rien au delà de ce cri, en fait de malheur et d'héroïsme national.

Grajina, quoique traduite avec le talent qui distingue M. J. Ostrowski, perd beaucoup à la traduction. Le mérite de cette simple légende lithuanienne est en grande partie dans la facture et l'harmonie du vers, qui ne se peuvent reproduire en français. Elle veut cependant

être lue. On ne sera pas transporté sans plaisir au milieu des mœurs originales de ce monde du Nord peu connu, au milieu de ces principautés slaves, encore idolâtres quinze siècles après le Christ, et de ces chevaliers teutons, soi-disant soldats de l'Évangile, plus barbares et plus avides que les païens qu'ils se chargeaient de convertir. Et puis, le passé n'est-il pas souvent le présent? Comment, ainsi que le dit l'avant-propos, dans la Grajina du quinzième siècle ne pas admirer et pleurer Grajina plus moderne, qui a hérité du malheur comme du courage de l'autre, cette Émilie Plater, l'héroïne lithuanienne de 1830.

Somme toute, le volume de M. J. Ostrowski obtient un succès mérité. Il est rare de voir un étranger se servir aussi heureusement de notre langue. Nous aimons à penser que M. Ostrowski ne s'arrêtera point là.

VALÉRIE, par M.me DE KRUDENER, avec une notice de SAINTE-BEUVE; deux volumes in-8.° Paris, chez Ollivier. Prix : 15 fr.

C'est une heureuse idée d'avoir rendu *Valérie* à la littérature; elle indique un retour à la simplicité, sans laquelle il n'existe pas de beauté véritable.

M.me de Krudener, fille d'un des plus riches seigneurs de la Courlande, était née à Riga en 1766. Élevée avec tous les soins imaginables, et conduite fort jeune à Paris, elle y reçut tous les charmes d'une brillante éducation. Mariée à quatorze ans au baron de Krudener, elle trouva en lui un homme distingué par son esprit et la noblesse de son caractère, mais d'une nature froide et posée, qui ne pouvait guère sympathiser avec la nature jeune et passionnée de sa femme. Après son mariage elle le suivit à Venise, où il se rendait en qualité d'ambassadeur. Les bals les plus brillants, les adorations les plus flatteuses l'entraînèrent bientôt dans une vie d'étourdissement. Une telle manière d'être ne pouvait guère convenir à son mari, et bientôt ils furent forcés de se séparer. En 1791 elle revint à Riga près de ses parents. Puis cette existence monotone l'ennuya presque aussitôt, et pour se distraire, elle commença une série de voyages capricieux qui témoignent de cet état de trouble et d'agitation dans lequel son âme était tombée. Elle se rendit à Paris, puis à Leipzig, puis en Russie, et 1801 la revit de nouveau à Paris, où elle reprit sa vie bruyante et

tumultueuse de Venise, paraissant à toutes les réunions, toujours environnée d'un cercle d'artistes et de poëtes, sans que les séductions qui l'assiégeaient lui laissassent un seul instant de repos. C'est à cette époque qu'elle acheva son roman de Valérie, dans lequel elle a peint, dit-on, des relations qui lui étaient chères.

Le sujet de cet ouvrage est très-simple, et n'a que le défaut de se rapprocher un peu trop de Werther. Un jeune homme est amoureux de la femme d'un de ses amis, et avec les sentiments de vertu qui vivent dans son âme il emploie tous ses efforts pour vaincre cette passion, sans pouvoir y parvenir. La jeune femme, Valérie, s'en aperçoit; et c'est une chose admirable que de voir la pitié qu'elle témoigne pour ce malheureux, sans pourtant lui rien laisser voir qui puisse encourager sa passion. Le jeune homme est d'un caractère enthousiaste, mélancolique, religieux, mais d'une nature moins bouillante et, si j'ose me servir de cette expression, moins farouche que Werther. Aussi ne se tue-t-il pas comme lui; mais il se laisse tranquillement dévorer par ses douleurs d'âme et meurt de consomption. Le mari de Valérie a sans doute plus d'esprit qu'Albert; mais comme il sait la passion de Gustave pour sa femme, il joue un rôle tout aussi embarrassant, et ni Gœthe ni Mme de Krudener n'ont pu nous cacher le défaut radical d'un tel rôle. Quant à Valérie, comparée à Charlotte, c'est la femme du grand monde, mise à côté de la femme de village, avec plus d'esprit, mais moins de simplicité; plus de manières nobles et gracieuses, et moins de laisser aller; plus de détails charmants, pleins de fraîcheur, et revêtus d'un admirable coloris, mais moins de ces scènes franches, naïves, prises sur le fait, comme nous retrouvons dans Werther la première visite à Charlotte, celle au vieux ministre du village, la description des heures qu'il passe entre deux tilleuls à prendre son café en lisant Homère. Cependant on aurait grand tort, d'après cette comparaison, de croire que Valérie ne soit pas une œuvre pleine de naturel; l'esprit qui y règne, l'art qui en colore les moindres passages, n'ôtent rien au sentiment exquis de bon goût et de simplité avec lequel ce roman est conçu, et à l'âme tendre et religieuse qui s'y dévoile à chaque page. Il y a des descriptions d'une vérité et d'une touche admirable, et des lettres entières écrites avec tant de poésie et à la fois tant d'abandon, qu'on ne peut se lasser de les relire. On ne voudrait pas comparer ce roman à la *Corinne* de Mme de Staël; mais ce serait lui faire injure que de le

mettre en parallèle avec bien des romans même fort estimés que des femmes ont écrits.

Il s'y trouve surtout une foule de pensées sérieuses et empreintes de cette sorte de tristesse religieuse que M. de Châteaubriant inspirait si bien.

Une préface par Sainte-Beuve précède cette nouvelle édition. Nous n'en dirons rien.

CHRISTIAN.

TABLE DES MATIÈRES

DU ONZIÈME VOLUME. — TROISIÈME SÉRIE.

31.me NUMÉRO.

32.me NUMÉRO.

33.me NUMÉRO.

LEVRAULT, éditeur-propriétaire.

LEVRAULT, éditeur-propriétaire.

LEVRAULT, éditeur-propriétaire.

LEVRAULT, éditeur-propriétaire.

LEVRAULT, éditeur-propriétaire.